31-2
106 vol

REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DU XIXe SIÈCLE.

—

TOME ONZIÈME.

NOVEMBRE 1838.

Bruxelles.

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

—

1838

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis111838brux

MATHILDE.

Je raconte tout simplement une histoire romanesque dont toute la Champagne se rappelle encore le scandale; c'est l'histoire des amours d'un jeune maître d'école et d'une demoiselle du monde.

M. André Fourcade, maître d'école à Chamerolles, avait pour logis la maison la plus gaie du vilage : une petite maison bâtie en pierres blanches, à l'ombre d'un clocher flamand, à la sortie de la commune, entre une belle draperie de verdure où s'ébattaient ses écoliers, et un joli jardin où il se reposait dans le travail champêtre. D'un côté, la vue s'étendait sur l'agreste vallée de Saint-Pierre, de l'autre sur la vieille église, sur le verdoyant cimetière et sur les humbles chaumières de Chamerolles. Cette petite maison, abritée par l'église comme un enfant par sa mère, vous eût fait envie à vous, madame, qui avez un hôtel à Paris; à vous, monsieur, qui avez un château en Espagne. Ce fut dans la salle d'école que je vis pour la première fois M. Fourcade; j'étais alors un glorieux clerc de notaire et j'allais vers lui pour recueillir divers renseignements sur les savarts communaux de Chamerolles. La moisson était venue et l'école était presque déserte : le pain avant la science. A peine si douze marmots en jaquette parsemaient la salle. Le maître présidait la bruyante assemblée devant une grande table noire où il n'y avait ni livres, ni plumes, ni compas, ni aucun des attributs de l'étude, mais un jeune gars tout ébouriffé qui souriait aux agaceries paternelles.

— Voilà, dis-je, un maître d'école assez spirituel; celui-là n'est point pédant comme tous les autres. Dieu soit loué! je n'aurai point à subir sa science grammaticale, et ses discours finiront. — M. Fourcade, en effet avait tout au plus ce qu'il faut de pédanterie pour l'enseignement. Hors de son école et même

en son école, c'était un joyeux homme plein d'insouciance et d'abandon, confessant son ignorance à tout venant, hormis aux pères de famille, lisant plutôt le profane Voltaire que le révérend père de la Salle, buvant plus volontiers une bouteille de vin qu'un verre d'eau, le vin fût-il d'un mauvais terroir. Pourtant M. Fourcade était loin d'être un ivrogne; mais il suivait avec religion la coutume des vieux maîtres d'école.

Comme je venais d'entrer, sa femme survint, ayant en main un arrosoir et une bêche. Sa femme était jeune et belle, blonde et rose comme les paysannes du Brabant, et comme les paysannes du Brabant elle avait l'intelligence fort embrumée; mais, de temps immémorial, une belle femme à le droit d'être sotte : les femmes sont faites pour la beauté ; et je sais plus d'une femme d'esprit qui donnerait son esprit pour avoir le nez d'une autre forme ou l'œil d'une autre couleur.

En me voyant, Mme Fourcade essaya de rajuster son fichu qui suivait assez mal sa mission ; mais elle perdit son temps et sa peine, le maudit fichu avait pris un mauvais pli. La pauvre femme était toute désespérée, quand elle eut l'instinct de prendre son enfant sur son sein; ce fut un chaste voile que n'eussent pas trouvé bien des femmes d'esprit.

Or, au village de Chamerolles, il était un riche bourgeois, un ancien marchand de fer, ayant le malheur d'avoir une belle fille. Cette belle fille sortait du couvent au temps où commence ce récit. C'était tout simplement une copie mignarde de la femme du maître d'école ; c'était la même nature blonde et nonchalante, mais plus délicate et plus finie. Imaginez une copie de la Madelaine de Rubens faite par Watteau, et vous aurez l'image de Mlle Mathilde Lenoir.

Mathilde avait le cœur à l'avenant du corps, un peu mignard comme sa nature, un peu retréci par le corset comme ses pieds par les souliers; mais enfin un bon petit cœur dont elle suivait l'instinct. La maîtresse d'école avait le cœur sur la main, Mlle Lenoir l'avait sur les lèvres.

M. Lenoir était le maire de la commune de Chamerolles; M. Fourcade, pour son bonheur et pour son malheur, était secrétaire de M. Lenoir. Comme le village n'avait pour hôtel de ville que la maison du maire, M. Fourcade rencontra souvent Mathilde. Il la regardait avec admiration; jamais si douce image

n'avait enchanté son regard. Sa femme était plus belle, mais c'était sa femme. M. Fourcade ne voyait plus Mme Fourcade.

Mlle Lenoir, au lieu de planter des choux et d'arroser sa salade comme la maîtresse d'école, passait son temps à lire les romans de Walter Scott; elle avait dix-sept ans, et son cœur fait pour les pures joies de la famille devint bientôt un roman confus ; à ses yeux égarés, la modeste maison de son père se transforma en vieux donjon : elle s'imagina qu'elle était châtelaine. Elle attendit longtemps le damoisel de ses rêves, et, lasse d'attendre, elle tourna ses regards sur le maître d'école, c'est-à-dire sur le seul homme du village qui vînt au logis de son père.

A l'heure où les jeunes filles passent de l'adolescence dans la jeunesse, elles répandent plus que jamais l'amour autour d'elles. Ainsi des fleurs qui versent tant de parfums au moment où elles s'ouvrent. C'est l'heure du danger pour les familles, c'est l'heure du triomphe pour les amants. Les plus chastes ternissent peu à peu le ciel de leur âme par les rêves enivrants et les espérances coupables; elles aimaient la vertu, elles en ont peur; leur sommeil était calme et reposant, elles dormaient dans les bras de la Vierge Marie, elles dorment dans les bras agités des visions amoureuses. La lutte est violente, il leur faut la vertu des archanges pour résister à l'amour : le sournois les poursuit ou les entraîne sans relâche et sans pitié vers ces sentiers perdus où il y a tant de fleurs et tant d'épines. L'amour est partout, sur l'autel où elles prient, dans la rose qu'elles cueillent, sous la nue qui passe; l'amour parle sans cesse : il prend la voix de la brise et de la tourterelle; c'est l'amour qui gémit et qui roucoule quand elles s'égarent dans les bosquets touffus; qui murmure doucement quand elles se reposent au bord des ruisseaux; qui se plaint avec langueur ou qui éclate avec violence quand elles font de la musique. En vain elles détournent leurs yeux des images infinies de l'amour, elles ferment leurs oreilles à ses mille voix trompeuses; elles voyent et elles entendent. Le beau ciel, si pur au matin de la vie, se parsème de nuages; les nuages s'amoncèlent, l'éclair sillonne l'horizon, l'orage va venir; — il vient, il éclate, la vertu tombe et l'amour s'élève. Quelquefois l'orage passe en

vain ; l'amour a perdu ses peines, la vertu demeure la reine de l'âme.

Ce fut durant cet orage que Mlle Lenoir attacha ses regards sur le maître d'école dont la figure souriante et mélancolique tout à la fois, avait quelque attrait surtout pour Mathilde, qui la regardait au travail des fantaisies sentimentales de l'amour.

Mlle Lenoir était mollement penchée sur la légère balustrade de sa fenêtre qui regardait dans le jardin. C'était le soir, le couchant était rouge, le ciel pâlissait, l'ombre jetait un voile sur toutes choses, l'arôme du parterre et le chant du rossignol, s'envolant vers Dieu, s'arrêtaient au cœur de Mathilde, qui chancelait sous l'ivresse. Dans une petite allée bourgeoisement bordée de buis, M. Lenoir et M. Fourcade se promenaient en devisant des intérêts du village. M. Lenoir croyait qu'il fallait vendre les savarts communaux ; M. Fourcade croyait que les pâturages étaient les seuls biens sacrés des pauvres. Sans le savoir, le digne maître d'école plaidait en faveur des paysages ; car en défrichant les prairies et les marais, adieu la verdure des hivers, les grands rideaux d'aulnes et de peupliers, les bouquets de saules, d'oseraies et d'ajoncs, les ruisseaux qui serpentent, les étangs qui se font dans les temps pluvieux ; adieu les vaches brunes tachetées de neige, si bien éparpillées sur la savane, les moutons qui se suivent gravement, les agneaux, qui bêlent et bondissent ; — les vaches demeureront à l'étable, les moutons à la bergerie. On desséchera les pâturages, on y plantera des betteraves, et les betteraves diront aux aulnes, aux saules et aux peupliers : — Vilaines bêtes, retirez-vous de notre soleil.

Mlle Lenoir suivait le maître d'école d'un regard distrait ; elle prit peu à peu quelque plaisir à le voir. Comme la nuit tombait, il fut aisé de s'imaginer que M. Fourcade était le plus beau des hommes. Elle eût bien désiré plus d'agrément dans le costume du magister, mais ce vieil adage : l'habit ne fait pas le moine, lui vint à la mémoire. L'habit ne fait pas l'amoureux, dit-elle. Dès ce soir-là elle s'imagina qu'elle était l'amante de M. Fourcade. Le lendemain elle se fit belle pour lui ; le surlendemain elle alla à sa rencontre, dans l'allée bordée de buis et lui demanda en rougissant s'il aimait les fleurs. Le maître d'école re-

garda l'amoureuse avec une grande surprise. — Comment ne pas aimer les fleurs? dit-il en souriant. Pour cacher sa rougeur, Mathilde se pencha vers un géranium ; sa robe s'accrocha à un rosier, et M. Fourcade, en la détachant d'une main tremblante, fit éclater son esprit galant par ce madrigal digne de Boufflers : — Il n'y a pas de roses sans épines.

Mlle Lenoir s'enfuit toute effarée. — Il m'aime, je suis perdue, murmura-t-elle avec une joie enivrante. Quand elle fut un peu calmée, elle pensa qu'elle était une grande sotte de croire à l'amour de M. Fourcade. Cependant sans l'amour eût-il fait un si beau madrigal? — Ah ! dit-elle, s'il était en vers! Voilà bien les femmes, on leur fait de la belle prose, il leur faut de mauvais vers, sans doute parce que les vers sont la langue des dieux. Pendant plus d'une heure Mathilde, appuyée sur la balustrade de sa fenêtre, essaya de mettre en vers la prose du maître d'école :

Ce rosier n'ayant plus — de roses à ses branches,
T'accrochait par la robe, — ô rose des plus blanches!

Elle dormit peu. Le lendemain, comme elle relisait dans *la Prison d'Édimbourg*, le passage des amours de Butler et de Jeanie Deans, une belle rose fraîchement épanouie vint tomber à ses pieds. — C'est de lui, dit-elle avec joie. Et elle effeuilla la fleur, tout en s'enivrant du parfum, dans l'espérance d'y trouver un billet d'amour ; et quand la rose fut vainement effeuillée : — C'est trop commun, dit-elle ; d'ailleurs cette belle rose ne renferme-t-elle pas une lettre infinie, chacune des feuilles n'est-elle pas un serment? Veuille le ciel que les serments ne se flétrissent pas comme la rose! — Et elle se mit à interroger toutes les feuilles : — Il m'aime, — un peu, — beaucoup, — passionnément.

La rose venait tout simplement d'une servante qui passait dans le jardin.

Le soir Mathilde *rencontra* M. Fourcade sous un berceau de verdure. Le pauvre maître d'école, ne sachant trop que lui dire, s'avisa de parler de la science occulte des Égyptiens. Le maître d'école, avait lu dans la matinée un petit volume ayant pour titre *la Magie blanche*, et les gens qui ne savent pas grand

chose, M. Fourcade était de ceux-là, vous disent toujours la dernière chose qu'ils ont apprise.

— Ce sont de grands magiciens, reprit-il après un silence ; en voyant les lignes de la main ils prédisent l'avenir.

Mlle Lenoir pensa que le maître d'école parlait ainsi pour avoir sa main, elle pensa que ce détour était plein de sentiment et de délicatesse, et elle tendit sa main à M. Fourcade en murmurant :

— Dites-moi donc l'avenir.

Loin de presser cette main si blanche et si mignonne, M. Fourcade la toucha à peine du bout des doigts. Mathilde, qui augurait de tout en faveur de son amour, se dit avec un doux émoi que le maître d'école avait encore le cœur de la jeunesse et la candeur de l'adolescence. Cependant M. Fourcade ouvrait de grands yeux et promenait un regard troublé sur les lignes légères de la main de Mathilde.

— Vous vivrez longtemps, mademoiselle. Voyez, la ligne est infinie !

— Vous ne me dites que cela, monsieur Fourcade?

— C'est déjà quelque chose, mademoiselle.

— C'est bien la peine de savoir qu'on vivra longtemps si on ne sait pas pourquoi.

M. Fourcade regarda la ligne de l'amour et de la fortune.

— Vous mourrez pauvre, mademoiselle, je vous le dis à regret ; la ligne s'arrête tout d'un coup. De plus vous aurez une vie agitée ; cette autre ligne mille fois traversée est celle *des sentiments*.

Le maître d'école n'avait osé dire *des amours*.

Mlle Lenoir, enchantée de cette découverte, bondit comme un jeune faon.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-elle ; j'ai toujours eu le pressentiment que ma vie serait le plus beau roman du monde.

M. Fourcade s'en retourna à sa maison tout allangui par les charmants souvenirs de la soirée. En franchissant le pas de la porte, il vit avant tout la main de sa femme ; cette main était d'une belle forme, mais point d'une belle couleur. En attendant le souper, le pauvre maître d'école essaya vainement de repousser l'image attrayante de Mathilde, en regardant l'enfant de ses agrestes amours. La nuit il dormit peu : son cœur battait

avec violence, son âme était tourmentée par une joie importune; il avait presque peur du lendemain. Aux premières clartés de l'aurore, comme sa femme tendait les bras pour secouer les chaînes du sommeil, il l'embrassa avec plus de tendresse que de coutume, mais en l'embrassant il songea encore à Mlle Lenoir. Cependant une heure après, en revenant de sonner l'angelus, le cœur calmé par l'austère solitude de l'église, il se mit à rire de ses tourments nocturnes. Comme, d'aventure, il avait pris du café la veille, il s'imagina que son insomnie venait de là.

Mathilde poursuivait toujours son *voyage dans le bleu*, c'est-à-dire dans le pays des chimères. Son âme troublée était le refuge des fantasques rêveries; elle avait à propos de M. Fourcade, les espérances les plus extravagantes. — Nous sommes loin des gloires guerrières, se disait-elle; le temps du repos est venu : le temps du repos est le temps de la science: au lieu de s'élever par sa bravoure, mon amant s'élèvera par son esprit, et ma fortune lui servira de marche-pied; il sera romancier, historien, poëte! Il servira son siècle et laissera un nom célèbre à nos enfants. — D'autres fois, quand elle se rappelait que M. Fourcade était marié, elle songeait à s'enfuir avec lui dans un pays lointain, et à passer silencieusement sa vie au fond d'un petit val paisible dans les joies champêtres de l'amour. Il me faudrait bien des mots et bien des figures pour analyser toutes les fantaisies sentimentales de cette âme si jeune et si égarée. M. Lenoir ne veillait guère sur la sainte candeur de Mathilde; comme le père de saint Augustin, il eût été moins chagriné de voir un accroc à la vertu de sa fille que de l'entendre écorcher la grammaire. Dans ce mauvais siècle, il est beaucoup de ces mauvais pères qui sont plus fiers des agréments que des vertus de leur descendance.

Mathilde rencontra souvent M. Fourcade au jardin. Le maître d'école s'était rassuré sur les enfantillages de la jeune fille; il s'en amusait avec innocence. Les souvenirs du jardin se perdaient si bien dans les soins de son école et de son église, dans les baisers de sa femme et de son fils, qu'il ne pensait plus a s'en délivrer. Mais au moment où il était le plus calme, la tempête vint s'abattre sur lui. C'était un soir d'été; le ciel était bleu, les roses s'agitaient devant Mathilde comme des en-

censoirs. La pauvre fille, entraînée par la passion, alla se jeter en pleurant dans les bras de M. Fourcade. Dès cet instant elle fut perdue.

Durant les premiers jours qui suivirent, elle regretta sa blanche robe d'innocence, et se cacha à tous les regards, comme Ève après son premier péché. Elle voulut jeter pour jamais la pomme de volupté et se réfugier dans la froide solitude d'un couvent. Ce dessein romanesq ue fut un rêve longtemps caressé; mais il s'évanouit devant l'attrait du péché. Elle s'accoutuma peu à peu aux vapeurs grossières de son âme, aux images ardentes de ses songes : elle s'affermit dans le mal. Si la voix du bien s'élevait en elle pour lui rappeler la douce chasteté de son adolescence, elle étouffait dans les frivoles distractions cette voix de plus en plus terrible.

Le maître d'école était effrayé de son bonheur; élevé dans les vertus paisibles du coin du feu, il se désolait de voir dans l'histoire de sa vie cette ravissante et pernicieuse page de roman. Ce n'était pas ce qu'il avait rêvé : humble et timide, il n'aspirait qu'aux choses les plus simples; son ambition n'avait jamais dépassé le seuil de sa porte. Il demandait à son pays des écoliers, à son église des surplis blancs, à sa femme un peu d'amour. Voilà tout ce qu'il voulait; mais la fortune ne voulait pas comme lui.

Mathilde trouvait une joie infinie dans ses extravagances. Il ne se passait pas de jour sans qu'elle imaginât une aventure romanesque. Pour vous dévoiler tout d'un coup la singularité de ce jeune caractère en proie à tous les caprices, je n'ai qu'à citer un petit épisode de ses amours.

M. Lenoir venait de partir pour la Normandie, où il devait renouveler le bail d'une ferme qui dépendait de la succession de sa femme. Mathilde, seule avec les deux servantes, était la maîtresse absolue de ses œuvres; mais voulant se prouver que son amour était tout hérissé d'obstacles, et d'ailleurs croyant qu'un véritable amoureux doit passer par la fenêtre pour voir son amante, elle s'avisa d'un rendez-vous à minuit en sa chambre, et dit à M. Fourcade : — Vous passerez par la fenêtre.

Il fallut bien que le pauvre maître d'école se résignât. Il se déchira les mains, il faillit se casser le cou; enfin, il parvint à grimper, grâce aux espaliers, et à franchir la balustrade.

Une heure après, à son grand dépit, il fallut s'en aller par le même chemin.

— Hélas? disait-il d'un ton piteux, quel dégât parmi ces beaux espaliers! Il eût été si simple et si facile de passer par la porte!

Une année s'écoula. M. Fourcade résistait vainement à l'attrait de Mathilde: il faisait tous les matins le serment de ne plus la revoir, mais tous les soirs il défaisait son serment. Malgré les imprudences de Mlle Lenoir, leur amour fut longtemps un mystère. En vain une servante avait voulu en répandre le bruit; nul ne croyait aux commérages de cette fille. Mlle Lenoir amoureuse du maître d'école; cela ressemblait trop à un conte de fées. Cependant, là-dessus, les idées changèrent peu à peu; Mme Fourcade, charitablement avertie par ses voisines, ouvrit des yeux de jalouse; M. Lenoir, assiégé de lettres anonymes, ouvrit des yeux de père. Le voile dont se cachaient les amants était d'une grande transparence; ils furent découverts. M. Lenoir enferma sa fille et mit à la porte le maître d'école. Il était un peu tard.

Cette histoire fut un grand scandale pour le pays; tout l'arrondissement s'en amusa. Un garde champêtre anonyme la raconta fort grotesquement dans une complainte que chantent encore les lavandières de Chamerolles et des villages voisins. Je ne désespère pas qu'en dépit de tous les obstacles les imprimeurs de S. — et de — L. ne contrefassent ce récit pour la distraction des collégiens et des maîtres d'école.

Un jour que Mathilde eut un instant de liberté, elle courut à l'église, dont la porte demeurait ouverte; elle attacha à la corde pendante de la cloche un lambeau de papier. C'était vers le soir, et à peine fut-elle de retour en la maison de son père, que le maître d'école, allant sonner l'angelus, comme de coutume, trouva le billet. Il y lut ces mots avec beaucoup de peine, tout maître d'école qu'il était :

« *A minuit, à la petite porte du verger.* »

M. Fourcade sonna l'angelus d'une main tremblante, tout en se demandant s'il irait au rendez-vous. Il faut bien le dire. il n'était pas plus brave qu'aventureux; il redouta un guet-apens,

une vengeance souterraine ; il redouta les jalouses colères de sa femme, et il se promit de demeurer coi ; mais il lui vint bientôt des idées plus humaines ; l'enchanteresse image de Mathilde repassa sous ses yeux, pâle de douleur et d'amour ; il fut encore séduit, il jura d'aller au rendez-vous.

Tout à coup il pâlit et sa main plus tremblante se détacha de la corde : dans ses amoureuses distractions, il avait quatre fois sonné l'angelus. Toutes les commères qui s'en revenaient des champs, se disaient entre elles : — Qu'a donc notre maître d'école ?

M. Fourcade alla au rendez-vous, en dépit de la surveillance conjugale de Mme Fourcade ; minuit sonnait quand il arriva à la petite porte du verger. — Je vous attends depuis une heure, lui cria Mlle Lenoir.

Il s'approcha en tremblant, et la pria de crier plus doucement.

— Demeurez là, reprit-elle en lui pressant la main.

Et elle s'envola vers le logis sans rien dire de plus.

Il y a quelque chose là-dessous, pensa le pauvre maître d'école. Par prudence il s'éloigna un peu de la porte, il alla s'appuyer contre le tronc d'un vieux pommier, et, le cœur ému, l'œil en garde, l'oreille au guet, il attendit le retour de Mathilde. Une demi-heure s'était écoulée, et Mathilde ne reparaissait pas, il perdait déjà patience, quand il entendit le léger battement d'une robe.

Il s'empressa de retourner à la petite porte.

— Monsieur, reprit la jeune fille, vous allez m'enlever où je vais vous enlever à l'instant : ne m'arrêtez point par vos grands airs d'innocence ; j'ai pris votre rôle parce que vous y êtes mal à l'aise, veuillez prendre le mien, ayez toute la soumission d'une femme, mais ne vous avisez point de vous évanouir, car nous n'avons pas le temps.

Le pauvre maître d'école, tout étourdi, bégaya quelques mots, mais Mathilde lui glissant la main sur les lèvres :

— Quand nous serons en route, vous parlerez à loisir.

— Je ne veux point partir, s'écria M. Fourcade.

— Fort bien vous remplissez admirablement votre rôle de femme : Je ne veux pas ; mais moi je sais que les femmes qui disent. Je veux pas, ne savent pas ce qu'elles disent. Or

donc, il faut que je m'en aille de ce pays où on me jette la pierre, et vous ne me laisserez point partir toute seule. S'il me faillait recourir aux grands moyens, je ne balancerais pas ; mais il me semble que nous n'en sommes pas encore au dénouement.

Mlle Lenoir fit briller au clair de la lune un petit poignard aigu qu'elle avait dérobé à son père. M. Fourcade eut peur.

— Eh bien ! dit Mathilde d'un ton décidé, faut-il en finir tout de suite?

— Emmenez-moi en enfer, si vous voulez, répondit le pauvre maître d'école.

— A la bonne heure, reprit Mathilde, en l'embrassant. Allons en enfer, s'il le faut, mais par des chemins semés de roses.

Elle fut effrayée de ce qu'elle venait de dire, elle regarda le ciel et murmura en pleurant : — O mon Dieu je suis donc bien changée !

Un âne, conduit par une des servantes de M. Lenoir, survint alors. Mathilde recommanda à la servante de ne rien oublier, et pendant que cette fille chargeait l'âne d'une valise et d'un petit sac qui venaient d'être apportés dans le verger, elle prit le bras du maître d'école et l'emmena vers le grand chemin. Ils gardèrent d'abord le silence; M. Fourcade, plus effrayé que jamais de ses œuvres d'amour, se demandait s'il ne devait pas prendre la fuite. Mathilde, qui voyait le roman partout, se disait qu'elle en était à la fin du premier livre. N'était la peur de vous ennuyer, quel beau chapitre j'écrirais ici à propos de ce vieil adage ; — La vie est un roman.

De Chamerolles à la ville la plus proche, il y a deux lieues de pays, c'est-à-dire deux lieues qui ne finissent pas; il fallut bien que Mathilde traînât ses pieds mignons sur cette route toute rocailleuse, pendant près de quatre heures ; l'âne avait assez de la valise et des accessoires ; D'ailleurs Mathilde aimait mieux être à demi suspendue au bras de son amant, tout silencieux et tout transi qu'il fût. En vain elle essayait de le réveiller à l'amour et à la parole par son charmant babil : — N'avez-vous pas déjà des remords de petite fille ? Regretteriez-vous, d'aventure, votre barraque et votre planteuse de choux, votre surplis de chantre et votre sceptre de maître d'école? Avez-vous peur de mourir

de faim avec moi? et qu'importe si nous mourons en nous aimant? D'ailleurs, rassurez votre estomac, vilain gourmand. — à tout autre je dirais : Rassurez votre cœur — j'emporte un contrat de rentes sur l'État de 2,000 francs, provenant de la succession de ma mère. J'ai pris ce contrat à mon père, mais n'est-il pas permis de prendre son bien où on le trouve? Après cela n'ai-je pas des diamants à mes pendants d'oreille; et puis ayez donc un peu de confiance en la destinée, ou plutôt en Dieu. J'ai tantôt dix-neuf ans; en septembre 1834, je serai majeure, je recueillerai l'héritage de ma pauvre mère, une belle et bonne ferme en Normandie, et, alors, qu'aurons-nous à regretter et à désirer?

Le maître d'école soupira et pencha son front rêveur. Jusque-là il avait flotté entre l'idée de retourner à son village et celle de suivre la route aventureuse que lui ouvrait Mathilde; la belle et bonne ferme de Normandie acheva la séduction de la jeune fille; il fit le serment de s'attacher pour toujours à Mathilde, comme la mousse aux pierres. — Après tout, se disait-il, dans l'ivresse de sa mauvaise action, je ne suis pas fort à plaindre : une belle fille et de bons revenus! J'apprendrai le latin et je m'abonnerai à un grand journal. Mais où allons-nous? demanda-t-il à Mathilde.

— Nous prendrons, à la ville, la diligence d'Épernay, afin de déjouer les recherches de mon père, et de là nous irons à Paris; c'est une bonne ville qui vous abrite dans son mystère, et qui vous défend des méchancetés de la province; c'est le refuge de toutes les grandes passions exilées de la vie départementale; nous y vivrons dans notre amour et dans l'oubli de tout le monde : la belle vie, ô mon ami! elle passera vite comme le vent.

M. Fourcade et sa maîtresse arrivèrent à Paris sans mauvaise rencontre. Ils prirent, dans la rue de Verneuil, une chambre pauvrement garnie où ils vécurent en paix durant les premiers mois. — C'est un étudiant et une grisette, disait la portière à tout propos et hors de propos; ils passent leur temps à roucouler et ils ont bien raison. La pauvre petite a l'air d'adorer son amant. Elle lui sert de servante, et, quand il est sorti, elle se met à la fenêtre en pleurant; ils ne reçoivent ni visites, ni lettres, ni cartes; je crois bien qu'ils se cachent ici. L'Auvergnat

du coin m'a bien la mine de les épier, ces pauvres amours : qu'il y vienne un peu, je lui jette ma porte au nez.

M. Lenoir finit par découvrir l'humble retraite de sa fille ; il voulut l'en arracher ; il usa de prières et de menaces. Il se jeta aux genoux de Mathilde et la supplia de revenir dans le bon chemin par pitié pour ses cheveux blancs ; il la menaça de l'enfermer aux Madelonnettes avec sa malédiction ; la pauvre égarée résista aux menaces comme aux prières : elle ne voyait dans tout cela qu'un nouveau chapitre de roman, ou plutôt elle était comme ces voyageurs qui, surpris par la tempête et fascinés par la grande poésie du danger, s'avancent témérairement au lieu de se détourner. M. Lenoir eut beau faire, il échoua toujours. Il ne lui restait qu'un dernier moyen pour toucher et sauver cette âme rebelle au bien, c'était de mourir de chagrin. Il mourut, et la malheureuse fille ne porta le deuil de son père que dans ses vêtements.

Quant au maître d'école, il se laissait nonchalamment aller au cours du hasard ; faible de caractère, il n'essayait point de lutter. Sa pauvre femme, dans toutes les peines du délaissement, lui écrivait en vain des lettres pleines de fautes d'orthographe — ce sont presques toujours des lettres pleines d'amour — où elle parlait de leur enfant « qui devenait grand comme » un homme, » et de son pauvre cœur « qui se mourait tout » seul. » Il baisait les lettres, il pleurait et il n'y pensait plus. Pendant toute la première année, il fut étourdi, enivré, fasciné par le démon du mal. Et puis il accomplissait des rêves longtemps caressés. Il était abonné à un journal quotidien paraissant tous les jours, suivant son expression, et il commençait à apprendre comment on traduit rose en latin et comment on traduit *rosa* en français. Mais, au bout de la première année, l'ennui vint peu à peu obscurcir son ciel, l'oisiveté qui lui semblait si douce d'abord lui tomba sur les épaules comme un manteau de plomb ; il était né pour le travail, il fallait à ses bras athlétiques une lutte infinie ; sorti du peuple, Dieu ne lui réservait, comme à ses frères, que le repos de la tombe ; aussi disait-il quelquefois dans ses ennuis qu'il jouait tout simplement le rôle d'un mort. Il ne tarda point à regretter sa vie passée, d'autant plus belle maintenant qu'il la voyait embellie par l'éloignement ; il ne tarda point à regretter les bruyants écoliers,

la glorieuse place de chantre à l'église de Chamerolles, les soucis paternels et les naïves amours de sa femme. Là-bas il travaillait et il vivait noblement de son travail. A quoi bon travailler ici où il a plus d'argent qu'il n'en veut? la vie n'est bonne qu'à ceux qui luttent sans cesse. Plaignez le pauvre maître d'école, le voilà condamné au repos des vieillards et des infirmes.

Mathilde ne s'ennuyait point; elle suivait toujours avec intérêt le roman de sa vie; elle en relisait sans cesse les débuts; elle cherchait à en deviner le dénouement. — Un singulier roman, pensait-elle : le diable serait bien honnête de me dire comment il finira; et pendant de longues heures, elle imaginait les scènes les plus fantasques. — Ah! si vous saviez écrire, disait-elle à M. Fourcade, quel chef-d'œuvre pour la France. — Le maître d'école se souciait bien de faire un chef-d'œuvre. A ses yeux, les plus beaux écrits du monde étaient la grammaire plus ou moins française de M. Noël, la géographie par demandes et par réponses, — quelles demandes et surtout quelles réponses! — de je ne sais quel abbé célèbre parmi les enfants, et enfin la petite chronique d'un grand journal, d'un journal à grand format. M. Fourcade avait à peine deux fois en sa vie réfléchi aux mystères de la science; il s'était demandé pourquoi le mot *œil* s'écrivait sans la lettre u, et pourquoi la terre se donnait la peine de tourner autour du soleil. Mme Fourcade avait dit fort raisonnablement à propos de la seconde demande, que la terre ne tournait pas autour du soleil, mais devant le soleil, comme une poularde à la broche devant le feu. M. Fourcade avait fort mal accueilli le raisonnement de sa femme; Mme Fourcade s'était animée, et pendant leur querelle géographique, le lait s'était enfui de la marmite. — Maudite femme, voilà le souper au diable. J'en suis bien aise! — Et comme Mme Fourcade courait à la marmite, elle avait renversé une chaise sur les pieds du maître d'école; l'enfant, réveillé subitement, avait crié dans son berceau, et M. Fourcade s'était sauvé en se promettant de ne plus toucher au feu de la science. Aussi Mathilde eut beau faire : avec elle il changea d'habits, mais il garda son esprit de maître d'école. — J'ai peut-être pris un mauvais lot, se disait-elle dans ses jours brumeux. Après tout, M. Fourcade a des agréments, il est devenu sentimental et mélancolique (alors M. Fourcade s'ennuyait); mélancolique, c'est

un progrès, le siècle tourne à la mélancolie. Et puis, il chante à merveille, souvent les litanies, il est vrai. Ah! s'il chantait *l'Andalouse.*

M. Fourcade ne trouvait plus guère de désennui que dans le chant; il chantait des psaumes, des romances, des couplets bachiques et grivois; il était fort content de lui, et regrettait de ne pas avoir un plus grand théâtre; il eût donné un de ses beaux souvenirs de Chamerolles pour chanter tout à son aise pendant un jour à Notre-Dame ou à Saint-Sulpice.

Un temps vint où Mathilde fut surprise des absences du maître d'école; les dimanches et les jours de fêtes, il partait le matin et ne revenait que le soir; tantôt il parlait d'une promenade solitaire, tantôt d'une rencontre d'amis; ou bien, c'était une messe en musique, une revue du roi, une vente au Palais de Justice. Mathilde le suppliait en vain de l'emmener; il trouvait toujours des obstacles et s'en allait seul. Où allait-il? Mathilde, d'abord inquiète, fut bientôt jalouse; elle ne douta pas que le volage maître d'école n'eût ouvert son cœur à quelque pimpante Parisienne; déjà sa triomphante rivale se dessinait dans le mauvais côté de son âme; déjà elle ajoutait un chapitre au roman de sa vie; elle cherchait une belle vengeance; elle rêvait un noble sacrifice; elle accablait d'amour son perfide amant.

Un dimanche, elle suivit M. Fourcade, bien résolue à savoir enfin le mot de l'énigme. M. Fourcade descendit vers la Seine par la rue des Saints-Pères, traversa la rivière par le pont du Carrousel, et passa dans le jardin des Tuileries. — C'est cela, dit Mathilde en s'appuyant sur le bord du pont, un rendez-vous. — L'horloge royale sonna dix heures, et le maître d'école prit un pas plus rapide. — Voyez-vous, l'indigne! Il est en retard... Il se hâte d'arriver... — A la grande surprise de Mathilde, M. Fourcade sortit du jardin; et quelques minutes après, elle le vit franchir le seuil de Saint-Roch. — Comme en Espagne, pensa-t-elle, un rendez-vous à l'église? — Elle entra; l'église était presque déserte encore, et d'un premier regard elle vit les vieilles dévotes, le curé et les desservants. M. Fourcade s'était envolé. Après de vaines recherches, espérant qu'il reparaîtrait, elle s'agenouilla devant un pilier, et pria Dieu de lui dévoiler cet horrible mystère qui la désolait tant. Les premiers chants de

la messe retentirent dans l'église; les fidèles et les curieux arrivèrent en foule ; Mathilde regardait au passage toutes les jeunes élégantes, en se disant : C'est celle-ci, ou celle-là, cette jolie fille, ou cette belle femme. En promenant ses regards jaloux, elle écoutait avec un charme inconnu les *Kyrie eleison*, c'était la première fois qu'elle aimait un chant d'église. Afin de mieux entendre, elle s'avançait vers le lutrin ; tout à coup, elle s'arrêta pâle et tremblante : parmi les chantres de Saint-Roch ; elle avait reconnu le maître d'école de Chamerolles.

Elle s'en retourna à son logis dans l'humiliation la plus profonde. Quand, au sortir de vêpres, elle revit M. Fourcade, elle l'accabla de sa douleur et de son mépris. — Voilà donc où vous en êtes venu ! quelle pitié ! choriste d'église, encore si c'était d'Opéra ! Voilà donc le piédestal où vous a conduit l'amour. O mon Dieu ! je suis bien punie ! que j'étais aveugle quand j'espérais vous métamorphoser ; vous étiez maître d'école, vous êtes plus que jamais maître d'école.

— Eh bien oui ! s'écria M. Fourcade, maître d'école et toujours maître d'école. Il faut que l'orage éclate, il faut que mon cœur s'ouvre; il y a bien assez longtemps que j'essaie de vous voiler ma pauvre nature, je me découvre enfin. Pardonnez-moi, Mathilde, je suis indigne de vous; mais ce n'est pas ma faute et j'en souffre comme un martyr. Dieu vous a faite pour la vie oisive, on le voit à vos pieds et à vos mains ; Dieu vous a faite pour charmer le regard comme une belle fleur ; Dieu m'a pétri d'un autre limon, je suis né pour le travail, voyez mes bras et ma stature : le repos est pour moi la fatigue la plus énervante ; je suis las de l'oisiveté, il faut que j'agisse. Malgré vos soins amoureux, mes jours passent lentement, lentement, et l'ennui m'abat de plus en plus. Je ne sais si c'est une punition du ciel, je vois tout en noir, il fait toujours nuit pour moi. De grâce; ma pauvre Mathilde, renvoyez votre servante, laissez-moi balayer, battre les habits, fendre le bois, laissez-moi chanter à Saint-Roch ou je m'enfuis de Paris, je retourne à Chamerolles.

— Plutôt mourir ! monsieur, que de vous laisser chanter à Saint-Roch ; je vous défends d'y mettre les pieds.

M. Fourcade n'osa enfreindre la défense de sa maîtresse, il se résigna à se passer de la distraction du lutrin. Durant ces longs jours qu'il supportait avec tant d'ennui, il s'ouvrait quelquefois

de claires échappées dans la nuit de son âme, il revoyait sa petite maison à l'ombre du clocher, son jardin qu'il avait encadré de haies et parsemé d'arbres à fruits, sa pauvre femme, qui pleurait sur son délaissement, et son jeune fils qui pleurait de voir pleurer sa mère. Il se souvenait avec délices de ces beaux jours, si bien remplis, où il sonnait deux fois l'angelus, où il criait après ses écoliers ou après sa femme, où le matin et le soir il labourait son jardin avec tant de joyeuse ardeur.

— Ah ! se disait-il un jour avec une douce tristesse, que mon jardin doit être beau maintenant : la haie va refleurir, les cerisiers rougissent déjà ; — et les bordures de buis et de mignonnettes ! et les jacinthes de monsieur le curé ! et les roses de madame d'Orbigny ! le cep de vigne doit étendre par toute la muraille de la maison ; pourvu que ma femme ait pensé à la faire tailler. Hélas ! je l'aurais si bien taillée. — M. Fourcade soupira profondément.

Un soir, après avoir ainsi bien caressé les souvenirs de ses beaux jours, M. Fourcade prit son chapeau et sortit en silence dans le seul dessein sans doute de respirer le grand air. Il prit par les Tuileries et suivit les boulevards ; au coin de la rue Poissonnière, la diligence de S — l'arrêta au passage. Il fit un signe au conducteur qu'il voulait partir, il grimpa sur l'impériale avec l'agilité d'un chat, et dit adieu à Paris et à Mathilde.

Les deux lettres suivantes achèvent naturellement cette petite histoire qui commence dans la joie et qui finit dans le deuil comme toutes les histoires humaines.

De Chamerolles, ce 16 juillet 1837.

Ma pauvre amie.

Tu dois me trouver bien faible. Je t'ai toujours dit que j'étais indigne de toi. Mon cœur vaut mieux que moi. Je m'en suis allé sans lui ; cela n'empêche pas que je n'aie revu ma pauvre femme avec bien du plaisir. Elle a tant pleuré ! Je suis arrivé le soir ; elle était toute seule dans notre petite maison, tristement penchée au dessus du feu ; longtemps je l'ai regardée par la fenêtre, j'étais inquiet de ne pas revoir notre enfant, quand enfin j'ai découvert qu'il était couché dans notre lit, notre lit si dur

et si doux! Ah! Mathilde, pardonne-moi ces souvenirs-là. Je suis entré tout tremblant; je croyais que ma femme, irritée à ma vue allait me chasser comme un renégat; elle a poussé un grand cri et s'est jetée sur mon cœur qui en est encore tout brisé. — Te voilà! m'a-t-elle dit; je savais bien que tu reviendrais. Et ta belle dame, a-t-elle ajouté en se détachant de mes bras. — De grâce, ai-je murmmuré, ne parlons pas d'elle. — Tu arrives à propos, je prépare une fricassée de fèves, je pensais à toi en les cueillant à la brune. — Et Loulou, où est-il? — Il dort, à ta place, sur ton oreiller, méchant! — Son berceau est toujours au pied du lit? — Je ne sais où le percher; je voulais le brûler, mais qui sait ce qui arrivera? — Voyez-vous! n'espériez-vous pas devenir veuve et alors... Ma femme a fait la grimace et s'en est allée devant le feu verser un pot de lait dans les fèves. Moi j'ai couru embrasser le dormeur. Je ne sais pas pourquoi je vous écris tout cela, Mathilde; c'est que je vous ouvre mon cœur et que j'ai tout cela dans le cœur. J'espère redevenir maître d'école à Chamerolles. Notre aventure est un fier scandale, cependant il me semble que je suis vu du même œil qu'auparavant; il y en a qui me montrent du doigt, mais il y en a aussi qui me font fête; j'ai de beaux habits, c'est tout simple. Tenez, ma pauvre bichette, faites comme moi, rentrez dans la vie commune, on s'y ennuie moins! mariez-vous: malgré ce qui s'est passé, je connais dans le pays plus d'un aspirant à votre main. Voulez-vous d'un avoué, d'un imprimeur, d'un marchand de fer? Vous n'avez qu'à tendre la main, il vous pleuvra des maris. Ah! si je n'avais pas de femme, et si vous n'étiez pas si duchesse! Mariez-vous, Mathilde, ayez des petits enfants: cela fait du mal à la tête, mais cela fait du bien au cœur; on les berce, on les promène, on les caresse, et le temps se passe, vous entendez bien le temps se passe! Surtout ne restez pas à Paris; c'est un mauvais pays pour vous comme pour moi. Ne croyez pas que je ne vous aime plus; c'est à peine si je puis respirer en vous écrivant, et si vous n'étiez qu'à une lieue de Chamerolles, j'irais de suite vous embrasser. Pauvre amie, vous devez bien vous ennuyer là-bas, si loin et si seule!

Adieu, Matilde, au revoir. Je suis pour toujours votre très-humble ami.

ANDRÉ FOURCADE.

Je regrette de ne pouvoir copier le paraphe notarial du maître d'école. Ce paraphe fut pour Mathilde la chose la plus amère de cette lettre. Hélas! disait-elle, s'il avait souffert en m'écrivant, il ne se fût point amusé à enjoliver ainsi son nom.

« A M. FOURCADE, ANCIEN MAITRE D'ÉCOLE A CHAMEROLLES.

Paris, le 19 juillet 1837.

« C'est une main déjà glacée qui vous écrit ces lignes. Je vous l'ai souvent dit, monsieur, la vie est un roman, je touche à la fin ; la destinée en a ouvert le dernier chapitre et déjà j'en ai vu le dernier mot. Le roman de votre pauvre Mathilde sera intéressant tout comme un autre; si je l'avais lu à quinze ans, comme j'aurais pleuré de douces larmes. Mon seul regret est de ne pouvoir le finir avec vous. Dans quels tourments vous m'avez jetée pendant onze jours éternels! Pourquoi ne pas m'avoir tout dit? Vous n'avez jamais eu de courage. En lisant votre lettre, il m'est venu le dessein de courir à Chamerolles et de me venger : il m'eût été si doux de mourir avec vous. Je ne sais ce qui m'a arrêtée : c'était un trop affreux dénouement; tout le monde m'eût maudite... J'ai allumé du charbon il y a un heure, il me vient de noirs étourdissements... Je me hâte d'achever cette lettre, je ne vois plus, ma main tremble.....

« Dites à votre *pauvre femme* qu'elle n'ait plus peur de mes séductions ; je viens de me regarder dans la glace : mon Dieu! que la mort est laide, il me semble que je sors du cercueil.... J'étouffe! je suis tout abattue... Je suis folle... Le matin j'ai dicté mon testament au notaire de la rue de —; n'oubliez pas d'en demander lecture. Je désire être enterrée dans le cimetière de Chamerolles, à côté de mon père. Une colonne brisée et un saule au-dessus de moi, voilà tout; le cimetière est devant vos fenêtres, il me semble que je vous verrai encore.

« Adieu, mon seul ami, mon ami! Je n'ai plus qu'un souffle, j'ai froid, le froid de la mort. Ma plume...

« Toute ma vie vient de repasser dans ma mémoire... J'ai mal vécu, j'étais un enfant : Dieu m'éclaire enfin. O mon père! ô mon Dieu! pardonnez-moi, j'ai tant pleuré depuis treize jours. Laissez-moi vivre, je veux vivre... Mourir! toute seule! adieu, souviens.....

Il n'y eut point de paraphe dans la lettre de Mathilde.

ARSÈNE HOUSSAYE.

LA

BELGIQUE.

CINQUIÈME LETTRE. — A M. A DAUZATS.

Gand.

Je vous écris de la patrie de Charles-Quint, dont vous avez vu le berceau ici et la tombe en Espagne, désolé de n'avoir pas quelque bonne aventure de voyage à vous raconter; mais les chemins de fer sont la ruine de la poésie et du pittoresque. On risque bien par-ci par-là de sauter en l'air, de s'en aller à travers champs, comme a fait l'autre jour le convoi de Termonde, qui a exécuté, avec une adresse merveilleuse, trois tours sur lui-même, semant dans la plaine un régiment d'infanterie qu'il transportait avec armes et bagages, ou bien de s'engloutir dans la Lys, si quelque pontonnier ivre oublie de rajuster les rails. Mais, alors, il n'est guère probable que l'on racontera la chose soi-même, ce qui est un désagrément au moins égal au plaisir de faire platement en trois heures une route de dix-huit lieues.

Quand je dis en trois heures, je me trompe : nous en avons mis cinq aujourd'hui, mais sur ces cinq heures, deux se sont passées à attendre, à Malines, immobiles et emboîtés dans nos diligences, nos berlines et nos wagons, que le convoi de Bruges fût revenu. Ces stations forcées ajoutent médiocrement aux charmes de cette locomotion, dont le seul avantage, à mon avis, est, sur trois chances, de vous offrir une chance d'arriver plus vite, et deux de ne pas arriver du tout.

Cette fois au moins l'administration en retard pouvait donner une bonne excuse, ce qui ne lui arrive pas toujours : c'était la veille l'ouverture du chemin de fer de Bruges ; le roi l'avait inauguré, accompagné de la reine, des ministres et des gouverneurs de province, de sorte que cette solennité avait tant soit peu porté atteinte à la régularité des départs et des arrivées.

Ce m'a été, au reste, une merveilleuse occasion d'admirer la quiétude flamande : pendant deux heures chacun est resté à sa place sans donner le moindre signe d'ennui, et sur toute cette longue ligne, trois ou quatre Français, seulement, qu'on reconnaissait à leur impatience, bourdonnaient et voltigeaient autour de leurs cages respectives, comme des frelons autour d'une ruche d'abeilles. Tout le secret de la prospérité belge est dans ces deux mots : Ordre et patience.

En tout cas la Flandre semble avoir été faite dans la prévision des chemins de fer. Je ne sais pas si de Bruxelles à Gand on a eu une montagne de cinq pieds à niveler; aussi le pays, constamment plat, est-il peu pittoresque ; les moindres petites maisons ont, en revanche, un air de propreté et de bonheur qui fait plaisir à voir.

Arrivés à Gand, nous nous arrêtâmes à l'hôtel des Pays-Bas : je vous le signale, si vous revenez jamais dans la capitale des Flandres ; outre qu'on y est très-bien, il se recommande encore par des souvenirs historiques; c'est sur son emplacement qu'était située la maison où se réunissaient secrètement d'Egmont et Guillaume le Taciturne.

Mon premier soin fut de me faire conduire au marché du vendredi, c'est-à-dire au centre de la vieille ville. C'est sur cette place, ou autour de cette place, que s'est passée toute l'histoire communale de ce peuple toujours en guerre avec ses seigneurs ou avec ses voisins. Le château des comtes, bâti en 867, par Baudouin Bras de fer, domine encore le marché, mais sa porte donjonnée est flanquée aujourd'hui de deux maisons assez mesquines, dont celle de gauche, construite en 1829, sert de loge à l'officier chargé de faire exécuter les condamnations capitales. Grâce à cette annexe qui ne fait pas honneur au goût archéologique des Gantois, ce château a singulièrement perdu de son apparence formidable; un chapeau tricolore, arboré par les bouchers, en 1830, et placé au bout d'une perche, comme la toque

de Gessler, rappelle le patriotisme de cette confrérie, qui a gardé jusqu'à nos jours ses priviléges et son nom d'*Enfants du Prince*. En effet, toute la corporation des bouchers, s'il faut en croire la tradition sur laquelle ils appuient leur noblesse, aurait droit à ce titre, et descendrait en ligne directe de Charles-Quint. Le jeune empereur avait un fils d'une jolie bouchère qu'il aimait beaucoup; il voulut savoir un jour ce qu'elle désirait, promettant de lui accorder sa demande, en témoignage du plaisir que lui causait sa paternité; la bouchère demanda que le privilége de tuer et de vendre la viande dans toute la ville fût concentré et demeurât perpétuellement dans la descendance mâle de son enfant. La chose lui fut accordée; le boucher impérial eut deux fils, et ceux-ci furent la tige des deux corporations qui existent encore à cette heure sous le nom des grands et des petits bouchers. Lorsque Napoléon visita la Flandre, les petits bouchers, en appelant à leurs priviléges, réclamèrent et obtinrent l'honneur de lui servir de garde. Ce fut conduit par eux, que l'empereur passa sous l'arc de triomphe qu'ils avaient élevé en son honneur, et sur lequel ils avaient écrit cette courte et simple inscription, que celui en l'honneur de qui elle avait été faite trouva médiocrement respectueuse :

A Napoléon le Grand
Les petits bouchers de Gand.

Ce fut Baudouin, comte de Hainaut, successeur de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, qui, afin de pacifier et de s'attacher les Gantois qui ne le voulaient pas reconnaître, leur accorda ces priviléges, qui furent la source de leur liberté et de leur fortune, et qu'ils invoquèrent si souvent depuis à main armée contre les seigneurs qui tentaient de leur porter atteinte; en voici le préambule :

« Il est conforme à la loi de Dieu et aux lumières de la saine raison que les princes qui prétendent être honorés et servis, par leurs sujets se fassent réciproquement un devoir de respecter et de maintenir intacts les droits et coutumes raisonnables de ces derniers; et c'est par ces considérations qu'à la demande de mes chers et féaux bourgeois de Gand, je leur ai octroyé de la manière suivante leurs droits et coutumes, ainsi que les franchises de leur ville que je vais passer en revue.

« Art. 1er. Les Gantois doivent à leur prince fidélité et amitié aussi longtemps qu'il les traite conformément à la justice et à la raison, car c'est en agissant ainsi que ce prince règne pour l'avantage de tous. »

Comme on le voit, l'obéissance des Gantois était chose tout à fait facultative, puisqu'ils étaient juges eux-mêmes des actes qui les en dégageaient.

Le successeur de ce grand donneur de libertés fut Baudouin IX, qui se croisa, selon la coutume du temps, mais qui, au lieu d'aller à Jérusalem comme ses devanciers, marcha sur Constantinople. Baudouin prit cette ville en 1204, de concert avec le marquis de Monferrat et Dandolo, et il fut proclamé empereur d'Orient par les Vénitiens et les Français. L'année suivante, il disparut dans un combat contre les Bulgares : les uns disent qu'il mourut dans une vallée pleine de loups, où il aurait été exposé après avoir eu les pieds et les mains coupés ; les autres disent qu'il fut pendu par ordre de sa propre fille, la comtesse Jeanne, qui, le voyant revenir au bout de vingt ans d'absence, aurait refusé de le reconnaître, et l'aurait traité comme un imposteur. Ceux qui soutiennent cette dernière assertion s'appuient sur ce que Jeanne, quelque temps après le supplice du vrai ou faux Baudouin, fonda à Lille l'hospice appelé de nos jours encore l'hôpital Comtesse, et dont les murailles, les vitrages, les rideaux, les plats, les assiettes, les nappes et les serviettes, portaient pour marque une potence, ce que n'eussent pas permis les directeurs de l'établissement, s'ils n'avaient pas vu dans cette fondation un acte d'expiation, en même temps que de charité. Au reste, vous lirez bientôt, mon cher Adrien, ces choses dans le plus grand détail, car à cette heure, je voyage en Flandre à l'effet d'y recueillir les traditions relatives à Baudouin, dont je compte faire le héros de l'un de mes plus prochains romans.

Celui des comtes de Flandre qui se trouva le moins disposé à reconnaître la validité de ces priviléges accordés par ses prédécesseurs, fut Louis de Crécy; aussi les Gantois, prenant l'article premier de la charte de Baudouin VIII à la lettre, lui signifièrent qu'ils ne se trouvaient pas traités *conformément à la justice et à la raison*, et en vertu de cette signification, le chassèrent de la ville. Louis de Crécy se réfugia à la cour de Philippe de Valois, roi de France, qui se trouvait, je crois, être son

parent; d'ailleurs Philippe de Valois avait une raison bien autrement péremptoire que la parenté pour lui accorder secours : les comtes de Flandre relevaient du roi de France et lui prêtaient foi et hommage. Or, du moment où il n'y avait plus de vassal, il n'y avait plus de suzeraineté ; aussi Philippe de Valois se mit-il en campagne, et, après avoir battu les Flamands à Cassel, fit-il démanteler les villes d'Ypres, de Bruges et de Courtray. La Flandre se trouva ainsi reconquise à Louis de Crécy, qui cependant, n'osant résider dans aucune de ses capitales, continua de demeurer en France, d'où il régissait son comté.

Ce fut pendant cette absence que s'éleva une des puissances démocratiques les plus étranges qui se puissent voir; nous voulons parler de celle du brasseur Jacques d'Artevelde, dont je trouve aujourd'hui encore le souvenir si vivant en Flandre, que j'assiste à cette heure aux disputes qu'il éveille parmi les antiquaires de Gand et de Bruges, disputes aussi chaudes et aussi ardentes que s'il s'agissait d'un fait contemporain. Les Gantois veulent prouver qu'Artevelde était de race noble, et les Brugeois qu'Artevelde était de race populaire. Tel est le singulier pouvoir des choses, mon cher ami, que la vieille capitale de la Flandre républicaine ne veut accepter pour son tribun populaire qu'un homme de famille aristocratique.

Selon les antiquaires de Gand, Jacques Van Artevelde était né vers 1292, de Jean, seigneur héréditaire de Tronchiennes, et de la fille de Sohier, ou Séger le Courtraisien, l'un des plus nobles chevaliers flamands. Jacques avait voyagé pour former son éducation, avait accompagné, en 1310, le comte de Valois à l'expédition de l'île de Rhodes, et à son retour, était entré chez Louis le Hutin, comme valet de la fruiterie. De retour à Gand, il avait épousé Christine, de l'illustre maison de Baronaige, et, pour s'attirer la faveur populaire, s'était fait agréger au métier de brasseur.

Ses armes étaient d'azur à trois chapeaux d'argent posés deux et un.

A cela Bruges répond qu'Artevelde était bien né de Jean de Tronchiennes, mais que son père avait ajouté le nom de la ville au sien, non pas à titre de seigneur, mais comme enfant du pays. Il avait bien accompagné le comte de Valois à Rhodes,

mais c'était comme serviteur des plus infimes, et non comme chargé d'un emploi honorable. Il avait, à son retour, été nommé valet de fruiterie chez Louis le Hutin, mais parce que, grâce au hasard, les deux enfants s'étaient connus autrefois. Enfin il avait épousé, non pas Christine de Baronaige, mais tout bonnement une brasseuse de miel, ce qui avait singulièrement simplifié les démarches qu'il avait eu à faire pour obtenir son admission dans la corporation des brasseurs.

Quant à ses armes, c'étaient non pas un blason de famille, mais des armoiries prises à l'époque où il fut nommé *Ruwaert,* ou protecteur de la Flandre. On en trouvait la preuve dans les pièces mêmes qui les composaient, le chapeau ayant été de tout temps un signe d'affranchissement bien plutôt qu'une figure héraldique.

Enfin, noble ou non, Artevelde était un homme d'un grand génie, qui avait admirablement compris son siècle, et jugé, avec une parfaite justesse, non-seulement la valeur, mais encore la tactique des rois, des cavaliers, des fous et des pions, qui manœuvraient, à cette époque, sur le grand échiquier européen.

Or, voilà quelle était la situation de la Flandre.

Malgré leurs éternelles dissensions avec leurs seigneurs, les villes de Bruges, d'Ypres et de Gand, villes commerciales avant tout, n'en continuaient pas moins leurs relations avec le monde entier. A cette époque reculée où la route du cap de Bonne-Espérance n'était point encore découverte par Barthélemy Dias, ni frayée par Vasco de Gama, les riches et magnifiques produits de l'Inde, dont étaient si avides, pour leur toilette et pour leurs tables, les rois et les seigneurs d'Occident, se transportaient par caravanes d'un hémisphère à l'autre. Ces caravanes partaient des frontières de la Chine, traversaient le Thibet, remontaient les rives du golfe Persique, gagnaient Suez et Rhodes, leurs deux grands entrepôts, et prenaient sur ces deux points des bâtiments de transport qui les conduisaient à Venise. Là, dans les bazars splendides de la reine de l'Adriatique, ils étaient d'abord mis à la disposition des habitants de la république sérénissime; puis le superflu de leurs magnifiques seigneuries, traversant l'empire, s'écoulait, à l'aide de nouvelles caravanes, vers les ports de l'Océan, qui en alimentaient le reste du monde.

Or, Bruges, Ypres et Gand, étaient à la France et à l'Angleterre ce que Suez et Rhodes étaient à Venise; c'est-à-dire un nouvel entrepôt où ces nations pouvaient se procurer les marchandises premières qu'elles échangeaient, la France contre ses cuirs, l'Angleterre contre ses laines. Ces objets, qui arrivaient bruts en Flandre; y acquéraient une nouvelle valeur par la fabrication, de sorte que les Flamands, et parmi eux les Gantois surtout, avaient le double bénéfice de l'importation et de l'exportation. Tout à coup le roi Édouard III, sans que l'on devinât pourquoi, mit un embargo sur les marchandises, anglaises, et défendit, sous les peines les plus sévères, qu'un seul ballot de laine sortit des ports de la Grande-Bretagne.

Grand fut l'étonnement des Gantois. Cette mesure, qui privait l'Angleterre elle-même du plus clair de son revenu commercial, paraissait incompréhensible à la totalité des Flamands, qui ne comprenaient pas qu'un peuple pût faire une chose si diamétralement opposée à ses intérêts. Jacques d'Artevelde seul pénétra la politique d'Édouard III, et résolut de rétablir entre les deux nations les relations momentanément interrompues. Il n'y avait pas un instant à perdre. Les ateliers de fabrications se fermaient. Les machines restaient béantes ou mâchaient à vide. La Flandre était, non pas ruinée, mais perdait la moitié de ses bénéfices.

Maintenant, voici les motifs qui avaient inspiré au roi d'Angleterre cette singulière mesure :

Charles le Bel était mort sans enfants; le trône de France devait donc échoir à l'un de ses plus proches parents; les plus proches parents de Charles étaient Édouard III, son neveu par les femmes, et Philippe de Valois, son cousin par les hommes. Les barons de France se rassemblèrent, et faisant, pour la première, fois, l'application de la loi salique, appelèrent au trône le cousin à l'exclusion du neveu.

Édouard III, jeune, puissant, marié depuis peu à une femme qu'il aimait encore, maître d'un royaume aussi grand et aussi beau que celui de France, n'ayant jamais compté sur l'héritage qui lui échappait, accepta cette décision sans s'en inquiéter autrement, et continua de vivre, moitié en soldat, moitié en sybarite, au milieu de ses guerres d'Écosse et de ses fêtes de Londres. Rien n'avait donc porté atteinte encore aux relations de l'Angle-

terre avec la France, lorsque le comte Robert d'Artois, proscrit par Philippe de Valois, arriva à la cour d'Édouard III, avec le désir profond de se venger du roi sur le royaume.

Le moyen qu'il employa pour parvenir à son but est tellement étrange, et cependant ressort si complétement des mœurs de l'époque, que je vais vous le dire, au risque de vous raconter une chose que vous savez probablement aussi bien que moi. Un jour que le roi Édouard III était à table avec toute sa cour, et qu'il avait demandé à plusieurs des seigneurs qui l'entouraient, où était le comte Robert, sans que personne eût pu lui répondre, on entendit tout à coup dans l'antichambre une musique composée de violes et de flûtes, la tapisserie qui recouvrait la porte se souleva, et l'on vit entrer dans la salle le comte Robert, magnifiquement vêtu, suivi de musiciens, derrière lesquels marchaient deux jeunes filles nobles, portant sur un plat d'argent un héron rôti; on avait laissé à cet oiseau, afin qu'il ne restât aucun doute sur son identité, son long bec et ses longues pattes. Le cortége était fermé par un jongleur qui dansait et grimaçait avec une liberté de geste tout à fait particulière à cette époque; et, tout en faisant ses gambades, ce jongleur accompagnait les ménestrels avec un tambour de basque. Cette singulière procession fit lentement le tour de la table, au grand étonnement des convives, jusqu'à ce qu'enfin arrivé derrière le roi, le comte Robert fit signe aux deux jeunes filles de déposer le héron devant lui; elles obéirent.

A peine Édouard vit-il le singulier plat que lui servait son hôte, qu'il se leva pâlissant de colère, demandant si le héron, qui avait une chair dont ne voulaient pas même les chiens, étaient un mets royal à déposer devant lui.

— Écoutez, sire, dit le comte Robert en conservant le plus grand calme et en parlant d'une voix si haute que tout le monde l'entendit, même les serviteurs. Il m'est venu en tête, lorsque mon faucon a pris aujourd'hui cette bête, que le héron est le plus lâche des oiseaux, puisqu'il a peur de son ombre, et que lorsqu'il la voit marcher près de lui au soleil, il crie et pleure comme s'il était en danger de mort : donc, bien convaincu, comme je l'ai dit à votre altesse, que le héron est le plus lâche des oiseaux, j'ai pensé qu'il devait être servi au plus lâche des rois.

Édouard devint à son tour affreusement pâle, et, sans répondre, porta la main à son poignard.

— Or, continua Robert avec le même calme et d'une voix aussi ferme qu'au début de son discours, le plus lâche des rois, n'est-ce pas Édouard d'Angleterre, héritier, par sa mère Isabelle, du royaume de France, et qui cependant n'a pas le courage de le reprendre à Philippe de Valois, qui le lui a volé?

Chacun se leva spontanément, et un murmure menaçant courut d'un bout à l'autre de la table; mais Édouard lâcha le manche de son poignard, et d'une voix impérative :

— Que chacun se taise et reprenne sa place, dit-il, le comte a raison. Écoutez donc le serment que je vais faire. — Un silence profond se rétablit dans la salle. Édouard étendit la main sur le plat insultant, toujours placé devant lui. — Je jure, continua-t-il, par ce héron, chair de couard et de lâche, et que l'on a placé devant moi, parce qu'il est le plus lâche et le plus couard des oiseaux, qu'avant six mois j'aurais passé la mer avec une armée, et mis le pied sur la terre de France. Je jure que je combattrai le roi Philippe partout où je le rencontrerai, pourvu que les hommes de ma suite ou de mon armée soient seulement un contre dix. Je jure enfin que je ne me croirai relevé de mon serment que lorsque j'aurai campé en vue de la noble église de Saint-Denis; où sont enterrés les corps de mes aïeux, les rois de France; et maintenant, j'ai dit. Enlevez ce héron, et que quiconque voudra jurer sur lui, jure comme je viens de le faire.

Or, toute la cour était composée de la plus noble chevalerie d'Angleterre. On devine donc que lorsque le héron eut fait le tour de la table, les serments ne lui avaient pas manqué.

Édouard s'était engagé d'enthousiasme et avait cédé à un premier mouvement; mais il n'était pas moins engagé par serment public et libre. Aussi, à peine fut-il seul, qu'il pensa aux moyens les plus sûrs pour mener à bien cette brusque et audacieuse entreprise.

Sa première pensée, et c'était la plus juste, fut de s'adresser aux bonnes gens du Brabant, de Gand et de Bruges. C'étaient les vieux ennemis de la France, et la paix à laquelle ils s'étaient soumis, imposée par la victoire de Cassel, était elle-même une honte qu'ils devaient être impatients de laver. Mais les Flamands

étaient gens de commerce, par conséquent ne donnant rien pour rien. Édouard craignit que s'il s'adressait directement et franchement à eux, voyant le besoin qu'il avait de leur aide, ils ne la missent à un trop haut prix. Ne voulant pas aller à eux, il chercha donc une ruse qui les amenât à lui. Comme il tenait à fois du renard et du lion, il l'eut bientôt trouvée, et son projet caché ne se manifesta point autrement que par la défense qu'il publia dans tout le royaume d'exporter désormais en Flandre les laines de l'Angleterre. Ce qu'il avait prévu arriva. Les Flamands lui envoyèrent des députés ; il les fit reconduire par des ambassadeurs. Après quelques pourparlers, le brouillard qui enveloppait les causes réelles se dissipa ; les plénipotentiaires des deux puissances touchèrent du doigt la question. Édouard offrit de lever l'embargo mis sur les marchandises dont manquaient les bonnes villes de Flandre, à la condition que ces bonnes villes de Flandre non-seulement donneraient passage à son armée, mais encore lui fourniraient, comme renfort, un certain nombre d'hommes choisis et éprouvés. Mais ici se présenta une difficulté qui parut d'abord insoluble.

Les démêlés entre la Flandre et ses comtes avaient été apaisés par l'intermédiaire du pape, et les Flamands avaient obtenu la paix à la condition qu'au cas où ils recommenceraient la guerre *contre le roi de France*, ils encourraient une amende de deux millions de florins et l'excommunication papale. Or, ce n'étaient pas les deux millions de florins qui les inquiétaient : Édouard III se chargeait de les payer ; ce n'était pas non plus l'excommunication du pape d'Avignon, dont ils pouvaient facilement se faire relever par le pape de Rome : c'était purement et simplement le reproche de *manque de parole* qu'on pouvait leur adresser, et qui, en leur qualité de commerçants, pouvait faire tort au crédit dont ils jouissaient dans toute l'Europe comme fidèles observateurs de leurs engagements.

Ce fut Jacques d'Artevelde qui leva la difficulté. Le traité de paix, comme nous l'avons dit, n'engageait pas les Flamands vis-à-vis de *Philippe de Valois*, mais vis-à-vis du *roi de France*. Édouard voulait entamer la guerre à titre de seul héritier de Charles le Bel ; il n'avait donc qu'à écarteler les fleurs de lys du léopard d'Angleterre, et prendre le titre de roi de France. De cette manière, les bonnes villes de Bruges, d'Ypres et de

Gand pouvait lui porter aide et secours, sans manquer aux termes de leur traité. La foi était gardée et l'honneur restait sauf.

Édouard fut si content de cette solution, qu'il expédia à l'instant à Artevelde la quantité de balles de laine demandée, et qui s'élevait à vingt-cinq mille.

Or, je vous quitte un instant, mon cher Adrien, pour aller voir ce qui reste de la maison de ce négociant en gros, qui vendait ainsi la France à l'Angleterre moyennant vingt-cinq mille balles de laine.

Je viens de la rue de la Calandre, où je suis arrivé, regrettant fort de ne pas avoir là votre rapide et habile crayon pour garder un souvenir des ruines vénérables que j'allais voir, et que j'ai vainement cherchées. Sur l'emplacement où s'élevait autrefois le palais du tribun populaire, se carre coquettement aujourd'hui une petite maison pistache tendre, badigeonnée à neuf, comme toutes les bâtisses de Belgique. Je n'aurais nullement consenti à reconnaître cette maison pour descendante de sa vénérable aïeule, si le blason bien connu de Jacques et celui plus contesté de sa femme, n'eussent été appliqués sur le balcon qui s'étend devant les fenêtres. Au reste, j'aurais douté encore, que l'inscription suivante m'aurait à l'instant même convaincu. Elle est écrite en grosses lettres, sur une porte basse, par laquelle on entre en descendant quelques marches :

IN HET HUYS VAN
ARTEVELDE
VERKOOPT MEN DRANK.

Ce qui veut dire, dans le plus pur flamand qui ait jamais été parlé d'Ostende à Anvers :

Dans cette maison de Jacques d'Artevelde on vend à boire,

La place, comme on le voit, était prédestinée.

Vous savez comment se termina le prologue du grand drame qui eut son dénouement à Crécy. Les deux armées se rencontrèrent à Buérenfosse, ayant entre elles un marais qu'aucune des deux ne voulut passer, et restèrent ainsi immobiles et en face l'une de l'autre après avoir fait chacune leurs chevaliers. Enfin, vers les quatre heures du soir, un lièvre, qui ne comprenait rien à cette grande assemblée de gens, effrayé par elle, quitta son gîte

en grand trouble, et vint se jeter dans l'armée française, qui se débanda aussitôt, et se mit à poursuivre le pauvre animal jusqu'à ce qu'il fût pris. Comme ce fut le seul exploit que firent ce jour-là les chevaliers nommés par le comte de Hainaut, on les appela les chevaliers du lièvre.

Les causes de cette inaction entre deux ennemis qui, chacun de leur côté, avaient manifesté si grand désir de se rencontrer les armes à la main, et avaient jeté d'avance si grande fumée pour faire si petit feu, ne furent jamais bien connues. On alla les chercher dans une lettre que, le matin même de l'action, Philippe de Valois aurait reçue de son cousin le roi de Sicile, dans laquelle il recommandait au roi de France de ne pas se hasarder à aucun combat où serait de sa personne le roi d'Angleterre, parce qu'il avait vu dans les astres que ce combat lui devait être fatal. Or, selon Froissard, Philippe de Valois, qui savait Robert de Sicile *grand astronomien*, fut arrêté par ce message. A cette cause, les chroniques de France en ajoutant quatre autres : premièrement, ce jour était un vendredi; en second lieu, ni hommes ni chevaux n'avaient ni bu ni mangé; ensuite, le roi et son armée avaient chevauché cinq lieues, tandis que les ennemis étaient frais et dispos; enfin, un pas difficile séparait l'armée française de l'armée d'Angleterre. Il est probable que cette dernière cause fut la véritable, et que ni l'un ni l'autre des deux rois ne voulut donner à son ennemi l'avantage du terrain, en s'exposant dans un marais où sa défaite eût été certaine.

Le lendemain, au point du jour, Philippe de Valois chercha vainement l'armée anglaise. Elle s'était évanouie dans les ténèbres, le comte de Hainaut s'étant retiré au Quesnoy, Édouard et le duc de Brabant à Avesne; de sorte que Philippe, voyant le passage libre, donna l'ordre de passer le marais, ce qui s'accomplit à grand'peine, par le seul fait de la difficulté du terrain. Philippe de Valois resta deux jours entiers sur l'emplacement où avait établi son camp le roi d'Angleterre. Mais ces deux jours passés, ne voyant venir personne, il se retira à son tour à Saint-Quentin, où il licencia son armée. De pareils préliminaires étaient loin de faire croire à la sanglante bataille de l'Écluse et à la terrible campagne de Normandie. Quant à Édouard, les causes qui l'arrêtèrent furent d'abord et probablement la disposition du terrain; ensuite le peu de fond

qu'il faisait sur le duc de Brabant; enfin l'absence de l'armée flamande, que d'Artevelde n'avait point encore eu le temps d'amener.

Quatre ans se passèrent sans que les hostilités cessassent entièrement et sans qu'on en vînt toutefois, de part et d'autre, à une bataille décisive. Le combat de l'Écluse n'avait eu d'autre résultat que de détruire la flotte française. De son côté le roi Philippe avait fait piller et brûler le Cambraisis et la Thierasche, qui appartenaient au comte de Hainaut; celui-ci s'en était vengé, en prenant d'assaut Aubenton et en passant la garnison au fil de l'épée. Tout cela ressemblait beaucoup plus à des expéditions de partisans qu'à une guerre entre deux puissants rois. Édouard résolut de faire pencher la balance en sa faveur par une de ces menées politiques qu'il dirigeait si bien; il quitta l'Angleterre, où il était retourné pour mettre ordre aux affaires d'Écosse et revint aborder, vers le mois de juin 1345, à l'Écluse avec une flotte de cent trente voiles, et cela dans l'intention de faire proclamer comte de Flandre, au lieu et place de Louis de Crécy, son fils aîné le prince Noir. Le seul homme qui pouvait mener à bien ce nouveau projet était encore Jacques d'Artevelde. Aussi Édouard III lui fit-il connaître son arrivée, l'invitant à venir le rejoindre afin qu'ils pussent se concerter tranquillement sur les décisions à prendre pour le plus grand bien de l'Angleterre et de la Flandre.

Jacques d'Artevelde était trop bon politique pour ne pas comprendre tout ce qu'il y avait à gagner pour les Flamands à l'alliance d'Édouard III. Aussi s'engagea-t-il positivement à faire de la comté de Flandre un duché pour le prince de Galles. Malheureusement, dans cette visite, il s'était fait accompagner du chef des tisserands, Gérard Denis. Cet homme, d'un esprit bas et envieux, était son ennemi mortel, quoique dans la querelle des tisserands avec les foulons et les gens du petit métier, le Ruwaert de Flandre eût adopté son parti. Artevelde, qui croyait pouvoir compter sur Gérard, le renvoya à Gand pour préparer les esprits, tandis que lui quittait de son côté le roi pour se rendre à Ypres et à Bruges, afin d'y disposer le peuple à un changement de gouvernement.

L'occasion de se venger s'offrait trop belle à Gérard Denis pour qu'il la laissât échapper. Au lieu d'exposer ouvertement et

publiquement aux consuls et au peuple la mission dont il était chargé, il feignit d'avoir surpris un secret et de révéler un complot. Quoique les Gantois, comme on l'a vu, fussent des sujets médiocrement commodes à gouverner, ils n'en avaient pas moins, au fond du cœur, le sentiment de la légimité du pouvoir de leur seigneur. Ils s'effrayèrent à l'idée de déshériter le jeune Louis au profit d'un prince étranger, et commencèrent à se demander de quel droit Jacques d'Artevelde, qui n'était pas plus qu'eux, disposait ainsi d'eux, et les vendait, deniers comptants; eux, leurs enfants et petits-enfants. Lorsque Gérard Denis vit le, esprits ainsi disposés, il parla de sommes soustraites au trésor, de nefs chargées d'or que le Ruwaert aurait envoyées à Londres ; enfin il fit si bien que cette multitude, comme toute multitude, lassée déjà depuis longtemps de voir grand celui qu'elle avait élevé, se rassembla chaque jour sur la place, plus tumultueuse et plus grondante chaque jour. De leur côté les partisans de Louis de Crécy reprirent courage, secondant de leur mieux les accusations de Gérard Denis ; quelques Français dévoués à Philippe se joignirent à eux, et bientôt la ville, sans avoir rien arrêté ni décidé encore, donna de ces signes de colère sourde, qui présagent une explosion prochaine.

Elle était arrivée à cet état d'irritation, lorsque Jacques, qui ignorait toutes ces menées, rentra dans la ville. Il avait une trop grande expérience de l'esprit populaire qu'il avait dirigé pendant sept ans, pour ne pas sentir, dès ses premiers pas dans la première rue, le frémissement nerveux qui agitait toute la cité. Un instant lui suffit pour voir que lui-même était l'objet de cette étrange effervescence. Ceux qu'il rencontrait et qu'il saluait, détournaient la tête ; ceux qu'il appelait faisaient semblant de ne pas l'entendre ; les moins malveillants paraissaient interdits. Jacques n'en continua pas moins sa route et arriva bientôt à la place du marché.

Là, la population presque entière était rassemblée. Dès qu'elle aperçut le Ruwaert, les murmures se firent entendre. Cependant elle s'ouvrit devant son cheval, et Jacques d'Artevelde passa au milieu d'elle, sans que nul osât l'arrêter, ni même le menacer ouvertement. Il surprit bien quelques paroles insolentes et suspectes qui paraissaient lui être adressées ; mais, dès qu'il regardait en face celui qui les avait dites, celui-là baissait les yeux

et, passant derrière les autres essayait de se perdre parmi ses camarades. Il ne lui arriva donc aucun accident, quoiqu'il devinât la présence d'un danger rampant encore, mais qui de moment en moment pouvait se dresser devant lui ou derrière lui. Aussi, à peine arrivé à sa maison, où il trouva douze ou quinze de ses serviteurs les plus dévoués qui l'attendaient, Artevelde barricada sans retard porte et fenêtre, et se tint prêt pour la défense.

A peine cette précaution était-elle prise, que le Ruwaert entendit un murmure sourd qui allait se rapprochant. C'était le rugissement populaire qu'il connaissait si bien pour l'avoir mille fois soulevé et apaisé au gré de son caprice. Cette fois, sa voix était impuissante à calmer l'orage, car ce n'était pas à ses pieds, mais sur sa tête, qu'il était amassé et grondant. Cependant il doutait encore, mais bientôt ce flot d'hommes vint battre sa maison de son flux vivant; il se sentit entouré de rumeurs, comme un homme jeté sur une barque au milieu d'un océan agité. Des coups sourds, comme ceux d'un bélier, commençaient à battre les murs. Il voulut essayer une dernière fois ce que pouvaient sa présence et sa parole. Il ouvrit une fenêtre, et, tout brave qu'il était, frémit en voyant cette multitude, dont les yeux ardents se fixèrent sur lui et dont les bras s'élevèrent pour le menacer aussitôt qu'elle l'aperçut. Cependant comme on vit qu'il voulait parler, plusieurs voix crièrent : Écoutez, écoutez ! et il se fit parmi toute cette populace un silence terrible et froid, comme celui qui accueille les dernières paroles d'un condamné.

— Bonnes gens ! dit d'Artevelde d'une voix émue, mais cependant forte, que vous faut-il et qui vous meut? De quelle manière puis-je vous avoir courroucés? Dites et je ferai à votre volonté.

Une explosion terrible répondit à ces paroles; comme tout le monde avait fait silence à la fois, toutes les voix éclatèrent ensemble. Cependant, au milieu de cet ouragan, Artevelde saisit ces mots :

— Le trésor de Flandres ! nous voulons avoir le compte du trésor de Flandres ! que vous avez détourné à votre profit et envoyé en Angleterre.

Alors, comprenant qu'il s'agissait d'une accusation de vol et de concussion, fort de sa conscience, Artevelde fit signe qu'il voulait répondre, et l'on écouta de nouveau :

— Certes, mes seigneurs, dit-il, le trésor de Flandres est encore intact, s'il n'a point été touché par d'autres mains que les miennes, et c'est ce dont je puis vous donner la preuve, mais pas en ce moment ni en ce lieu ; vous comprenez bien. Rentrez doucement en vos maisons et revenez demain matin, alors je serai pourvu de toutes pièces et quittances, je vous ferai si bon compte, et vous donnerai si bonnes raisons qu'ils vous devront suffire, ou vous ne serez pas des hommes, mais des animaux sans entendement et sans pitié.

Mais tous s'écrièrent d'une seule voix :

— Non, non ; nous voulons des preuves à l'instant ; vous ne nous échapperez pas ainsi, nous savons la vérité, et comment vous avez envoyé le trésor en Angleterre sur un vaisseau. Or, pour ce crime, il vous faut mourir.

A ces mots, Artevelde vit que tout était fini, car cette confiance, que le peuple avait en son honneur et qui avait toujours fait sa force, était perdue. Deux larmes amères roulèrent de ses yeux sur ses joues, et joignant les mains, il répondit :

— Seigneurs, tel que je suis vous m'avez fait ; en me faisant ainsi, vous me jurâtes jadis que, contre tous hommes qui en voudraient à mon honneur ou à ma vie, vous me défendriez et garderiez ; voilà maintenant que vous voulez me tuer, et sans raison. Vous pouvez le faire, si vous en avez pris la résolution, car je suis seul contre vous tous et n'ai ni le pouvoir ni la volonté de me défendre. Avisez pour Dieu et retournez au temps passé. Souvenez-vous des biens et des grâces qui vous sont échus à cause de moi. Le pays était sans marchandises, et je les y ai fait abonder ; les manufactures étaient fermées, je les ai rouvertes ; depuis sept ans je vous gouverne en si grande paix que vous avez tout eu sous mon gouvernement, blé, laines, argent, crédit et gloire. Oh ! vous voulez me rendre une triste récompense pour tant de bien que je vous ai fait !

Mais eux recommencèrent à crier :

— Descendez, descendez et ne nous sermonnez pas de si haut, car nous voulons à l'instant même avoir compte du trésor de Flandres ; tout officier doit ses comptes au seigneur ou au pays pour lequel il les reçoit ; rendez-nous les vôtres !

Jacques d'Artevelde referma la fenêtre avec un mouvement de répugnance et de dégoût. Alors un mouvement électrique

parcourut toute cette multitude. L'orage qui n'avait fait que gronder éclata ; on se fit armes de tout, pierres, leviers, solives ; les portes et les fenêtres craquèrent, la maison trembla jusqu'en ses fondements. Jacques vit qu'il n'avait plus qu'une chance, c'était de gagner l'église voisine et d'y réclamer le droit d'asile. En conséquence, il suivit un corridor menant à une issue dérobée qui donnait dans une ruelle, ouvrit doucement la porte, et croyant le passage libre, avança la moitié du corps. En ce moment, une hache tomba et lui fendit la tête. Gérard Denis, avec l'instinct de la haine, avait deviné qu'il chercherait à s'enfuir par ce chemin et s'y était embusqué avec quelques Français, partisans du comte de Flandres. Artevelde tomba sans même jeter un cri. Son corps fut traîné pendant trois jours dans les rues, puis enfin laissé à la porte de l'église de la Byloque, où les prêtres lui donnèrent la sépulture, sans que l'on ait jamais découvert dans quelle partie du vaisseau il fut enterré. Seulement on sait qu'un nommé Wautier de Mey fonda une lampe qui devait brûler éternellement, devant l'image de la Vierge, à la mémoire de Jacques d'Artevelde.

Si la maison est détruite, la ruelle par laquelle il tenta de fuir existe encore ; elle s'appelle Padden-Hoek, ou le trou aux crapauds.

Or, vous saurez, mon cher Adrien, quoique la chose soit peu flatteuse pour nous, qu'à cette époque les Flamands appelaient les Français des *fransche-padden*, comme ils les appellent aujourd'hui des *fransquillons ;* ils s'appuyaient sur une singulière raison, c'est que nos fleurs de lys que nous croyons, nous, des fers de lance, ne sont, selon eux, que des crapauds. Pauvres fleurs de lys ! qui aurait jamais cru qu'on les traiterait si mal, lorsqu'elles brillaient sur le surcos de saint Louis, sur le bouclier de Philippe-Auguste, ou sur l'épée de Dugesclin !

Vous comprenez maintenant pourquoi cette ruelle s'appelle le trou aux crapauds. C'est là en effet que d'Artevelde fut tué par les partisans du roi de France.

Revenons au fils du comte de Flandre, qui, après vingt ans écoulés, n'était guère plus aimé que son père, et qui n'avait qu'une héritière nommée Marguerite, laquelle épousa Philippe le Hardi, le même qui avait la main si leste à souffleter les échansons royaux. Ce fut ainsi que le comté de Flandre passa

entre les mains de la maison de Bourgogne; le roi de France rendit en échange aux Flamands, et comme dot de son fils, les villes de Lille, de Douai et d'Orchies. Le comte Louis cependant conserva l'usufruit du comté pendant le reste de sa vie.

Quelque temps après son mariage avec Marguerite, le comte mit un nouvel impôt sur ses peuples. Mais ceux-ci, qui avaient déjà payé trois fois ses dettes et qui, au titre de la charte de Baudouin VIII, trouvaient probablement que leur prince ne les traitait pas *conformément à la justice et à la raison*, refusèrent tout net de l'acquitter. Le prince alors vendit aux Brugeois, moyennant la somme dont il avait besoin, la permission de creuser un canal qui conduisît directement les eaux de la Lys de Deynze à Bruges : les Gantois, au commerce desquels ce canal portait préjudice, employèrent, pour empêcher ce qui leur déplaisait, leur moyen habituel; ils coururent aux armes, tombèrent sur les travailleurs, en tuèrent la moitié, et dispersèrent le reste. Ils s'étaient mis pour cette expédition sous la conduite du doyen des bateliers, qui par son état était le plus intéressé à ce qu'il n'existât de canaux que ceux sur lesquels il avait le droit de naviguer, et la guerre fut de nouveau déclarée entre la Flandre et ses comtes, qui cette fois encore se trouvaient avoir pour allié le roi de France. La partie était forte; aussi les chefs des Gantois pensèrent-ils à s'adjoindre un homme dont le nom avait repris depuis plus de vingt ans toute sa popularité, Philippe d'Artevelde, fils de Jacques.

Philippe avait probablement dû à son extrême jeunesse d'échapper, en 1345, au massacre qui s'était étendu de son père à ses serviteurs, dont douze ou quatorze avaient été tués en même temps que lui. Il s'était retiré hors de la ville, dans une petite maison qui s'appuyait à la montagne Saint-Pierre et dont l'Escaut baignait les murailles : là, riche de la fortune paternelle, il avait caché une vie d'étude et de travaux sous une apparence d'insouciante bonhomie. Les députés qui vinrent à lui et qu'il attendait de jour en jour, le trouvèrent pêchant à la ligne dans l'Escaut par une de ses fenêtres : Philippe refusa juste aussi longtemps qu'il le fallait pour donner du prix à son acceptation, et se laissa entraîner plutôt qu'il n'alla sur le marché du vendredi, où, après avoir reçu du peuple le serment de fidélité, il jura à son tour d'être fidèle. On avait fait l'année précédente le dénom-

brement des hommes en état de porter les armes, et il se montait à quatre-vingt mille : jamais la population n'avait été si forte.

Le premier soin de Philippe fut, en fils pieux, de venger la mort de son père, et, en dictateur sage, d'établir des lois sévères. A ce double titre de fils et de justicier, il fit décapiter douze bourgeois qui avaient trempé dans l'assassinat de la rue de la Calandre; puis il ordonna pour l'avenir que celui qui commettrait un homicide aurait la tête tranchée; que quiconque se battrait, aucune blessure n'eût-elle suivi la lutte, serait condamné à quarante jours de prison, au pain et à l'eau; que tout blasphémateur des choses saintes ou perturbateur du repos public subirait la même peine; que les plaintes du pauvre seraient écoutées comme celles du riche; que les comptes des revenus de la ville se feraient tous les mois; enfin que chaque bourgeois porterait une manche blanche sur laquelle seraient écrits ces mots : *Godt, helpt my;* Dieu, aide-moi.

Le premier acte d'administration de Philippe fut de faire une tentative pour essayer de réconcilier les Gantois avec leur prince : il envoya en conséquence au comte Louis une députation à la tête de laquelle se trouvaient Simon Bette et Gilbert de Grutère, qui, ayant toujours désiré la fin des troubles, reçurent du peuple plein pouvoir. Soit qu'ils eussent été gagnés par les promesses du comte, soit qu'ils fussent intimidés par sa puissance, ils signèrent la paix à la condition que les Gantois livreraient deux cents bourgeois au choix et à la merci du comte. Ce traité signé, ils revinrent à Gand où le peuple les reçut assemblés sur la place du marché. Une estrade avait été dressée pour que les envoyés, dominant la foule, pussent être entendus de tous; ils montrèrent sur l'estrade et dirent à quelles tristes conditions ils avaient obtenu merci : la multitude écouta les différents articles du traité avec une stupéfaction profonde et une muette terreur. Ils venaient d'achever à peine, que Van den Bossche et Philippe d'Artevelde montèrent silencieusement à leur tour, tirèrent leur épée, et, faisant de l'estrade un échafaud, tuèrent, chacun d'un seul coup, Van den Bossche Gilbert de Grutère, Philippe d'Artevelde Simon Bette; puis, élevant leurs lames sanglantes : « Justice est faite, crièrent-ils, les traîtres sont morts, et il n'y a plus ici que des hommes loyaux prêts à mourir. »

Ce fut, en effet, le parti que prirent les Gantois plutôt que de souscrire aux conditions imposées par le comte; il fut résolu que l'on marcherait sur Bruges, où était l'ennemi. Philippe d'Artevelde ne prit avec lui que cinq mille hommes choisis parmi les plus braves, disant que c'était assez si l'on devait vaincre, et trop s'il fallait mourir. La population de Gand tout entière les accompagna hors des portes et leur donna tout ce qui restait de vivres. Quant à l'artillerie, qui était considérable, elle fut chargée sur deux cents chariots. Les Gantois s'avancèrent ainsi en bon ordre jusqu'à une lieue de Bruges.

Arrivé là, Philippe d'Artevelde, qui n'avait encore montré son aptitude que comme magistrat, commença à prendre ses dispositions comme général : le terrain qui était une bruyère lui parut avantageux; il s'y arrêta, fit établir deux retranchements de terre, dont on reconnaît encore aujourd'hui la place, les couronna de ses trois cents pierriers, s'appuya d'un côté à un marais, se barricada de l'autre à l'aide de ses chariots, et attendit l'attaque de l'ennemi.

L'ennemi ne se fit pas attendre. Lorsqu'on apprit au comte de Male que les Gantois venaient au-devant de lui : — Il faut avouer que ces gens ne manquent pas de courage, dit-il, puisqu'ils aiment mieux périr par le fer que par la faim. — Et il sortit de Bruges, à la tête de trente mille hommes de pied et de huit cents hommes de cavalerie. En voyant approcher cette formidable armée, les frères mineurs, qui avaient suivi les Gantois, commencèrent à célébrer la messe en sept endroits différents. Lorsque l'office divin fut fini, Philippe d'Artevelde monta sur une éminence, et d'un accent de voix ferme et grave dans lequel il était impossible de distinguer la moindre émotion : « Le ciel nous en est témoin, dit-il, nous n'avons rien à nous reprocher; implorons donc avec confiance la clémence et la justice divines; c'est en Dieu seul que nous devons mettre notre espoir, car il ne nous reste plus qu'à vaincre ou à mourir. Il nous faut du pain pour nos femmes et nos enfants; il y en a en abondance chez nos ennemis les Brugeois, et j'ai le pressentiment qu'avec l'aide de Dieu nous en aurons notre part. Quoique réduits à la dernière extrémité, ce n'est point une raison pour nous laisser égorger; quand il ne reste plus que le choix de la mort, il faut mourir de celle qui est la plus glorieuse.

Ce discours était à peine fini, que le comte Louis de Male et ses troupes se trouvèrent à portée; il y eut encore un moment de silence et de calme, pendant lequel l'armée tout entière communia. Puis, cette cérémonie religieuse achevée, avec ce recueillement solennel qui précède les grands dévouements, le cri : aux armes, retentit, et en même temps, les machines des Brugeois firent pleuvoir sur le camp une grêle de pierres. Philippe d'Artevelde y répondit par une décharge de ses trois cents pierriers; alors, et sans donner à leurs ennemis le temps de se remettre du désordre que cette volée inattendue avait causé dans leurs rangs, les Gantois chargèrent avec impétuosité, s'inquiétant peu de toute cette pédaille qui les entourait, mais marchant droit aux nobles qu'ils enveloppèrent, pendant qu'ils étaient eux-mêmes enveloppés par leurs adversaires. Là, frappant les chevaux de leurs couteaux courts et larges, et égorgeant les chevaliers à mesure qu'ils tombaient, ils parvinrent, tout en perdant un millier d'hommes, à tuer sept cents nobles. Le comte Louis, se voyant alors à cheval avec cinquante hommes à peine et habitué à ne point compter sur le populaire, prit la fuite vers Bruges. L'infanterie, en voyant les seigneurs abandonner la bataille, lâcha pied à son tour, et quatre mille hommes en poursuivirent alors vingt-cinq mille, avec tant d'acharnement, qu'ils entrèrent avec eux dans la ville. Cette bataille, qui ne dura que deux heures, fut si terrible, que les habitants de Beverholt appellent encore aujourd'hui *la barrière de sang* le monticule qui servait de clôture au camp de Philippe d'Artevelde.

Cependant le comte Louis de Male, en franchissant les portes, avait ordonné au gardien de diriger les fuyards vers la grande place, afin de former un noyau qui pût défendre la ville. Mais là une querelle terrible s'éleva entre les vaincus; au lieu de se serrer les uns contre les autres, et de résister en commun, les vieilles haines de corporation se rallumèrent : les corps des maréchaux, des tisserands et des cardeurs de laine se séparèrent des bouchers, des poissonniers et des courtiers, chassèrent les autres de la grande place, envoyèrent plusieurs d'entre eux au devant des Gantois pour les guider vers ce point, où ils les attendaient pour pactiser avec eux.

Il était neuf heures du soir, il faisait nuit profonde; le comte

Louis, croyant que ses ordres avaient été suivis et que les débris de son armée étaient rassemblés au lieu du rendez-vous, avait, de son côté, rallié les chevaliers échappés au massacre, et, avec une cinquantaine d'hommes, venait par la rue Saint-Amand rejoindre ceux qu'il croyait ses amis. A la lueur des flambeaux que portaient les serviteurs du prince, les gens de Bruges et de Gand le reconnurent, et, au lieu d'attendre qu'il n'y eût plus moyen pour lui de s'échapper, ils s'élancèrent au-devant de lui, en criant : Sus, sus au comte, mort au comte, il vient se livrer lui-même! A Gand, à Gand, le comte! et là nous lui dicterons à notre tour telles conditions qu'il nous fera plaisir!

Le comte entendit ces voix, comprit ces menaces, et avec une présence d'esprit admirable, fit éteindre tous les flambeaux, ordonna aux siens de se disperser, et voyant qu'il était trop tard pour fuir lui-même, se jeta dans une petite maison sale et enfumée, située près de la chapelle Saint-Amand, où demeurait une vieille femme habituée à venir recevoir l'aumône à la cour du prince; la chambre n'était éclairée que par un feu de tourbe; en face de la cheminée, on apercevait à peine, tant la lueur était douteuse, une échelle de sept échelons conduisant à un petit grenier où couchaient les enfants de cette pauvre femme.

Le comte entra, refermant rapidement la porte derrière lui, puis comme la vieille voulait crier : Tais-toi, dit-il, je suis le comte Louis de Mâle, ton seigneur; veux-tu me cacher ou me livrer? Choisis. Celle-ci pour toute réponse lui montra l'échelle; le comte s'y élança et trouvant le grabat où les enfants dormaient, il s'étendit entre le mur et la couchette; quant à la vieille, elle se remit auprès du feu, berçant le plus jeune de ses fils sur ses genoux, et chantant une chanson de nourrice. Derrière le prince, ceux qui le poursuivaient entrèrent; ils l'avaient vu disparaître à la hauteur de la porte, et sans être tout à fait certains qu'il fût dans cette maison, ils étaient convaincus qu'il ne pouvait en être loin.

— Où est le comte? demandèrent ces hommes tous ensemble.

— Quel comte? répondit la vieille avec sang-froid.

— Le comte Louis de Mâle.

— Je ne l'ai point vu.

— Tu mens, sorcière, mais si nous le trouvons ici, malheur à toi et à ta barraque !

La vieille haussa les épaules : — Cherchez, dit-elle, et elle continua sa chanson. Alors un des hommes alluma à la tourbe un morceau de bois sec qui se trouvait dans la cheminée, et s'en servant comme d'une torche, il visita tout le bas de la maison ; cette première investigation achevée, il monta sur l'échelle jusqu'à ce que sa tête se trouvât au niveau du plancher de la petite chambre, et levant le bras, il y introduisit le tison fumant qui, heureusement pour le comte, jetait plus de fumée que de lumière. Puis, au bout d'un instant d'examen, n'ayant point aperçu ce qu'il cherchait :— Nous nous sommes trompés, dit-il, le comte n'est pas ici ; allons dans la maison à côté. — Puis, rejetant la branche enflammée dans la cheminée où il l'avait prise, il sortit avec ses compagnons.

Pendant la nuit, la vieille procura au prince un habit d'ouvrier. Méconnaissable sous ce déguisement, le comte Louis de Mâle sortit de la maison, traversa la rue d'Argent, le cimetière Saint-Sauveur, et se dirigea vers le Minne-Water (1) qu'il traversa dans la barque d'un pauvre pêcheur; arrivé sur l'autre bord, il trouva un cheval que l'on avait mis au vert, et qui mangeait attaché à un piquet; il sauta sur son dos et sans selle, sans bride, il se rendit à Lille par Roules.

Ce fut dans cette ville seulement que le comte Louis de Mâle se crut hors de danger.

A la suite de cette victoire si complète et si inattendue, les trois portes de Bruges furent détruites, ses fossés comblés ; le dragon doré, rapporté par les croisés flamands, et que la ville conservait comme un trophée de la prise de Constantinople, fut enlevé ; pendant cinq jours la Lière fut couverte de nefs, et le chemin encombré de chariots qui transportaient le butin, à Gand. Enfin toute la Flandre passa sous la domination de Philippe d'Artevelde, qui, destiné comme Jacques à tout épuiser, grandeur et revers, obtint du sénat les honneurs du triomphe, et fut proclamé père et libérateur de la patrie.

Cependant Philippe ne se laissa point aveugler par sa victoire : derrière Louis de Mâle et les Brugeois, restait le roi de

(1) *Lac d'Amour.* Nous parlerons de ce lac à propos de Bruges.

France. La plus dure besogne demeurait à faire. Aussi, préférant avoir le roi pour intermédiaire que pour ennemi, il lui envoya des députés afin de lui demander s'il voulait être médiateur entre lui et les Flamands. Pour toute réponse, Charles VI envoya les ambassadeurs en prison. A peine Philippe fut-il instruit de cette démonstration hostile, qu'il conclut une nouvelle alliance avec les Anglais.

Les intentions du roi de France se manifestèrent bientôt d'une manière plus positive encore. Une armée française, comptant dans ses rangs un corps nombreux de nobles flamands qui avaient émigré, et à qui, de peur de trahison, on avait, sous peine de mort, défendu de prononcer une seule parole dans leur langue maternelle, s'avança vers la Flandre sous la conduite du jeune roi, et vint camper à Roosbeck, village situé près d'Ypres. Philippe, au bruit de cette marche, quitta aussitôt le siége d'Oudenaerde, et vint au-devant de l'ennemi; il avait avec lui 40.000 hommes d'élite, bien décidés à périr jusqu'au dernier, pour défendre la grande question sociale que l'on plaidait à main armée devant le tribunal de Dieu; c'était, au reste, un spectacle merveilleux, que celui d'une ville luttant contre un royaume, d'une armée de bourgeois conduite par un plébéien, osant attendre de pied ferme la meilleure chevalerie de France commandée par son roi.

Philippe d'Artevelde avait grand espoir, car il venait de gagner une bataille, quoique ses ennemis fussent six contre un, tandis que cette fois les deux armées se trouvaient à peu près en nombre égal. Aussi fut-ce sans aucune hésitation qu'il posa son camp à un quart de lieue à peine de celui des Français.

Artevelde était dans sa tente, la tête appuyée entre ses mains, réfléchissant à son plan de bataille du lendemain, lorsqu'à travers ses doigts entr'ouverts, il vit sur le seuil se dresser tout à coup comme une ombre. Il releva aussitôt la tête, et aperçut devant lui une jeune Gantoise qu'il aimait beaucoup, et qui, de son côté, inquiète de l'événement du lendemain, était venue avec l'intention de ne pas quitter Philippe de cette journée. En l'apercevant, il se leva vivement pour aller à elle; mais elle lui fit signe de se taire et de la suivre; en venant, elle avait entendu une grande rumeur vers la montagne d'Or, et elle craignait que les Français, profitant de la nuit, ne vinssent attaquer ses com-

patriotes. En effet, Philippe eut à peine fait quelques pas, qu'il entendit de ses propres oreilles comme un bruit d'armures froissées, de hennissements de chevaux et des cris de guerre. Quoi que pût lui dire sa maîtresse, il voulut voir par lui-même ce qui se passait, rentra dans sa tente, prit une hache, et, par un sentier détourné, s'avança vers le Goudberg. La Gantoise l'y suivit ; mais à mesure qu'ils avançaient, ces rumeurs étranges semblaient fuir devant eux. Arrivés au sommet de la montagne, ils virent dans toute son étendue le camp français éclairé, mais tranquille. Philippe revint à sa tente tout préoccupé de ce prodige.

Même chose s'était passée à Gand pendant cette nuit prophétique. Les bourgeois avaient été réveillés par un grand bruit dans les airs ; les cris de *Montjoie et Saint-Denis !* qui étaient les cris de la France, retentissaient poussés par des voix invisibles ; enfin le dragon doré, que les gens de Gand venaient de prendre à ceux de Bruges, et qui tournait déjà au haut du beffroi, jeta par trois fois des flammes.

Le lendemain, au point du jour, le camp se réveilla. Inquiets de ces clameurs nocturnes dont personne ne pouvait se rendre compte, beaucoup étaient restés les yeux ouverts, quoiqu'ils ne bougeassent point ; de sorte que comme ils avaient remarqué une figure vêtue de blanc dans la tente de leur chef qu'ils cherchaient vainement à cette heure, et que celui-ci s'avançait vers eux le front soucieux, le bruit se répandit qu'un fantôme lui était apparu comme à Brutus, avant la bataille de Philippes.

Artevelde n'en fit pas moins ses dispositions avec assurance : une bruyère à peu près pareille à celle de Beverholt s'étendait devant lui ; il y déploya son armée ; placée en lignes, elle avait devant elle un large fossé nouvellement relevé ; derrière elle, un bois taillis entrelacé de ronces et de genêts, et sur ses ailes une soixantaine d'archers anglais qui avaient quitté leur garnison de Calais pour rejoindre Philippe, espérant trouver à son service une meilleure solde, sans compter les chances de pillage. Sa ligne établie, Philippe se plaça sur le front, et montant sur le bord du fossé dont le relèvement lui permettait de dominer toute l'armée : « Je vous défends sous peine de mort, dit-il, de donner quartier à personne, excepté au roi ; c'est un enfant qui va où on le conduit ; nous le mènerons à Gand avec nous pour

qu'il apprenne à parler flamand ; mais tuez tous les autres; vous rendrez service aux villes de France ; car, ce qu'elles désirent le plus au monde, c'est de ne voir revenir aucun de leurs seigneurs.» Les Gantois répondirent par de grands cris ; cette allucution, dictée par une foi énergique, leur avait rendu tout leur enthousiasme. Alors, voyant que ses soldats étaient prêts à combattre, Philippe appela un de ses serviteurs, et lui montrant une touffe d'églantiers hors de la portée du trait : — Va te poster à ce buisson, lui dit-il, et lorsque tu verras la déconfiture des Français, viens à moi avec un cheval frais en criant mon cri; car je veux être au premier rang pour donner la chasse aux fuyards.— Puis, cet ordre donné, il alla prendre place au milieu de son corps d'armée, bataillon d'élite, composé de neuf mille Gantois des plus braves et des plus aguerris aux armes.

Toutes ces mesures étaient à peine prises, qu'ils virent à travers le brouillard apparaître trois cavaliers, qui, par un effet d'optique, leur parurent gigantesques. Comme on voyait à vingt pas devant soi, ces cavaliers s'approchèrent jusqu'à trois longueurs de lance ; c'étaient messire de Clisson, connétable de France, messire Mathieu de Vienne, amiral, et messire Guillaume de Poitiers, bâtard de Langres : Charles VI les avait envoyés reconnaître l'ennemi.

Les Gantois leur laissèrent accomplir cette mission sans les inquiéter aucunement. Ils purent voir alors la manière dont Philippe avait disposé ses troupes ; en avant, étaient ceux de Gand, Artevelde et sa bannière ; puis ceux d'Alost et de Gramment ; puis ceux de la Châtellenie de Coutray, de Damme et de l'Écluse ; enfin, l'arrière-garde était composée de ceux de Bruges, parmi lesquels, à leur bannière particulière, on reconnaissait ceux du *Franc*.

Leur inspection terminée, les trois chevaliers s'évanouirent dans ce brouillard, comme s'ils se mêlaient à la vapeur, et revinrent près du roi. Clisson s'avança vers lui et s'inclinant sur son cheval : — Sire, dit-il, réjouissez-vous, car ces gens-là nous appartiennent tous tant qu'ils sont, et ce ne sont que paysans et vilains que nos gros valets suffiraient pour combatre. — Connétable, dit le roi, que le seigneur vous entende ! allons donc en avant, au nom de Dieu et de saint Denis.

Aussitôt en livra aux vents l'oriflamme que portait messire

Pierre de Villiers ; c'était la première fois que cette royale enseigne était déployée contre des chrétiens, mais les Flamands étaient considérés comme payens et infidèles, ayant embrassé le parti du pape Urbain VI lorsque les Français soutenaient la cause de Clément VII (1).

Or, soit hasard, soit miracle, sitôt que l'oriflamme parut, et vainqueurs et vaincus le disent, le brouillard se dissipant, le soleil se montra au ciel, et une blanche colombe, volant en spirale au-dessus de l'armée française, vint se percher sur la bannière du roi qu'entourait la fleur de sa chevalerie.

En ce moment, et sans s'inquiéter de ce présage, les neuf mille Gantois de d'Artevelde, placés à l'avant-garde, sortirent du camp et s'avancèrent, formant un bataillon lourd et serré qu'aucune force ne semblait pouvoir rompre. Comme ils n'étaient plus qu'à quelques pas des Français, un feu terrible de pierriers et de bombardes vint leur ouvrir une brèche dans laquelle ils s'enfoncèrent aussitôt, comme la tête d'un bélier dans une muraille déjà entamée. Mais derrière cette première ligne, il y en avait une seconde formée par les chevaliers, ligne de fer, immobile et inexorable, devant laquelle tout le courage et tous les efforts des Gantois vinrent se briser.

Le combat fut long. Quoique tous ces hommes chargeassent à pied et que les mieux armés n'eussent pour armes défensives que des casques et des hoquetons de cuir, quoique les chevaliers français fussent couverts de fer et montés sur des chevaux presque invulnérables comme eux, il leur fallut frapper deux heures sur l'armée gantoise, non pas pour ouvrir cette masse, mais pour la faire reculer. Enfin la supériorité des armes l'emporta ; Philippe et les siens se retirèrent, laissant trois mille hommes dans cette trouée sanglante, dans cette blessure profonde, mais non mortelle, qu'ils avaient faite au flanc de l'armée française.

C'était, au reste, tout ce que voulaient messires Olivier de Clisson et Mathieu de Vienne, qui s'étaient concertés à cet égard. Leur plan de bataille était de refouler Artevelde et ses gens dans le camp même, dont ils avaient mesuré le peu d'éten-

(1) Octave Delepierre. *Chroniques, traditions et légendes de l'ancienne histoire des Flandres.*

due, et là, une fois les mouvements des Gantois neutralisés par le nombre et le défaut d'espace, de les accabler de flèches et de traits par-dessus le fossé, tandis que par les deux ouvertures des flancs, la cavalerie chargerait avec ses longues lances et ses épées à deux mains. En conséquence, la même manœuvre avait été opérée par l'amiral et par le connétable, et lorsque la troupe d'Artevelde, ramenée par la noblesse francaise, rentrait dans son camp, elle se heurta avec un bataillon sorti par la même porte, repoussé avec plus de désordre et non moins de perte.

Alors d'Artevelde comprit qu'il était acculé comme un sanglier dans son bouge; mais comme un sanglier tient aux chiens, il tint, lui, aux chevaliers, essayant par des boutades réitérées de s'ouvrir un passage pour lui et pour ses hommes; cependant, toujours refoulé, il sentit que l'armée française était roulée autour du camp comme un serpent de fer, et qu'il essayerait vainement d'en briser un seul anneau. Enfin, voyant les gens des communes fatigués et haletants, messires de Clisson et Mathieu de Vienne chargèrent à leur tour à la tête de leur meilleure chevalerie, fouillant cette multitude avec leurs longues lances et la taillant en morceaux avec leurs grandes épées. Alors les assiégés tentèrent de fuir par le bois; mais l'épaisseur du taillis les arrêta. Ils franchirent le fossé; mais au dehors les attendaient les archers et les gens de trait. Ils se rejetèrent en arrière; mais la place qu'ils avaient quittée était déjà prise. Cela dura ainsi une demi-heure, l'armée française pressant et serrant toujours cette foule étouffée entre ses bras de fer, comme Hercule pressait Antée. Pendant quelque temps encore, on entendit les coups sourds des épées, des haches, des marteaux et des bâtons plombés, tombant sur les bassinets et les cuirasses; puis bruit et mouvement s'éteignirent. L'armée presque entière des communes de Flandre n'était plus qu'un cadavre, et ne s'agitait plus que dans les convulsions de l'agonie. Vingt-cinq mille hommes expiraient à la fois : la bataille n'avait duré que trois heures.

Lorsque la journée fut entièrement gagnée, le roi de France fit sonner la retraite pour réunir son armée. Arrivé sous sa tente, il dit, en se désarmant, qu'il verrait volontiers ce Philippe d'Artevelde mort ou vif. On fit aussitôt publier dans le camp que

quiconque le trouverait recevrait 100 livres parisis. Une foule de soldats et de valets se répandit aussitôt, cherchant parmi les cadavres, qui étaient déjà presque tous dépouillés ; enfin un écuyer flamand, qui servait dans l'armée française, le reconnut, l'ayant servi longtemps. D'autres disent qu'il fut indiqué à ceux qui le cherchaient par un Gantois blessé, et que lorsque, selon la promesse faite, on voulut donner à cet homme les 100 livres parisis, il ne répondit qu'en élargissant avec ses mains sa blessure, afin de mourir plus vite. Quant à Philippe d'Artevelde, il était couché au milieu des Gantois morts avec lui, tenant à la main une épée brisée, et chaussé, dit la chronique, des longues guêtres de toile écrue qu'il portait la veille de ce grand jour, ne s'étant pas déshabillé pendant la nuit et n'ayant point changé de vêtements au moment de la bataille.

Près de lui était le cadavre d'une femme tenant embrassée la bannière de Saint-George.

Le corps de Philippe d'Artevelde fut apporté sous la tente du roi. Il avait reçu plusieurs blessures, dont pas une n'était mortelle, ce qui fit croire, avec raison, qu'il avait été étouffé, et non tué. Le roi le regarda longtemps avec une grande attention ; puis, retournant le cadavre du pied, il dit en colère : — C'est donc là ce vilain qui, s'il eût réussi, aurait ébranlé ma puissance, et dont la mort n'a pu être achetée qu'au prix de celle de mes meilleurs hommes d'armes.

Il fit un signe alors, et le corps de Philippe d'Artevelde fut emporté et pendu à un arbre voisin, que l'on montre encore aujourd'hui, et qui a conservé dans ce pays le nom de *Schreyboom*, ou l'arbre des gémissements.

Telle fut, à quarante ans de distance, la fin des deux Gracchus flamands. J'ai voulu vous la raconter dans une même lettre, au risque de faire cette lettre un peu longue. L'avenir a vengé du passé les deux Artevelde : c'est l'histoire de tous les dévouements.

ALEX. DUMAS.

SITUATION

DES COMPAGNIES DE CHEMINS DE FER.

Une baisse effrayante est venue, dans ces derniers temps, affecter les actions des entreprises de chemins de fer. Entre tant de compagnies, aucune n'a été épargnée; le découragement dont la Bourse est saisie les a enveloppées toutes sans distinction, non-seulement celles qui ont déjà livré leurs travaux à la circulation, et qui, par là, ont malheureusement donné la mesure de leurs dépenses et de leurs produits, mais encore celles qui, sorties plus récemment des limbes parlementaires, semblaient devoir conserver quelque temps l'attrait de l'inconnu, à l'ombre des plus puissants noms de la finance et de la grande propriété foncière. Au moment où nous écrivons, cette baisse vient de s'arrêter; mais oserait-on assurer que ce n'est pas pour reprendre haleine, comme elle fait souvent, et se remettre de plus belle à ronger ce qui offrira encore quelque prise à son avidité, sur les versements déjà opérés ou qui doivent l'être, ou sur les primes précédemment obtenues dans les jours d'espérances illimitées? On est habitué, dans le monde de la spéculation, à voir les fonds qui glissent le plus rapidement sur le plan incliné de l'agiotage s'arrêter néanmoins par intervalles, donner des signes de vie et de force, puis descendre de nouveau plusieurs échelons, et toujours ainsi, par une alternative de chutes et de repos, atteindre le niveau qui convient à leur nature : c'est comme un malheureux qui, précipité du faîte d'un palais, avec pleine conscience du sort qui l'attend, serait retenu à chaque étage et se cramponnerait à toutes les saillies de l'édifice, sans pouvoir faire autre chose que de retarder de quelques

moments de plus sa course descendante jusqu'au sol où il doit arriver tout meurtri. Nous ne présentons pas cette image comme l'horoscope visible de la destinée des chemins de fer livrés aux compagnies, et surtout nous nous ferions scrupule de l'appliquer sans réserve à tous les chemins de fer : nous ne voulons pas être à ce point prophète de malheur.

Au reste, cette déconsidération presque générale sur les entreprises de chemins de fer dont s'est chargée l'industrie privée, n'empêchera pas qu'on ne mène à terme, et c'est là le point essentiel pour le pays, celles dont toutes les actions ont été placées.

Ici il faut s'entendre. Nous n'appelons pas *actions placées* toutes celles que, dans plusieurs compagnies nouvellement constituées, les banquiers, propriétaires ou capitalistes, ayant titre de fondateurs ou administrateurs, ont souscrites en leur nom, jusqu'à concurrence de sommes considérables, et avec obligation de remplir successivement tous les versements exigibles. Sans doute ils ont pris là un engagement, tout formidable qu'il nous paraisse, bien inférieur à leur grande situation de fortune et de crédit. Il y a tel chemin, et ne craignons pas de le nommer, celui du Havre, avec ses longs embranchements, et ses 90 millions d'évaluation, qui pourrait être hypothéqué sur trois ou quatre de ses patrons que nous ne nommerons pas. Mais ce n'est pas là probablement ce qu'ils ont en vue, et même il leur conviendrait peu, j'imagine, de partager le fardeau de l'exécution avec le reste des associés qu'ils se sont donnés dans la souscription primitive. Ils ont compté sur l'association du public pour écouler la majeure partie, si ce n'est presque la totalité de leurs actions, réservées tout d'abord à un petit nombre de preneurs privilégiés comme eux. Si le public, continuant de leur faire défaut, les mettait dans l'alternative, ou d'exécuter le chemin à peu près entièrement avec leurs propres ressources, ou de liquider la société dès l'origine, la prudence leur dicterait le choix de ce dernier parti : une liquidation, avant qu'aucun travail n'ait entamé d'une manière notable les premiers versements du fond social, entraînerait sans doute encore quelques sacrifices, et, par exemple, la perte du cautionnement, si le gouvernement s'en tenait avec rigueur aux clauses de la concession. Mais de tels sacrifices peuvent être évalués d'un coup d'œil; et des capitalistes qui ont été jadis et qui sont encore au-

jourd'hui spéculateurs avant tout, c'est-à-dire accoutumés à perdre comme à gagner, mais à ne jamais aggraver une mauvaise position de jeu par l'hésitation ou l'entêtement, aimeraient toujours mieux *faire la part du feu*, tout d'abord, et solder leur erreur, que d'attendre les mille éventualités sinistres d'un avenir auquel le public persisterait à demeurer indifférent (1).

Au contraire, lorsque toutes les actions d'une entreprise sont sorties du portefeuille des fondateurs, pour se disséminer dans la foule des actionnaires de seconde ou troisième main, en d'autres termes, lorsqu'elles sont véritablement placées et libérées d'un ou deux versements, il n'y a plus les mêmes raisons de craindre que le travail d'exécution ne soit délaissé. Et même, pour que l'œuvre soit abordée et poursuivie avec une résolution irrévocable, il n'est pas toujours nécessaire que tous les versements ultérieurs sur les actions ainsi réparties s'opèrent avec facilité, et que l'argent arrive en abondance dans la caisse sociale, dès le premier jour où un appel est fait. Si un détenteur d'actions éprouve de la gêne ou de la méfiance qui l'empêche d'effectuer un versement réclamé, il vend ses titres au cours de la Bourse et s'affranchit ainsi de l'obligation imposée par les statuts. Si beaucoup d'actionnaires suivent cet exemple, le taux auxquel ils peuvent se défaire de leurs actions s'abaisse considérablement, et c'est un motif de plus pour les acquéreurs nouveaux, qui les ont ont obtenues à vil prix, d'aller de bon cœur au-devant d'un ou deux autres versements successifs. Ils en sont quittes pour se décourager à leur tour plus tard, et vendre aussi à perte, dans le cas où la baisse ne cesserait de s'acharner sur les actions ; or la baisse est un cancer dévorateur qui les attaque d'autant mieux qu'elles offrent plus de surface, étant plus complètement remplies. De cette manière, il peut advenir que le dernier possesseur d'une action, dont la valeur nominale serait 1,000 fr., l'ait acquise à moitié ou aux deux tiers de ce prix. Dans cette hypothèse, il faudrait une affaire bien mauvaise et

(1) Quand nous parlions ainsi de liquidation, sans y croire, c'est que ce mot était dans toutes les bouches. Mais, depuis lors, on a pu espérer que les chefs des compagnies soutiendraient le plus longtemps possible le choc de la baisse, et l'on a vu qu'ils n'avaient pas encore désespéré du public.

scandaleusement inférieure à toutes les prévisions, pour qu'elle ne lui donnât pas un intérêt satisfaisant de sa mise de fonds effective. On voit donc combien il est important de s'assurer si les actions sont restées en masse entre les mains des concessionnaires, ou si elles sont casées comme elles devraient l'être chez des milliers des détenteurs isolés. Avec ceux-ci, et malgré eux, trop souvent il y a garantie à peu près certaine qu'on ne verra pas s'ouvrir une liquidation avant l'ouverture des travaux; les versements pourront bien se faire péniblement, et, pour ainsi dire, sur des monceaux de cadavres d'actionnaires tombés sur le terrain du jeu, mais ils se feront en fin de compte, et l'ouvrage marchera. Les petits capitalistes, une fois engagés, et après que l'exécution a commencé avec leurs premiers fonds, ne peuvent se retirer qu'en vendant ou laissant vendre leurs titres; ils ont des héritiers substitués à toutes leurs charges, et à cette condition seule ils se trouvent libérés : il leur est impossible de se concerter, dès l'origine de l'entreprise, comme le peut faire un comité de fondateurs peu nombreux et puissants, pour procéder à une liquidation anticipée, en remboursant le montant réalisé sur les actions et en faisant l'abandon du cautionnement.

Ce que nous venons de dire sur l'importance du placement réel de tous les titres, est bien prouvé par l'incroyable puissance dont paraissent doués, pour l'attraction incessante des capitaux, les chemins de fer même les plus défavorables, dès qu'ils ont été lancés, comme on dit dans le langage de la Bourse. Par exemple, voyez le chemin de Versailles de la rive gauche. Tous ses versements ont été faits; les ressources qu'ils ont apportées à la caisse sociale sont près d'être épuisées, si nous en croyons les apparences, ou du moins leur épuissement est prévu à jour fixe; il serait impossible, sans un emprunt, d'assurer l'achèvement du chemin encore peu avancé. Eh bien! si l'idée n'était pas venue, tout récemment, de concilier la rive gauche avec la rive droite et de les sauver toutes deux par une fusion, un emprunt allait être contracté au profit de la première. Il lui était promis, dit-on, malgré la disgrâce de ses actions tombées à 330 francs. La conséquence de cette opération, si on la reprend et si on peut la réaliser encore aujourd'hui, c'est que les premiers bénéfices accueillis sur la circulation future du *rail-way* seront dévolus aux prêteurs, par privilége. On peut les comparer, pour suivre le

même ordre d'idées que nous développions tout à l'heure, à des acquéreurs d'actions, qui, venant les derniers, sont naturellement en position de se les approprier à de meilleures conditions et aux dépens des précédents détenteurs. Nouvelle et éclatante démonstration de cette vérité de fait, qu'une entreprise de chemin de fer, quand elle est assez en train pour ne pouvoir plus être désertée par ceux qui l'ont à leur charge, trouve toujours les capitaux nécessaires, en immolant à chaque besoin qui surgit la dernière génération d'actionnaires encore existants.

Tout ceci posé et bien entendu, l'on voit clairement que nous distinguons deux catégories de chemins de fer : 1° ceux qui sont en cours d'exécution ou qui ont déjà encaissé une assez forte quantité de leur fonds social pour imposer aux possesseurs d'actions la volonté plus ou moins libre de ne point reculer, ou pour créer, aux remplaçants de ceux-ci, une suffisante excitation qui les pousse à leur tour en avant; 2° les chemins de fer dont les concessionnaires directs ont gardé forcément à leur compte, selon toute probabilité, la majeure partie des actions, sur lesquelles, de plus, il n'a été fait encore appel aux versements que dans une faible proportion. Les entreprises de cette seconde catégorie sont les seules dont nous ayons à nous occuper, car ce sont aussi les seules, qui, sous ce rapport très-grave et le plus essentiel à nos yeux, l'interruption possible de tout travail et l'abandon de la concession, inspirent quelque inquiétude, fort exagérée à vrai dire. Quant aux autres, qui tendent à leur but tant bien que mal, mais infailliblement, nous n'en parlerons pas : à quoi bon rappeler, à leur égard, que l'industrie privée, en dotant le pays de quelques lieues de chemins de fer, les lui aura fait payer par une imprudente déperdition de capitaux et un affaissement du crédit, dont l'esprit d'association se ressentira trop longtemps? Le mal est produit, on l'a voulu : laissons le passé pour ce qu'il vaut, avec tous les miracles qu'il promettait en vain, et ne songeons qu'à l'avenir.

Les chemins de fer qui doivent attirer exclusivement notre attention, parce qu'ils sont à la première phase de leur existence encore chancelante, dans cette crise où il faut pourvoir au placement réel des actions et s'inquiéter de l'exactitude des premiers versements, sont les deux grands chemins du Havre et d'Orléans.

Il est de notoriété publique, à la Bourse, qu'Orléans n'a qu'un

très-petit nombre de ses titres en circulation : c'est là ce qui explique, mieux que la popularité même de cette ligne, une des meilleures de tout le réseau projeté pour la France, la fermeté de ses cours en présence d'une baisse contagieuse, et leur fixité au taux moyen de 475 ou 480, malgré l'élévation du premier versement (125 francs sur 500 francs) qui présentait une belle marge pour être entamé par le discrédit universel. Orléans, du reste, ne saurait faire prendre le change sur le peu d'étendue de ses placements effectués. Pour avoir annoncé une souscription générale à bureau ouvert, d'abord avec prime de 50 francs, puis au pair, sans obtenir plus d'empressement du public, les banquiers de cette compagnie ont réussi à mettre tout le monde dans la confidence de leurs affaires, et l'on sait maintenant que leur marchandise, trop offerte, n'a pas eu beaucoup de chalands : les souscripteurs sont d'un caractère étrange, ils se retirent quand on va au-devant d'eux et se méfient de la voix caressante qui les appelle.

Le Havre a mis plus de mystère dans sa diplomatie avec le public. Il est à croire qu'il a placé effectivement plus d'actions qu'Orléans; mais aussi il en a eu une quantité plus grande à écouler, 90,000 à 1000 francs, tandis que l'autre ligne n'en a que 80,000 à 500 francs. Il serait téméraire de vouloir préciser combien le Havre a déja émis de ses valeurs ; mais on peut affirmer qu'elles n'ont pas encore été jetées en abondance sur la place : on reconnaît cela à un indice qui ne trompe guère à l'escompte que les administrateurs de la compagnie ont fait faire plusieurs fois à la Bourse, pour relever ou soutenir le cours de leurs actions. Ici, comme nous parlons pour les hommes du monde, non pour les spéculateurs, et que nous tenons à être compris par notre auditoire, les habiles voudront bien ne pas être étonnés de nous voir expliquer en termes élémentaires, ce que c'est que l'escompte à la Bourse, et quel est son usage dans la spéculation, ou plutôt contre elle. Quand les joueurs se mettent en foule à vendre des titres quelconques *à découvert,* c'est-à dire à terme, et sans en avoir en réserve qu'ils puissent livrer réellement, ce qui est le cas le plus ordinaire, cette manœuvre suffit pour précipiter plus rapidement une baisse qui aurait eu lieu sans elle. Alors il arrive quelquefois aux banquiers, ou autres protecteurs naturels du fond sur lequel les baissiers s'a-

charnent, d'exiger subitement livraison d'une forte partie des titres ainsi vendus à l'aventure : ils sont dans leur droit, c'est une convention du jeu, et il faut que les vendeurs se procurent à tout prix, dans une seule séance de Bourse, les effets exigibles, dont ils espéraient ne régler que les différences, et encore à la fin du mois seulement. C'est là l'*escompte ;* il manque rarement de produire une reprise en hausse au moins temporaire; il sert surtout de leçon pour le vulgaire des spéculateurs, et il les avertit rigoureusement de se tenir, à l'avenir, à une distance plus respectueuse du fonds qu'ils assaillaient par imitation des gros capitalistes. La compagnie du Hâvre a usé de ce moyen à plusieurs reprises, et par un escompte peu étendu, a réussi chaque fois à relever momentanément, mais faiblement, il est vrai, le cours de ses actions. Le premier escompte, à notre connaissance, a porté sur 4,200 actions, qui n'avaient alors acquitté que le premier versement de 100 francs. Il aurait donc suffi, pour les lever, d'une somme de 420,000, si elles avaient été encore au pair de 1,000 francs; or, elles étaient descendues entre 955 et 940, si notre mémoire ne nous trompe, et c'est ce qui nécessitait l'escompte. Cela réduit d'autant la mesure des efforts qu'a dû faire alors la compagnie pour son opération dans l'interêt de la communauté. Depuis, elle a fait un autre escompte insignifiant, et presque inaperçu, sur 200 actions, dit-on, vers le 7 octobre. Enfin, tout récemment, elle vient de recourir plusieurs fois à ce remède héroïque, pour maintenir toujours son fonds à une certaine valeur et encourager au second versement qui ne s'est pas effectué avec enthousiasme. De tout ceci nous concluons que, si des escomptes sur une échelle ainsi réduite ont pu avoir quelque influence sensible et instantanée sur l'amélioration du cours des actions du Hâvre, c'est qu'elles n'ont pas été jusqu'ici émises en grand nombre, comparativement du moins à leur chiffre total de 90,000 (1).

(1) Il faut dire que les derniers escomptes sur les actions des *plateaux* n'ont produit à peu près aucun effet. C'est que, en les multipliant trop, on a fini par déconsidérer l'entreprise à laquelle ils s'appliquaient. Ce résultat n'est expliqué nulle part avec autant de précision et de sagacité que dans un compte-rendu de la Bourse, dont nous empruntons ici quelques phrases au journal *le Temps* : « Il est à remarquer

Irons-nous plus loin et conclurons-nous qu'un placement réel pour leur intégralité est devenu fort hypothétique? Telle n'est par notre pensée, et le résultat sera meilleur, pourvu que la compagnie sache attendre et choisir successivement toutes les opportunités qui se présenteront çà et là, pour caser de temps à autres des gerbes d'actions, en quelque sorte, dans des mains sûres et qui puissent les retenir. Si deux années et un commencement de travaux heureux sont nécessaires à l'accomplissement de cette tâche, elle est de force à les traverser.

La première et la plus grave difficulté qui retarde aujourd'hui l'élan des capitaux accessoires qu'elle a besoin de trouver en dehors du groupe primitif des fondateurs, c'est la défaveur même des circonstances où une pareille œuvre est entreprise. Mais les hommes honorables et les spéculateurs, autrefois si habiles, qui n'ont pas eu frayeur de l'immensité de la carrière où ils entraient, ont dû se dire qu'ils arrivaient un peu tard et qu'ils allaient trouver la foule bien refroidie pour la spéculation des chemins, plus encore que pour tout autre s'il est possible. Tout le monde, dans le cercle des affaires industrielles et financières, prévoyait, dès la dernière session des chambres, au milieu du débat entre l'industrie privée et l'État, que la première grande ligne qui serait concédée à une compagnie rendrait manifeste la dépréciation attendue de toutes les autres déjà existantes, et souffrirait, même avant de naître, du mal qu'elle aurait apporté avec elle.

Récapitulons le passé, et, pour ne rien négliger, remontons beaucoup au delà de ces désordres de la commandite qui ont troublé les derniers mois de 1837 et le premier semestre de 1838. C'était une fièvre dont le *collapus* était trop facile à pressentir. Nous en dirons un mot en son lieu.

que les escomptes, dont l'effet naturel devrait être la hausse, puisqu'ils mettent les *découverts* dans la nécessité de racheter, exercent depuis quelque temps une influence tout à fait contraire. Cela vient de ce qu'on les a employés comme moyen de spéculation à la hausse dans des circonstances où l'on n'en avait plus d'autres. Il en est résulté que maintenant, quand on voit des escomptes, on commence par les considérer comme le dernier effort de ceux qui les font, et chacun guette le moment où la réaction commencera. La disposition du jeu se trouve, par conséquent, changée, et il n'est pas étonnant que les escomptes deviennent le signal de fluctuations rétrogrades. »

Il y avait, depuis longtemps, d'immenses capitaux engagés dans les sociétés par actions, mais sérieusement, irrévocablement, et non point, comme cela s'est vu depuis un an, par des promesses de versements illusoires. Le ministère, à l'appui de son rigoureux projet de loi contre la commandite, l'an dernier, avait communiqué à la commission de la chambre des députés un tableau des sociétés par actions constituées depuis le 1er janvier 1826 jusqu'au 31 décembre 1837, avec le relevé des sommes qu'elles avaient dû absorber. Le rapport de M. Legentil constate que la commission jugea ce tableau erroné en plus d'un point. Nous espérons qu'on n'adressera pas le même reproche à celui qu'il nous a été donné d'avoir sous les yeux et dont nous allons extraire quelques chiffres. La statistique dont on va lire le résumé embrasse la même période de douze ans; elle nous a été communiquée par un homme plein d'expérience et de lumières, indépendant de l'administration publique, et dont le penchant, s'il cédait à l'entraînement de sa position, serait plutôt favorable qu'hostile au développement indéfini des spéculations industrielles bien calculées; c'est en même temps l'un des hommes les plus compétents et le mieux placé peut-être pour faire autorité en pareille matière. Son état de situation des *sociétés déclarées au tribunal de commerce*, du 1er janvier 1836 au 31 décembre 1837, ne tient pas compte seulement du capital déclaré par chacune de ces associations à son début; il a prévenu l'objection toute simple, que le capital annoncé pouvait bien n'avoir pas été réalisé et consommé; il a fait le relevé des compagnies dont on n'a plus entendu parler, ou qui n'ont pu se constituer efficacement d'une manière définitive, après leur déclaration au greffe; il a signalé celles qui ne venaient que de débuter à la fin de la période dont il s'agit, et qui par cela même autorisent quelque incertitude sur la réalisation plus ou moins complète de leurs fonds sociaux. Enfin, il a noté celles qui étaient en voie de prospérité ou en perte, et celles qui étaient ruinées ou dissoutes, et il faut reconnaître malheureusement que celles qui sont classées dans ces trois dernières catégories de perte, de ruine et de dissolution, donnent un effrayant total de capitaux gaspillés improductivement. Voici ce tableau, que nous abrégeons en classant les sociétés par grandes divisions, d'après les caractères généraux qui permettent d'assimiler entre elles les diverses industries.

RÉCAPITULATION.	CAPITAL DÉCLARÉ.		CAPITAL D	
			EXISTANT AU	en voie de prospérité
Assurances.	26	69,140,000	12	27,800,0
Caisses d'escompte et autres établiss. de même nature. .	28	144,055,000	15	96,680,0
Bateaux à vapeur et transports par eau.	40	28,397,000	17	10,247,0
Canaux.	6	66.300,000	»	»
Chemins de fer.	6	35,500,000	1	14,000,0
Desséchements de marais. . .	5	65.700,000	1	9,000,0
Forges et fonderies.	10	11,150,000	2	2,300,0
Gaz.	13	24.470.000	9	17.270,0
Imprimerie et librairie. . . .	33	12,781,000	19	9,642,0
Journaux et recueils périod. .	282	48,764,000	12	2,741,0
Manufactures et fabriques diverses.	91	84.319.000	26	18.875,0
Mines de houille.	31	91,850,000	9	45.900,0
Ponts.	14	8,150,000	6	5,770,0
Publications littéraires. . . .	75	12,154,000	9	798,0
Sucre indigène.	13	6,400,000	1	400,0
Théâtres, cercles et concerts.	40	36,375,000	4	1,320,0
Voitures.	85	77,649,000	22	16,840,0
Boulangerie mécanique. . .	4	1,220,000	1	60,0
Constructions, marchés, bazars, entrepôts, etc. . . .	32	32,358,000	6	5,950,0
Distributions d'eau.	7	5,340,000	1	2.000,0
Entreprises agricoles, horticulture et colonisation. . . .	18	37.585,000	4	15,670,0
Compagnies diverses. . . .	174	140,945,000	40	16,586,0
	1,033	1,038,602,000	217	319,849,0

)CIÉTÉS NVIER 1858.		CAPITAL DES SOCIÉTÉS					
en perte.		ruinées ou dissoutes.		inconnues ou non réalisées.		débutantes.	
7	26,200,000	1	1,000,000	5	4,140,000	1	10,000.000
1	2,000,000	2	1,100,000	8	55,070,000	2	11,200,000
6	2,650,000	1	100.000	12	10.020.000	4	5,400,000
5	9,500,000	1	4,000,000	2	55.000,000	»	» »
»	» »	»	» »	2	5,500.000	3	18,200.000
1	4,000,000	»	» »	3	50.700.000	»	» »
2	2,400,000	»	» »	6	6.450,000	»	» »
1	5,000,000	»	» »	3	4,200.000	»	» »
5	1,084,000	2	590,000	7	1.465,000	»	» »
5	17,604,000	102	16.041,000	79	12,088,000	1	200,000
)	10.525,000	9	6,780,000	46	46,859,000	1	1,500,000
3	12,400.000	3	11,200,000	13	22,550.000	»	» »
7	2,180.000	»	» »	1	200.000	»	» »
4	4,605,000	8	1,579,000	29	4,094.000	5	1,080,000
»	» »	»	» »	12	6,000,000	»	» »
2	6,260,000	11	26.400.000	15	2,595,000	»	» »
2	14,002.000	16	55,294,000	24	11.158 000	1	575·000
»	» »	2	540.000	1	600,000	»	» »
2	11,470.000	4	6,488,000	6	5,550.000	4	2,900,000
4	2,650,000	1	390,000	1	300,000	»	» »
4	11,420.000	»	» »	8	9,495,000	2	1,000,000
)	28,216,000	21	48,414,000	73	46,729,000	1	1,000,000
5	172,054,000	184	159,936,000	354	334,128,000	25	52,655,000

RÉSUMÉ.

217 sociétés.	Capital	319,849,000 fr.	En voie de prospérité.
253 —	—	172,034,000	En perte.
184 —	—	159,936,000	Ruinées et dissoutes.
354 —	—	334,128,000	Inconnues ou non réalisées.
25 —	—	52,655,000	En voie d'exécut. ou début.
1,033		1,038,602,000	

Il faudrait ajouter à cela les capitaux qui sont allés s'engloutir dans le torrent des spéculations aventureuses que 1838 a vu se former et s'écouler rapidement. C'est un chiffre qu'il est impossible d'évaluer autrement que par approximation. Il est superflu de dire qu'on ne peut prendre pour base le total nominal des fonds sociaux demandés par cette cohue de compagnies improvisées, qui exagéraient sciemment leurs prétentions et la portée de leurs travaux futurs, afin d'avoir un plus grand nombre d'actions à émettre, c'est-à-dire une plus forte somme de bénéfices de jeu à réaliser sur les primes. Les fonds sociaux annoncés n'ont pas été remplis, et ne le seront jamais, pour la plupart des entreprises qui ont alors pris naissance. Mais les primes, résultant d'une hausse factice, ont été bien réellement soldées et sont perdues pour les petits capitalistes innombrables qui les ont risquées dans un espoir de gain qu'il fallait savoir saisir au vol : ce n'est peut-être pas une perte démesurée pour chacun d'eux isolément, mais c'est à coup sûr, pour l'ensemble, une vaste déperdition de capitaux ; car les primes, déboursées pour chaque action émise, se sont élevées généralement au niveau et même au-dessus de son évaluation nominale. Les agioteurs, qui ont enlevé d'un coup de rateau cet argent échappé de tant de mains imprévoyantes, ne le rendront pas à l'industrie ; ils attendront une occasion de *monter*, comme on dit, d'autres affaires, et de tenir la banque d'une nouvelle roulette.

Le mal moral, produit par cette crise, est plus désastreux que les dommages matériels dont les spéculateurs inexpérimentés ont eu à souffrir. Les placements industriels par actions sont frappés de défaveur pour longtemps ; même les travaux les plus utiles au pays, les chemins de fer, dont l'avenir peut bien être

magnifique, et qui doivent, une fois terminés, s'entr'aider les uns les autres en se mêlant, trouveront difficilement aujourd'hui cette confiance qu'ils auraient encore provoquée, il y a un an. L'épargne des petits capitalistes a beau être assez riche encore; elle se resserre, intimidée par l'expérience, et si elle s'avise de concourir au développement industriel de la France, ce sera dans les commandites ordinaires, où une affaire se discute et s'examine à fond entre deux ou trois parties intéressées. C'est là un emploi que nous n'avions pas encore porté en compte, mais qui attire et retient, l'on en conviendra, les plus abondantes ressources de l'épargne, dont on parle tant sans vouloir reconnaître qu'elles se refusent aux chemins de fer.

C'est dans cette situation alarmante du crédit industriel que les deux compagnies du Havre et d'Orléans ont eu l'honorable hardiesse de se mettre en avant; comment se seraient-elles dissimulé que l'avenir seul pouvait les dédommager des misères et des souffrances du présent, et qu'une longue patience allait éprouver leur conviction? Mais ce n'est pas tout: après la juste appréciation de l'état du marché financier, il y avait une question de tracé. La compagnie d'Orléans, sous ce rapport, est heureusement douée; à la tête, ou au tronc de son *rail-way*, en divers points, viendront se rattacher les plus importantes lignes qui sont en projet, ou à l'étude: celles de Nantes, de Lyon et de Marseille, de Bordeaux et Bayonne, de Strasboug même, et de Toulouse par le Berry, le Bourbonnais, l'Auvergne, le Limousin, le Vivarais, le Quercy, en supposant que cette dernière ligne, si hérissée d'obstacles, doive être un jour ouverte. Nous n'en dirons pas autant de la compagnie du Havre, ou *des plateaux*, comme on l'appelle à la Bourse; elle n'a pas été également favorisée par le choix du tracé que les préférences irrésistibles des ponts et chaussées lui ont indiqué. On conçoit que le chemin de Paris à la mer, s'il était exécuté aux frais de l'État, dût prendre nécessairement sa direction par les plateaux. Mais toutes les considérations d'intérêt général, tous les raisonnements et les devis d'ingénieurs n'empêcheront jamais que la ligne de la vallée ne soit plus populaire, et qu'une compagnie, destinée à vivre du placement de ses actions et non de beaux calculs sur le papier, ne soit tenue de sacrifier à la popularité. Nous croyons avoir assez bien observé cette population de petits rentiers, de bour-

geois et de marchands, dans laquelle se recrutent d'ordinaire les actionnaires sérieux et fidèles; il nous est démontré qu'un tracé, n'importe lequel, par la vallée de la Seine, lui souriait, et que si aux grands noms financiers de la compagnie du Havre on eût ajouté un grand mot, *la vallée*, les actionnaires seraient accourus plus nombreux.

Est-ce à dire, comme l'affirment aujourd'hui quelques écrivains peu versés dans les matières de spéculation, que tout serait sauvé maintenant, si le ministère et les chambres eussent accueilli, par préférence, la faible compagnie qui avait ouvert et vu remplir assez facilement une souscription de cinq millions chez M. Laffitte? On fait sonner bien haut le nom de l'honorable banquier dont l'obligeance inépuisable s'était prêtée à cette combinaison éphémère. Certes, nous rendrons un hommage sincère au crédit renaissant et toujours en progrès de M. Laffitte, à sa loyauté, à sa belle et pure réputation financière. Mais on oublie qu'il n'eût été que le caissier de l'entreprise, et que les statuts de sa maison lui interdisaient d'aller plus loin. Il ne serait donc resté derrière le paravent qu'une compagnie presque sans nom, qui eût fait, par sa faiblesse, une compensation malheureuse aux mérites populaires du tracé. Et qu'on ne vienne pas nous dire naïvement que, dans une affaire ainsi organisée, le jeu ne se serait pas établi sur les actions. La souscription avait été annoncée pour 6 millions, dixième du fond social, évalué trop modestement à 60. Quand elle fut remplie à concurrence de 5 millions, on la ferma tout à coup. Que voulait-on faire du million restant à souscrire? Il pouvait servir loyalement à comprimer une hausse factice et prématurée des actions déjà souscrites, en les tenant sous la menace de l'émission possible d'un sixième *au pair*. Mais aussi il pouvait convenir aux fondateurs de la compagnie, qui gardaient ce sixième en réserve, de l'émettre pour leur compte, en profitant de la prime, s'il y en avait eu à l'approche de la concession définitive. C'est une tentation à laquelle les plus stoïques ne résistent guère, et nous ne voyons pas pourquoi les fondateurs auraient été seuls exclus du cercle de la souscription et de ses bénéfices éventuels. Ce n'est pas tout : découvrons le revers de la médaille. Si, au lieu de se négocier en hausse, les actions émises avaient perdu, malgré la faveur du tracé et par l'inconsistance de la compagnie, tout ce

que perdent aujourd'hui les *plateaux* pour d'autres causes, que serait-il arrivé? Le chemin de la vallée, avec son système de *souscriptions directes* qu'on nous vante comme l'antidote souverain contre le jeu, serait en liquidation à l'heure qu'il est. Les *plateaux* résistent, parce qu'ils comptent parmi leurs souscripteurs des hommes tels que M. Aguado, qui est engagé pour 12 millions et n'a pas dépassé la limite de ses forces.

Cette simple distinction justifie le choix du gouvernement. Elle nous fera, d'ailleurs, découvrir la tactique nécessairement imposée aux concessionnaires des *plateaux* pour l'écoulement de leurs actions sans trop de perte, et nous permettra d'apprécier la valeur d'un reproche qui leur a été adressé. On les a blâmés de n'avoir pas pris au mot tous les souscripteurs qui étaient venus couvrir leurs listes de je ne sais combien d'offres accessoires, montant à plus de 200 millions, et d'avoir, au lieu de cela, gardé pour eux-mêmes la plus forte part de leur souscription primitive, en vertu de laquelle ils sont concessionnaires sous le nom des directeurs titulaires. Mais, en vérité, pouvaient-ils agir autrement qu'ils n'ont fait? S'ils avaient eu la facilité de transmettre à cette seconde génération de souscripteurs, enrôlée sur le papier, toutes leurs actions avec primes, il est permis de supposer qu'ils eussent cédé à une occasion si décevante; mais le chemin du Havre eût été dès lors une opération bien aventurée. Dès que le public n'aurait plus aperçu que des actions disséminées en des milliers de mains inconnues et irresponsables, dès qu'il aurait commencé par cela même à douter de la garantie *efficace* des grands capitalistes avoués du gouvernement, et cela avant aucun travail entrepris, la régularité des versements se serait trouvée gravement compromise, et nous assisterions, en ce moment, à une baisse sans espoir de réaction. Si tel devait être l'inévitable résultat de l'émission subite et simultanée de toutes les actions, avec primes au moins pour consoler les chefs de la compagnie et les couvrir faiblement des risques de leur responsabilité, promise jusqu'au troisième versement inclus (en tout 250 fr.), eût-il été raisonnable à eux de produire le même effet pour une émission totale au pair, sans aucune compensation personnelle? Et encore un placement au pair, destiné à être aussi étendu, eût-il pu aller jusqu'au bout? Si rapidement qu'on l'eût conduit, les cours n'auraient-ils pas

fléchi encore plus vite, au point de le rendre interminable, même avec cette condition désintéressée? N'oublions pas que bien des gens souscrivent pour un fonds au pair et reculent ensuite devant leur obligation si l'on met trop d'empressement à les satisfaire : ils veulent bien acheter au pair, mais acheter de *ce qui monte.*

Les principaux membres de la compagnie des *plateaux* n'avaient donc qu'un parti à prendre, dès les premiers jours où ils ont sondé l'état de la place, et voici, selon nous, comment ils ont dû et doivent opérer. Ceci soit dit sans aucune prétention de conseiller officieux; mais pour la satisfaction que nous éprouvons à deviner la solution d'un problème difficile. Ils ont sans doute prévu qu'il faudrait garder longtemps les actions pour lesquelles ils sont personnellement obligés; ils vont opérer les versements affectés à chacune d'elles jusqu'au 10 décembre, où le quart du montant nominal sera rempli, et ils encourageront ainsi l'accomplissement de ce devoir *social* sur toutes les autres actions qui circulent. Déjà n'a-t-on pas lu plusieurs fois, dans les comptes-rendus quotidiens de la Bourse, que le deuxième versement, celui d'octobre, s'effectuait avec une exactitude digne de louanges? Cela ne nous étonne nullement, et c'est bien le cas de rappeler ce mot d'un roué de l'ancien régime à un mari qui se glorifiait un peu trop naïvement d'être père : « On n'a jamais douté de votre femme. » Nous n'avons jamais douté que M. Aguado ne fût capable de verser 3,000,000 sans appeler le public à son aide. Nous attendons de ses associés les mêmes preuves de puissance.

A la fin de décembre 22,000,000 et demi pourront être encaissés, sauf à déduire le montant des versements en retard sur les actions circulantes (1). Dans cet état de choses, qu'y aura-t-il à faire? Ajourner indéfiniment tout nouvel appel, si même on n'a pas alors fait grâce temporairement aux actionnaires du troisième versement de 50 fr., échu le 10 décembre; placer utilement les fonds disponibles pour avoir un intérêt quelconque à répartir le plus tôt possible; pousser en même temps les travaux

(1) Notez que, d'après une rumeur assez vraisemblable et très-répandue à la Bourse, les chefs de la compagnie auraient entrepris de racheter, pour leur compte, toutes les actions qui s'offrent depuis quelque temps à si bas prix.

avec vigueur, et conduire le chemin successivement jusqu'à Saint-Denis, Montmorency et Pontoise. A chacun de ces trois premiers degrés dans l'avancement de la section la plus avantageuse de toute la ligne, le taux des actions se relèvera sans contredit : il atteindra le pair, il le dépassera probablement sous l'influence de beaux dividendes, cumulés avec le revenu des sommes restées libres sur les deux ou trois premiers versements. Ajoutons qu'à la session prochaine, la ligne de Belgique sera infailliblement livrée aux ponts et chaussées ou à une compagnie, mais plutôt aux ponts et chaussées, qui, n'ayant point à s'occuper de la tête du chemin, arriveront à Creil ou à Beauvais, selon l'option du tracé, en même temps que la compagnie des *plateaux* atteindra Pontoise. Celle-ci placera alors les actions dont elle s'inquiète aujourd'hui; seulement elle les placera avec le versement d'un quart déjà assuré à l'entreprise, et volontiers remboursé par les acquéreurs de seconde main, dans un moment où tout sera à la hausse. Peu importe qu'on n'ait pas une foi robuste, même alors, à une hausse persévérante, et que l'on se hâte de comparer le reste de la ligne à la section de Pontoise; on achète pour revendre, et ceux qui sont trop lents à se décider paient les frais de la réaction. Mais des titres, ainsi placés avec la condition de n'avoir plus à acquitter que 750 fr. sur 1,000 ont plus de chance de n'être pas délaissés, quelle que soit la dépréciation qui survienne : c'est une loi que nous avons précédemment expliquée.

Voilà comment les fondateurs de la compagnie des *plateaux*, et tous autres fondateurs, réduits à être actionnaires de leur propre chose malgré eux, peuvent sortir d'embarras. Nous ne défendons pas la moralité du procédé, mais nous exposons simplement ce qui est admis comme très-simple dans toute compagnie industrielle, pour l'édification de ceux qui ne comprenaient pas qu'on refusât les grands chemins de fer à la spéculation.

Quant aux actionnaires destinés à rester en route et à se défaire de leurs titres à vil prix, en dix occasions par année, dans chaque mouvement de frayeur ou d'incertitude, on n'a pas pour eux un regard de pitié. On accuse les ponts et chaussées d'exécuter chèrement; mais dans le prix de revient de l'industrie privée on ne fait entrer que ce qu'elle consomme en dépenses

visibles, en travaux exposés au soleil, et non ce gaspillage continu des économies de la bourgeoisie et du peuple dans le flux et le reflux de la Bourse.

Est-il nécessaire d'avertir que ces dernières réflexions, comme celles qui vont suivre, ne s'appliquent pas aux *plateaux* directement, mais à un principe? Poursuivons. Les actionnaires de la dernière génération, nous l'avons dit, ont chance d'être les plus favorisés; et ce n'est pas seulement parce qu'ils entrent dans l'action à travers une large brèche ouverte par la baisse, mais encore parce que le secours de l'État, s'il devient indispensable, ne se fera sentir aux chemins de fer de l'industrie privée qu'après leur confection et un commencement d'épreuve. Ce secours est déjà prévu, au moins sous une forme, qui sera le surhaussement des tarifs. Il demeure bien convenu que si les lois de concession, votées dans la session dernière, ont stipulé seulement la faculté d'abaisser les tarifs d'après certaines conditions, le droit de les élever, en d'autres occurrences plus fâcheuses et plus probables, reste néanmoins tout entier à la disposition du ministère et des chambres. Mais, pour plus d'un chemin peut-être, la révision en hausse des tarifs sera un palliatif insuffisant. Il est vrai qu'on a laissé, entre les prix du transport ordinaire par terre et les tarifs des voies en fer récemment concédées, une assez belle marge pour que l'idée vienne naturellement de recourir à l'élévation de ces derniers, comme à une ressource ménagée d'avance. En effet, prenons pour terme de comparaison les tarifs du *rail-way* d'Orléans, fixés un peu plus haut généralement que ceux des *plateaux*. Ils sont, en moyenne, de 25 cent. par voyageur et par lieue. Le transport ordinaire revient à 75 cent. par lieue en voiture de poste, à 50 cent. en diligence, à 20 ou 25 cent. dans ces incommodes véhicules qu'on nomme *pataches*. Tels sont les chiffres plus ou moins rigoureux que nous prenons, dans une brochure récente de M. François Bartholony, dont toute la presse a fait l'éloge. En ce qui concerne les marchandises, la différence est encore plus grande. La moyenne, sur le *rail-way* d'Orléans, pour les marchandises qui paient selon leur tonnage, c'est-à-dire pour toutes, à l'exception des bestiaux, est de 56 cent. par tonne (mille kilog.) et par lieue. Le transport sur les routes de terre demande 4 fr. 50 cent., 1 fr. 60 cent. et 1 fr. pour le même poids et la

même distance, selon qu'il est effectué par diligence, par roulage accéléré ou par roulage ordinaire.

Malgré cette disproportion frappante, un surhaussement des tarifs des chemins de fer, qui serait sans doute considérable pour être efficace, risquerait de les déconsidérer, de réduire le mouvement de la circulation en déroutant des habitudes prises, et de leur nuire en un mot plus qu'il ne les servirait. Nous ne disons pas cela absolument par rapport aux voyageurs ; mais les marchandises, ne l'oublions pas, trouvent plus d'économie sur les canaux et les rivières, même dans la relation actuelle de leurs frais et de ceux établis pour les chemins de fer. L'État, qui sait ? en viendra peut-être à appliquer aux chemins de fer un remède héroïque pour lequel les chambres ont manifesté jusqu'ici une répugnance plutôt instinctive que réfléchie, nous voulons parler de la garantie d'un *minimum* d'intérêt aux actionnaires. Il paraît certain du moins qu'à la session prochaine, aucune compagnie nouvelle ne se formera sans cette condition. Déjà, depuis longtemps, des hommes graves, éprouvés par les affaires, d'ailleurs assez autorisés par leurs succès antérieurs à prendre confiance en eux-mêmes, avaient désespéré de toute grande concession qui ne ferait pas tout d'abord reconnaître cette nécessité par les chambres. M. François Bartholony en avait fait la base de ses soumissions précédentes, il répète aujourd'hui ce qu'il a toujours affirmé ; voici un passage de son livre, écrit avant la grande déroute des actions, encore si peu nombreuses, du tracé des *plateaux :* — « De ce que cette faveur, qui s'est attachée aux actions des derniers chemins de fer concédés (ceux d'une étendue limitée, comme Saint-Germain, Versailles, Montpellier), faveur que l'expérience n'a, du reste, point encore justifiée, est venue éveiller l'attention des capitalistes, il ne s'ensuit pas que l'on trouverait facilement à réunir les sommes considérables qu'exigeraient les grandes lignes. Il faut remarquer qu'il ne s'est encore agi, jusqu'ici, que de chemins d'une portée financière très-restreinte, et que, par cette raison, nous avons toujours reconnus être appropriés aux ressources de l'industrie privée abandonnée à elle-même ; *mais de ces entreprises, d'une portée ordinaire, aux grandes lignes projetées par le gouvernement, il existe un immense intervalle financier, et, dans l'état actuel des choses*

et des esprits, nous dénions à l'industrie particulière, livrée à ses propres forces, la puissance de le franchir.»

M. Bartholony est un des hommes de notre temps, dont les paroles ont le plus de poids, quand il s'agit de discuter les voies et moyens et les chances d'une opération financière. C'est lui qui, sous la restauration, fut l'âme et le véritable moteur anonyme de cette maison de banque que la protection affectueuse et presque fraternelle de M. de Villèle éleva tout à coup si haut pour quelques années, en l'initiant à toutes ses pensées d'amélioration industrielle promise dès lors au pays. Du reste, l'opinion de M. Bartholony, sauf la question de la garantie d'intérêt qui ne rencontre pas partout la même faveur, avait été soutenue par plusieurs membres de la commission réunie au ministère du commerce, en novembre 1837, et MM. d'Argout et Passy particulièrement avaient annoncé, presque à jour nommé, la crise imminente que devait faire éclater l'apparition des grandes compagnies de travaux publics. Tous les hommes d'expérience étaient d'accord; le public seul doutait; quelques journaux étaient dès lors et sont restés dans leur conviction inébranlable.

Revenons à la question de la garantie d'intérêt; car si la chambre des députés s'opiniâtre à exclure l'État de l'exécution des chemins de fer, il faudra bien relever le courage abattu des compagnies par quelque attrait jusqu'ici inconnu. La garantie d'intérêt a ses inconvénients et ses dangers; ce n'est pas ici le lieu de les énumérer et de traiter à fond un sujet si vaste. Disons toutefois que le danger le plus manifeste à nos yeux ne serait pas de grever à l'excès le trésor public, qui, promettant un *minimum* de 4 pour 100, dont 3 pour les actionnaires, 1 pour l'amortissement, serait affranchi des conséquences de son obligation, dans la plupart des cas : le *casus fœderis* serait d'autant plus rare que l'État, comme prix de son engagement éventuel, devrait se réserver un droit positif de surveillance qui contiendrait dans de justes bornes d'économie et de nécessité les travaux des compagnies. Et quand il y aurait lieu quelquefois de faire honneur à la garantie d'intérêt pour une entreprise ingrate, la chose publique y gagnerait encore, si, tout calcul fait des dépenses à la charge du trésor et de l'industrie privée, il se trouvait avéré que le travail eût été exécuté à plus grands

frais, et surtout avec plus de lenteur, par les ingénieurs du gouvernement. Le plus souvent, nous le croyons, on aurait cette satisfaction économique.

Le danger qui nous frappe le plus, dans le système de la garantie d'intérêt, c'est de donner des primes à l'agiotage, au moment de l'émission des titres. Il pourrait se faire que les actionnaires sérieux, attirés par cette promesse certaine d'un faible intérêt, mais entraînés, par des banquiers toujours trop habiles, à payer leurs actions beaucoup au-dessus de la valeur nominale, n'eussent plus la perspective que de toucher 4 pour 150, par exemple, au lieu de 100. La combinaison deviendrait, en fin de compte, illusoire et aussi décourageante que le régime actuel. Mais ne serait-il pas possible autant que juste de confier la tâche délicate de cette émission primitive d'actions à un syndicat élu dans les deux chambres? Ce syndicat, tel que nous le supposons, composé d'hommes de tous les partis, comme l'est le comité d'administration du chemin du Havre, où siége M. Barrot à côté de M. Jaubert, recevrait toutes les souscriptions à bureau ouvert, ferait à chaque souscripteur sa part réduite dans une proportion égale, selon l'affluence et la quotité des demandes; il y aurait un *maximum* de souscription individuelle qu'il ne serait pas permis de dépasser, ni d'éluder par l'intervention de prête-noms complaisants; d'autres précautions enfin pourraient être signalées par l'expérience des hommes d'affaires et des administrateurs que les deux corps législatifs réunissent dans leur sein. Croyez-bien que, malgré les erreurs et les défectuosités de l'application, un avantage essentiel serait obtenu ainsi, c'est-à-dire l'assurance du placement de toutes les actions, le même jour, et en majorité dans des mains autres que celles des banquiers. Cette mission semble, au premier abord, hardie, exposée à mille critiques, aux calomnies. Qu'importe? Ne saura-t-on jamais braver tout cela que pour son ambition personnelle?

Cette idée, que nous hasardons, est moins compromettante pour les chambres que ce qui se passe dans le parlement anglais. Là viennent aboutir directement les soumissions des compagnies; là sont examinés les mérites de chacune, les moyens financiers, les prétentions rivales; là les parties intéressées ont recours quelquefois, dit-on, à la corruption, et la chose en vaut la peine, puisque c'est le parlement qui prépare,

instruit, juge et sanctionne les concessions. Que serait-ce, auprès de ce plein pouvoir, qu'une simple répartition de titres à une foule de souscripteurs obscurs? Quel risque y aurait-il? Le plus ordinairement un prétexte banal au reproche de camaraderie, accusation légère !

Nous serons de bonne composition sur les moyens d'appliquer notre principe et de porter secours aux compagnies. Si le soin de répartir les actions *garanties* paraît trop étranger aux chambres, ou indigne d'elles, ne pourrait-on pas en charger le conseil d'État, qui déjà pénètre si profondément dans les questions personnelles quand il s'agit de la constitution des sociétés anonymes?

Au demeurant, nous voudrions sincèrement rendre plus admissible le système de la garantie d'intérêt, afin d'expérimenter la réelle puissance des grandes compagnies, en leur tendant la main, puisque, sans appui, leur marche n'est pas rassurante. Dans le cas où ce secours, avec tous les moyens de contrôle dont il faut l'accompagner, leur semblerait incommode et inacceptable, elles auraient livré enfin tous leurs secrets. Il serait temps d'expérimenter, à son tour, le corps des ponts et chaussées, qui vaut bien cet honneur. Le corps des ponts et chaussées n'a pas la réputation de faire vite et à peu de frais; c'est une réputation, bien méritée autrefois, qu'il a démentie, depuis 1830, par quelques travaux rapides et point trop dispendieux. On se demande si le baptême continuel qu'il recevrait de la presse, disposée, non sans raison, à verser sur lui des flots d'encre et de critique, pendant l'exécution des chemins de fer, n'achèverait pas de le laver de sa tache originelle, et s'il convient de le rejeter dans l'impénitence finale par le désespoir d'une réconciliation avec le public.

La question de l'exécution des grandes lignes sera de nouveau posée, n'en doutons pas, entre l'État et les compagnies, et cette fois avec des données plus favorables à l'État. C'est un devoir de position pour tout gouvernement, c'est une inclination innée de vouloir garder pour soi-même la direction de pareilles entreprises. Toutes les opinions politiques seront, l'une après l'autre, de cet avis, le jour où elles auront saisi le pouvoir. Les opinions les plus vivaces ou les plus tranchées seraient, sous ce rapport, les moins faciles à se laisser fléchir aux prières de l'industrie

privée. Si, par impossible, le parti qui inspire *le National* était maître du pays, on ne le verrait pas déserter volontiers ce beau prétexte de popularité et de grandeur. On en dira autant de la légitimité. Il n'y a que les opinions métisses, engendrées en foule autour du gouvernement de juillet, qui auraient la naïveté de suivre, pour leur compte, les pauvres conseils qu'elles lui donnent.

Il semble, à vrai dire, à peu près convenu que l'État aura sa part, et les compagnies la leur : on s'attend à une transaction, mais sur quelles bases? Si les compagnies reçoivent les petites lignes, les embranchements, et n'aspirent plus à disputer les grandes lignes à l'État, rien de mieux ; le partage sera facile et ne grèvera aucune des parties prenantes. Encore sera-t-il nécessaire que l'industrie privée attende la fin de la crise financière où nous sommes en plein ; car, en ce moment, quiconque a pu voir de près la situation du crédit industriel, lui porterait le défi de lever seulement six millions pour un chemin de fer autre que ceux où l'on est déjà forcément engagé. Mais si les compagnies prétendent encore au partage des grandes lignes, dans l'espérance d'un meilleur avenir, et si l'on cède à leur vœu, c'est qu'on sera bien décidé à imposer à l'État le double devoir de faire lui-même les travaux qu'il aura gardés pour lui et d'intervenir en faveur de ceux qu'il ne fera point, par une garantie d'intérêt, ou par toute autre prime d'encouragement; il est appelé, dans cette hypothèse, à concourir au succès des grandes lignes de l'industrie privée; et celles déjà concédées n'expieront sans doute pas le tort d'être venues les premières; elles n'auront pas complété la démonstration d'une vérité utile, pour en avoir tous les risques et non pas les avantages.

Jusqu'ici on avait entendu autrement le concours de l'industrie et de l'État, dans le but lointain de couvrir toute la France d'un réseau de routes en fer ; la première clause était une entière indépendance de part et d'autre. A-t-on assez répété que nous vivions sous un gouvernement et à une époque de juste-milieu; que les opinions extrêmes n'étaient plus de mode, que les prétentions les plus contraires tendaient à transiger, à se concilier ; d'où l'on déduisait cette conséquence que les compagnies et l'État n'avaient qu'à se partager fraternellement les grandes lignes par moitié, pour les exécuter ensuite chacun à sa guise,

chacun de son côté. Ainsi, il y aurait eu concurrence, rivalité, j'ai presque dit hostilité, et non pas concours utile et fécond de deux puissances. Mais ce système paraît entravé dès le premier pas, et l'industrie privée incline visiblement vers l'idée plus modeste et plus sûre d'une association véritable et intime avec l'État.

Nous avons signalé, en nous faisant l'écho d'une rumeur publique, encore assez vague, le principe et l'esprit de cette association; nous ne dissimulerons pas combien il est difficile d'en organiser le mode, les conditions et les garanties réciproques. D'autres écrivains ont proposé de placer l'État vis-à-vis des compagnies dans la situation d'un prêteur pur et simple, d'un bailleur de fonds à modique intérêt, et pour une certaine quotité seulement de leur capital social. Quelques autres, donnant une forme différente à cette idée qui reste à peu près la même, ont demandé que l'État se fît actionnaire, dans une proportion convenue, des entreprises d'utilité publique laissées à la direction des particuliers. Il ne serait pas difficile de relever dans ces deux variantes qui partent d'une donnée commune, c'est-à-dire de la nécessité d'une avance en argent, des inconvénients au moins égaux à ceux du système Bartholony, qui procède d'un principe différent, la garantie d'un *minimum* d'intérêt. C'est au gouvernement de peser le mal et le bien de chaque idée, de choisir le genre de secours qui entrera le mieux dans ses propres convenances et dans les nécessités des compagnies, ou de revenir avec une ferme résolution au grand système de l'exécution directe par l'État. Mais il y a péril en la demeure, et toutes les complications du problème ne justifieraient pas un ajournement de la solution qu'on attend. Les gouvernements sont institués pour tout résoudre, ils ne sont pas des bénéfices simples, sans charge d'âmes.

Et d'ailleurs, s'imagine-t-on que les difficultés sont près de disparaître, et que le gouvernement, après les premiers obstacles franchis, n'aura qu'à se croiser les bras, pour contempler le développement des chemins de fer? Non; il n'y aura pas une seule période de leur laborieux enfantement qui ne doive lui apporter, nous le croyons, des embarras incalculables. Même après leur exécution, qu'il ne s'attende pas à trouver le repos et toutes les facilités merveilleuses qu'ils semblent lui

promettre pour la surveillance d'une nation devenue plus homogène. On a comparé les principales lignes de chemins de fer à de grandes rênes de gouvernement; mais on n'a pas voulu voir qu'en armant le pouvoir d'une ressource de plus, on livrait en même temps, à la société qu'il doit conduire, mille moyens nouveaux et imprévus d'échapper à son influence. Il ne faudra pas de faibles mains pour mener ainsi *à grandes rênes* un peuple de 34,000,000 d'âmes, s'agitant, se mêlant, sur tous les points du territoire, et désormais trop confiant dans sa force.

VICTOR CHARLIER.

ARIOLINE.

Il existe à Paris, dans la Sainte-Chapelle, un dépôt de pièces judiciaires extrêmement curieuses. Pour des raisons dont on peut contester la valeur, l'État n'en permet la lecture à personne. En général, ces dossiers touchent aux intérêts de certaines familles titrées, plus ou moins compromises dans une longue ligne de procès qui commence avant Louis XIII et va jusqu'à la révolution française. En permettant des fouilles dans ce terrain si riche, on craindrait de fausser des noms que le peuple se plaît à croire d'or pur, et de salir des renommées présumées intactes.

En 1830, quand les portes, ouvertes à coups de pierre par la révolution de juillet, ne s'étaient pas encore refermées, on remua vite et audacieusement ces cadavres entassés dans la Sainte-Chapelle. Mais l'invasion fut trop courte pour produire des bénéfices nombreux. Toutes les monarchies étant solidaires, l'arche fut encore une fois sauvée. Il ne serait pas impossible que l'histoire que nous avons crayonnée ici fût, parmi quelques autres indiscrétions dont un jour nous ferons peut-être usage, un résultat de cette visite interrompue à la Sainte-Chapelle.

I.

Peu de Parisiens connaissent le boulevard Bourdon, sans doute parce qu'il est le moins crotté de marchands, le plus peuplé de jolis arbres, le plus paisible de tous les boulevards de Paris. On n'y voit ni boutiques, ni promeneurs, ni omnibus, ces rues superposées sur des rues, ni diligences, ces grands chemins qui voyagent. Le canal Saint-Martin le traverse entre deux quais qui sont deux jolies promenades les soirs d'automne. Ces deux quais, ce canal toujours limpide, ces jeunes arbres plantés à peu de dis-

tance les uns des autres, occupent l'emplacement où était la Bastille et une partie des fossés de cette terrible prison d'État. On se plaît à se promener, à la nuit tombante, le long des rues qui sont entassées à la droite du boulevard Bourdon, et qui sont restées debout malgré la démolition de la Bastille. Prodige inexplicable de conservation; car elles sont au moins aussi monarchiques que l'était la Bastille, et beaucoup plus, cela ne fait pas doute, que la Place-Royale. On y respire un air de féodalité à vieillir sur place : personne n'oserait discuter cette antiquité. La Place-Royale n'est, après tout, qu'une précieuse de l'hôtel Rambouillet; ôtez-lui Mme de Sévigné, Mlle Paulet et quelques sénéchaux, et vous la voyez disparaître dans les jardins et sous les marais des Tournelles. Mais le quartier dont je parle a une date plus respectable, et le temps ne l'a pas effacée. Lisez les noms des rues seulement : rue de Lesdiguières, rue des Lions, rue de la Cerisaie.

C'est dans la rue de la Cerisaie que l'on voyait, en 1720, et au coin de la rue de Lesdiguières, une petite maison comme il était de bon goût d'en posséder une aux faubourgs de Paris, quand on avait quarante mille livres de revenu, un nom, ce qui commençait à être déjà moins essentiel, et quand on avait, ce qui était indispensable, une maîtresse à soustraire au contrôle de l'opinion ou à un père assez hardi pour s'inquiéter de l'honneur de sa maison.

Par un commencement de mépris pour le passé, cette maison avait été pour ainsi dire volée à l'histoire, pour devenir, sous le règne de mœurs assez détendues, une petite maison de faubourg : c'était un casque de fer dont on avait fait un nid de colombe. Une érudition patiente aurait pu dire quel compagnon d'armes du roi Jean avait vécu sous ce pignon sévère, derrière ces murs en talus, et médité quelque beau coup de prouesse à la clarté lente et grise des quatre petites croisées à peine indiquées dans l'épaisseur de cette fortification. Un second étage n'avait été ménagé que pour tirer un parti quelconque de la trop grande surface du pignon. La partie vivante de la maison partait de la cour et s'arrêtait au premier étage. Cette cour était pavée à moitié; le reste était planté d'arbustes ennuyés et tristes, de pommiers nains, de cerisiers sauvages, qui avaient toujours l'air d'être trempés de pluie.

On se demanderait quelle raison on avait eue pour travestir cette construction si rébarbative au dehors en une maison de plaisirs mystérieux, si l'on oubliait que la rue de la Cerisaie, si déserte, si morte aujourd'hui, pouvait être considérée autrefois, en 1720, comme située au bout du monde : il n'y passait pas un piéton par heure ; l'hiver et les jours de pluie, il n'y passait personne. Des jardins grands comme des campagnes, des marais comme il en reste encore du côté opposé, vers Reuilly, mettaient des intervalles pleins de solitude entre une rue et l'autre. L'été seulement, au coucher du soleil, le pavé de ce quartier se jonchait d'oiseaux, attirés par le silence et l'odeur des légumes et des fleurs. Aux légumes près, qui fuient toujours devant la civilisation croissante de Paris, les rues de Lesdiguières et de la Cerisaie sont encore, à certaines heures de la journée, aussi dépeuplées et tristes qu'en 1720.

Une fois entré dans cette maison et introduit dans l'escalier placé sous la voûte, on ne se souvenait plus du trajet qu'on avait parcouru pour arriver jusque-là. On sentait glisser sous la main, dès la première marche, la fraîcheur de l'ébène et du palissandre, et une lumière douce, dont le foyer se cachait derrière un transparent, baignait d'une lueur dorée des murs unis comme le marbre et où courait une bande de nymphes délicieusement peintes, et vous montrant toutes, de leurs doigts roses ou de leurs regards langoureux, l'entrée de l'appartement. Un rideau vert, hardiment faufilé d'or, à gros plis, tombait avec ampleur et fermait cette première entrée. Quand on l'avait franchie, on se trouvait dans une salle carrée, éclairée par une lampe d'argent et chauffée par deux cheminées. Aux quatre coins de l'appartement, le caprice du propriétaire avait placé quatre figures chinoises de grandeur naturelle, remuant continuellement la tête. Il n'y avait que des fauteuils très-bas le long des murs; le fond représentait une scène des champs, et le dos une scène de carnage : contraste en vogue à l'époque d'antithèse qui pressentait déjà l'épître à Uranie. Du reste le travail de ces fauteuils était exquis d'exécution, comme les tapisseries des murs. Elles représentaient, sur un fond azuré, toute l'histoire des campagnes d'Alexandre : c'était brodé sur les dessins de Lebrun. Le sujet ayant merveilleusement réussi aux artistes des Gobelins, il avait été demandé des tapisseries sur ce modèle

pour l'ornement des riches habitations. Des châteaux, ce luxe avait gagné les maisons des faubourgs. Il n'y avait qu'une glace dans ce salon d'attente, destinée à réparer l'irrégularité de la toilette des visiteurs; elle tournait sur un pivot doré, et rappelait ces détestables inventions de glaces que les tailleurs ont nommées Psyché. C'était le seul objet de mauvais goût qui déparât cette charmante pièce : encore était-il indispensable. Dès que vous étiez entré dans cette pièce, le valet de pied de service venait à vous avec une brosse, et vous offrait, avant de vous annoncer, de restaurer votre toilette agitée par le mouvement de la voiture. Il n'est pas besoin de rappeler que l'époque avait formé une classe de domestiques à part, dressés à ce service exceptionnel, discrets comme leurs fonctions, ayant pour ainsi dire un langage à eux; très-bien payés, presque tous nés à Paris, qu'ils devaient connaître mieux qu'un préfet de police; parlant peu et poliment; un peu cuisiniers, un peu coiffeurs, un peu cochers; étant tout, excepté libres de propos ou d'observations devant leur maîtresse, se mît-elle nue sous leurs yeux. C'étaient des eunuques, à cela près qu'ils ne l'étaient pas. La révolution de 89 a rayé ce peuple de la surface du monde, et j'avoue, à mon grand regret, ne l'avoir retrouvé ni dans les peintures du temps, ni dans les livres qu'on a écrits depuis sur la régence et le règne de Louis XV. Ma bonne étoile m'a fait découvrir un de ces serviteurs modèles dans la boutique d'un coiffeur de banlieue. Si cet homme-là écrivait! On parle des derniers marquis! si on connaissait leurs derniers domestiques!

II.

C'était vers la fin du mois de juin et au déclin d'une chaude journée. Dans la pièce qui faisait suite à celle que nous avons traversée, une jeune femme était assise près de la croisée ouverte, et tâchait d'appeler quelques bouffées d'air sur les mousselines dont elle était vêtue ou plutôt dont elle n'était pas vêtue. Sa tête, pensive encore plus que mélancolique, s'appuyait à son bras, porté sur l'appui de la croisée. Elle jouait de la main gauche avec la cassolette qui y était attachée par une fine tresse de cheveux d'une couleur différente des siens. L'impatience fronçait ses lèvres et se lisait dans le frémissement de son pied,

qu'elle balançait sur un tabouret en velours blanc, au risque de l'érailler pour toujours. Indécise entre le bleu et le noir, la couleur de ses yeux changeants reflétait l'inquiétude de son âme de vingt ans. Elle portait ses regards tantôt sur le disque du soleil, qu'elle aurait voulu pousser, d'un coup de son éventail, sous la ligne enflammée de l'horizon, tantôt vers la porte de sa chambre, qui ne tournait pas sur ses gonds dorés. Quoique plissée par l'ennui, sa figure laissait voir les lignes déliées d'un caractère ambitieux, implacable, passionné; ses sourcils noirs, ses lèvres bleuies d'une ombre de moustache; ses petites dents, qu'on aurait aperçues à chaque soupir d'attente qu'elle exhalait, ressortait singulièrement sous le nuage blanc de ses boucles poudrées. De minute en minute plus inquiète, elle avait pour chaque crise d'impatience quelque geste nouveau qui la traduisait; elle jouait de l'épinette sur son genou; elle renvoyait son tabouret et le ramenait; elle ouvrait et fermait son éventail, suivait du bout du doigt tous les angles de plomb des vitraux, ou jetait une à une, dans le jardin, les épingles de sa coiffure, d'où pleuvaient nécessairement de petits nœuds, de petits rubans et de petites roses. Enfin elle n'y tint plus; elle se leva et se promena dans la chambre, lançant dans un coin, d'abord son éventail, ensuite son mantelet de satin, enfin sa petite perruque. Elle resta nu-tête, et alors elle fut autant un jeune et joli garçon qu'une bouillante demoiselle.

Elle se jeta sur sa bergère et attendit.

Il y avait à peine six mois que Watteau avait décoré cette pièce d'ingénieuses peintures, comme il savait les faire quand il lui était permis d'allier l'épigramme au sentiment, le filet de vinaigre à la goutte de lait. Une vengeance de femme, et peut-être la femme qui était en ce moment assise sur la bergère n'était pas étrangère à cette vengeance, avait commandé à Watteau une suite de scènes visiblement empruntées à la fameuse conspiration de Cellamare. Chaque panneau de la gracieuse rotonde rappelait un petit acte de ce drame politique à l'eau de rose, commencé dans un château, poursuivi à travers des fêtes et terminé dans un château. Ici la duchesse de Maine, entourée de bergers et de nymphes comme Diane, comme Calypso ou comme toute autre sommité mythologique, exposait son projet de renverser le régent et de mettre sur le trône le roi d'Espagne

Philippe V. Voilà mes armes, semblait-elle dire à ses complices, des houlettes, des rubans, des serpes d'or, des fromages à la crême et de jolis visages.

Au second panneau, le redoutable chef de la conspiration distribuait déjà des honneurs et des récompenses. La belle duchesse de Maine agrafait à la gorge à demi nue des nymphes l'ordre qu'elle avait créé à Sceaux, et qui avait pour insignes, comme chacun sait, une mouche à miel.

Le plus brillant de tous ces panneaux était celui où la duchesse célébrait, dans les jardins de Sceaux, une de ces nuits qui avaient reçu des initiés le nom féerique de *nuits blanches*. Aux rayons de la lune, les conspirateurs se livraient à tous les caprices du plaisir sous les grands marronniers, au bord des bassins, sur le gazon, dans les bosquets de roses. Ce spectacle ressemblait peu à celui d'une réunion secrète, convoquée dans l'ombre pour décider enfin quel jour on frappera le tyran au cœur. Le peintre, pourtant, avait à peine exagéré la vérité du fait qu'il avait représenté avec une verve extraordinaire de poésie champêtre et de malice. Watteau, qui n'a rien produit de médiocre, avait rarement mieux réussi. Ces paysages frais et tendres, ces bosquets pleins de mystère et de séduction, cette nature un peu artificielle, un peu poudrée, ayant des mouches au front, des talons rouges aux pieds, mais nature charmante pour le XVIIIe siècle, encadrait d'une brodure sans prix la jeune femme qui avait payé sans doute bien cher la faveur d'obtenir ce chef d'œuvre de Watteau, qui se mourait alors de langueur à Nogent-sur-Marne.

La nuit vint et aucune main ne souleva la portière en brocard de l'antichambre.

Quand le domestique se présenta pour demander à madame s'il fallait allumer les bougies, il lui fut répondu de se retirer.

Une lumière, plus douce que toutes celles qui jaillissent des lampes d'or balancées au plafond des palais, rayonnait du fond de l'horizon et arrivait sans obstacle dans l'appartement ouvert pour la recevoir. Aucun vent ne balançait les milliers de soies flottantes que la lune rattachait à tous les objets épars devant son disque. Ce soleil de la nuit éclairait, sans les détacher, les formes voilées de la jeune femme, qui aurait donné, en ce moment, toutes les lunes du monde, leurs lueurs et les descriptions

qu'elles ont causées, pour entendre marcher dans l'antichambre.

Son vœu fut enfin exaucé.

Un jeune homme ouvrit la porte, la referma sur lui, et, après avoir cherché dans l'obscurité de l'appartement où pouvait être celle qu'il était sûr d'y trouver, il alla s'asseoir près d'elle sur la bergère. Devinant à cette absence de lumières, à ce silence boudeur avec lequel il était reçu, au désordre qui régnait dans la toilette de celle qui l'attendait, combien il lui importait de ménager les mauvaises nouvelles, il fut d'abord très-sobre de paroles. Il prit une main qu'on ne lui céda pas tout de suite et qu'on lui retira aussitôt; il osa davantage et on lui accorda moins.

— Vous m'en voulez comme si c'était de ma faute. Je n'ai eu audience qu'à quatre heures ce soir.

La jeune femme ne répondit pas; elle cachait son visage à celui qui parlait.

— J'ai vu, d'abord, ce matin, les plus riches financiers de Paris, poursuivit-il. Aucun n'a voulu écouter mes propositions avant de connaître l'affaire sur laquelle reposaient mes espérances. Tous m'ont éconduit en riant quand je leur ai répondu que mon grand projet de fortune était un secret. Nous ne prêtons pas un million sur un secret, m'ont-ils fait comprendre. Découragé de ces refus, j'ai voulu tenter les hommes d'honneur après avoir échoué auprès des hommes de finance. Le duc de Richelieu est jeune comme moi, brave, téméraire, passionné pour les aventures, fou des périls : l'idée m'est venue de me présenter chez lui en attendant l'heure de mon audience chez le ministre.

Un vif mouvement d'impatience échappé à la jeune femme assise sur la bergère prouva qu'elle n'était pas indifférente aux paroles qu'elle entendait autant qu'elle voulait le faire paraître. Sans se tourner, elle frappa du pied sur le tapis, se leva à demi, puis elle s'assit de nouveau.

— Rassurez-vous, continua le jeune homme, j'ai été assez convenable pour convaincre M. le duc que je n'étais pas un homme tout à fait obscur, un intrigant, et assez prudent avec cela, pour ne pas me dévoiler entièrement à lui. Lorsqu'il m'a reçu, il était à sa toilette. Il a fait retirer son valet de chambre. Puisque vous êtes un gentilhomme, et c'est tout ce que je veux

savoir, m'a-t-il dit en passant son haut-de-chausse, je puis vous parler à cœur ouvert. Ces sortes d'équipées me sourient peu. On les commence en riant et on les finit à genoux sur un échafaud. J'admire infinement MM. de Thou et Cinq-Mars, mais je ne suis pas tenté de les imiter. Ma foi! j'aime la vie. Elle a du bon. On nous raconte de belles choses de là haut, mais personne n'en est encore revenu pour nous dire si l'on s'y amuse autant qu'ici. Mourir sur un champ de bataille, au haut de la brèche, l'épée à la main, le visage découvert, passe encore. Mais aller à la mort entre deux prêtres, rendre l'âme sous la hache du bourreau, en place publique, un voile noir sur les yeux! J'ai de la répugnance à cela. L'enjeu est trop fort. Pardonnez-moi de ne pas risquer la partie avec vous. Je n'interrompais pas M. le duc qui, après avoir passé un gilet en satin blanc, a continué ainsi : Cependant, monsieur le comte, si je refuse d'entrer dans votre projet, ce n'est pas tout à fait par peur, daignez le croire malgré la mauvaise opinion que je vous donne ici de ma résolution ; c'est un peu par expérience. Je sors d'une conspiration. Le métier n'en vaut rien. On est trop à partager. L'école ne m'a pas réussi. Je ne débutais pas avec des gens de rien toutefois : un roi d'Espagne, un prince du sang, un ambassadeur, une duchesse. Je suppose, a-t-il ajouté, en m'offrant des pastilles ambrées, que vous avez entendu parler de la conspiration de Cellamare. Une conspiration charmante! tramée à la lueur des lampions, dans des bosquets de jasmins, dans les jardins de Sceaux. L'étourderie ne nous a pas sauvés. Messieurs du Châtelet ne prennent pas les choses aussi plaisamment. Nous avons été découverts sous nos maronniers. Je vous demande pardon, s'est interrompu le duc, de vous entretenir si longuement de moi, mais c'est pour vous souhaiter une meilleure chance. Je ne vous apprendrai pas comment cette conspiration s'est terminée. Sa Majesté d'Espagne a continué à régner, M. le duc et Mme la duchesse de Maine ont été rétablis dans les bonnes grâces du régent, moi je n'ai été que ridicule ; mais de fort honnêtes gens obscurs ont été roués, qui n'étaient pas plus coupables que nous. Je vous remercie néanmoins, monsieur le comte, de m'avoir distingué entre tant de braves gentilshommes qui valent mieux que moi, et je vous remercie surtout de ne m'avoir pas mis dans la nécessité, en me commu-

niquant trop généreusement vos espérances, je n'ose pas dire vos illusions, de ne pouvoir plus vous refuser le faible appui de mon épée. — Pourquoi, a-t-il repris après avoir endossé un léger habit du matin tout brodé de perles; pourquoi, monsieur le comte, ne vous adresseriez-vous pas à ces nombreux officiers de fortune toujours prêts à marcher sous les ordres d'un chef déterminé?

— C'est que je n'ai pas assez d'or pour les payer, ai-je répondu. Il me faut du courage et du désintéressement maintenant. Voilà pourquoi, monsieur le duc, je me suis présenté chez vous.

— Tenez, monsieur le comte, a poursuivi le duc en me prenant les mains, faites que je ne vous afflige pas de nouveaux refus plus pénibles, plus rigoureux pour moi, de minute en minute. J'ai besoin de croire que je ne vous ai pas désobligé. Oubliez le propos, rappelez-vous l'ami. Vous êtes étranger, du moins vous me l'avez dit; car à votre accent et à vos manières, je ne l'eusse pas deviné; permettez-moi de vous offrir mon crédit auprès des personnes que je vois.

Je me suis levé pour sortir après avoir remercié, comme je le devais, M. le duc, pour le gracieux accueil que j'en avais reçu.

Vous me boudez toujours, Arioline?

Arioline n'avait fait un geste d'attention que lorsque le comte, dans le récit de sa visite au duc de Richelieu, avait rappelé la conspiration de Cellamare, et nommé à cette occasion la duchesse de Maine. Sa tête s'était relevée avec fierté. Alors seulement aussi le comte s'était aperçu qu'Arioline était avec ses cheveux naturels; il avait posé sa main sur cette jolie tête toute bouclée et toute revêche.

— Enfin, acheva le comte, je suis allé chez le ministre, M. le cardinal Dubois.

Arioline écouta. Mais elle était au bout de son sang-froid.

— Croiriez-vous qu'on m'a fait traverser plusieurs cours, autant de jardins, avant d'arriver au dernier jardin, où l'on m'a prié d'attendre que monseigneur voulût bien me recevoir. C'est un jardin à l'anglaise, du moins c'en est une imitation. Autour d'un grand ovale de gazon est tracée une allée bordée de fleurs. L'aspect est assez triste. Je prenais en idée des forces pour sup-

porter l'ennui dont j'étais menacé en attendant le moment de ma présentation à monseigneur le cardinal ministre Dubois, quand une porte presque masquée par un groupe de tilleuls s'ouvrit et laissa passer deux chevaux conduits par un domestique. Quoique je fusse très-loin de cette porte et du rond-point, où les deux chevaux s'arrêtèrent, je reconnus qu'ils ne pouvaient appartenir qu'à un prince. Dans l'Orient, j'en ai peu vu d'aussi beaux de taille, d'aussi fins d'encolure; un poil doux à l'œil comme la peau d'une négresse de Gambie. La porte de l'écurie s'ouvrit une seconde fois. Il en sortit un homme fort grand, fort bien fait, en costume de mousquetaire, parlant familièrement à un homme qui m'a paru être d'abord son palefrenier. De ma place, je pouvais tout voir sans être vu. Qu'ai-je vu, avec un étonnement sans égal? Prenant dans ses bras cet homme commun, mal vêtu, sale et déjà âgé, le capitaine des mousquetaires l'a placé sur un des deux chevaux, lui est monté sur l'autre, et bientôt la leçon d'équitation a commencé. Rien de plus grotesque que cette leçon. Je ne m'ennuyais plus dans le petit coin de verdure où j'attendais l'heure de mon audience. Figurez-vous un singe répétant les gestes d'une danseuse de l'Opéra, n'en omettant aucun, mais les parodiant tous. Tantôt le cavalier perdait les étriers, tantôt il prenait le cou du cheval de peur de rouler sous son ventre. Un sac de noix aurait plus de grâce. J'admirais le sérieux du maître, la douceur de ses observations, sa manière respectueuse de corriger les plus bouffones contorsions, les plus réjouissants haut-le-corps, les plus odieux zigzags de son élève, qui, de son côté, sacrait et jurait, je n'ose pas dire comme un mousquetaire, puisque le mousquetaire était ce maître si affable dont je vous parle. Ventrebleu! la courroie de la selle est lâche, et ils me feront casser le cou! Morbleu! ces chevaux sont trop nourris; ils sont d'une impétuosité de démon. Quoique ces choses et mille autres fussent autant d'erreurs de fait et de principe, le maître souriait avec un assentiment profond et mettait pied à terre pour corriger un défaut qu'il n'y avait pas dans le harnachement du cheval. Après quelques exercices dont se tirent avec honneur les écoliers les plus maladroits en selle et que n'accomplissait pas même médiocrement le personnage que j'avais sous les yeux, le mousquetaire et son élève eurent la fantaisie de terminer la leçon par ce qu'on

appelle, en termes de manége, la promenade. Je compris leur intention en les voyant pousser leurs chevaux dans l'allée ovale indiquée autour du gazon et au bord de laquelle j'étais assis. Au fond, je n'étais pas fâché de voir de près celui qui m'avait tant amusé de loin.

Un frémissement trahi par un mouvement d'épaules agita Arioline.

— Vous avez deviné, Arioline, la malheureuse témérité qu'il y avait à exprimer un tel souhait. Quand cet homme fut devant la place où j'étais assis, il me vit, il se troubla, il rougit, il tourna la tête de son cheval devant moi et me dit : Que voulez-vous? d'où venez-vous? qui êtes-vous? que faites-vous là? Je lui répondis.

Arioline se frappa la front avec dépit,

— Pouvais-je prévoir, ma chère Arioline, que cet homme, bas et commun, à la face de crocheteur, que ce mauvais cavalier était monseigneur le ministre du régent, le fameux cardinal Dubois. Sans me troubler ou plutôt sans paraître troublé, car je l'étais au fond, je déclinai mes titres à monseigneur et lui montrai ma lettre d'audience; j'ajoutai qu'un de ses valets de pied m'avait prié d'attendre au jardin le moment de mon introduction; ce que j'avais dû faire. C'est très-bien, monsieur, c'est très-bien, dit le ministre, veuillez passer chez moi par cette porte et entrer dans mon cabinet: je ne tarderai pas à vous y aller trouver. Derrière le visage tout à coup devenu calme de celui qui me parlait, je devinai tout ce qu'il y avait de colère, de dépit et de rage d'avoir été vu prenant des leçons d'équitation, lui, premier ministre; lui cardinal! lui, il faut bien le dire, si détestable cavalier. En moi-même je plaignis le valet novice qui, sans doute par un malentendu dont il portera la peine, m'avait oublié au jardin, dans le manége de monseigneur.

J'ai été introduit dans le cabinet du ministre, où je n'ai pas attendu longtemps. Monseigneur n'a pas paru se souvenir de la scène du manége; il m'a écouté jusqu'au bout avec une complaisance grave et qui m'encourageait à parler. Je lui ai tout dit..... tout, excepté qui je suis. Je doute cependant qu'il m'ait pris pour un simple gentilhomme danois, ainsi que j'en ai affiché le titre. Mais comme mon titre, quoique d'un grand poids dans l'affaire, n'avait pas encore besoin d'être absolument discuté,

il a tourné ses réflexions sur un autre point de ma proposition. Elle est spécieuse, m'a-t-il dit, mais il s'y mêle beaucoup trop de romanesque pour qu'une grande nation comme la France puisse sérieusement l'accepter.

En affaire, il faut voir le dernier terme des choses et les supposer accomplies pour en bien juger. La réussite est la plus terrible épreuve. J'admets que vous, monsieur le comte, et vos trois cents Danois qui vous attendent à Malte, que les deux cents aventuriers que vous fournira la France, et elle n'en manque pas, Dieu merci, et que les trois ou quatre mille compatriotes que vous avez aux Indes, vous vous entendiez bien, vous ne vous trahissiez pas, et qu'enfin vous vous empariez, par la force jointe à l'habileté, des comptoirs anglais qui sont sur le Gange et qui sont la clef des Indes. J'admets encore que les chefs de la nation indienne, dépossédés, fassent cause commune avec vous et vous aident à chasser les Anglais. J'admets enfin que ces chefs, devenus rois, vous donnent en échange une couronne et que vous, monsieur le comte, reconnaissant envers la France, vous traitiez avec elle généreusement, loyalement, que vous lui ménagiez, aux dépens de l'Angleterre et de la Hollande, des traités de commerce avantageux; eh bien! parce que tout cela est possible, je dis que c'est impossible. La fin tue les moyens. Jamais un Danois de vingt-cinq ans ne sera roi des Indes.

Vous comprenez, Arioline, qu'une objection semblable à celle du ministre ne pouvait être levée sans danger pour moi.

Ainsi, monsieur le comte, rêvez, croyez-moi, a-t-il ajouté, de plus faciles destinées, ou adressez-vous à une puissance plus chevaleresque que la France pour atteindre votre but. La France n'a que des vœux à faire pour vous. Vous avez trop bien compris, monsieur le comte, la position d'un ministre de France vis-à-vis de l'Angleterre, pour avoir à craindre une indiscrétion de mon cabinet.

J'ai compris que monseigneur me congédiait. Je suis sorti pour venir ici au plus vite. Comme je traversais la place Dauphine, je me suis souvenu d'une petite surprise que je voulais vous faire. Je suis monté chez mon bijoutier, le meilleur artiste de Paris. L'ouvrage que je lui avais commandé était presque fini. Pour avoir à me faire pardonner par vous la lon-

gueur de mon absence, j'ai cédé aux instances de mon bijoutier qui ne demandait qu'une heure pour me livrer son travail, un des plus ravissants qu'on ait vus. Une heure de bijoutier, je le sais maintenant, en vaut trois. Mais enfin j'ai eu ce que j'attendais pour vous, ce que je désirais pour vous l'offrir, et le voilà.

— Ah! s'écria Arioline en se levant avec une couronne royale sur la tête. Plus de dépit, plus de colère, plus de bouderie; elle tomba dans les bras du beau jeune homme qui donnait une couronne en attendant le partage d'une royauté.

— Maintenant, dit Arioline en prenant la jolie couronne de diamants et en la regardant avec amour dans la demi-obscurité qui en faisait briller comme du feu les moindres perles; maintenant qu'allons-nous faire? Les financiers vous refusent de l'argent, les grands seigneurs le concours de leur épée, et les ministres des vaisseaux pour descendre aux Indes.

— Ces trois choses n'en font qu'une, Arioline : l'argent. Je me suis adressé aux gentilhommes, parce que je n'avais pas d'argent; au ministre, parce que je n'avais pas d'argent; aux financiers, parce que je n'avais pas d'argent.

— Si encore, dit Arioline en souriant, nous n'avions qu'un royaume à conquérir, mais je dois 10,000 livres à mon parfumeur, un mémoire de trois ans; 12,000 livres à ma couturière; je dois près de 50,000 livres en tout.

— Et moi autant, répondit le jeune homme; ce n'est pas énorme, mais encore faut-il avoir de quoi payer.

— Sans doute, ajouta Arioline, d'un ton d'anxiété et en jouant avec la couronne. Si vous n'étiez pas étranger, mon cher comte, vous auriez des terres en France; nous les hypothèquerions, nous les vendrions, nous payerions.

—Je ne possède rien en France. Tout l'argent que j'ai apporté à Paris a été envoyé à mes compagnons qui nous attendent à Malte.

— Nos sujets nous ruinent, mon cher comte; mon parfumeur s'est encore présenté aujourd'hui.

— Et moi mon carrossier me harcèle.

— Comment sortirons-nous de là, mon cher comte? reprit Arioline en jouant avec la couronne sur le satin de sa bergère, comme avec un cerceau.

— Ma foi, je n'en sais rien ; Arioline, avant deux mois, je ne recevrai rien du Danemarck.

— Et dans deux mois ?

— Je toucherai trois cent mille livres ; oui, mais nous serons en hiver, et comment traverser l'Océan ? l'expédition est manquée.

— Mon parfumeur attendra.

— Votre parfumeur sans doute ; mais nos sujets ?

Arioline et le comte ne sortaient pas du même cercle ; jamais roi ne fut si embarrassé qu'eux ; point d'argent !

— Point d'argent ! disait le comte.

— Point d'argent ! répétait Arioline.

Après une pose méditative, le comte se leva et dit : L'ambassadeur de Suède reçoit ce soir ; je me rends de ce pas à son hôtel. Je vais m'ouvrir à lui, c'est un homme ambitieux, je lui ferai une belle part, s'il consent à mettre son gouvernement dans nos intérêts.

— N'allez pas la lui faire trop belle, dit naïvement Arioline, qui avait déjà peur de voir écorner ses États. Ma couronne n'est pas déjà si grande.

— Rassurez-vous, orgueilleuse. Ainsi, je vous quitte : à l'aube je serai de retour, je cours à la soirée de l'ambassadeur. Adieu Arioline ! adieu madame !

— Adieu, sa majesté !

— Je comprends, dit le comte, en revenant sur ses pas : bonne nuit ! madame la reine.

III.

Quand le comte danois fut parti, Arioline fit apporter des flambeaux. Elle avait projeté de lire jusqu'à son retour ; les nuits d'été sont courtes.

Celle qui s'écoulait n'était qu'une lueur entre deux soleils ; plus d'une fois elle s'arrêta dans sa lecture pour contempler avec ravissement la couronne que le comte danois avait posée sur sa tête. Si tout cela n'était pas un rêve, pensait-elle, comme je serais vengée de cette impertinente duchesse qui m'a fait passer trois grands mois à la Bastille. Me compromettre ainsi ! ne pas brûler mes lettres, me nommer à M. d'Argenson et à

l'abbé Dubois ! Je suis libre enfin, et je me vengerai, si le comte de Faab réussissait ce soir ! quelle superbe vengeance ! écrire à la duchesse dans six mois, mettons un an, mon avénement au trône : De la reine Arioline à la duchesse de Maine ; c'est à en devenir folle d'orgueil et de joie.

En pensant à sa royauté, au comte, à ses mémoires à payer, à la duchesse de Maine, qui l'avait réellement dénoncée, dans le trouble où l'avait jetée la découverte de la conspiration de Cellamare, cette conspiration étrange ourdie par un cardinal italien, un roi catholique, un colonel, des poëtes athées, des duchesses et des femmes galantes, Arioline s'assoupissait dans son fauteuil et laissait tomber sa tête sur le livre ouvert devant elle. Elle était parfois éveillée en sursaut par le bruit des heures, sonnées à l'horloge de la Bastille. Alors elle se croyait en prison par l'ordre de d'Argenson, et elle murmurait des paroles de colère contre la duchesse de Maine, l'appelant ambitieuse manquée, sotte intrigante, vanité de paon dans un corps de poule. Ses yeux se refermaient de nouveau. Vers le milieu de la nuit, le sommeil l'ayant de plus en plus gagnée, elle se trouva tout-à-fait endormie.

Il y avait environ une heure qu'elle était dans ce calme absolu quand elle fut éveillée d'une manière foudroyante. Elle crut qu'on l'avait précipitée du haut des tours Notre-Dame sur les pavés de la place du Parvis.

La sensation fut horrible ; elle fut courte. Elle se termina par un évanouissement.

Arioline n'était pas morte, quoique la partie du plancher qu'elle occupait se fût abîmée sous elle et eût disparu dans le trou qui s'était ouvert. Dans sa chute, Arioline avait entraîné le tapis ; mais, retenu à divers endroits du plancher, il n'avait cédé que sur le point où l'affaissement avait eu lieu. Arioline était restée suspendue au fond d'une espèce d'entonnoir, pêle-mêle avec le fauteuil et les coussins.

Elle ne rouvrit les yeux que dans un long souterain, vivement éclairé, par places, obscures, même d'une obscurité opaque, impénétrable dans beaucoup d'endroits, mais trahissant son effrayante étendue par des coups de lumière qui brillaient dans le lointain comme des éclairs, qui s'éteignaient aussitôt, reparaissaient encore et provenaient soit de l'agitation d'un marteau dont

le bruit ne se prolongeait pas, soit de l'angle scintillant d'une enclume, tout à coup démasquée. Une chaleur particulière voilait d'un brouillard bleuâtre la perspective surbaissée du souterrain. C'était humide et chaud comme le charbon mouillé que les forgerons jettent dans la fournaise. On étouffait par moments, dans d'autres on éprouvait un froid vif et du vent au visage; mais un vent droit tel que celui qui sort d'un soufflet. Il avait à coup sûr touché l'eau, dont il avait écrêmé la surface glacée. Arioline crut voir des hommes presque nus occupés à boucher, avec des planches, le trou par lequel elle était tombée. D'abord elle fut tentée de croire qu'elle rêvait; mais, au souvenir de la commotion reçue, elle fut vite forcée de renoncer à cette illusion. D'ailleurs une voix lui parlait, la rassurait de toutes les manières, et lui expliquait comment sa chute aurait difficilement pu avoir des suites très-fâcheuses puisqu'il y avait à peine douze pieds d'intervalle entre le plancher écroulé et le fond du souterrain qu'elle n'avait pas même atteint dans sa chute. Pour l'aider à revenir encore plus promptement de son effroi, on lui montra que le souterrain sur toute son immense étendue était rembourré de laines.

Arioline n'avait plus qu'à se garantir de la terreur que lui inspiraient les hommes nus jusqu'à la ceinture, disséminés dans le caveau. Ils étaient très-noirs, un peu velus et de mine assez sauvage.

Tombée au milieu d'eux au moment de leurs opérations mystérieuses, elle en apercevait qui forgeaient dans un coin, d'autres qui limaient, et d'autres qui, à la sueur de leurs bras, de leurs fronts et de leurs reins, faisaient tomber un balancier sur une espèce d'enclume scellée dans le sol. Chose étrange : tout cela avait lieu presque sans bruit. Le son expirait à l'instant même de sa propagation; il était, pour ainsi dire, bu, épongé, par le mur de laine dont le souterrain était revêtu.

Tandis qu'Arioline s'efforçait de comprendre le but de cette activité sourde, quatre ouvriers avaient déjà, au moyen de piliers et de fortes lattes portées par ces piliers, caché provisoirement l'ouverture faite par la chute du plancher, et le tapis avait ainsi été poussé au niveau. Sa déchirure, le désordre du fauteuil, seraient mis sur le compte d'un accident quelconque. Au reste, pour plus de sûreté, ces hommes allaient tenir conseil entre eux;

il leur importait de s'entendre sur les moyens qu'il convenait d'adopter sur-le-champ, afin de n'être pas découverts à la suite de cet événement. Ils se retirèrent dans un coin. Un noir seul resta couché aux pieds d'Arioline, dont le cœur battait fort en ce moment.

Le conseil fut long. Comme il se tenait assez loin de l'endroit où était Arioline, elle ne saisissait que des phrases décousues et les exclamations qui accompagnaient chaque avis adopté avec chaleur ou repoussé à l'unanimité. Malgré le désordre de ses idées, elle remarqua que les jeunes gens montraient le plus de modération ; ils parlaient sans emportement, et laissaient même voir des airs de pitié. Les vieux, au contraire, gesticulaient et frappaient la terre du pied. Un, entre autres, maîtrisait si peu sa colère, que sa voix arrivait clairement à l'oreille effrayée d'Arioline.

— Oui ! disait-il. Oui ! voilà deux ans que je le dis, ce plafond nous jouera un mauvais tour. Me suis-je trompé? Les vieux ne savent rien. C'est cela. Moquez-vous des vieux! Bafouez les vieux. Eh bien ! le vieux avait raison. Qu'allez-vous faire maintenant? Quel parti prendre? Il n'y a qu'un parti; un seul ; pas d'autres! Mais vous ne le suivrez pas. Tant pis ! tant pis, vous dis-je ! La pitié, n'est-ce pas? Vous serez tous écrasés; tous, comme le métal sous le marteau. On vous aplatira, et sans bavure encore. Aplatis comme des liards.

La voix du vieux avait été ensuite couverte par des improbations si véhémentes, qu'elle n'avait plus osé s'élever, soit excès de rage, soit dédain. On ne l'entendit plus qu'une fois à la fin du conciliabule pour dire : —Soit, faites! nous verrons si le vieux se sera encore trompé.

Ces hommes se dissipèrent et reprirent leurs travaux. Et le vieux qui avait parlé, et un de ses compagnons, allèrent comme en députation vers Arioline.

Le vieux était jaune comme la lumière de la lampe qu'il tenait à la main, l'autre était dans la force de l'âge, d'une beauté sombre, grand, mais ramassé, massif, non pas d'affaissement, mais par la puissance de l'exercice. Son visage anguleux et peu rempli de chair, logeait la pensée et peut-être la souffrance, de même que son corps accusait une vigueur continuelle, haletante, sans repos. Le vieux s'assit près d'Arioline après avoir posé la lampe à terre; le jeune resta debout, et dit sans emphase :

— Vous avez dû le deviner, madame, nous sommes des faux-monnayeurs.

Arioline frémit.

— Si nous étions découverts, vous ne l'ignorez pas, nous serions roués vifs en place de Grève, comme cela arrive deux ou trois fois par an à ceux des nôtres, surtout nous qui faisons l'or.

— Surtout nous qui faisons l'or, répéta le vieux faux-monnayeur.

—Votre présence nous a jetés dans un étrange embarras. Nous ne sommes pas des assassins; nous n'aimons pas à verser inutilement le sang. Cependant vous avez notre secret. Dites un mot de ce que vous avez vu, nous sommes connus, nous sommes pris, nous sommes morts.

—Je vous jure, cria Arioline, que je ne dirai rien, jamais rien de ma vie!

— Des serments! dit le vieux avec une ironie bouffonne.

—Des serments! répéta le jeune en pinçant ses lèvres; on n'est jamais trahi que par des serments. Un jour on est plus confiante envers un amant; un jour on a bu un verre de champagne de plus; une nuit agitée on parle en dormant.

— Je n'ai pas d'amant.

— Vous mentez déjà, reprit le jeune homme.

— Elle ment déjà, répéta le vieux en hochant la tête.

— Ces hommes que vous voyez là-bas, reprit le premier qui parlait, voulaient qu'on vous fît mourir. C'était aussi l'avis de mon frère qui est là-bas. Ce n'est pas le mien.

— C'était mon avis, dit le vieux.

— Ce n'a pas été le mien, reprit le fils du vieux faux-monnayeur, parce que votre disparition serait remarquée. Vous occupez une petite maison; par conséquent, vous avez un amant. Vous l'attendiez. Cela se voit, d'ailleurs, à votre toilette. Cet amant, ne vous trouvant pas, vous chercherait. Ces sortes de perquisitions sont toujours dangereuses. Vous ne mourrez pas; vous vivrez. Je l'ai voulu.

Arioline ne savait à quelles expressions recourir pour faire preuve de reconnaissance.

— Pas encore, madame, reprit celui qu'Arioline regardait comme son libérateur, pas encore. Avant de vous faire ramener chez vous, j'ai quelques questions bien simples à vous adresser.

— Parlez, dit Arioline, en sentant déjà la joie d'être hors de cette caverne, et prête à sauter au cou de celui qui allait l'en faire sortir; parlez.

— Avez-vous un père?

— Oui, répondit Arioline.

— Est-il à Paris?

— Il est employé à la loterie.

— Est-il riche?

— Il a beaucoup de dettes.

— Combien doit-il à peu près?

— Quatre-vingt mille livres.

— Avez-vous un frère?

— J'en ai deux.

— Quelle est leur profession?

— Percepteurs tous deux à Melun.

— Sont-ils à leur aise?

— Ils n'ont que leurs appointements pour vivre.

— Et vous, madame, êtes-vous riche?

— Je passe pour l'être, mais je ne le suis pas. Je dépense beaucoup. Comme toutes les femmes, j'ai des caprices, des envies. J'aime les meubles, les chevaux.....

— Ainsi, interrompit celui qui interrogeait si curieusement Arioline, on ne trouverait pas étonnant dans le monde que vous payassiez les dettes de votre père et que vous retirassiez vos frères de leur profession difficile?

— Nullement.

Le jeune et le vieux faux-monnayeur se regardèrent. Le vieux lança ensuite un grand coup de pied au nègre couché aux pieds d'Arioline, et lui dit :

— Debout, Caraïbe!

Caraïbe fut debout.

— Va chercher un sac là-bas sous la troisième voûte.

— Un gros, un petit ou un moyen?

— Un moyen.

Arioline ne comprenait rien à ce qu'elle entendait. Pourquoi ces questions sur sa famille, son père, ses frères, leurs moyens d'existence?

Caraïbe porta un sac.

Le vieux le dénoua, et en montra le contenu à Arioline

avec la joie d'un artiste enchanté de la beauté de son œuvre.

— Ceci est de la fausse monnaie, reprit le jeune. Cet or est faux. Chaque pièce contient à peine un dixième d'or; le reste est le l'alliage. En voilà pour deux cent mille livres. C'est plus qu'il n'en faut pour acquitter les dettes de votre père et pour venir au secours de vos deux frères. Vous allez écrire au premier et aux deux autres que vous avez reçu en héritage d'une personne amie une somme de trois cent mille livres. En bonne sœur, vous avez dû les faire participer à votre bonne fortune.

Écrivez, madame.

Arioline écrivit cela en partie sous la dictée du jeune faux-monnayeur.

— C'est bien, madame. Demain, un de nous fera passer cent mille livres à vos frères, cent mille autres à votre père. Vous, madame, vous accepterez aussi cent mille livres, dont vous ferez tel usage qu'il vous plaira. Les voici.

— Ainsi, reprit froidement le vieux, s'il vous prend fantaisie de dire un jour de qui vous tenez cet or, votre père, vos deux frères et vous madame, vous serez roués avec nous tous en place de Grève.

Au milieu de son étonnement, saisie par le bras du jeune homme qui avait parlé, Arioline fut reconduite à l'endroit de la voûte qui s'était éboulé et qui avait été réparé à la hâte; on retira deux planches, et en l'exhaussant par des marches ménagées avec différents meubles, elle passa jusqu'à son appartement. Le jeune homme monta avec elle; tandis qu'on travaillait au-dessous, il nivelait au-dessus, reclouait le tapis : ceci fait, rien ne parut; quand l'ouvrage fut achevé, il s'assit dans un fauteuil.

IV.

— Votre appartement est fort gracieux, dit-il; mais permettez-moi de vous le dire, celui de madame de Florigny est meublé avec plus d'art; sa petite maison de la Grange-Batelière est un chef-d'œuvre de goût. Celle de mademoiselle Ténaïs est encore bien coquette; il est vrai qu'elle est à la Ville-Évêque et que c'est presque la campagne. Je vous souhaiterais les laques de mademoiselle Ponsard; les vôtres sont pâles. Renouvelez-les donc, madame : vous avez tant de goût et de délicatesse.

Quel est cet homme? se demanda Arioline ; il connaît les femmes à la mode comme un Richelieu?

— Je suivrai vos conseils, répondit Arioline, très-peu rendue encore, on le conçoit, à sa sphère d'habitudes. Mais qui êtes vous? osa-t-elle demander à cet homme.

— Vous l'avez vu, madame, un faux-monnayeur, lui répondit celui-ci en prenant la main d'Arioline, d'un ton de tendresse qui remua tout ce qu'il y avait en elle de curiosité et d'effroi. Mais adieu, madame, voici le jour, je pourrais vous être importun en restant plus longtemps; ne craignez rien, je suppose que vos domestiques sont couchés à côté; je ne les dérangerai nullement.

Il regarda la hauteur de l'étage, se suspendit au bord extérieur de la croisée et se laissa tomber dans le jardin; du jardin il entra dans un potager de maraîcher; il en franchit plusieurs, et disparut dans les dernières vapeurs de la nuit qui finissait.

V.

Les projets que le jeune comte de Faab avait confiés à demi au duc de Richelieu et au ministre Dubois, n'étaient pas aussi romanesques au fonds qu'ils le paraissaient. Tout au plus, empruntaient-ils un semblant de chevalerie au rang, au caractère aventureux de l'âge de celui qui s'adressait à la France pour qu'elle l'aidât à les accomplir, et pour partager avec elle les immenses avantages de la réussite. Le côté poétique et par conséquent le côté faible de la chose était celui-ci : compter sur le succès d'une conviction à Paris, au commencement du XVIIIe siècle, à une époque où le duc d'Orléans était régent de France, et Dubois le ministre favori du régent; pourtant cette conviction était aussi sensée que profonde, l'occasion l'avait semée, la réflexion l'avait mûrie, l'enthousiasme l'avait exaltée.

Au douzième siècle le comte de Faab fût peut-être allé en Palestine pour délivrer Jérusalem ; au dix-huitième siècle, il avait arrêté d'enlever les Indes aux Anglais malgré des obstacles dont il n'affaiblissait, dans son esprit et dans ses calculs, ni la gravité, ni le nombre. Tandis que les rois de l'Europe s'obstinaient à ne pas remarquer la prodigieuse extension que les Anglais étaient à la veille de donner à leur fortune politique et com-

merciale par l'asservissement des Indes ; immenses débouchés ménagés à leur industrie ; seconde patrie, faite pour recevoir l'excès de la population ; tandis que parmi ces rois imprévoyants deux ou trois à peine se contentaient, pour se taire, de rares profits, mal garantis par la cession précaire de quelques points sur le littoral aussi peu dangereux à abandonner que faciles à reprendre, un gentilhomme comprenait autrement une question que la brave marine de Louis XVI et les plans gigantesques de Napoléon ne devaient pas résoudre quatre-vingts ans plus tard.

Très-jeune encore, nommé par le Danemark gouverneur des possessions danoises dans les Indes, le comte de Faab avait apprécié, sur le terrain exact de la réalité, les forces de la domination anglaise, et les ressources de la résistance locale; les forces étaient disséminées, la résistance était partout. Auprès d'une botte anglaise, dix pieds nus de Birman se posaient ; il s'agissait d'organiser la résistance et de la donner comme auxiliaire aux terribles maladies qui emportaient quelquefois en un jour, comme fait une moisson entre deux soleils, toute la garnison d'une place. Pour l'organiser, il ne fallait pas, ainsi qu'on le tenta plus tard, laisser entrevoir aux nations vaincues ou près de l'être, qu'on ne chasserait les Anglais que pour prendre leur place. Il importait peu aux Birmans de changer la couleur de leur livrée, et d'être marqués aux fleurs de lys au lieu de l'être au léopard.

Témoin de cette lutte entre les antiques maîtres du pays et les impitoyables soldats d'une compagnie de marchands, le comte de Faab avait compris qu'en voulant sincèrement le rétablissement des premiers, et en l'obtenant, on refoulerait les autres jusqu'à la mer d'où ils étaient venus. Sincèrement adoptée, cette détermination de réintégrer les princes dépossédés, rallierait tous les peuples de l'Inde qui se croiraient forts, et on l'est toujours avec cette idée, quand ils auraient pour eux ce qui jusqu'alors avait été contre eux, la discipline dans le courage.

A la première place forte enlevée d'autorité aux Anglais, ceux-ci seraient démoralisés en proportion de l'énergie que regagneraient les indigènes.

Au moment où le comte de Faab rêvait sa chevaleresque expédition, les principales places de l'Inde ne présentaient aucune résistance insurmontable; les vainqueurs méprisaient trop de

misérables populations, pour songer à se prémunir contre l'éventualité impossible d'une insurrection. Le démenti donné à cette sécurité devait faire la moitié du succès de l'entreprise ; il n'était pas besoin de frapper à la même heure le coup décisif sur tous les points de l'occupation anglaise ; il fallait se rendre maître de quelques places regardées comme la clef d'une province ou d'un fleuve : la piqûre au cerveau entraîne la paralysie entière du corps.

Faab connaissait sur le Gange deux ou trois fortifications qu'il avait relevées pendant sa résidence aux Indes, et dont la position, formidable pour des peuples peu avancés dans l'art militaire, offrait bien des côtés faibles à une attaque conduite d'après les règles.

Sachant aussi que ce n'étaient pas les bras courageux qui manqueraient à un soulèvement national contre l'invasion anglaise, mais les intelligences, Faab n'avait recruté en Danemark et en Allemagne que des chefs pour son coup de main expéditionnaire; des ingénieurs, des officiers du génie, et quelques capitaines d'artillerie ; il était venu ensuite demander à la France ce qu'elle seule tenait constamment en réserve : des nuées d'officiers de fortune, n'ayant pour toute richesse et pour tout espoir sous le soleil que la lame de leur épée. Mais il venait aussi proposer à la France de ne stipuler après la victoire qu'au profit de la France; tous les traités commerciaux passés avec les princes indiens, rétablis dans leurs droits, seraient exclusivement à l'avantage de la nation qui les aurait aidés à reprendre leur sceptre ; on a vu comment le comte de Faab avait peu à s'applaudir de ses premières démarches auprès du ministre Dubois.

Comme il n'y a pas d'entreprise humaine sans la tache originelle de l'intérêt personnel, Faab avait aussi son ambition à satisfaire. Parmi tous ces petits princes de l'Inde au secours desquels il allait se sacrifier, il demandait à prendre place. Il adopterait leurs mœurs, leurs coutumes, leur religion, à la condition de fonder, à côté de leurs dynasties, une dynastie dont il serait le tronc. C'était là sa récompense ; elle était grande ; elle avait été convenue ; elle était juste. En lui commencerait à régner la civilisation, non celle du sabre, mais celle du pouvoir légitime. Les Indes civiliseraient les Indes.

Peut-être ce titre de roi ou de prince, si raisonnablement ambitionné par Faab, n'était pas seulement la conséquence d'une idée généreuse, grande, civilisatrice.

On disait, dans les cours du Nord, qu'il était plus que le fils d'un comte, plus que le fils d'un prince. Faab le croyait aussi; mais son père n'avait pas, à l'exemple de Louis XIV, songé, comme ce roi, à l'avenir de sa descendance illégitime. Faab avait son chemin à faire, son rang à conquérir. Envoyé, comme nous l'avons dit, dans les possessions danoises de l'Inde, il y avait médité à l'aise, pendant des années, le projet dont il a été question.

Afin de ne pas s'attirer la sévérité de la cour de Danemack et de ne pas porter ombrage à celle de France, il avait adopté le titre du comte de Faab, riche seigneur du Jutland. Sous ce titre d'emprunt, il échappait aux recherches de la police de M. Argenson, aussi mal faite sous le régent qu'au temps du roi Dagobert.

Vivant sans faste, même assez gêné souvent, il passait une grande partie de son temps auprès d'Arioline, jeune femme à la mode qu'il avait rencontrée dans une société de plaisir. Il l'avait d'abord aimée pour sa beauté, beaucoup ensuite pour son ambition, pour sa discrétion et sa fermeté: c'était bien la femme qui convenait à un homme qui veut être roi et jusqu'au jour où il sera roi. Enfin on en fait plus qu'une reine; on la garde encore comme maîtresse. Qui donc a jamais entendu parler de la femme d'Henri IV, de celles de Louis XIV et de Louis XV, et qui ne connaît pas Gabrielle d'Estrées, Mme de Montespan et Mme de Pompadour ?

VI.

Il était près de midi lorsque le comte de Faab rentra à la petite maison de la rue de la Cerisaie. Un fauteuil était auprès du lit d'Arioline; il s'y laissa tomber. Habituée à son visage et à y lire les plus profondes comme les plus fugitives impressions de la journée, Arioline comprit que le comte s'était conduit un peu moins sobrement que de coutume chez l'ambassadeur de Suède. Ses cheveux blonds flottaient en désordre derrière sa tête, et la pâleur de son front ainsi découvert contrastait violemment avec la surexcitation d'éclat de ses yeux pleins de mobilité. Son débit était

vif comme le bégaiement et ne pouvait suffire à l'émission trop rapide, trop féconde, de ses idées. C'était presque de l'ivresse, mais c'était aussi de la fièvre.

En posant sa main tremblante sur le lit d'Arioline qui avait projété de ne se lever qu'à la nuit pour aller à l'Opéra, le comte de Faab lui dit qu'il sortait d'un déjeuner auquel il n'avait pu se dispenser d'assister.

— La fête n'a donc fini qu'à présent, demanda Arioline.

— Non, charmante amie; vous n'avez pas compris. Ce n'est pas chez l'ambassadeur que le déjeuner a eu lieu. Un déjeuner délicieux comme les Français seuls savent en donner. Je ne sais comment je le rendrai jamais.

— Mais vous ne me dites pas chez qui vous avez déjeuné.

— Si vous vouliez me le dire, Arioline, vous m'obligeriez beaucoup.

— Vous êtes gai, monsieur le comte, ce matin.

— Pas trop, répliqua Faab en soupirant; mais c'est que je ne puis répondre à votre question. Je sais seulement que l'hôtel où nous sommes allés en sortant de chez l'ambassadeur de Suède est un des plus beaux et des mieux bâtis que j'aie vus depuis que je suis à Paris. Un escalier comme celui du Louvre; une livrée d'or et de satin; des salons fabuleux de peinture et d'ameublement. Et quel déjeuner.

— Vous voyez bien qu'il est impossible qu'un homme si riche soit inconnu.

— J'ai demandé aux convives qui étaient avec moi à ce déjeuner le nom de celui qui nous traitait si bien; aucun n'a su me le dire.

— Cela m'aurait intriguée, moi. Est-ce un gentilhomme?

— On le croit.

— Est-il étranger?

— On ne le présume pas. Oh! je n'oublierai jamais un mets extraordinaire qu'il a fait servir au milieu du dîner.

— Un gâteau de perles fines? demanda ironiquement Arioline.

— Mieux que cela. Des nids d'hirondelles comme je n'en ai jamais mangé que dans l'Inde. Le plat a dû lui coûter mille livres. Il m'a presque fait oublier le refus de l'ambassadeur.

— L'ambassadeur de Suède vous a refusé?

— Il n'a pas même voulu m'entendre. Navré de tristesse, j'ai accepté ce déjeuner. Quel manger que ce nid d'hirondelles! Le vin d'Aï est étourdissant par-dessus.

— Je m'en aperçois, pensa Arioline.

— Après tout, continua Faab, on a renoncé à de plus certaines espérances. L'insouciance de tous ces gentilshommes m'a touché, m'a séduit. Ils m'ont converti à l'oisiveté française, au bonheur. A d'autres la gloire! C'est trop de souci. Votre main est bien blanche, entourée de cette broderie, mon Arioline. Aimons-nous, voilà le bonheur! voilà la gloire!

— Quel désenchantement! murmura Arioline; ils me l'ont détrôné cette nuit; et ma couronne!

— A propos, reprit Faab en appuyant sa tête à demi endormie sur le lit d'Arioline; à propos, puisque vous tenez tant à savoir le nom de notre hôte, ce que je ne puis vous apprendre, je vous dirai, du moins, les suppositions qu'on a faites sur son compte; car il était absent.

— Et quelles sont ces suppositions?

— On m'a dit tout bas que sa fortune provenait...

— D'un vol, peut-être?

— Oh! nous aurions déjeuné avec un voleur? non pas cela. Mais de l'amour qu'une vieille princesse aurait pour lui.

— Il faut qu'elle soit bien vieille pour tant donner.

— Moi qui ai moins d'esprit que vous, Arioline, j'aurais dit : Il faut qu'elle soit bien riche. Mais vous êtes Française, et je ne suis qu'un Danois; vous êtes une charmante Française. Je ne vous ai jamais vue si jolie que ce matin.

— Ce sont les nids d'hirondelles qui produisent cette illusion.

Faab défit la boucle de sa culotte de velours.

— Il ne me parle plus de l'ambassadeur, plus de son projet. Il est sorti prince, il rentre roué.

— J'espère, reprit Arioline, que demain vous penserez encore aux moyens de réaliser promptement votre expédition.

Faab dénoua sa cravate, quitta son habit, ouvrit son gilet.

— J'y ai renoncé, Arioline, entièrement renoncé. Cette nuit de plaisir m'en promet d'autres, et je ne vois rien au delà.

— Et vos amis qui vous attendent à Malte?

— Ils ne seront pas plus désappointés que je l'ai été et que je le suis; ils rentreront chez eux.

Arioline bouillonnait de colère. Cet affaissement subit des plus ambitieuses espérances chez un homme en qui, il est vrai, le désordre de l'ivresse agissait en ce moment, cette renonciation la révoltait. — Mais c'est une lâcheté de parler ainsi que vous le faites, s'écria-t-elle en repoussant dans son fauteuil le comte Faab qui, probablement, avait grande envie de dormir. Vous êtes un homme! et vous reculez avant le danger! Vous renoncez avant l'obstacle ; les poltrons attendent au moins que le péril soit venu! Vous êtes prince et les parfums d'une fête vous ont surpris comme un bourgeois de la rue aux Ours qui n'a jamais connu que le pot-au-feu! Le sucre et la liqueur vous ont porté à la tête. Je vous croyais l'ambition d'être roi et vous n'avez pas même celle de valoir mieux que des marquis de ruelles! C'est bien, et chacun agit comme il lui plaît. Mais laisser vos amis, ceux que vous avez compromis, les laisser dans le besoin, dans l'abandon, cela n'a pas de nom. Si ces braves gens-là ne sont pas vos amis, ils sont au moins vos serviteurs, et en France, quand on renvoie ses domestiques, on les paye.

Voilà pour eux, dit Arioline en jetant à poignée, au milieu de l'appartement, l'or des cent mille livres qu'elle avait cachées sous son oreiller.

— D'où vous vient cet or? demanda Faab d'un ton de voix fort lucide.

— Peut-être de votre inconnu, répondit Arioline qui aima mieux faire une plaisanterie que de rester dans l'embarras.

— Non! je veux savoir d'où vous vient cet or.

— Il vous a été apporté dans ce sac, ce matin.

— On m'a nommé!

— On vous a nommé.

— C'est le duc de Richelieu, j'en suis sûr, qui me l'a envoyé.

— Vous vous trompez, mon ami, c'est mieux que Richelieu.

— C'est donc le ministre. Ah! vous avez raison. C'est un avertissement de ne pas me décourager. Cet or vient de Dubois.

— Vous pourriez vous tromper encore, mon ami.

— Mais qui me l'aurait envoyé, selon vous?

— Vous ne voyez donc personne au-dessus de Dubois?

— Le régent!

VII.

Chargé d'une colossale perruque à la financière, le visage assombri par le reflet d'un habit violet à grandes manches, chaussé dans des souliers taillés sur le pied d'un éléphant, mis, en un mot, comme les jansénistes du XVIIe siècle, un vieillard discourait au fond d'un appartement avec un ecclésiastique à peu près du même âge que lui. Autour d'eux régnait sur quatre ailes une bibliothèque dont l'épaisseur absorbait la moitié de l'air, du jour et du bruit; meuble triste derrière la grille duquel étaient cloîtrés des in-folios théologiques grecs, latins et français. Sur le tapis, autrefois jaune à bandes noires, de cette pièce spacieuse, volaient de petits carrés de papier couverts de lignes noires, qui étaient des extraits de livres pieux; et par place, on apercevait des monticules de tabac à priser, des tas de poussière de buis et des traînées de poudre à poudrer. Un gros chat noir dormait sur un volume des œuvres de saint Thomas, dont le fermoir en cuivre pendait après avoir emporté des lambeaux de basane. Quelques vieux portraits de saints cachaient les rares espaces de mur laissés entre les boiseries de la bibliothèque. Malgré l'étouffement produit par cet excès de livres, de fauteuils, de rideaux épais comme du drap, accrochés à l'alcôve, aux trois croisées de l'appartement et à la porte, les rumeurs criardes du marché aux Prouvaires, placé immédiatement en face de la maison, remplissaient la pièce depuis le point du jour jusqu'à la nuit. Le bon curé, car c'était celui de Saint-Eustache dont nous indiquons ici le pieux domicile, entendait, au milieu de ses méditations les plus graves et dans la lente préparation de ses sermons : *Hâ-â-â-bits! Gâ-â-lons! Careleur eur-eur de souliers! Peau-o-o-o de la-a-a-pins! A l'eau-ou-ou! Ferraille à ven-en-en-en-en-dre!* Et le prêtre assourdi invoquait son bon ange, se bouchait les oreilles, pour ne pas envoyer au diable ces misérables marchands des rues, au gosier de fer, et de fer trempé dans l'eau-de-vie.

Le jour où un de ses vieux amis séculiers était venu le visiter, le bruit était moins fort, car c'était le saint jour du dimanche, et, dans ce temps, en 1720, le sceptique, l'athée Paris observait le jour du Seigneur avec une exactitude malheureusement perdue depuis, sans être compensée. Au XVIIIe siècle, le peuple, qui

ne travaillait pas, s'enivrait le dimanche; maintenant, il travaille le dimanche, et se grise abominablement le lundi, pour ne pas dire le lundi et le mardi. Nous n'avons pas l'ivresse de moins, et nous avons le bruit de plus. Enfin!

— Mon vieil ami, disait le curé de Saint-Eustache à son vénérable visiteur, vous êtes venu par un temps bien chaud; le zèle ne connaît pas d'obstacles, je le sais; pourtant songez à votre santé; quand vous êtes malade, mes pauvres souffrent, et si..... mais ne pensons pas à cela. Grâce au ciel, vous avez une mine excellente.

— Je vous remercie, monsieur le curé, de vos bonnes attentions, mais je venais vous remettre quelques menues aumônes dont ne souffriront pas mes épargnes.

— Encore de l'argent pour mes pauvres!

— Ne vous fâchez pas, monsieur le curé, ce n'est que cinq mille livres,

— Mais c'est trop, beaucoup trop! Bientôt je serai forcé de vous inviter à changer de paroisse; la mienne ne comptera plus de malheureux. Cinq mille livres!

— Cinq mille livres seulement, monsieur le curé. Mille pour *l'œuvre des prisonniers pour vol*, mille pour *la maison des filles perdues*, mille pour *le rachat des captifs en Alger, au Maroc et dans les petits États barbaresques*, mille pour les pauvres de la paroisse de Saint-Eustache, et mille pour vous acheter un tableau de sainte Cécile, que vous placerez dans la chapelle dédiée à cette miraculeuse créature.

— Soit! j'accepte encore : comment vous refuser? mais à condition que, pendant trois mois, vous ne m'apporterez pas un mince liard pour qui que ce soit au monde.

— Je ne vous le promets pas, monsieur le curé.

— Si! vous vous y engagez. Vous m'effrayez, savez-vous? avec votre inépuisable charité, surtout vous obstinant à me taire le nom et la demeure d'un homme aussi vertueux que vous. Pourquoi se cacher quand on fait le bien avec cette évangélique abondance? excusez une question trop souvent renouvelée sans doute : vous n'avez pas d'enfants! pas d'héritiers? pas d'amis pauvres? vos largesses ne lèsent personne?

— Personne : tous mes parents sont riches : je n'ai laissé aucun ami dans le besoin.

— Ah ! vous me rassurez ; mais alors pourquoi ne pas livrer votre nom à tant de gens qui vous bénissent ? c'est qu'ils veulent le savoir ; ils l'exigent, quelques-uns vont même jusqu'à dire.....

— Que disent-ils ?

— Que je suis l'auteur de tous ces bienfaits, l'unique auteur. Et Dieu sait qu'ils se trompent ; c'est mal à vous, mon vertueux ami, de me laisser une gloire que je mérite si peu.

— Il est cruel de vous l'avouer, monsieur le curé ; mais mes faibles aumônes sont au prix que j'y mets : le silence absolu sur ma personne.

Le curé de Saint-Eustache soupira ; il reprit :

— Cependant vous m'avez promis d'assister dimanche prochain à mon sermon.

— J'y serai, monsieur le curé.

— A ma musique du soir.

— J'y serai, monsieur le curé.

— Et vous m'avez laissé entrevoir que si M. Huguenin, mon marguillier, qui est au plus bas, vient à mourir, vous prendrez sa place,

— Moi ! marguillier de Saint-Eustache !

— Vous le serez et je m'en réjouirai fort.

— Je le veux bien, monsieur le curé, mais toujours à la condition que vous ne chercherez à savoir ni ma demeure, ni mon nom, ni....

Votre résistance est inébranlable, mon ami ?

— Inébranlable.

Ensuite le vieux visiteur se leva, et le curé se leva aussi pour l'accompagner.

Quand ils furent debout, le bienfaiteur mystérieux dit à M. de Saint-Eustache.

— Il m'est venu l'autre jour une inspiration.

— Et laquelle, mon digne ami ?

— L'inspiration de fonder un asile pour les vieux prêtres qui n'ont plus la force ou l'intelligence de travailler au salut des fidèles. Au lieu de les laisser livrés à l'ennui de l'isolement, on leur offrirait du repos dans l'abondance de toutes choses, et de la bonne nourriture, des promenades dans de grands jardins, de la musique religieuse excellente, des lectures choisies ; enfin un asile de paix, de dignité et de bonheur.

Le curé versait des larmes.

— J'ai calculé, reprit le vieil homme charitable, l'établissement — construction — entretien — n'excéderait pas un million la première année; et la seconde on ferait face à tout avec deux cents mille livres. Oh! quelle pure joie pour ma pensée, monsieur le curé, de fonder une telle maison! Si vous étiez indulgent pour moi comme vous l'êtes pour tout le monde, monsieur le curé, vous ne vous opposeriez pas à mon désir, à celui de toute ma vie. Allons! monsieur le curé.

— Mais vous êtes donc immensément riche, mon sage ami?

— Assez! comme vous voyez.

— Mais songez.... Le curé de Saint-Eustache s'arrêta à la première objection qu'il aurait voulu faire, la jugeant, en vérité, trop faible. Quelle objection opposer à un millionnaire indépendant, qui aspire à mériter le ciel par des actes de charité? Nous verrons! nous verrons! répondit-il, j'y penserai.

— Les millions sont prêts! lui dit le vieux bienfaiteur.

— Ah! ils sont prêts! mais prenez bien garde aux voleurs; nous vivons dans un temps!..... mon ami!

— N'ayez point de crainte, je suis prudent; j'ai des coffres de fer, des caves, des verroux. Ainsi c'est convenu, ajouta-t-il; je vous apporterai mon plan de fondation dans quelques jours

— Que la volonté de Dieu soit faite! — apportez!

— Adieu, monsieur le curé.

— Adieu, mon ami; ménagez-vous.

En ouvrant au pieux visiteur la porte de la chambre, le curé de Saint-Eustache lui dit:

— Je n'ai qu'un regret, mon ami, — c'est que cette porte ne s'ouvre pas sur le ciel. Adieu! adieu!

L'ami du curé sortit, longea les piliers des halles; il entrait dans la rue du Roule pour gagner les quais, quand il aperçut, venant vers lui dans une voiture découverte, la charmante et et pomponnée Arioline.

Terrifié, le vieux faux-monnayeur enfonça aussitôt son chapeau sur ses yeux, baissa la tête et se perdit, après avoir traversé la rue des Deux-Écus, dans le dédale des ruelles au milieu desquelles s'élève aujourd'hui la halle à la farine.

VIII.

La distribution de 300,000 livres en fausse monnaie donnée à Arioline, par les gens du caveau, avait eu lieu dans les formes arrêtées. Ses deux frères, percepteurs à Melun, son père, employé à la loterie, avaient, après quelque surprise de peu de gravité, accepté chacun la part dont ils avaient disposé selon leurs besoins; quant aux autres 100,000 livres échus à Arioline on ne doute pas de leur placement immédiat. Elle ne paya aucune dette, en contracta de nouvelles, d'après l'habitude parisienne qui le veut ainsi, ne regardant l'argent inattendu que comme une occasion de ne pas payer ceux qui attendent; sa générosité ne fut effective qu'à l'égard du jeune comte de Faab. Il put envoyer 50,000 livres à ses compatriotes en attente depuis plusieurs mois dans l'île de Malte, sauf à lui à se créer d'autres ressources ensuite pour acheter, armer, équiper le bâtiment destiné à le conduire lui et ses amis dans l'Inde. Plus il pensa à ce premier argent tombé tout à coup dans ses mains, plus il demeura convaincu que le régent, mystérieux ennemi des Anglais, le lui avait envoyé sous le manteau; rien n'était plus simple à expliquer. Homme de plaisir et de curiosité surtout, le régent n'avait pas ignoré les allures un peu libertines du comte de Faab. Une police subtile lui avait dit dans les épanchements fort du goût de son altesse, les amours du jeune comte avec une femme excessivement à la mode, sa retraite dorée dans une petite maison des faubourgs. Dubois avait fait le reste, sa puissante autorité sur l'esprit du duc d'Orléans avait décidé ce dernier à aider efficacement le Fernand Cortez danois à entreprendre son aventureuse expédition.

Prête à se rendre à une fête donnée dans le fabuleux jardin Soubise de la rue de Braque, au Marais, une des merveilles de la société distinguée au XVIIIe siècle, merveille oubliée de nos jours où l'on a tout oublié, Arioline attendait au bord d'un fauteuil, au bord seulement, tant elle craignait de chiffonner sa robe en magnifique brocard de Lyon, son beau cavalier danois Déjà puni pour plus d'une inexactitude, Faab ne donna pas cette fois à sa charmante maîtresse le temps de bouleverser sa coiffure, de briser son éventail et de lancer aux amours du plafond sa petite perruque.

Faab parut ; il était radieux de fierté.

—J'ai vu le régent, monseigneur le régent, s'écria-t-il en entrant. Quel génie ! quel homme de génie ! quel grand génie ! Voilà un prince ; un grand prince !

— Asseyez-vous, mon cher comte, lui dit Arioline ; l'éloge académique vous fait du mal.

— Oh ! ne raillez pas, mon amie.

— Permettez que je vous donne de l'air avec mon éventail.

— Il m'a reçu avec une familiarité adorable ; il m'a fait asseoir. Oui, il m'a fait asseoir !

— Si vous répétez chacune de vos phrases, mon ami, votre récit sera du double plus long, et nous n'irons à Soubise qu'après demain.

— Savez-vous à quoi était occupée Son Altesse ?

— A quoi donc, à respirer ?

— Vous ne le devineriez jamais, Arioline.

— Je n'aime pas les énigmes ; dites vite.

— A faire de la fausse monnaie.

— Lui aussi, s'écria Arioline, en se pinçant les lèvres.

— Comment ; lui aussi ? mais je vous comprends : vous savez, comme tout le monde, que Paris est empesté de faux louis d'or depuis quelques semaines. Nous en avons causé avec monseignenr, qui a daigné me montrer des pièces fausses qu'il a fabriquées sur le modèle de celles qui sont en circulation.

— Ah ! vraiment, mon ami.

— Et je vous jure, continua le comte, que celles du régent trompent encore mieux que les autres l'œil et le toucher. Vous n'ignorez pas que Son Altesse a des connaissances profondes en physique et en chimie. Oui, il s'amusait à faire de la fausse monnaie.

— Joli amusement, s'écria Arioline fort décontenancée.

— Si joli, comme vous dites, que trois faux-monnayeurs seront roués demain en place de Grève ; ma chère Arioline, c'est un spectacle. Désirez-vous vous y trouver !

— Nous verrons ; mais il est tard, mon ami, la fête sera commencée au jardin. Partons ; je vous en prie.

— Je ne vous ai pas tout raconté.

— Quoi encore ?

— Examinons quelque peu l'or que vous avez sur vous, m'a fait l'honneur de me dire le prince.

— Que lui avez-vous répondu ! Vous n'aviez peut-être pas d'or dans votre poche. Cela arrive quelquefois. Ensuite? Mais vous me raconterez tout cela à la fête.

— J'avais de l'or, au contraire.

Arioline quitta brusquement sa place pour regarder dans la glace si rien ne manquait à sa toilette. Elle était pâle.

— Vous êtes vraiment charmante, s'interrompit le comte de Faab. Étonnement inoui ! poursuivit-il. Je remets quatre pièces d'or à Son Altesse qui, après les avoir mordues toutes quatre, me dit en riant : Monsieur le comte, elles sont fausses et je vous arrête. J'osai rire plus fort que Son Altesse.

—Ah ! c'est singulièrement risible, en effet, dit Arioline, blanche comme la dentelle de ses manchettes.

— Le duc a ajouté avec sa grâce infinie : Vous êtes volé, monsieur le comte. Méfiez-vous de l'or qui circule. Je vous conseille de ne plus accepter que des billets de la banque de Law. Qu'est-ce que ce Law, ma chère amie?

— Je n'en sais rien.

— Ne vous mettez pas en colère, ne me boudez pas, nous allons partir pour le jardin Soubise, mon Arioline. J'achève.

— Monseigneur, ai-je dit au duc d'Orléans, vous avez l'âme haute, autant que vous avez de l'esprit. Mon compliment a paru surprendre beaucoup Son Altesse.

— Et il me surprend aussi, interrompit Arioline.

— Vous aussi ! vous ne devinez pas que je voulais faire entendre au régent que je n'ignorais pas l'incident ingénieux ajouté à sa générosité pour moi.

— Je comprends encore moins.

— Vous voilà absolument comme le duc lui-même ; mais vous êtes moins excusable, car c'est vous, bien vous, uniquement vous qui m'avez appris que les cent mille livres que nous avons partagées venaient du régent.

— Grand Dieu ! et vous l'en avez remercié?

— Sans doute.

— Imprudent !

— Vous vous trouvez mal, je crois, Arioline.

— Quelle extravagance ! mais vous avez perdu le tête ! vous vous êtes compromis !..... Que va-t-il arriver ?

— Rassurez-vous, il n'arrivera rien. J'ai vainement essayé d'insinuer à monseigneur qu'il avait été magnifique en me faisant cadeau de cent mille livres, et fort spirituel en glissant quelques pièces fausses de sa façon dans la somme ; il n'a jamais consenti à me comprendre. C'est qu'il a trop de cœur pour avoir l'air de se souvenir d'un bienfait qu'on lui doit, et trop d'habileté pour écouter des remerciements officiels contraires, après tout, à sa politique. Au fond, qu'importe mon erreur, s'il y a erreur? Je l'aurai remercié d'un service qu'il ne m'a pas rendu. Pourquoi votre effroi, votre terreur?.... Un quiproquo de cette nature n'est pas un crime.

— Oh ! sans doute ! affirma Arioline, ce n'est qu'un quiproquo, j'en conviens ; et j'ai eu tort de grossir le danger de votre maladresse. Je suis seule coupable de la fausse position où vous vous êtes mis un instant. Oui, c'est moi, je l'avoue, qui vous ai suggéré la pensée que c'était le régent qui vous avait fait passer ces cent mille livres. Allons à la fête, maintenant.

— Oui ! allons ! ma voiture nous attend à la porte. Mais à propos, dit le comte de Faab, si ce n'est pas le régent qui nous a donné cet d'argent, qui donc l'a envoyé ?

— Qui ?... Mais..... c'est à coup sûr son ministre.

— Ah ! c'est juste ! Allons, mon Arioline.

— Comtois ! dit tout bas Arioline en passant auprès de son domestique de pied, si je ne suis pas rendue ici ce soir à onze heures, brûlez toutes mes lettres, fermez tout, prenez cent louis dans mon secrétaire et allez m'attendre, avec deux chevaux et un costume d'homme, dans la forêt de Sénart, à la pyramide, route de Genève.

IX.

On ne croirait jamais que la rue de Braque au Marais, rue boueuse, sombre, dépavée la moitié de l'année, a été, au XVIIIe siècle, l'endroit de Paris où se sont données les plus belles fêtes du monde galant. Au magnifique jardin de l'hôtel Soubise, accouraient, je ne sais plus quel jour de la semaine, l'élite du Marais, les roués de la rue Culture-Sainte-Catherine, conduisant avec eux les étrangers de distinction. Pour beaucoup de raisons, les gens sérieux s'abstenaient de s'y montrer,

et surtout d'y mener leurs femmes ou leurs filles. On abandonnait l'établissement aux jeunes marquis, aux belles dames qui, ne pouvant se faire admettre dans les salons de la Place-Royale, se bornaient, peu désolées de l'exclusion, à être des femmes fort gaies, fort jolies, fort spirituelles, fort décolletées et fort ruineuses à l'endroit de leurs amants. Un vrai type de cette incroyable existence, c'était Arioline, la maîtresse du comte de Faab; quoique à peine âgée de vingt ans, elle avait déjà un beau répertoire d'intrigues à classer dans sa mémoire : ducs, princes, comtes, barons, avaient traversé son appartement en y laissant une partie des revenus de leur année. Cléopâtre digéra une perle inestimable, Arioline eût digéré un collier. Ces sortes de femmes ont quelquefois d'étranges envies. Tandis qu'Arioline aurait pu continuer à manger des seigneurs avec leurs seigneuries, elle s'arrêta dans sa course triomphale, descendit de son char de nacre, et tendit la main à un aventurier. L'aventurier, il est vrai, était jeune, beau, aimable et d'assez bonne maison; à cela près cependant, plus gêné dans ses fonds qu'une femme dans des habits d'homme. Après avoir désiré des chevaux, des tapis, des domestiques, il parut piquant à Arioline de désirer une couronne. Autre trimestre, autre envie. Demain, on souhaiterait peut-être d'être la préferée d'un danseur de corde.

Au moment où le comte de Faab et Arioline entrèrent au jardin Soubise, on l'illuminait. A la lueur des flammes de couleur, ils jouirent du coup d'œil ravissant qu'offre la transition heureuse de l'obscurité au jour si doux de lumières placées sous des feuilles. Le jardin n'était que tendres senteurs d'iris, parfums suaves, toilettes licencieuses, mais d'usage, nudités tolérées par l'habitude, laisser-aller inexprimable; agaceries libertines à l'excès, mais protégées par l'esprit. On se rendait par couples dans les pavillons transparents, où l'on entendait de la musique italienne sur des paroles à faire rougir du carmin; mais on avait l'air de ne pas savoir l'italien. Soupait qui voulait, allait au bal qui voulait, payait même qui voulait. Au jardin Soubise, il y avait de la solitude pour tout faire.

Un jeune marquis frappa légèrement Faab sur l'épaule, et lui dit :

— Savez-vous quel est notre amphitryon, monsieur le comte?

— Non, monsieur le marquis.

— C'est notre hôte du déjeuner de l'autre jour, celui qui

nous reçut ou plutôt qui ne nous reçut pas; car il n'était pas au déjeuner qu'il nous donna en sortant de la soirée de l'ambassadeur de Suède.

— Vraiment?

— A coup sûr. Au reste, qu'il se cache ou qu'il se montre, qu'importe au fond? Il n'en est pas moins un gentilhomme charmant, plein de goût et de riche ordonnance dans ses fêtes. Si vous le découvrez avant moi, comte, remerciez-le pour nous deux. Au plaisir, madame.

Et le marquis s'éclipsa sous les charmilles illuminées.

C'était donc le jeune seigneur chez qui Faab avait déjeuné et trop déjeuné, on s'en souvient, qui recevait ce jour là au jardin Soubise. Sans le mystère dont il s'entourait, rien de plus simple que sa dernière galanterie de la rue de Braque. Souvent de jeunes seigneurs louaient à leurs frais le beau jardin, et appelaient leurs amis et les amies de leurs amis à de semblables fêtes. Avec quelques cinquante mille livres, on en était quitte. Quel beau titre de jeunesse à se rappeler plus tard! Nous donnâmes une soirée à Soubise! Nous vainquîmes à Arques!

On ose à peine rappeler, ici, tant c'est trop se méfier de l'érudition du lecteur, qu'il était de rigueur alors, comme il est encore reçu dans certaines réunions issues de celles de ce temps-là, qu'une fois entré dans les salons, le cavalier abandonnait sa dame au caprice de ses pas. Celle-ci allait d'un côté, celui-là de l'autre; on se retrouvait à des moments convenus.

Après avoir parcouru, son éventail à la main, les allées, les contre-allées du jardin, reçu et renvoyé des épigrammes aux promeneurs, Arioline aperçut une figure pâle au fond d'un bosquet où sa curiosité l'avait poussée. Un jeune homme était assis sur un banc de bois et regardait, à travers les branches d'un sureau qui formait la voûte du bosquet, les mouvements divers de la fête. Cette apparition, fort peu redoutable cependant, fit reculer Arioline. Le jeune homme se leva, et prenant la belle égarée par la main, il la pria de s'asseoir près de lui.

Cette voix causa une surprise plus réelle à Arioline, surprise changée bientôt en effroi, en terreur.

— Vous m'avez donc reconnu, madame, dit-il à Arioline. Il n'en pouvait guère être autrement. Nous devions nous rencon-

trer un jour. Ce jour est venu. Je vous trouve plus soucieuse que je ne l'aurais pensé. Allons ! pas de frayeur ! madame. Si vous tremblez pour vous, c'est une puérilité ; si c'est pour moi, je vous en remercie ; mais je ne cours aucun danger. Vous avez partagé avec votre amant l'or que j'eus le plaisir de vous remettre, et par là vous m'avez donné un complice, une garantie de plus. Au lieu de vous livrer à la frayeur, confiez-moi vos souhaits. La dépense aurait-elle excédé la recette?

Arioline voulut s'en aller.

— Je ne vous retiens pas, madame. Tout le monde est libre à ma fête; vous la première.

— Quoi ! c'est vous ! s'écria Arioline. Vous êtes donc le seigneur....

— Le faux-monnayeur que vous connaissez. Je m'amuse à traiter grandement jusqu'au jour où cela finira. Comment trouvez-vous ma fête?

— Délicieuse, répondit Arioline un peu remise. Vous seul, monsieur, ne semblez pas vous y plaire beaucoup.

— Je m'y ennuie à périr. J'ai balancé si je ne mettrais pas le feu à tout ceci pour avoir une émotion nouvelle.

— Grand Dieu !

— Rassurez-vous, j'ai renoncé à mon projet. Je m'ennuierai tout simplement.

— Vous ne prenez donc du goût à rien?

— A rien. Excepté pourtant à vous voir, ajouta galamment le jeune homme.

— Vous faites tant d'heureux.

— C'est pour cela peut-être que je ne le suis pas.

— Le mystère vous plaît cependant.

— Je m'en lasse. Croiriez-vous que tous ces gens qui sont ici ne sont guère plus contents que moi ; rien ne leur manque, n'est-ce pas? Le bal, la table, le jeu, le spectacle, les vins ; eh bien ! ils donneraient tout cela pour savoir le nom de celui qui les traite si bien. Cette pensée les tourmente ; et elle suffit pour gâter leur bonheur. Il n'y a pas de bonheur.

— Si vous tâchiez d'avoir de l'orgueil.

— De l'orgueil ! Tenez, madame, regardez là-bas : il y a dans ce pavillon des descendants des meilleures familles de la Bretagne. Dites-moi quel est le plus ivre d'eux tous ? Autour de ces

tables de jeu j'aperçois tout ce que la Provence et le Dauphiné ont de plus fiers gentilshommes; ne dirait-on pas des pirates aux passions basses qui tiraillent leurs visages? Dans ce carrefour, savez-vous quels sont ces cavaliers indécents qui dansent avec un dévergondage à scandaliser des dragons? Des descendants d'anciens croisés, frères d'armes de Godefroy de Bouillon. Ces jeunes gens, couvées de libertins cachés dans les charmilles, gazouillant des grossièretés sur les épaules de ces femmes, ce sont des conseillers au parlement, des chevaliers de Malte. Ne voudriez-vous pas que j'eusse l'orgueil d'être autant qu'eux, celui de les imiter? D'ailleurs, je suis noble par ma naissance. Il n'est pas un d'eux à qui je ne fisse renier pour quelques poignées d'or, et je suis en mesure de les contenter, leurs aïeux et leurs titres.

— C'est vrai, dit Arioline, qui ne s'attendait pas à cette leçon de philosophie pratique, au fond d'un bosquet de sureau, en tête-à-tête avec un jeune homme.

— Vous me trouvez bien sévère, n'est-ce pas? reprit-il. Je veux essayer de dérider votre joli front. Votre amant a-t-il un équipage?

— Hélas! non, monsieur, jusqu'ici.

— C'est donc à moi, votre meilleur ami après lui, à vous en offrir un. L'aimez-vous rose avec deux chevaux différents, à panneaux dorés et à roues à soleil?

— Vous plaisantez, monsieur.

— Il sera demain à votre petite porte du faubourg. Pensez à moi quand il vous promènera à travers Paris.

— Quel généreux seigneur vous êtes!

— L'équipage sans la livrée, c'est le diamant sans la monture. Je vous prie de vous servir de trois domestiques de mon choix, l'un Indien, l'autre noir, le troisième oriental.

— C'est un rêve. Mais, monsieur....

— Vous aimeriez sans doute avoir un petit jardin, comme but de promenade, avouez-le. C'est la mode aujourd'hui. Nous avons Auteuil, Boulogne, Vincennes, choisissez: dites votre goût.

— Vincennes! j'y ai une amie. Vous voyez, monsieur, que j'entre dans la plaisanterie.

— Et maintenant, madame, dites-moi....

— Ce que je vous donnerai en échange, n'est-ce pas, monsieur?

— Pas encore, madame. Faits-moi connaître ce qui est dans le secret le plus caché de vos désirs. Les satisfaire n'est rien, les deviner tous est impossible. Je n'ai pas assez d'esprit.

— Quel homme charmant! pensa Arioline, à qui la dernière proposition du faux-monnayeur rappela, et il était temps, et les Indes tout à fait oubliées, et le comte de Faab, un peu dans les Indes. Vraiment! mais vous êtes donc le fils d'une fée, pour obtenir, sans obstacle, sans restriction, tout ce que vous souhaitez, ou plutôt tout ce que les autres souhaitent.

— Non, madame, mais vous êtes mon associée dans la fabrication de la fausse monnaie. Je vous devrais des comptes, à la rigueur, mais vous prenez sans compter. C'est encore généreux de votre part. Voyons, mon associée, que souhaitez-vous? Seulement ne me demandez pas d'être reine.

— Et voilà précisément ce que je veux, répondit Arioline du ton de la plus parfaite conviction, racontant ensuite au faux-monnayeur les projets de conquête et les espoirs de royauté de son amant, le comte de Faab. La confidence n'offrait aucun danger; un faux-monnayeur ne compromet personne.

— Franchement, madame, si le projet n'est pas impossible à réaliser, il ne promet pas, même après la réussite, d'être d'un immense avantage pour vous. Quelle royauté vaut la vôtre? La plus jolie femme de Paris, ou une des plus jolies, — ne m'interrompez pas pour si peu; — la plus en vogue parmi la jeune société, la plus aimable! que trouveriez-vous sur un trône, que vous n'ayez déjà autour de vous? Des sujets? Et qui n'est pas le vôtre? Du plaisir? Quel vœu formez-vous qui ne soit aussitôt accompli? Et quitter Paris! Paris, madame! Mais il n'y a pas de royanme, d'empire, fût-ce celui du Mogol, qui vaille Paris, pour une femme jolie et jeune comme vous.

— J'ai bien pensé à ce que vous me dites là, monsieur, répondit Arioline; mais j'avais besoin d'être convaincue par les raisons d'un autre. D'ailleurs, ma position, quoi que vous en disiez, n'est pas aussi brillante que vous la dépeignez. J'ai tiré plus d'une fois le diable par la queue.

— Mais, maintenant, votre position est changée.

— Sans doute, sans doute, répondit Arioline, grâce à vous.

— Grâce à vos charmes, madame ! Ainsi vous ne partirez pas? Vous nous restez ?

La main d'Arioline était abandonnée à celle du faux-monnayeur.

— Ah ! voilà le chapitre des conditions, monsieur. Je tremble.

— Je n'en ai qu'une à poser, madame.

— Pauvre comte de Faab ! pensa Arioline. Et quelle est enfin cette condition, monsieur?

Arioline regardait les divines images de son éventail peintes par le célèbre Audran, avec les figures par Watteau.

— Vous l'accepterez, j'en suis sûr. Vous posséderez, madame, tout ce qu'il est humainement possible de se procurer sur la terre, à prix d'argent, à la condition, madame, que vous ne serez pas ma maîtresse.

Et le faux-monnayeur sortit du bosquet et disparut.

— Ah ! pour le coup ! dit Arioline, en se levant et ne sachant trop que penser de la condition, la chose est étrange! Quel homme extraordinaire ! Mais il est plein de bizarreries ! C'est qu'il est beau aussi ! Quel sang-froid dans la richesse ! Son esprit me plaît, m'enchante; je suis bouleversée; il m'a surprise. Je l'aime, je crois; ne pas vouloir que je sois sa maîtresse ! mais c'est de l'ironie, et presque de l'impertinence; m'enrichir pour cela !... Il ne peut pas m'empêcher de le trouver bien, après tout ; il est fort bien, admirablement bien ! Eh ! mais, j'en suis amoureuse, je le sens; cela me prend toujours ainsi ; et pourquoi pas sa maîtresse ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Ah ! monsieur le comte de Faab, où êtes-vous? où êtes-vous?

X.

Au moment où le jeune faux-monnayeur s'était évadé du bosquet de sureau, un homme l'avait arrêté soudainement, et lui avait parlé ainsi :

— Vous êtes un infâme, un homme sans principes, un athée, un démon ! Que faites-vous ici !

— Mon père, je me distrais.

— Nous ne sommes pas au monde pour nous distraire; prendriez-vous un passage d'expiation pour un théâtre? O fils coupable ! vous oubliez Dieu dans votre vie, et il vous oubliera

dans votre mort. Quelles sont vos bonnes œuvres? On ne vous voit jamais à l'église.

— Je ne crois pas à l'église.

— Vous ne croyez pas à l'église! et à quoi croyez-vous donc?

— A l'ennui qui est au ciel et sur la terre.

— Vous vous ennuyez, parce que vous n'essayez pas de bien faire, de soulager les pauvres, de visiter les prisonniers, de conseiller les faibles.

— Mon père, ne m'obligez pas à vous rappeler que les faux-monnayeurs ne vont pas encore en paradis.

— Faux-monnayeur! avez-vous dit, faux-monnayeur! C'est vous qui l'êtes, qui jetez l'or comme du fumier, qui en habillez des prostituées et en enrichissez des voleurs. Cet or-là est faux; vous êtes un faux-monnayeur. Mais, moi, en quoi le suis-je? le bien que je fais est-il faux! Quand une femme a froid, quand un pauvre vieillard a faim, quand un enfant est malade, avec mon or, je réchauffe la femme, je nourris le vieillard, je guéris l'enfant. Ne sont-ils pas réellement chauffés et guéris? Faux-monnayeur! O raisonneur corrompu, et si cet or-là était faux, ne vaudrait-il pas mille et mille fois mieux encore que l'or pur avec lequel on ne vient au secours de personne. Quel profit ai-je jamais tiré pour moi-même de cet or? Je bois de l'eau, je me nourris de légumes secs, et dors sur le sable. Faux-monnayeur! Voyons, grand philosophe, Dieu me dira-t-il, au jour du jugement : Va aux enfers, toi qui as été la providence des malheureux, et vous, qui avez été le trésorier de tous les vices, allez au paradis! J'ai plus de confiance dans mes œuvres. Une dernière fois, mon fils, renoncez à cette vie de libertin, ou je cours nous dénoncer. On nous rouera en Grève : mais, moi, je monterai au ciel, avec la palme du martyre, et vous, vous serez précipité dans les flammes. Savez-vous pourquoi je n'ai pas cédé à cette pensée de dénonciation? Parce que, il faut l'avouer, vous êtes un habile artiste dans notre art, et qu'il m'est impossible de me passer de votre adresse. Il me faut un million, et je manque de fonds. J'ai besoin d'imiter les quadruples d'Espagne: voyez si vous êtes capable d'en fabriquer trois cent mille semblables à celle-ci?

— Dans trois jours, vous en aurez dix mille exactement pareilles, mon père.

— A ce prix vous pouvez vous sauver, mon fils, et racheter aux yeux de Dieu une partie de vos énormes péchés; car j'ai destiné ce million à la fondation d'un hospice en faveur des vieux prêtres malheureux.

— Mon père, le cordon des quadruples sera difficile à imiter!

— Crois-tu, petit?

— L'or est bien ductile aussi!

— C'est mon affaire, mignon; occupe-toi de l'empreinte.

— L'exergue est presque inimitable.

— Ne dis pas cela, mon oiseau; tu me fais trembler!

— Cependant je réussirai.

— Dieu soit béni! adieu : je t'attends là-bas.

Et le vieux faux-monnayeur quitta son fils sans jeter les yeux autour de lui, de peur de se damner au milieu de tant de bras nus et d'écharpes flottantes. Quand il fut dehors, il fit le signe de la croix.

Il gagna Reuilly; c'est par Reuilly que, de caves en caves, qui existent encore, on s'introduisait dans le souterrain occupé par les faux-monnayeurs dont l'atelier principal était en partie sous la rue de la Cerisaie.

XI.

Quoique façonné à l'indulgence des amants parisiens pour leurs maîtresses, Faab s'inquiéta beaucoup des dépenses excessives dans lesquelles se jeta tout à coup Arioline. Nul mieux que lui ne savait ses ressources. Puisque ce n'était pas lui qui lui avait fait cadeau d'un équipage, d'un jardin à Vincennes, d'un mobilier de duchesse, qui pouvait-ce être? A ne plus en douter, l'infidélité était commise ou bien près d'avoir lieu. Dure réflexion pour le comte! car il avait fini par s'attacher sérieusement à Arioline, à son caractère mutin, à ses caprices, à ses défauts même. Les mauvaises qualités ont tant de prise sur l'esprit des jeunes gens! Elle était si magnifique dans ses colères! D'ailleurs Faab avait contracté l'habitude de vivre avec elle, et, on le sait, le mariage n'est rien à côté d'un nœud serré peu à peu par l'habitude d'être en communauté d'existence avec les femmes du genre d'Arioline. Ce sont des fées. On demande, de nos jours, le divorce pour les personnes mariées;

c'est quelque chose : mais le divorce en faveur de celles qui ne le sont pas, qui le proclamera ?

Cependant Faab recourut à un moyen fort naturel pour sortir de la position à la fois difficile et affligeante où il se trouvait

Un soir qu'Arioline donnait une dernière main à sa toilette pour aller à l'Opéra, Faab entra dans le boudoir, et après s'être assis dans une demi-bergère, et avoir regardé longtemps le bout de ses souliers, les pointes de son habit, et les cordons de sa culotte, ainsi que font les gens embarrassés de leur personne, il dit à Arioline :

— C'est arrêté, je pars dans trois jours pour le Havre.

— Pour le Havre! comte.

Arioline se plaça une mouche au coin des lèvres.

— Je m'y embarquerai pour Malte.

— Vous allez à Malte rejoindre vos compagnons! Mais nous sommes en hiver; et vous aviez renvoyé votre expédition au commencement du printemps, il me semble ?

— J'ai modifié mes projets. La surprise de notre débarquement sera plus grande, plus effective, en abordant dans une saison mauvaise.

— Mais vous ne m'aviez pas prévenue de cela? dit Arioline, les bras en l'air pour faire descendre le sang et avoir les mains pâles.

— Vous ne me dites pas tout, vous, non plus, Arioline.

— Je vous tais, mon ami, les choses indifférentes.

— Et moi aussi, Arioline.

— Votre départ ne saurait m'être indifférent, comte.

La maîtresse du comte essayait, en minaudant, de fixer une rose au bord de l'oreille.

— Aussi viens-je vous demander, mon amie, si vous persistez toujours à m'accompagner ?

— Vous choisissez, permettez-moi de vous le dire, un mauvais moment.

— Vous ne répondez pas à ma question.

— Vous devenez exigeant, comte.

— Je le suis moins que jamais, car je vous propose le choix de me suivre aux Indes ou de rester à Paris.

— Avez-vous bien pesé votre résolution, mon ami ?

— Le doute est étrange de votre part.

— On dit, mon ami, — passez-moi ces épingles, — que le pays est malsain, qu'il est plein de tigres et insupportable à cause des mouches. On y perd vite les dents.

— Je vois que vous n'avez plus l'ambition d'être reine. C'est une coquetterie à laquelle je ne m'attendais pas.

— Savez-vous, comte, que nos sujets ne seraient pas fort beaux. Des hommes jaunes comme des coings, ne sachant pas un mot de français. Et d'ailleurs, qui me ferait là-bas mes robes et mes chapeaux? On n'y trouve pas non plus de cordonniers, puisque les gens y vont pieds-nus.

— Vos remarques, Arioline, arrivent tard, et si je les interprète bien, elles signifient que vous renoncez tout à fait à partager ma bonne ou ma mauvaise fortune.

— Non pas tout à fait, comte, vous me jugez mal. Agissons sensément. — Donnez-moi ce flacon. — Partez le premier. Achevez votre expédition, établissez-vous dans le pays et envoyez moi ensuite chercher. — Tendez-moi cette boîte à poudre. — Une femme serait d'abord pour vous un embarras; vous n'avez pas compté sur mon bras pour participer à votre conquête?

— Ainsi donc, madame, je partirai seul! Soit : je vous comprends. C'est votre bon plaisir. Je n'ai aucun droit pour le contrarier. Si j'avais des droits, je n'en userais pas plus cette fois que je n'en aurais usé précédemment dans beaucoup d'autres occasions.

— De quelles occasions parlez-vous?

Faab s'était levé d'impatience. Son dépit l'empêchait de demeurer froidement en place.

— De beaucoup d'occasions, répliqua-t-il en serrant avec vivacité la poignée de son épée. J'ai trop de dignité pour vous les rappeler.

— Entre nous, comte, la dignité est un faux prétexte. Parlez! Mais parlez donc! Vous ai-je été infidèle?

— Vous le savez, madame ; et cela vous regarde autant que moi. Si je vous interrogais sur les sources où vous avez puisé pour alimenter si pompeusement votre coquetterie, vous mentiriez. Et c'est trop descendre pour si peu.

— Je ne mentirais pas, je vous assure.

— Quelle bourse désintéressée s'est donc ouverte à vos envies ruineuses? Qu'avez-vous donné en échange de ces nouveaux

meubles que je rougirais d'effleurer, de votre équipage où je n'ai jamais pris place, et de cette propriété que vous possédez dans le bois de Vincennes ?

— Ah ! vous avez de la jalousie, vous aussi, comte ?

— J'ai de la délicatesse, madame.

— C'est différent. Ce que j'ai donné ? Mais, rien.

— Vous êtes trop jolie pour cela, madame.

— Ah ! vous ne me croyez pas, comte ! eh bien, voyez le cas que je fais de ces meubles.

Prenant l'épée de Faab, Arioline cassa, tant avec la poignée qu'avec la lame, glaces, porcelaines de Chine, carreaux ; elle perça et lacéra ensuite les fauteuils, les rideaux, les tentures, le tapis et tous les tissus de son délicieux ameublement.

Rendant l'épée au comte, elle lui dit ensuite :

— Êtes-vous convaincu, monsieur ?

— Déchirer n'est pas prouver, répliqua le comte. Demain vous réparerez les dégâts ; un plus beau meuble remplacera celui que vous avez anéanti. Vous aurez eu une occasion charmante de le renouveler.

— Puisque telle est votre opinion, comte, rompons pour jamais. Je suis chez vous, c'est vrai, mais donnez-moi une demi-heure pour en sortir. C'est le temps nécessaire pour emporter mes robes. Reprenez vos bijoux.

— C'est moi qui m'en vais, s'écria le comte bouleversé. Ici tout vous appartient. Si, comme vous l'avez dit un jour, quand on renvoie ses domestiques on les paie, quand on congédie ses amants on ne les avilit pas. Adieu, madame !

Plein d'une colère concentrée mais digne, le comte sortit en courant ; il tira violemment la porte du boudoir sur lui.

Mais au lieu de descendre dans la rue avec la même précipitation, quand le comte fut dans la dernière pièce, il se sentit si faible et si découragé qu'il tomba dans un fauteuil et y resta. La pièce n'était éclairée que par un seul flambeau qui jetait ses dernières lueurs. Il se prit à réfléchir dans l'obscurité.

Il était depuis environ une heure enfoncé dans ses tristes méditations, quand il entendit la porte de l'appartement s'ouvrir et se refermer avec une précaution suspecte. Et que vit-il ? Un homme entrer par la porte qui s'était ouverte, et à la porte opposée paraître Arioline.

Faab mit brusquement la main à son épée ; puis il sourit et retomba dans son coin.

Mais dès qu'il fut sûr que l'homme introduit était enfermé avec Arioline, il alla silencieusement de pièce en pièce jusqu'au boudoir. Là il s'arrêta, retint son haleine, et il écouta.

Il entendit ce dialogue :

— Est-il parti?

— Oui, et pour toujours !

— J'aurais dû le deviner à vos larmes, madame ! Vous l'aimiez donc beaucoup?

— Et je l'aimerai toujours.

— Oui, pendant l'éternité de la semaine.

— Le fat ! pensa le comte. Et je ne me vengerais pas !

— Tout bien considéré, ajouta l'interlocuteur d'Arioline, vous avez pris une sage résolution ; ce jeune homme eût fini par me compromettre.

— Que dit-il ? murmura Faab.

L'autre poursuivit :

— C'est que cela va mal. On nous poursuit sans relâche ; il y a redoublement de surveillance.

— Quel est donc cet homme? se demanda le comte.

— En venant ici, j'ai rencontré dans le fauboug Saint-Antoine, reprit celui que Faab écoutait, des hommes à la démarche sinistre. Là quantité de quadruples que nous avons émises a exaspéré la police. C'est mon père, avec sa dévotion, qui m'a obligé à en fabriquer en si grand nombre. Nous avons, je crois, comblé la mesure.

— Un faux-monnayeur ! se dit le comte, ah ! voilà donc cet amant si magnifique, je le connais ; je le tiens !

Le faux-monnayeur continua :

— Nous serons obligés, j'en ai peur, de ne pas fabriquer pendant deux mois au moins ; c'est long : mais vos dépenses, madame, n'en souffriront pas. Savez-vous que vous allez bien ! cent mille livres dans un mois ! en voilà encore cinquante mille en trois petits sacs. Ne les mettez pas en circulation tout de suite. Il y aurait de l'imprudence.

— Soyez sans crainte, dit Arioline en renfermant les quadruples dans son secrétaire, et en poussant un soupir qui attestait la douleur qu'elle éprouvait encore de sa rupture avec Faab.

— Maintenant, allons nous ennuyer à l'Opéra, dit le faux-monnayeur. Vous êtes ravissante avec cette nouvelle toilette; souffrez que je vous en témoigne mon admiration.

Faab crut entendre le bruit d'un baiser.

Sa rage l'aveugla, il sortit, mais sans s'arrêter cette fois; il marcha devant lui, il courut plutôt; une heure après, il se répétait avec une satisfaction terrible : Je suis vengé!

XII.

. . . . . .

— Savez-vous ce que vous avez fait? disait Aroline au comte renversé de surprise, dans le boudoir où la veille il avait été acteur dans une si violente scène.

— Je me suis vengé.

— Vengé! dites-vous? Vous vous êtes dénoncé vous-même à la police.

— Moi!

— Oui, vous! car moi et vous sommes les complices de ces faux-monnayeurs. On les arrêtera, et nous serons arrêtés; on les jugera, et nous serons jugés; on les rouera, et nous serons roués.

— Grand Dieu! je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre : tout l'or que je vous ai donné pour envoyer à vos compagnons qui vous attendent à Malte, tout l'or que nous avons dépensé, tout l'or que vous m'avez reproché hier, venait de ces faux-monnayeurs. Nous sommes leurs complices, vous dis-je.

— Et vous ne m'avez pas averti!

— Je vous aimais tant, Faab! que je n'ai pas mesuré la profondeur du danger qu'il y avait à vous aider avec de tels moyens. Je voulais vous voir réussir. Qui prévoyait une dénonciation, et de vous?

— Mourir comme un faux-monnayeur, moi, comte de Faab! infamie!

— Je mourrai avec vous, comte. Vous me donniez la moitié d'un trône; je veux la moitié de votre échafaud.

— Adieu la gloire! adieu l'immortalité! s'écria le comte.

— Adieu les bals cet hiver! adieu mon joli boudoir! adieu tout! s'écriait de son côté Arioline.

— Vous êtes des maladroits de vous désoler ainsi, dit une voix qui se jeta tout à coup au milieu du funèbre dialogue de Faab et d'Arioline. Nous ne sommes pas même ruinés, dit le faux-monnayeur, car c'était lui qui venait de s'introduire dans le boudoir. Je vous remercie d'abord, madame, de m'avoir fait prévenir. Les écluses sont lâchées ; la maréchaussée ne trouvera que de l'eau dans nos ateliers souterrains. Quant à nous tous, mes ouvriers, mon père, moi, vous, madame, et vous, monsieur le comte, on ne touchera pas à un seul de nos cheveux. Sachez quels sont nos complices. Voilà leurs noms, voilà leurs titres : des marquis, des comtes comme vous, deux ducs, un prince. Leurs têtes répondent des nôtres. On ne conduit pas encore la noblesse en Grève. C'est là mon ouvrage. Est-ce que je ne prévoyais pas que je serais trahi un jour ? Mes précautions étaient bien prises!

Arioline et Faab se regardèrent comme on ne se regarde pas deux fois dans la vie.

Et ce que le faux-monnayeur avait dit se réalisa.

On ne poursuivit personne ; le procès fut étouffé. Qui aurait osé mettre en jugement plusieurs familles de la première noblesse de France ?

LÉON GOZLAN.

LES

DÉVOTIONS POLITIQUES

DE M. GUIZOT.

M. Guizot, l'ancien ministre, vient de se faire prédicateur, ou plutôt M. Guizot, forcément retiré du pouvoir, se *refait* prédicateur, car dans cette parole acerbe, violente, morose, atrabilaire, rarement émue, il y a toujours eu quelque chose du huguenot qui prêche dans sa chaire. M. Guizot, c'est le farouche Mac-Briar, dans *les Puritains*, qui avance l'horloge d'une heure pour mieux imiter Josué; seulement M. Guizot n'avance pas l'aiguille, il la pousse en arrière; il nous veut ramener violemment aux guerres de religion, mères des guerres civiles. Qui nous eût dit cependant que nous étions encore si près de ces beaux jours de Saurin se battant contre Bossuet?

Tout d'un coup donc, l'autre jour, nous étions dans une paix profonde, quand M. Guizot a jeté sur la société tout entière son anathème huguenot, sa foudre prétendue réformée. M. Guizot, qui déplore *l'état actuel des âmes*, remonte de très-haut dans ces discussions théologico-politiques : « Au commencement du » monde, dit M. Guizot, il y avait le bien et le mal, l'amour et » la haine. Après s'être aimés et haïs bien longtemps dans une » mesure à peu près égale, et sans qu'on puisse savoir si le mal » l'emportait sur le bien, ou si le bien l'emportait sur le mal, il » arriva enfin, après tant de mille années que dure le monde, » que l'amour l'emporta sur la haine, sans que pour cela le mal » l'emportât sur le bien. » Ce problème difficile, qui semblait » séparer ce que Dieu avait si bien uni, à savoir l'amour et le

bien, la haine et le mal, fut résolu cependant, toujours selon M. Guizot, par ce terrible XVIIIe siècle, si violemment accusé par quelques sages, et que plus d'une bonne tête politique, parmi lesquelles on peut compter M. de Talleyrand, et même le roi Louis-Philippe, s'obstine encore à regarder comme le roi des siècles, le siècle juste, actif, intelligent, libérateur. Donc, selon M. Guizot, le XVIIIe siècle, ne sachant plus que faire, se mit à aimer les hommes sans leur faire le bien; l'homme devint, dans ce siècle, la divinité présente, l'idole défendue, le veau d'or condamné par Moïse. A force de briser les croyances et les adorations passées, le XVIIIe siècle ne pouvant plus adorer que l'homme, se mit à adorer l'homme exclusivement à toute autre image faite à l'image de Dieu; dans cet embarras des divinités présentes, on eût adoré M. Guizot lui-même (*præsens Divus habebitur*), si M. Guizot fût venu au monde quarante ans plus tôt. Oui, mais tout en adorant M. Guizot, le siècle passé, qui avait ses instants de méfiance envers les dieux nouveaux, eût ri au nez de son dieu nouveau, si le dieu lui eût expliqué sérieusement sa théorie *de l'état des âmes,* sa découverte de l'homme adoré par l'homme, indépendamment de toute notion du juste et de l'injuste, du vrai ou du faux, du bien ou du mal. — *Tu es homme, donc je t'adore! — Je suis homme, donc il faut que tu m'adores!*

Homo sum et nihil humani à me alienum puto!

Rends-moi tous les droits des hommes, prête-moi ton autel, que je m'y installe; encense-moi, je te casserai l'encensoir sur le nez à mon tour! Ainsi s'explique M. Guizot. Mais à quoi pense donc M. Guizot? Il vient de faire, sans le vouloir, à propos de nos âmes, l'histoire des doctrinaires, de l'ancien *Globe* et de l'ancienne *Revue Française,* laquelle ressuscite tout exprès pour mettre à notre portée ces belles découvertes.

Pour nous, simples mortels, non encore adorés, nous avons beau descendre dans le profond abîme de nos âmes, nous ne voyons pas qu'il faille trop accuser le siècle passé d'avoir *porté beaucoup d'affection* aux hommes, *de leur avoir voulu beaucoup de bien!* Messieurs les encyclopédistes étaient certes bien les maîtres de s'aimer entre eux : Béranger l'a dit quelque part avant M. Guizot :

Dieu lui-même
Ordonne qu'on s'aime.

Ces messieurs s'aimaient et s'encensaient exclusivement les uns les autres, tout comme font de nos jours messieurs de la doctrine. Voltaire n'aimait pas Diderot plus sincèrement que M. Guizot n'aime M. Duchâtel ; d'Alembert ne voulait pas *plus de bien* à Grimm que M. Duchâtel n'en veut à M. Guizot ; cependant tout cet amour n'empêchait pas ces illustres et bienveillants messieurs de se haïr de temps à autre, et de faire bande à part, comme faisait Jean-Jacques Rousseau autrefois, comme fait M. Royer-Collard à présent. Que de fois ont-ils oublié le reste de la chanson que chante aujourd'hui M. Guizot après Béranger :

Je vous le dis, en vérité,
Sauvez-vous par la charité !

Et voyez cependant où était le grand danger de tout cet amour des hommes pour les hommes ! A force de s'entr'aimer et de se voir de près, nous dit M. Guizot, tous ces gens-là ont fini par ne plus haïr le mal. Ils se regardaient entre eux et ils étaient guéris de leur passion pour la vertu. L'homme étant leur divinité, ils avaient divinisé naturellement toutes les passions de leur Dieu. Ils disaient, comme Rousseau, *l'homme est né bon,* et ils partaient de là pour s'embrasser les uns les autres. Il y en avait bien certes quelques-uns qui *s'embrassaient pour s'étouffer ;* il y en avait d'autres dans le nombre, des moins avancés, qui aimaient les femmes jeunes et belles, témoin Mirabeau, celui-là qui a résumé dans sa personne tous les vices, toutes les vertus, toutes les fureurs, tous les envahissements, toutes les conquêtes du siècle passé ; pourvu que l'on s'embrassât, l'on ne tenait pas compte des morsures. Mais pour ce qui regarde Mirabeau, son amour pour les femmes comptait à Mirabean comme s'il n'eût aimé que les hommes ; seulement on plaignait son erreur, et pour le corriger, on le jetait dans les cachots du fort Joux ou du donjon de Vincennes. Vous savez comment Mirabeau, *l'ami des femmes,* traitait M. le marquis de Mirabeau, son honorable père, *l'ami des hommes.* Voilà un *ami* dont les hommes devaient être bien fiers ! Quel noble cœur ! quel dévouement !

quelle emphase! Le XVIIIe siècle aimait tant les hommes, en effet, qu'il a créé la secte philosophique la plus odieuse et la plus ridicule qu'on ait imaginée, même en France, ce pays des sectes et des paradoxes : nous voulons parler des *philanthropes;* ce nom-là est devenu de nos jours une injure, et à bon droit! Qu'est-ce, en effet, que la *philanthropie*, si la philanthropie n'est pas la charité chrétienne, c'est-à-dire la seule charité possible? Et qu'il faut plaindre les grands philosophes qui ont cru que le bon sens de la France chrétienne ne rétablirait pas dans tous ses droits, ce mot si plein de pitié, de piété, de reconnaissance et d'amour : *la charité*, douce parole trouvée par notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui manque à toutes les langues de l'antiquité païenne et qui les vaut toutes à elle seule! Aimer les hommes sans charité! est-ce ainsi que l'entend M. Guizot? est-ce là ce qu'il veut dire quand il nous parle, avec cette rare complaisance, de cette philanthropie banale séparée du bien et de la vertu? En ce cas-là il était bien facile de s'expliquer et de nous dire, ce qui est vrai, à savoir que : *la philanthropie,* c'est-à-dire la fausse pitié humaine, la sensibilité qui ne va pas au delà des sens, fut à la vérité une des plaies du XVIIIe siècle; et cela dit, il fallait rendre cette justice au XVIIIe siècle, qu'il s'était passé très-fort même de la charité qu'il n'avait plus; qu'il l'avait remplacée par le courage et par l'abnégation, si bien qu'après avoir tout épuisé, il s'était précipité sans se plaindre dans ce profond et sanglant abîme des révolutions que la philanthropie lui avait creusé.

M. Guizot a donc grand tort de se mettre ainsi à exploiter des mots vagues qu'il faut commenter avec toutes sortes de peines et d'efforts; son idée n'y gagne qu'une certaine obscurité sans profondeur et dont on devine tout de suite le secret. Le vrai philosophe ne se cache pas à l'ombre de certains mots de convention, mais, au contraire, il illumine, tant qu'il peut, sa parole, afin que l'éclat de sa parole rejaillisse sur l'idée. Une telle déclamation, nous prenons le nom *déclamation* en bonne part, à propos de la liberté, de la moralité, de la philanthropie du siècle de Voltaire et de Montesquieu, nous l'aurions acceptée très-volontiers; mais une théorie nébuleuse et mal faite, à propos du mal introduit dans l'amour que les hommes se portent entre eux, à quoi bon, je vous prie, et quelles conséquences

tant soit peu utiles et immédiates prétendez-vous en tirer?

En vain cherchons-nous les conclusions de M. Guizot dans ce pathos sentimental à propos de l'amour que l'homme porte à l'homme et de l'admiration engendrée par cet amour; mais si la conclusion manque, en revanche le développement abonde. L'homme, dit M. Guizot, s'admire parce qu'il s'aime; il s'aime parce qu'il s'admire; il ne s'est jamais plus admiré qu'au XVIIIe siècle, et en effet il était admirable, tant il était grand parmi les ruines qu'il avait amoncelées. Que M. Guizot y prenne garde: son admiration pour l'homme qui brise toutes choses, il la devrait réserver pour l'homme qui fonde! L'homme n'est pas grand parce qu'il se sera élevé sur les débris des palais et des temples; il peut faire peur sur un pareil piédestal, mais personne ne le doit admirer, M. Guizot moins que personne. Et en effet, croyez-vous donc que le siècle qui détruisait la croyance et l'autorité, qui renversait l'autel, qui sapait le trône jusqu'en ses fondements, se trouvait au fond de tous ces désordres essentiellement admirable? Pensez-vous, de bonne foi, que cette société française qui s'égorgeait de ses propres mains, dont la moitié sanglante et souillée était occupée à traîner l'autre moitié tremblante et pâle sur l'échafaud, dût se trouver bien digne d'amour? Pour notre part, nous ne le pensons guère; ce siècle était trop intelligent pour ne pas comprendre qu'il allait à sa ruine, et en ce cas il devait se mépriser lui-même; cette société-là était trop habile pour ne pas se trouver atroce ou hideuse, si lâche qu'elle était et ainsi tachée de sang! Le moment était donc très-mal pris pour s'adorer, comme vous dites, les uns les autres! La belle chose à voir, les bourreaux à genoux devant les victimes, pendant que les victimes sont à genoux devant les bourreaux! J'aime mieux M. Orgon à genoux devant Tartufe et réciproquement; ces deux-là font rire: les autres, ainsi agenouillés dans un amour stupide, feraient horreur.

Non, le XVIIIe siècle ne s'est pas livré si fort que vous dites à sa propre idolâtrie. Il n'a eu le temps ni la volonté de rien adorer, pas même lui-même. Il se hâtait trop de briser toutes choses sur son passage, pour qu'il voulût perdre son temps à se bâtir un éphémère petit autel à son usage. Que si vous voulez que nous soyons prévoyants à la façon de ce siècle, vous choisissez mal vos exemples de prévoyance; la seule excuse des emportements

sans fin du XVIIIe siècle, c'est qu'il n'avait rien prévu, c'est qu'il allait à son but au hasard et sans savoir où il allait. Le XVIIIe siècle s'abandonner à la prévoyance ! que vous dites ! Le XVIIIe siècle, dansson amour pour lui-même, être inquiet pour l'avenir ! Vous le connaissez bien mal. Il était comme un beau gentilhomme, jeune, spirituel, fringant et riche, qui s'en va le nez au vent dans les sentiers les plus difficiles de la vie, heureux et fier de rencontrer des obstacles, et qui ne prévoit ni la misère ni la mort. — Le XVIIIe siècle prévoyant ! inquiet de l'avenir ! Mais vous n'y songez guère ! S'il eût été prévoyant, il faudrait le maudire de s'être trop hâté ! S'il eût pu deviner l'avenir, il faudrait le maudire pour l'avoir fait à ce point-là sombre et sanglant. — L'histoire sera plus juste que les contemporains pour ce beau siècle plein de grandes idées, de passions généreuses, de nobles instincts, et à qui il n'a manqué, pour réaliser entièrement et sans danger les grandes idées qui fermentaient dans son sein, que de savoir les modérer.

Dans cette dissertation sur *l'état des âmes,* et pendant qu'il est en train de faire des anachronismes, M. Guizot prête à Danton un mot qui conviendrait tout au plus à Bonaparte : — *J'ai été porté au ministère par un boulet de canon,* disait Danton à M. de Talleyrand, qui le voyait au ministère de la justice ! Voilà du moins ce que raconte M. Guizot; mais cependant M. de Talleyrand était en Angleterre, quand cet horrible Danton était ministre de la justice encore ; mais M. de Talleyrand, qui n'est revenu de son exil que plus tard, avait trop de bon sens pour se fier à la justice d'un ministre de la justice comme Danton. Le mot n'a donc pu être dit à M. de Talleyrand, qui ne parlait pas politique avec de pareils bonnets rouges. Le mot n'a même pas été dit par Danton, car cet homme savait très-bien que les boulets de canon ne portent pas si loin des hommes comme lui. Un boulet de canon, c'est la monture d'un homme comme Bonaparte ; quant à Danton, il était arrivé là en croupe derrière Robespierre et Marat. — *Post equitem sedet atra cura.*

Du règne de Louis XV et de la république, M. Guizot passe à l'empire. Sous l'empire, on aimait, ce me semble, un peu moins les hommes. On les envoyait chaque jour, sans remords, à cette boucherie glorieuse, qui a fait de la France un si grand colosse aux pieds d'argile. Nous avons été intelligents, actifs, braves,

obéissants, dévoués outre mesure à nos maîtres; mais nous en avons été très-peu aimés. Nous avons sacrifié à notre grandeur éphémère nos corps et nos âmes. — Dans quel état étaient nos âmes en 1815? Dans quel état étaient nos corps? Certes, à voir de pareils résultats de tant de luttes acharnées, de tant d'efforts glorieux et inutiles, de tant d'espérances lointaines ou présentes, il nous a bien fallu nous replier sur nous-mêmes, et nous demander enfin où donc s'arrêteraient tant de sacrifices inutiles? A moins de nous laisser engloutir dans l'abîme de Waterloo, il fallait bien nous défendre enfin nous-mêmes, sans attendre que l'empereur, cette épée brisée, nous vînt en aide. Il fallait bien rentrer quelque peu dans la vérité, dans la réalité bourgeoise. — Et voilà ce qu'a fait la France, cette âme que vous dites malade d'un mal incurable: elle s'est sauvée par le bon sens en 1815, comme elle s'était sauvée en 89 par l'enthousiasme; elle a reconstruit lentement et vigoureusement ce qu'elle avait eu tort de détruire dans son noble passé; elle a songé enfin à son corps et à son âme, en se donnant la paix, voilà pour le corps; en se donnant une charte, voilà pour l'âme; elle a appris ainsi et très-sérieusement cet état nouveau, étrange pour elle, la paix, la constitution; et quand enfin sont arrivés les jours de juillet, qu'a-t-elle fait, sinon accomplir son œuvre, sanctionner la charte, démontrer la liberté, prouver qu'elle avait une âme et une volonté fermes, soutenues par cinq cent mille soldats armés? Ce n'est donc pas le cas de couvrir votre tête de cendre, de prendre cette parole austère, et de crier comme ce fou à la prise de Jérusalem par Titus : — Malheur à Jérusalem! malheur à Jérusalem! Il est vrai que ce fou fut atteint le premier d'une pierre, qui le jeta parmi les morts, comme il s'écriait : *Malheur à moi!*

Oui, malheur à vous, qui ne voyez dans la société actuelle que le résultat calme et silencieux de la philanthropie du siècle passé! Malheur à ceux qui prennent le calme pour l'orage, le repos pour la lassitude, le désintéressement des esprits pour une révolution qui gronde! Malheur aux faux prophètes qui s'en vont criant : *Malheur!* au milieu d'une ville calme, d'une société occupée, d'un règne sauveur, d'une époque civilisatrice! Malheur aux fausses tristesses, aux fausses lamentations, aux fausses doléances, — c'est-à-dire, malheur à tout ce qui est

mensonge intéressé, — erreurs simulées, — désespoirs sans motifs, — prophéties menteuses ! Eh ! si on les écoutait, ces maussades misanthropes, où donc irait la société ? Quel trouble ne jetteraient-ils pas dans les affaires, dans les consciences, dans les âmes ? Prophètes de malheur, ils dérangeraient toutes choses, et le monde éperdu s'arrêterait épouvanté, comme il a fait en ces jours d'ignorance, quand toutes sortes de prédicateurs fanatiques lui prédisaient la fin du monde ! Laissons donc à leur mauvaise humeur ces orateurs chagrins qui veulent que le siècle s'arrête, uniquement pour leur prêter une oreille attentive. Laissons-les débiter dans les carrefours leurs prédications aux oisifs qui passent et qui les écoutent les mains dans les poches ; laissons-les se démener comme la Cassandre antique, prophète dépassé même par les malheurs qu'elle prédisait ; la société n'a pas de temps à perdre à écouter ces furibondes fadaises ; le devoir du monde, c'est le mouvement ; s'il s'arrête, le monde est perdu. La Providence est là derrière qui crie sans cesse, comme cette voix dans Bossuet : *Marche! marche!* Et enfin pour emprunter une parole à M. Guizot lui-même : *C'est Dieu qui mène le monde,* — et non pas les rhéteurs !

Et cependant, telle est cette rage de gourmander, que M. Guizot, non content de nier ces grands progrès de la société moderne, cette liberté définitivement conquise, ces luttes de chaque jour pour l'amélioration de tous, de ceux qui gouvernent et de ceux qui sont gouvernés, M. Guizot en vient encore à nous reprocher même le penchant qui nous porte à l'espérance, à la charité, à la croyance, ces trois blanches vertus théologales. Nous croyons en Dieu, il l'avoue, mais avec plus d'espérance que de crainte, et il se fâche (non pas Dieu, mais M. Guizot.) Nous avons laissé de côté le ricanement de Voltaire et toutes les frivoles licences des philosophes du siècle passé ; mais cette révolution est plutôt une révolution dans l'art et dans l'imagination que dans l'âme et dans l'esprit, et il s'emporte (M. Guizot !) Cependant, espérer, n'est-ce pas croire ? Qui dit un poëte chrétien, un artiste selon Michel-Ange ou Dante, n'est-ce pas déjà la foi chrétienne dans sa plus noble acception et la plus touchante ? Faut-il donc décourager tout un siècle qui revient de l'erreur, et le traiter avec ce dur fanatisme, convenable tout au plus avec les chrétiens primitifs ? Sommes-nous donc des soli-

taires ? Habitons-nous les déserts d'Orient ou d'Occident ? Sommes-nous gouvernés par les pères de l'église ou par la chambre des députés ? Vous convenez que le doute n'enivre plus personne, qu'il a perdu sa hardiesse sans frein, et vous vous plaignez encore, comme si Voltaire venait de publier *la Pucelle !* Allons, soyez juste, soyez calme ; envisagez quelque peu le bon côté des choses, donnez à la génération nouvelle le temps d'arriver ; ne regrettez pas, comme vous faites, cette philanthropie que vous accusiez tout à l'heure ; croyez un peu plus à la charité, fiez-vous un peu plus à la Providence ; ne vous contentez pas de crier à *l'égoïsme !* mais démontrez comment on aime ses semblables d'un amour juste, sincère, légitime, utile, bienfaisant ; rappelez-vous ce que dit l'écolier qui se noie :

> Eh ! mon ami, tire-moi du danger,
> Tu feras après ta harangue!

Tel est le discours que nous pourrions adresser à M. Guizot à notre tour. Si nous tenions à faire, nous aussi, de la rhétorique; nous pourrions aussi, à ce propos, — mais nous sommes plus justes pour M. Guizot qu'il n'est pour nous, — lui demander compte de ses jours de puissance, et comment il se fait qu'il ait contenu, tant qu'il a été au pouvoir, la secrète tristesse de son âme, l'éloquente émotion de son cœur ? Pourquoi il désespère aujourd'hui de cette même société dont il a été un instant l'un des maîtres tout-puissants et pleins de sécurité ? Nous lui demanderons aussi si quelque chose s'est dérangé dans le ciel, depuis que M. Guizot parle du haut de la chaire chrétienne ! si la société est moins morale que de son temps, quand il était ministre ? si la loi est moins observée ? l'émeute moins contenue ? si par hasard ce grand mot — *pardon !* que M. Guizot redoute à l'égal des plus grands malheurs, a brisé le trône, renversé l'autel, détruit le présent, anéanti l'avenir, s'il a tué le corps et l'âme des peuples ? Et si au contraire l'état de la société en France est au moins aussi calme que du temps où gouvernait M. Guizot, pourquoi donc, M. Guizot, ces gémissements intempestifs ? cette lamentation furibonde ? Et pourquoi donc entonner ainsi les lamentations des vieillards :

Super flumina Babylonis, illic stetimus et flevimus quùm recordaremur Sion !

Non, ce n'est pas là de la charité ; non, ce n'est même pas là de la politique : qui dit charité dit *espérance,* qui dit politique dit *prévoyance;* nous serions, en effet, comme vous dites, sur le revers de l'abîme, qu'il faudrait encore avoir le front serein et l'âme tranquille. L'état naturel des âmes, dans ce pays de France qui revient de tant de naufrages, c'est d'avoir l'espérance difficile ; de quel droit voudriez-vous, par des lamentations sans motifs, nous rendre l'espérance impossible? Ceci serait d'un mauvais citoyen, d'un politique imprévoyant. Ce serait agir tout au plus comme l'orateur chrétien dans la chaire chrétienne, et non pas en loyal député à la tribune politique. Je permets à Bourdaloue de s'écrier : — *L'éternité commence !* Je permets au terrible père Bridaine de jeter l'épouvante chrétienne dans toutes les âmes qui l'écoutent ; mais jamais l'homme d'État ne doit se permettre le cri de : *sauve qui peut !* On peut bien dire, sans grand danger, à une nation qui s'abandonne au doute : — *Voici le diable !* Mais, en temps de paix, quand toutes choses sont prospères, si vous criez : *Voici l'ennemi !* vous êtes un traître. D'abord, vous faites aux citoyens une fausse frayeur ; en second lieu, si l'ennemi arrivait par hasard, peut-être ne voudrait-on plus vous croire ; on irait *aux armes* avec négligence, et alors véritablement tout serait perdu.

Mais, encore une fois, rassurons-nous ; M. Guizot, arrivé au bout de son homélie, se rassure lui-même, comme ce prédicateur qui prêchait la passion à ses ouailles en larmes : — *Rassurez-vous, mes frères, ce que je vous dis là n'est peut-être pas vrai !* — Oui, dit-il, la position n'est pas encore si mauvaise, les sociétés démocratiques sont encore dans l'enfance, mais cette enfance donne déjà les plus belles espérances. Nous n'aurons plus, il est vrai, la grande société française élégante, spirituelle, dédaigneuse, splendide ; mais nous aurons une démocratie intelligente, loyale, peu hargneuse, dévouée au bien général, soumise à l'autorité de tous. Tout ce passage du prêche de M. Guizot est rempli de ces douces et honorables promesses, que nous acceptons tout entières. Oui, en effet, le XVIIIe siècle, cette belle époque qui n'a porté encore que des fruits verts, va enfin nous donner son dernier mot, à présent que tant de révolutions ont mûri son œuvre ; oui, en effet, maintenant que notre tête est calme, nous ferons un triage né-

cessaire dans les vertus, dans les tentatives, dans les faiblesses mêmes du siècle passé ; surtout nous laisserons de côté la fausse philosophie, la fausse philanthropie, la fausse croyance, la fausse déclamation, la fausse politique..... celle qui porte un bonnet de docteur.

Ainsi donc, calmez-vous, mes frères ; telle qu'elle s'est faite, et, quoi qu'en dise M. Guizot, la société du XIXe siècle ne sera pas envahie par les ténèbres, le mauvais esprit ne prévaudra pas contre elle ; elle a mieux fait cette fois que de se laisser sauver, elle s'est sauvée elle-même ; elle n'a pas crié : *Seigneur sauvez-nous, nous périssons ! — Domine, salva nos, perimus !* mais elle s'est levée et elle s'est mise à l'œuvre, et par la science et par la parole et par le travail et par l'intelligence, et avec l'aide du passé aussi bien qu'avec l'aide de l'avenir, la société française s'est placée, ainsi que nous la voyons, à la tête de la société en Europe. Ces âmes timides, dans ce triste état où on vous dit qu'elles sont, ont cependant suffi à toutes choses, à la révolution de 1789, à la république, à l'empire, à la restauration, à la révolution de juillet enfin, ce complément nécessaire et providentiel de toutes ces grandes et glorieuses tentatives en faveur de la liberté ! Qui donc oserait dire, en présence de pareils labeurs : — *Ce sont là des âmes timides ! ce sont là des âmes brisées !* des âmes perdues dans un égoïsme somnolent ! Soyez plus justes envers les âmes qui ont été soumises à des épreuves si rudes et si diverses. Elles ont porté à la fois l'espérance et le désespoir de toute notre histoire, la gloire et la défaite ; elles ont suffi à toutes ces choses qui auraient brisé des âmes moins fortes, et qui n'ont pu briser l'âme de la nation française, aussi rude que celle de Caton : — *Prœter atrocem animum Catonis !*

Voilà ce qu'on pourrait répondre encore à l'homélie de M. Guizot, qui rappelle, par son style embarrassé, par sa tournure mystérieuse, la dernière homélie de cet archevêque de Grenade, qui n'est pas mort, qui ne mourra jamais, qui en sera toujours à sa dernière homélie. M. Guizot a fait là une espèce de sortie contre le siècle, dans le genre du célèbre : *Quò usque tandem* de La Mennais, enfant et catholique, quand M. de La Mennais se mit à crier contre l'indifférence en matière de religion ; seulement M. Guizot a eu cette fois moins d'éloquence que M. de La Men-

nais ; il a abordé moins franchement la question ; il n'a pas dit même la moitié de ce qu'il voulait dire ; il a été presque aussi étrange et inconcevable qu'un La Mennais républicain, il a été un La Mennais huguenot! Que dis-je? M. Guizot a été moins qu'un La Mennais huguenot, il a flotté du catholicisme à la religion réformée, il a été de saint Pierre à Luther ; il a pensé comme eût pensé Calvin , et il a parlé comme saint Augustin dans les passages où saint Augustin, encore rhéteur de l'école de Platon, s'enfonce dans un mysticisme sans fond. Voilà comment cette sortie de M. Guizot contre le siècle a été sans portée ; il n'a pas même pu nous faire croire qu'il était convaincu.

A propos de cette divagation politique et religieuse de l'ancien ministre de l'instruction publique, on raconte une anecdote qui doit être plus vraie que le mot du citoyen Danton à M. de Talleyrand. Il faut d'abord que vous sachiez que cette trouée mystique dans le catholicisme n'est pas la première que M. Guizot ait tentée. A l'heure où il espérait encore revenir au moins au ministère de l'instruction publique, M. Guizot avait publié une première oraison : *pro Archia poetâ,* dans laquelle le luthérien , le calviniste, le réformé, s'effaçait presque complétement pour ne laisser voir que le pur et zélé catholique, presque apostolique et romain. Cette apologie s'intitulait *Du Catholicisme, du Protestantisme et de la Philosophie;* il était impossible d'être un plus humble serviteur du prince des apôtres et du chef visible de l'église que M. Guizot n'était dans cet article, qui a dû faire bondir de joie monseigneur l'archevêque de Paris. Malheureusement les amis, les co-réligionnaires de M. Guizot, s'émurent très-fort à la lecture de cette abjuration. Les partis religieux sont encore plus exigeants que les partis politiques. Tel qui briserait une monarchie pour être ministre un jour, se fera tuer pour qu'on ne touche pas à Luther, ou à Calvin, ou à Zuingle, ou à Melanchton, ou à tout autre. M. Guizot avait beau dire aux siens qu'au fond il n'était pas si catholique qu'il en avait l'air, qu'il passait par la sacristie pour retourner au ministère , que les simples concessions n'avaient pas de sens tant qu'elles ne seraient pas réalisées ; les amis religieux de M. Guizot ne voulurent rien entendre. Il serait rentré au ministère à l'aide de son article : *Du Catholicisme, du Protestantisme et de la Philosophie,* qu'on ne lui eût peut-être pas pardonné son article.

Il arriva donc qu'un prêtre de l'église réformée, homme influent dans son diocèse, M. Athanase Coquerel, s'émut et s'emporta contre la brebis égarée, au lieu de la rapporter doucement au bercail. M. Coquerel répondit à M. Guizot au nom de tous les protestants de Paris : sa réponse fut rude, précise, et tout à fait dans le sens de ce qui est dit quelque part : *Celui qui n'est pas pour nous est contre nous.*

« Vous dites, s'écrie le pasteur, que les deux cultes, le catholicisme et le protestantisme, doivent s'en tenir à la vie religieuse, *laissant là toute la vie civile ;* ce moyen de paix, *je* le repousse comme impraticable. » — M. Coquerel déclare, en outre, qu'il ne veut pas de ce catholicisme bâtard et énervé qui s'accommode de tout, *et qui finit par s'évanouir en fumée à distance égale de Genève et de Rome ;* — M. Coquerel ne veut pas de la fumée de M. Guizot. — D'ailleurs, cette paix que M. Guizot le protestant a la bonté d'offrir au catholicisme, M. Coquerel déclare que cette paix est impossible, que Rome n'a jamais perdu que ce qu'on lui a ravi, *qu'il faut être intolérant contre l'intolérance ;* et en preuve, M. Coquerel rappelle à M. Guizot le vagabondage de M. de La Mennais jusqu'à la cour de Rome, le mépris du successeur de saint Pierre pour cet éloquent prosterné à ses pieds, les frissons de fièvre démocratique rapportés de là-bas par l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, et il en tire cette conséquence très-juste que la même cour pontificale, qui n'a pas voulu du repentir de M. de La Mennais, ne voudrait certainement pas même de la conversion religieuse de M. Guizot. Voilà comment M. Guizot est poussé par M. Coquerel dans ses derniers retranchements catholiques ; et encore est-il fort heureux pour M. Guizot *que nos affections valent mieux que notre logique,* comme le dit M. Coquerel lui-même ; sans cette *affection* qui a fait taire *la logique,* où donc M. Coquerel n'eût-il pas mené M. Guizot ?

Mais ce qui a le plus affligé M. Coquerel, c'est la proposition suivante de M. Guizot : *La France ne deviendra point protestante !* Les bras de M. Coquerel en ont tombé ! Il s'est arrêté dans son chemin, comme s'il avait entendu l'abomination de la désolation ; il s'est remis à lire Justin le martyr, qui prédit en toutes lettres l'avenir de Luther, de Calvin, et M. Guizot ; M. Coquerel ne veut pas pardonner à M. Guizot *ce dédain du dogme*

et du rit. Cela était si facile pourtant de faire la France protestante! Napoléon n'avait qu'à se faire protestant, et, comme il l'a dit lui-même, *cinquante millions d'hommes suivaient son exemple.* Si la chose fût arrivée ainsi, notre saint père le pape n'avait plus qu'un moyen de sauver le catholicisme en France, c'était de convertir et de rebaptiser M. Guizot.

Le protestantisme n'a pas dit son dernier mot, ajoute M. Coquerel. C'est fâcheux ; car si longtemps que parle le protestantisme pour ne rien dire, il ferait bien de se tenir coi, une fois pour toutes. Et nous autres, faibles mortels, qui avions pensé jusqu'à ce jour que le protestantisme en était *à son dernier mot*, depuis l'*Histoire des Variations,* ce chef-d'œuvre de logique auquel les protestants n'ont pas encore répondu !

Voilà donc comment M. Guizot fut vertement réprimandé pour avoir signé au catholicisme, *de sa main protestante,* un *brevet de perpétuité* en France; mais ce n'était pas là encore tout le châtiment qui menaçait M. Guizot.

Quand parut cet article : *du Catholicisme*, *du Protestantisme et de la Philosophie* (au mois de juillet dernier), vivait encore une femme du plus noble caractère, âme forte et cachée, volonté ferme et grande, esprit délicat et vif; une de ces femmes utiles au monde et dont le monde ingrat sait à peine le nom : Mme la duchesse de Broglie, la digne fille par son esprit de Mme de Staël. Mme de Broglie avait du devoir une espèce de religion qu'elle avait resserrée dans les limites les plus austères ; elle avait purifié, par sa conduite, par son exemple, les doctrines dont M. Benjamin Constant avait hérité directement de Mme de Staël. Mme de Broglie évitait le bruit, l'éclat, la gloire, avec autant de soin que sa noble mère les eût cherchés ; seulement elle n'avait pas renoncé au pouvoir; elle l'aimait peut-être plus que ne l'aimait sa mère. Elle aimait le pouvoir pour l'exercer, non pas pour s'en vanter, tout au rebours de sa mère. Cette femme, qui était mieux qu'illustre, qui était puissante, était devenue, malgré elle et par la force même de son entourage, le centre calme et grave de toutes les ambitions agitées, et désormais impuissantes, dont le ministère de Broglie et Guizot a fait justice à plusieurs reprises. En perdant Mme la duchesse de Broglie, les hommes de la doctrine ont perdu le lien qui les unissait entre eux; les vieillards de la doctrine ont perdu celle

qui leur reprochait leur lenteur, les jeunes gens n'ont plus personne pour modérer leur fougue impuissante ; les écrivains du parti n'ont plus auprès d'eux ce sage conseil, les orateurs cet encouragement bienveillant. Mme de Broglie était mieux que l'honneur de la doctrine ; elle en était le charme, elle apaisait d'un mot toute cette bile ; elle consolait la défaite, elle leur promettait l'avenir ; surtout elle rappelait à ces vaincus mécontents, à la façon d'un honnête esprit, leur passé honnête et sincère, quand ils n'étaient guère que d'illustres rêveurs et des politiques heureusement inutiles.

Elle avait ainsi gagné et mérité par sa conduite nette et ferme un grand crédit sur ces ambitions mal contenues, sur ces esprits mal faits, orgueilleux, impuissants, toujours prêts à se heurter les uns les autres, jaloux de tout ce qui n'est pas eux, jaloux entre eux, réunis seulement par l'ambition de faire de l'esprit incognito et de la politique en public. Quelle force avait cette femme pour faire un certain tout de ces matériaux épars, pour empêcher ces éléments divers de se dissoudre, pour empêcher les chefs d'écraser les infimes, les petits de s'égaler aux chefs, les anciens d'être trop pédants, les nouveaux venus d'insulter les vieillards ! Voilà l'œuvre à laquelle s'était vouée Mme la duchesse de Broglie, l'œuvre à laquelle elle a usé sa vie ! A ces causes vous sentez bien que cette noble femme, ainsi occupée à accomplir toutes sortes de choses impossibles, valait bien la peine que ses féaux serviteurs l'écoutassent avec docilité et respect. Aussi, quand elle vit M. Guizot, par ambition politique, renier pour ainsi dire sa croyance religieuse, Mme de Broglie, sévère pour les autres comme elle l'était pour elle-même, fit comparaître M. Guizot à son synode et elle ne lui cacha pas tout le chagrin que lui causait ce qu'elle appelait son apostasie. En véritable femme d'honneur, elle disait que si le pouvoir était chose bonne et désirable, à tout prendre, nul pouvoir ne valait assez pour être acheté au prix de pareilles concessions religieuses. Périssent donc tous les ministères de Broglie et même tous les ministères Guizot, si, pour arriver au ministère, il faut commencer par avouer que *le catholicisme pur* est une chimère, que Rome l'emportera éternellement sur Genève et qu'il y a quelque salut hors de l'église protestante ! M. Guizot, cité devant ce conclave, y comparut plus troublé que Luther, quand il fut cité devant

l'évêque de Rome ; moins hardi et moins convaincu que Luther, M. Guizot ne sut que répondre à son juge. Singulière destinée de ces *catholiques purs !* Ils se séparent de la communion de tous ; ils se déclarent libres de toute liberté ; ils se révoltent pour que chacun d'eux soit à lui-même sa propre église, et puis tout d'un coup ces anti-papistes baissent le genou et la tête sous un pape qu'ils n'ont pas même choisi, qui s'impose à eux par la toute-puissance de son désintéressement et de sa volonté ; ils tremblent devant sa parole ; ils se confessent à son esprit ; ils implorent son absolution qu'ils n'obtiennent pas toujours ; ils éprouvent malgré eux le besoin d'une force qui les gouverne. — Mme la duchesse de Broglie était le pape imposé de cette église protestante !

M. Guizot, attéré, garda le silence ; il opposa à grand'peine un front troublé à ces foudres terribles que lui lançait Mme la duchesse de Broglie ; cependant, s'il eût pu garder quelque présence d'esprit en entendant cet anathème, que n'eût-il pas pu répondre ? Il aurait répondu qu'en défendant ainsi le catholicisme, il avait rendu un hommage involontaire à ce sentiment de l'autorité sur lequel l'église catholique est fondée ; que le protestantisme, le premier, a introduit le doute dans le monde, et, avec le doute, la révolte, et qu'ainsi, eux, les doctrinaires, qui avaient dans l'âme et dans l'esprit ce grand besoin d'autorité, ils se trouvaient arrêtés à chaque pas par le protestantisme comme par un mur d'airain ; que lui, M. Guizot, protestant religieux et absolutiste politique, était une aussi grande anomalie que le vice allié à la philanthropie du siècle passé ; qu'après tout, dans cette indifférence religieuse des esprits, il n'y avait pas si grand mal à faire tourner le protestantisme du côté de l'autorité, et que voilà tout ce qu'il avait voulu faire ; mais qu'au reste, il était contrit, humilié et repentant, et qu'il implorait son pardon. — Mme la duchesse de Broglie pardonna à M. Guizot en faveur de son repentir ; mais comme le crime avait été public, elle avait exigé que la pénitence aussi fût publique ; elle avait traité M. Guizot comme Saint-Ambroise a traité Théodose-le-Grand après les vengeances de Thessalonique ; M. Guizot accepta le châtiment imposé, il monta dans la chaire protestante, il tint le prêche ; le prédicateur protestant édifia les mêmes croyants que l'écrivain quasi-catholique avait scan-

dalisés ; telle est l'histoire qui a circulé dans quelques salons et ne les a pas peu égayés; singulière chose en effet qu'un philosophe, un politique, un orateur, un ministre de la révolution de juillet, réduit, par la volonté souveraine d'une femme, à faire amende honorable au pied de son autel protestant !

Telle est l'histoire de cette apostasie avortée. Nous l'aurions tenue secrète, ne fût-ce que par charité chrétienne, ou, si vous aimez mieux, par philanthropie politique, si M. Guizot lui-même n'eût pas réveillé ces querelles politiques et religieuses par son dernier prêche *de l'État des âmes*. Ceci sera, si vous voulez, un chapitre à ajouter à *l'Histoire des Variations* de M. Guizot.

Arrêtons-nous là, et supplions humblement M. Guizot et sa doctrine de ne pas s'abandonner ainsi à cette mauvaise humeur religieuse. Cela ne peut avancer à rien, ni M. Guizot, ni sa politique. Nous ne sommes plus, Dieu merci, au temps des disputes religieuses, pas plus qu'aux temps des disputes politiques. Un signe certain que l'intérêt public ne s'attache plus à ces taquineries de l'esprit, c'est que, de nos jours, c'est l'ennui qui les termine ; dans le bon temps, c'était la guerre, c'était le sang. La France, plus que tout autre pays de l'univers, a payé son triste tribut à ces longues querelles; elle a eu ses bûchers, ses guerres civiles, sa Saint-Barthélemy, ses dragonnades, voilà pour la dispute théologique ; elle a eu 1789, voilà pour la dissertation philosophique ; elle a eu la révolution de juillet, voilà pour la dissertation politique; elle est arrivée à ces grands malheurs et à ces grands résultats, parce que la passion la poussait à prêter l'oreille aux chocs émouvants de ces esprits sans frein. Mais aujourd'hui, il n'y a pas un philosophe, pas même M. Guizot, qui puisse soulever la plus petite révolution ; il n'y a pas un théologien, pas même M. Guizot, qui puisse allumer le plus petit bûcher; il n'y a pas un politique, pas même M. Guizot, qui puisse produire une heure de guerre civile. Tel est le véritable *état des âmes ;* elles sont calmes, elles attendent, elles espèrent, elles sont aussi loin de l'enthousiasme que du désespoir. Eh ! laissons dire ces prophètes de malheur et d'ambition ! Vous voyez bien qu'avec des âmes dans cet état de force et de calme, on peut se consoler du passé, en même temps qu'il n'y a de quoi désespérer ni du présent, ni de l'avenir.

PICKERSGHILL.

LUBECK.

Les jours de la grandeur et de la poésie du commerce sont passés; le temps n'est plus où Lubeck combattait glorieusement pour sa liberté, où tous ses bourgeois étaient soldats, où ses bourgmestres marchaient en tête des corporations avec la lourde pique à la main et l'armure de fer sur la poitrine. Le temps n'est plus où les princes fugitifs venaient implorer l'appui de cette république (1), où les arts ornaient les œuvres de l'industrie, où la main patiente de l'architecte ciselait les murs de la Bourse, où, comme monument d'un jour de victoire, on voyait la flèche de l'église gothique s'élancer dans les airs. Tout ce temps de jeunesse, de vie aventureuse, de vie d'artiste, est bien loin, et cependant les voyageurs ne doivent pas dédaigner de la voir, cette vieille reine de cités marchandes du Nord, et ceux qui l'auront vue, avec sa couronne mutilée par le temps et ses lambeaux d'histoire écrits au front de ses édifices, ne l'oublieront pas.

C'était au commencement du XIIe siècle; le christianisme, nouvellement implanté dans le Nord, n'avait pas encore anéanti toutes les coutumes païennes, ni tempéré l'humeur sauvage des populations scandinaves. Une partie des bords de la Trave et l'île de Rügen étaient encore occupées par des tribus slaves qui répandaient le sang humain sur la face de leurs idoles, et leur rapportaient le fruit de leurs pirateries comme une offrande digne d'elles.

Un comte de Holstein jeta les fondements de Lubeck, qui devait être dans ces contrées un des foyers de la civilisation, un des remparts du christianisme. La Trave déroulait ses larges flots au pied de cette ville, la mer Baltique s'ouvrait devant elle. La

(1) Gustave Wasa, entre autres, en 1519.

nature elle-même lui indiquait la route qu'elle devait suivre pour s'agrandir. Elle lança ses bateaux de pêcheurs sur les flots, puis ses bâtiments de transport, et conquit le commerce du Nord. Mais quand elle se fut enrichie, elle attira sur elle les regards envieux des États voisins, et fut forcée de prendre les armes pour résister à leur ambition. Les comtes de Holstein la gouvernèrent longtemps en maîtres absolus, puis elle fut attaquée par Canut, roi de Danemark, et subjuguée par Valdemar, son frère. Mais les Danois, qui l'avaient maîtrisée par la force, la révoltèrent par leur oppression. Après vingt années de souffrances, Lubeck résolut de secouer le joug qui pesait sur elle. Un jour, au mois de mai, pendant cette fête solennelle du printemps que l'on célèbre encore dans plusieurs provinces d'Allemagne, une troupe de bourgeois, cachant leurs armes sous leurs habits de bal, entrent dans la salle où le chef des troupes danoises présidait à la fête, s'emparent de lui et de ses officiers, puis courent à la forteresse, et le tocsin sonne, et toute la population, réunie par la même pensée, entraînée par la même colère et le même besoin de liberté, s'élance sur les remparts, attaque ses ennemis, les enchaîne, les massacre, et démolit en quelques instants la forteresse et les cachots. Le soir, les habitants de la ville dansaient sur les ruines de leur bastille. Mais ils n'avaient encore accompli que le premier acte d'un drame sanglant. A peine Valdemar a-t-il appris le massacre de ses soldats, qu'il rassemble son armée et se met en route pour punir les rebelles. Les Lubeckois implorent l'appui de l'empereur Frédéric Ier, qui donne à leur cité le titre de ville libre impériale, et appelle les princes voisins à la défendre.

Le 27 juillet 1227, les deux partis se rencontrèrent dans la plaine de Bornhœvet. A la tête des alliés accourus au secours de Lubeck se trouvait Adolphe IV, comte de Schaumbourg. L'aile gauche était commandée par le valeureux bourgmestre Alexandre de Sottwedel, l'aile droite par le duc Albert de Saxe, le centre par l'archevêque de Brême.

L'armée danoise, dix fois plus nombreuse que celle des confédérés, avait pour chefs Valdemar, roi de Danemark, Othon, duc de Lunebourg, Abel, duc de Schlesvig. Le combat s'engage. Les confédérés s'élancent intrépidement contre leurs ennemis; mais ils avaient pris une position fatale. Des tourbillons de

poussière flottent devant eux, et les rayons d'un soleil ardent les aveuglent. En vain ils cherchent à surmonter par leur courage le danger qui les menace ; la nature elle-même lutte contre eux. La situation du terrain, l'éclat de la lumière, trompent leurs efforts, et pendant ce temps, les Danois, usant de tout leur avantage, combattent sans relâche. Harassées de fatigue, abattues, découragées, les troupes de Lubeck commencent à lâcher pied. Le comte Adolphe s'élance avec colère au milieu de leurs rangs, les rappelle à leur devoir et cherche à les rallier. Mais déjà sa voix n'est plus écoutée ; ses soldats se débandent et font volte-face. Déjà les Danois s'avancent serrés l'un contre l'autre, et poussent des cris de victoire. Désespéré de voir son armée fuir ainsi devant l'ennemi, le comte se jette à genoux et invoque, avec des larmes, le secours de Marie-Magdelaine, dont on célébrait la fête ce jour-là. Au même instant, disent les chroniques, un nuage épais cache les rayons du soleil. Le valeureux Adolphe le montre à ses soldats comme un miracle. Le sentiment de la foi relève les courages abattus ; la bataille recommence ; les Danois soutiennent vaillamment cette nouvelle attaque. Mais les confédérés ont recouvert toute leur énergie, et nul obstacle ne les arrête. Bientôt on emporte hors du champ-de-bataille Valdemar blessé ; le duc Othon est fait prisonnier ; les Danois sont mis en déroute, et le soir, les habitants de Lubeck pouvaient chanter leur chant de gloire. L'armée ennemie avait fui devant eux : la ville était libre.

En 1241, elle consolida cette liberté par un traité d'alliance avec Hambourg. Quelques années après, Brême et Brunswick, puis une soixantaine de villes, souscrivirent au même traité. Ainsi se forma la Hanse (1). Lubeck garda, dans cette vaste association des cités du Nord, le premier rang. C'était elle qui indiquait le jour et le lieu des réunions, qui gardait en dépôt la caisse et les archives. C'était elle qui donnait la première sa voix dans les délibérations, et qui scellait de son sceau les actes officiels, les lettres et proclamations. L'influence qu'elle exerçait sur tous ses confédérés, les secours qu'ils lui prêtèrent, la mirent en état de soutenir ses nombreuses guerres, d'équiper des flottes,

(1) *Hansa* est un vieux mot qui signifie alliance.

et de prendre, comme une autre Carthage, des troupes à sa solde.

Souvent la force de ses armes l'emporta sur celle de ses voisins; souvent ses vaisseaux rentrèrent triomphalement dans le port, ramenant avec eux les dépouilles de l'ennemi. Mais à peine avait-elle terminé une guerre, qu'elle en voyait surgir une autre. Il fallait lever un nouvel impôt et prendre les armes, tantôt contre le Danemark, tantôt contre la Suède, contre le Holstein et le Mecklembourg, ou contre les pirates qui infestaient les mers du Nord. Quelquefois aussi la discorde entrait dans la ville. Le peuple se révoltait contre l'évêque ou contre les patriciens, et les partis en venaient aux mains dans l'enceinte des remparts. Puis, quand tout était pacifié au dehors et au dedans, quand le sénat parlait de remettre l'ordre dans les finances, il arrivait un prince ou un roi que l'on voulait traiter avec distinction, et c'était une nouvelle cause de ruine.

En 1575, l'empereur Charles IV, avec l'impératrice Isabelle, vint passer dix jours à Lubeck. Ce fut un événement qui mit en émoi toute la cité, et dont les chroniqueurs ont fidèlement raconté les détails. D'abord on vit venir le duc de Lunebourg et l'un des sénateurs de la république, portant les clés de la ville, puis le duc de Saxe, l'épée nue à la main, et le comte de Brandebourg, avec le sceptre de l'empire. Après eux venait l'empereur, revêtu de ses ornements impériaux, monté sur un cheval richement caparaçonné, dont deux bourgmestres tenaient la bride, marchant sous un dais brodé pour cette circonstance par les femmes de Lubeck, et porté par quatre patriciens. A quelque distance de l'empereur était l'archevêque de Cologne avec le globe de l'empire. A peine ce premier cortége était passé que l'on vit venir celui de l'impératrice. Deux sénateurs conduisaient son cheval et quatre patriciens portaient un baldaquin qui était fait de la plus fine étoffe que l'on pût voir, et tout brodé d'or et d'argent. Derrière l'impératrice on voyait le duc Albert de Mecklembourg caracolant sur un coursier fougueux, le margrave de Meissen, le comte de Holstein, et une quantité de chevaliers, de pages et de dames de cour. Le clergé et les bourgeois de Lubeck, tous armés, fermaient la marche du cortége. Les deux nobles voyageurs furent reçus, à leur entrée à Lubeck, par les plus nobles dames de la ville, qui les attendaient debout

sur une estrade. On les conduisit dans deux maisons voisines l'une de l'autre, réunies par une galerie transversale, couverte de guirlandes de fleurs. Pendant dix jours toutes les rues furent illuminées, on n'entendit parler que de festins, de jeux et de tournois, et lorsque l'empereur partit avec sa suite, on mura la porte de la ville par laquelle il avait passé.

C'était alors une des belles, une des grandes époques de Lubeck. Son commerce avait pris, depuis la formation de la Hanse, un immense accroissement. Favorisé en Danemark et en Suède par plusieurs priviléges, protégé contre les pirates, il s'étendait depuis la Trave jusqu'au golfe de Finlande; puis il redescendait vers l'Elbe par le canal de Stecknitz, et se répandait à travers la mer du Nord.

Au XVe siècle, les Hollandais tentèrent le même commerce et y firent des progrès rapides. Les villes du Nord, en se développant, devinrent autant de villes redoutables pour Lubeck. Au XVIe siècle, ses bâtiments s'étendaient encore au loin, mais sur tous les points qu'ils avaient autrefois exploités seuls, ils rencontraient maintenant une concurrence active. Peu à peu le commerce de l'intérieur de l'Allemagne, de la mer du Nord, lui échappa, et toutes ses entreprises se dirigèrent du côté de la mer Baltique. Ses nombreuses guerres l'avaient d'ailleurs considérablement affaiblie, et lorsqu'en 1630 la Hanse fut dissoute, la capitale de toutes les républiques marchandes avait déjà perdu sa puissance, sa hardiesse, son ascendant. Il lui restait encore le commerce de Russie et de Finlande. Dans les dernières années, Hambourg s'en est emparé. Les négociants du Nord préfèrent venir dans cette grande ville où ils trouvent en abondance et les œuvres de l'industrie et les produits du monde entier. Lubeck n'a plus avec eux que des relations secondaires. Un grand nombre de ses négociants sont riches encore, mais ils ont perdu le goût des entreprises hardies, et, chaque année, ceux de Hambourg font de nouvelles tentatives et obtiennent de nouveaux succès.

Ainsi s'est éteinte peu à peu la gloire commerciale de Lubeck, et sa population a diminué avec sa fortune. Au XVe siècle, elle avait 90,000 habitants, elle n'en a plus aujourd'ui que 26,000. Au XVe siècle, elle avait 300 bâtiments, elle n'en possède plus aujourd'hui que la moitié. Ses revenus annuels s'élèvent à

1,400,000 francs. Sa dette est de dix millions. Il y avait pour elle un immense avantage à pouvoir agrandir ses relations avec Hambourg; mais le canal de Stecknitz, qui réunit la Trave à l'Elbe, et par là même la mer Baltique à la mer du Nord, n'est accessible qu'aux petits bâtiments de transport, et le chemin de terre est quelque chose de monstrueux. Le duché de Lauenbourg, qui appartient au Danemark, est situé entre les deux villes. Le gouvernement danois, pour favoriser le passage du Sund et le commerce de Holstein, a pris à tâche de rendre les communications entre Lubeck et Hambourg aussi peu praticables que possible. Toute cette route est comme une mer de boue et de sable. La pauvre charrette chargée de marchandises, qui s'aventure là dans la saison des pluies, court grand risque d'échouer, et le voyageur, qui paie très-cher un mauvais cabriolet, doit s'estimer heureux lorsque, après avoir cheminé depuis le matin sur ce sol mouvant, il entrevoit, vers le soir, les réverbères de Hambourg. Pour comble de magnanimité, le gouvernement danois parle d'établir l'année prochaine un droit de barrière et une douane au beau milieu de cette route, et les deux villes, pour échapper à toutes ces misères, parlent de tourner le duché de Lauenbourg et d'établir un chemin de fer. Ce serait un détour de quelque vingtaine de lieues; mais dans un pays plat comme celui-ci, il n'entraînerait pas des dépenses excessives.

Dans cet état de demi-décadence où Lubeck est tombée aux yeux du négociant, cette ville n'offre plus l'immense intérêt qu'elle offrait au moyen âge; mais aux yeux du voyageur, de l'artiste, c'est toujours une grande, belle et curieuse cité, qui a conservé d'admirables monuments d'art et de magnifiques pages de poésie.

Il y a une certaine saison, une certaine heure, où les scènes de la nature, les monuments de l'art sont mieux vus et mieux appréciés. La tableau reste le même, mais il a son vrai cadre et il est placé à son vrai jour. Quand j'ai gravi la cime escarpée du cap Nord, j'ai regretté de ne pas voir éclater autour de moi une tempête; car il me semblait que la tempête pourrait seule donner à ce promontoire de roc toute sa magnificence et sa majesté sauvage. Si j'étais à Rome, je voudrais voir le Colysée une nuit d'été, par un beau clair de lune, et si je retournais à Nuremberg, je voudrais que ce fût dans une silencieuse soirée d'automne.

Dans cette mélancolique saison de l'année, je visitais Lubeck

pour la première fois. Je venais de quitter le bateau à vapeur de Stockholm, qui nous avait ballotés avec le vent d'orage sur la mer Baltique. Pendant six jours je n'avais vu que les vagues fougueuses et le ciel chargé de nuages, et depuis plus d'un an je n'avais voyagé qu'à travers les sapins du Nord. Le soir, nos matelots jettent l'ancre dans la roche de Travemunde. Le lendemain au matin, nous voyons se dérouler devant nous une large plaine coupée par des haies de charmille et d'aubépine, des enclos de verdure au milieu de champs nouvellement moissonnés et des allées de saules dont le vent essuie les longues branches humides. Çà et là on aperçoit une ferme couverte en paille, un berger qui s'en va à pas lents, au milieu du pâturage, suivi de son chien et de ses moutons; et, sur le bord des étangs, une troupe de cicognes qui se lève à notre approche et s'enfuit vers le sud. Tout cela était pour moi comme un rêve. La dernière terre que j'avais vue était la côte sablonneuse de la mer Baltique, le sol scandinave; tout d'un coup l'aspect du paysage avait changé. Il me semblait voir devant moi les champs de blé et les fermes agrestes de la Picardie.

Deux heures après, je distinguais des remparts transformés en promenades, des maisons de campagne tapissées de liserons, entourées de jardins, et un peu plus loin quatre grands clochers aigus qui s'élevaient comme des pyramides dans les airs. C'était Lubeck.

L'aspect de cette ville a un caractère grave et important. Les vieilles portes sont encore là profondes et massives, surmontées de tourelles, sillonnées par des meurtrières comme au temps où elles devaient servir de sauvegarde contre les bandes de lansquenets étrangers. Puis, quand on a franchi cette enceinte de briques, le présent disparaît, et la pensée flotte au milieu des souvenirs du moyen âge. Voici, comme à Nuremberg et à Augsbourg, les hautes façades des maisons avec leur toit coupé par degrés, semblables aux degrés de la fortune que le digne marchand gravissait peu à peu dans le cours de la vie. Voici les avant-soliers avec leurs guirlandes de fruits, symbole d'abondance, leurs têtes d'ange sortant d'une couronne de fleurs, et leurs inscriptions pieuses en vieux vers latins ou allemands. Voici l'hôtel-de-ville avec ses tourelles, symbole de guerre et de vigilance, ses larges salles, revêtues de magnifiques boiseries, et son balcon ciselé

comme s'il eût dû soutenir la main légère d'une jeune femme. Voyez-vous, à l'extrémité de la ville, cette vieille église sombre dont les deux clochers s'élancent vers le ciel comme deux aiguilles de fer? c'est la cathédrale, l'un des plus anciens édifices religieux de l'Allemagne. Elle fut construite en 1170, dix ans après la création de l'évêché de Lubeck. Comme dans ce temps-là toutes les fondations pieuses entraînaient avec elles un miracle, celle-ci eut le sien. On raconte qu'un jour Charlemagne, après une chasse opiniâtre, atteignit, sur les bords de la Trave, un cerf d'une beauté remarquable. Il lui mit un collier d'or au cou et le laissa retourner dans les forêts. Près de quatre cents ans plus tard, Henri le Lion retrouva, sur le même sol, le même cerf avec un collier d'or et une croix qui avait grandi entre ses cornes. Il donna la croix à la jeune église, et la légende du cerf, répandue à travers la contrée, attira un grand nombre de pèlerins à Lubeck, les uns apportant une offrande d'argent, d'autres demandant à ciseler le bois, à tailler les pierres, persuadés qu'en travaillant à cet édifice, déjà illustré par un miracle, ils obtiendraient le pardon d'un grand nombre de péchés et abrégeraient d'autant les terribles années du purgatoire.

Plus tard cette cathédrale devint la sépulture des grands seigneurs du pays et des hauts dignitaires de l'église. Là, chaque pilier porte encore une armoirie, chaque chapelle cache sous ses dalles un tombeau, et la nef est couverte de pierres sépulcrales et de figures en relief. Il en est une qui représente un chanoine avec une massue. La tradition populaire rapporte qu'autrefois chaque chanoine de cette église avait un singulier privilége, celui d'être averti du jour de sa mort par une rose blanche qu'une main invisible déposait sur la stalle qu'il occupait dans le chœur. Un matin, le chanoine Rabundus s'en va à l'office, joyeux et tranquille, ne songeant à rien qu'à l'avenir de sa verte jeunesse, et qu'aperçoit-il? La rose blanche au beau milieu de sa stalle. Comme il n'avait encore nulle envie de mourir, il prend du bout des doigts la rose malencontreuse et la met à la place d'un de ses voisins, qui, à la vue de ce signe fatal, tombe à la renverse et meurt de frayeur. Tout cela ne faisait pas le compte de la Mort, qui avait décidé que Rabundus s'en irait à l'autre monde, et qui vint lui dire de se préparer. Il finit par se résigner à son triste voyage, et, pour prévenir désormais les espiégleries

qui pouvaient arriver avec la rose, il promit d'annoncer à ses collègues l'heure de leur mort, en frappant à leur porte avec une massue, un jour d'avance. On dit que pendant maintes années il tint fidèlement sa promesse; puis la réformation arriva, qui fit cesser tous les miracles.

Ne manquez pas d'aller à cette cathédrale, ne fût-ce que pour y voir le chef-d'œuvre d'un maître inconnu. C'est un grand tableau d'autel, ou plutôt une armoire à neuf compartiments, fermée par deux portes. A l'intérieur est représentée l'Annonciation de la Vierge, peinte en gris, à l'extérieur l'image de saint Jean, saint Jérôme, saint Basile et saint Philippe, et dans le fond de l'armoire la passion de Jésus-Christ, en trois parties. Il y a, dans ce tableau, des fautes grossières de perspective et de dessin; mais il est extrêmement remarquable par l'expression des physionomies, la composition des groupes, les effets de couleur et le fini des détails. Il porte la date de 1451, mais point de monogramme. Un critique distingué, M. Rumohrs, qui a écrit plusieurs dissertations sur les monuments de Lubeck, pense que ce tableau est de Hemmelin.

Si vous voulez faire grand plaisir aux bons bourgeois de cette ville, allez aussi, dans la même église, voir l'horloge merveilleuse où deux yeux s'ouvrent à chaque mouvement du pendule; où, tandis que la figure de la Mort frappe les heures de sa main cadavéreuse, celle du Temps renverse un sablier. Et si vous voulez que le marchand vous regarde vraiment comme un homme de goût, et que le sacristain éprouve pour vous une profonde vénération, parlez-leur de cette autre horloge de Sainte-Marie, plus merveilleuse encore, où lorsque midi sonne, on voit l'empereur et les sept électeurs d'Allemagne sortir par une petite porte et s'incliner en passant devant la figure du Christ. Cette horloge est, du reste, un chef-d'œuvre de mécanique pour le temps où elle fut faite (1). Elle renferme encore un calendrier complet, depuis 1753 jusqu'en 1785, avec tous les jours de la semaine, les signes du zodiaque, le cours du soleil. Elle indique toutes les éclipses de lune et de soleil visibles à Lubeck depuis 1815 jusqu'en 1860, le cours de la lune et celui des planètes.

(1) Elle date de 1405; elle a été réparée et probablement agrandie en 1562, 1629, 1753, 1809.

L'église qui renferme cette œuvre de patience est plus large et plus imposante encore que la cathédrale. Par la date de sa construction, elle se trouve là placée comme un second chapitre dans l'histoire de l'art. La cathédrale, bâtie au XIIe siècle, porte encore en divers endroits le cachet d'un style de transition. L'église Sainte-Marie, fondée deux cents ans plus tard, est bâtie dans ce beau et pur style gothique qui s'épanouissait au souffle de la foi comme une fleur, qui s'élançait dans les airs avec ses aiguilles dentelées, ses colonnettes portées par des têtes de chérubins, et semblait n'avoir jamais assez de place pour dérouler le feuillage de ses arabesques et le fil de ses fuseaux.

On sait que la plupart de ces anciennes églises, que nous admirons fort chrétiennement, ont été élevées par le diable. C'est une chose curieuse que ce diable, dont nous nous faisons une si terrible idée, ait été si souvent et si facilement berné ; mais le fait est irrécusable. Voyez plutôt ce qu'en disent les légendes du Nord. Or, le diable de Lubeck était, comme celui de Cologne, de Lund et d'autres lieux, un bon diable. Quand il vit poser les pierres fondamentales de l'église Sainte-Marie, il se figura (Dieu sait comment cette idée lui vint en tête!) qu'on allait bâtir une auberge, ou, pour me servir de l'expression du pays, une cave (une *keller*). C'était là pour lui une œuvre pie, et de peur qu'elle ne fût pas assez tôt achevée, il prit le marteau de maçon, il apporta des pierres, les tailla, les cimenta. Bref, il fit si bien que dans l'espace de quelques jours l'édifice grandit d'une façon prodigieuse. Mais ne voilà-t-il pas qu'un beau matin l'habile ouvrier, en jetant les yeux sur le plan qu'il a suivi, s'aperçoit que tout cet édifice ne ressemble pas le moins du monde à une cave, mais bien à une belle et bonne église, capable de servir de sauve-garde au christianisme pendant des milliers d'années. Je vous laisse à penser quelle déception et quelle colère ! D'abord le diable essaya de renverser avec les pieds et avec les mains les murailles qu'il venait de construire, mais il les avait faites trop larges et trop fortes. Ainsi il s'en alla chercher dans le Holstein un roc énorme, qu'il s'apprêtait à lancer du haut des airs sur les pilastres de l'église, quand un bon bourgeois, voyant ce qui allait arriver, monta sur une borne et le harangua de la sorte : « Écoutez, maître diable, ne nous tourmentons pas ainsi mutuellement ; vous n'y gagneriez rien, ni

nous non plus. Voilà que l'église est achevée. A quoi vous servirait de la détruire, puisque nous en rebâtirions immédiatement une autre? Laissez-la telle qu'elle est, et, pour vivre avec vous en bonne intelligence, nous construirons une cave. » Ainsi dit, ainsi fait. Satan, en homme consciencieux, rapporta son rocher là où il l'avait pris, et les bourgeois, pour ne pas se montrer moins consciencieux que lui, bâtirent près de l'église une magnifique cave, qui subsiste encore. Dans l'une, on récita des sermons et des prières ; dans l'autre, on chanta des chansons profanes, si bien qu'au bout du compte le diable gagna encore quelques âmes.

Si, d'après cette légende, c'est lui qui a taillé les pierres du chœur de l'église Sainte-Marie, en vérité, on a tort de ne pas inscrire dans les biographies son nom parmi ceux des sculpteurs les plus distingués. Ce chœur est fermé par une galerie gothique d'une légèreté de travail et d'une grâce admirables. Le haut de la galerie est couvert de peintures sur fond d'or qui ne dépareraient pas la riche collection des frères Boissères, transportée à Munich, et la nef du milieu est d'une grande majesté.

C'est dans cette église que l'on trouve la fameuse Danse des morts, peinte aussi à Bâle et à Berne. Celle-ci est la plus ancienne de toutes. Il en est déjà fait mention dans une chronique de 1463; mais on ignore le nom du peintre. A cette époque, tous les esprits étaient encore sous le poids de cette terrible peste noire qui, au XIVe et au XVe siècle, ravagea le Nord entier. Boccace, avec son charmant esprit et poëte italien, écrivit, sous cette impression de la peste, son *Décameron*. Les hommes du Nord, tristes et pensifs, firent la Danse des morts. Ce fut leur Décameron ; il occupe à Lubeck tout le contour d'une chapelle. D'abord vient la Mort toute seule, tenant un fifre à la bouche, sautant sur un pied, joyeuse de voir arriver derrière elle son brillant cortége; puis vient une autre Mort tirant après elle le pape qui porte le manteau pontifical et la tiare, et semble n'entrer qu'à regret dans cette malheureuse danse. Une troisième Mort apparaît ensuite, poussant d'un côté le pape qui refuse d'avancer, et de l'autre entraînant l'empereur qui n'a guère envie de la suivre; puis une autre qui conduit l'impératrice et le cardinal, et le roi et tous les membres de la hiérarchie sociale depuis le chef de l'empire jusqu'au bourgeois,

depuis le vieillard jusqu'à l'enfant. Alors la Mort s'arrête et pose sa faux par terre. Le monde est moissonné. Le bal est fini.

Tous les personnages représentés dans cette galerie portent le costume doré ou diapré appartenant à leur condition. Celui-ci a sa couronne et son sceptre, celui-là son manteau de soie. La Mort n'est qu'un squelette peint en gris, nu et cadavéreux, mais vif, léger et gambadant d'un pied joyeux, tandis que ses victimes portent, sous le bandeau royal ou le chapeau de feutre, un visage triste et des yeux pleins de larmes.

Au bas de chaque groupe, un poëte dont on ignore le nom avait écrit des quatrains en bas allemand. Ils ont été remplacés en 1703 par des quatrains en haut allemand; il n'y en a pas un qui mérite d'être traduit. C'est la mort qui engage chacun de ses conviés à la suivre, et chacun d'eux qui dit en quatre mauvais vers son dernier hélas! le poëte n'a fait ici que se traîner servilement à la remorque du peintre; il n'a eu ni verve, ni élan.

Autrefois on avait coutume de baptiser les enfants dans cette chapelle des morts. C'était une institution très-philosophique, mais trop philosophique pour le cœur des mères; le baptistère a été transporté ailleurs, et la chapelle, fermée par une grille de fer, ne s'ouvre plus qu'aux regards curieux de l'étranger.

En quittant cette scène de deuil, on aime à reposer sa pensée dans l'aspect d'une autre œuvre plus jeune et plus belle qui appartient aussi à cette église, je veux parler de l'Entrée du Christ à Jérusalem par Overbeck. Je n'essaierai pas d'écrire cette charmante page de poésie, ces groupes de jeunes filles d'une grâce angélique, tout ce mouvement d'une foule enthousiaste qui se précipite avec des branches de palmier au-devant de son maître, toute cette joie d'une ville ravivée par la lumière du Messie, et cette adorable tête du Christ si calme, si douce et si belle, que l'œil ne se lasse pas de contempler. Il y a des scènes devant lesquelles on ne peut qu'admirer et se taire : celle-ci est du nombre; je crois du reste que ce tableau a été gravé, et la plus mauvaise gravure en donnera toujours une idée plus exacte que tout ce que je pourrais en dire.

Overbeck est fils d'un bourgmestre de Lubeck. Dans cette cité

de protestantisme, il a aspiré à lui tout le parfum des souvenirs catholiques. Dans cette cité de marchands, il n'a connu que la majesté des vieilles cathédrales et le langage des saintes images debout encore dans leur niche de pierre, il a vécu dans un autre monde et dans un autre âge ; c'est l'enfant des légendes pieuses, le descendant des Van Eycks et des Lucas de Cranach, le peintre de la foi.

Hors de ces monuments du moyen âge, il y a peu d'art et de poésie à chercher dans les rues de Lubeck. Quoique le commerce y soit en décadence, chacun ici ne parle que de commerce. C'est le veau d'or qui a bien souvent trompé ses adorateurs, mais qui fascine encore les regards ; la voix de l'industrie ne fatigue pas ici l'oreille comme à Hambourg, mais elle bourdonne assez haut pour que l'étranger qui la déroute, abandonne le salon où elle est applaudie et se retire à l'écart. Cependant, comme il ne peut pas toujours être question du cours de la rente, de la cargaison des navires et de la taxe des denrées, les marchands veulent bien parfois quitter la sphère de leurs spéculations pour descendre dans l'humble domaine des lettres. On a formé, dans l'ancienne église des franciscains, un bibliothèque qui est ouverte très-scrupuleusement aux amis de l'étude une heure par jour et dirigée par un bibliothécaire avec lequel, je crois, il est permis de s'entretenir face à face si l'on est fils d'un sénateur ou proche parent d'un bourgmestre ; autrement on ne le voit pas. Les beaux esprits lisent les romans français dans des contrefaçons de Bruxelles et prennent des fautes d'impression pour des fautes d'auteur ; les négociants, après avoir fermé leur caisse et arrêté la balance du jour, se réunissent dans un casino. Là, quand il n'y a pas trop de fumée de tabac, on a la joie d'apercevoir au delà d'un triple rempart de pots de bière et de jeux de cartes, *Conversations-Lexicon*, les *Voyages du capitaine Cook* et quelques journaux.

De savants peu. De poëtes point. Mais Overbeck ! Et pour ce nom-là et pour les belles églises que vous avez si bien gardées, ô heureuse reine de la Hanse, tous vos péchés anti-littéraires vous seront remis.

X. Marmier.

LA

FILLE DE LA SERPE.

Voici une historiette qui m'a été racontée l'an dernier, par une bonne vieille paysanne, lorsque je visitai la Côte des Deux Amants ; je la crois vraie, le lecteur en jugera :

Voyez vous là-bas, derrière ces saules à moitié morts qui bordent la draperie, ce petit ruisseau que d'ici l'on prendrait pour une source qui va s'enfuir à travers le pré ? Ce n'est ni un ruisseau, ni une source, c'est, en vérité une belle et bonne rivière ; on la nomme la Serpe, et si vous alliez à deux lieues plus loin, vous la verriez grossir, s'étendre, et donner le mouvement aux blanchisseries, aux teintureries et aux filatures qu'on a bâties sur ses bords. La draperie en profitait aussi dans son beau temps, car l'eau de cette rivière est vive, bonne à boire, et on ne peut guère en souhaiter de meilleure pour les moulins à foulons. Mais, au moment où elle passe le long de la fabrique, la Serpe est bien la plus capricieuse chose que vous puissiez voir : quelquefois elle coule abondamment et dépasse même ses bords, on dirait que rien ne peut la retenir, puis tout d'un coup la voilà qui se fait lente, dormeuse, elle se dessèche et n'est plus qu'un petit filet d'eau.

Les gens du canton attachent au cours de la Serpe de singulières idées. Ils prétendent qu'il existe comme une alliance secrète entre la rivière et la plus jolie fille du pays ; si la jeune fille est sage, laborieuse, tranquille, la Serpe coule paisiblement et rien ne détourne sa marche. Si, au contraire, la jeune fille n'est point sage et s'il court quelques mauvais bruits sur son compte, alors la Serpe fait comme elle, elle se trouble, se dérange, et son cours fait toutes sortes d'écarts et de circuits.

Ainsi, la fabrique qui était il y a quelque temps si riche et si belle, que c'était presque un honneur d'y travailler, dépend non-seulement de la rivière qui fait mouvoir ses machines, mais aussi des beaux yeux d'une petite fille qui n'est bien souvent qu'une liteuse, une épinceuse, enfin la moindre de ses ouvrières. C'est là, je crois, ce qui a donné lieu à un diction du pays que l'on repète sans cesse aux amoureux et aux nouveaux mariés : « N'offensez pas la Serpe, ou bien, votre femme la vengera. »

Tout à côté de la rivière, vous remarquerez aussi cette belle maison située au levant, et qui, d'ici, ressemble à un château ; c'est la draperie de Pont-Abbé, qui était si prospère du temps où elle était dirigée par M. Coutard. Le chef de la draperie en était, il est vrai, le fondateur, et chacun le regardait comme le premier fabricant du pays. Il avait su se faire aimer de tous ses ouvriers, par sa justice et sa bonté ; chez lui jamais de désordres ni de querelles, il réprimait tout, mettait tout le monde d'accord. Comme il avait commencé par être simple ouvrier, il savait qu'il n'y a point de plus sûr moyen de rendre ses employés actifs et, laborieux, que de faire preuve soi-même d'activité et de diligence ; il ne se reposait jamais, se couchait toujours le dernier et parcourait souvent le pré avant que le jour eût paru.

Parmi les épinceuses de la draperie de Pont-Abbé, il s'en trouvait une qu'on appelait Marceline Grandin. Les garçons l'avaient surnommée, suivant l'habitude du canton, *la Fille de la Serpe*, ce qui voulait dire que la Serpe avait adopté Marceline, comme ayant les plus beaux yeux, le plus beau teint et la plus jolie figure du pays. Figurez-vous tout ce qu'il y a au monde de plus frais, de plus avenant, et vous aurez peut-être une idée des beautés réunies dans la personne de Marceline. Son bonnet de fine dentelle, qu'elle savait si bien mettre, un peu retroussé par derrière, laissait voir ses beaux cheveux noirs. Sa bouche était une vraie rose du mois de mai ; sa peau, blanche comme du lait, était si nette qu'on eût dit vraiment qu'on allait s'y mirer. Enfin, son cou était recouvert d'un petit duvet bien fin, bien léger, et qui en faisait encore mieux ressortir la blancheur. Notez bien qu'avec tout cela elle dansait à merveille, et vous comprendrez que Marceline ne pouvait manquer d'être entourée d'amoureux ; elle était, par caractère, un peu capricieuse, un peu coquette,

de façon que les gens du pays avaient eu bien raison de la surnommer *la Fille de la Serpe*.

A l'époque où je parle, Justin Fauvel était cité comme le meilleur ouvrier de la draperie de Pont-Abbé. M. Coutard l'avait depuis longtemps remarqué, à cause de son exactitude et de son zèle à remplir ses devoirs, et avait fini par lui accorder toute sa confiance. Personne n'était, il est vrai, plus habile que Justin à diriger une cuve, à ourdir une chaîne, et à lancer et recevoir la navette. Les mauvais ouvriers de la draperie, tout en lui rendant justice, ne l'aimaient pas, parce que nous sommes toujours un peu jaloux de ceux qui l'emportent sur nous. Il est vrai que Justin ne frayait guère avec ses camarades ; il vivait presque toujours seul, ne quittait la fabrique que pour aller s'enfermer chez sa mère, qui tenait un petit bouchon, situé à la moitié de la côte que vous venez de visiter : ce commerce joint à ce que gagnait Justin, la faisait vivre à l'aise.

Je ne puis pas dire que Marceline Grandin fût précisément ce qu'on appelle une coquette ; non. Elle eût sans doute été bien affligée si elle eût soupçonné seulement la moitié du mal qu'elle pouvait faire par ses paroles et ses légèretés ; mais dans sa figure, dans son maintien, il y avait je ne sais quoi de vif et d'attrayant qui semblait dire à tous les garçons : « Mais parlez-moi donc ! aimez-moi donc ! » Justin était depuis longtemps bien amoureux de Marceline ; mais, comme il craignait de n'être point aimé d'elle, il n'en disait rien. D'ailleurs, son caractère était un peu sombre, un peu sauvage, ce qui devait rendre l'amour plus fort chez lui que chez tout autre. Il était peu à peu tombé dans le chagrin, et il ne fut bientôt plus possible de lui arracher autre chose que quelques mots brusques, entremêlés de gros soupirs. Il souffrait, son cœur était pris, mais il ne se plaignait pas.

Marceline n'aimait pas la draperie, n'y allait qu'à contre-cœur, et seulement parce que ses parents l'y forçaient. Il est vrai que M. Coutard, de son côté, n'aimait guère non plus les jeunes filles qui pensaient à la danse, à la toilette, et non à leur ouvrage, en un mot, les mauvaises ouvrières, et Marceline était un peu du nombre. Sa pincette allait toujours plus lentement que celle de toutes ses camarades, parce qu'elle pensait au bonheur de mettre son joli bonnet de dentelle le dimanche suivant et son petit déshabillé, qui laissait voir un peu de sa gorge rondelette, puis

son ruban bleu de ciel passé à son cou, et un bouquet à son côté. Elle souriait, battait des mains et restait quelquefois des heures entières à regarder en l'air et à songer à tout cela ; or, pendant ce temps-là, sa besogne n'avançait guère. Mais Justin, qui avait toujours fini la sienne plus tôt que tout le monde arrivait près d'elle, et, sans lui rien dire, sans même la regarder, il prenait sa pincette, se plaçait devant le pupitre, et finissait son ouvrage en moins d'une heure. Tant qu'il était dans la fabrique il avait soin de ne pas laisser voir son chagrin ; mais une fois rentré chez sa mère, il ne pouvait plus cacher sa peine. Il baissait la tête d'un air d'abattement, et disait d'une voix étouffée : « Ah ! elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais, et je sens bien que le mieux serait de ne plus penser à elle... »

Cependant l'amour n'empêchait pas que Justin ne se distinguât tous les jours de plus en plus dans la draperie. Au lieu de tomber dans le découragement, comme tant d'autres l'eussent fait sans doute à sa place, il redoublait d'ardeur et inventait de nouvelles manières de laver et de dégraisser les draps. Il espérait que son intelligence et son travail lui gagneraient tôt ou tard le cœur de Marceline, car il se figurait que l'attachement devait être le prix d'une bonne conduite. Bientôt il fit faire un moulin à foulon d'une force supérieure à tous ceux qu'on avait jusqu'alors employés. Ce fut lui aussi qui imagina de faire laver la laine dans de grands paniers, à la jambe, et non plus à la fourche. M. Coutard approuva beaucoup cette méthode, qui est infiniment plus expéditive et moins coûteuse que l'ancienne. Il ne cessait, devant les autres ouvriers, de faire l'éloge de Justin Fauvel qui avait été d'abord ourdisseur, puis colleur, et qu'il n'appelait plus maintenant que son « premier foulonnier. » Il faut dire aussi que Justin était fort bien secondé dans tout ce qu'il voulait faire par la Serpe, qui fournissait beaucoup d'eau à la draperie. De son côté, Marceline était sage, rangée, on n'avait encore rien à lui reprocher ; aussi ne voyait-on que du calme sur sa figure. Ses grands yeux noirs étaient aussi transparents et aussi beaux que les eaux de la Serpe.

Les mauvais ouvriers de la draperie qui sentaient s'accroître leur aversion pour Justin à mesnre qu'il montait en grade, finirent par communiquer leur haine aux gens du village « C'est ce maudit foulonnier, disait-on qui gâtera la Serpe soit en contra-

riant son cours avec ses machines, soit en persuadant à M. Coutard qu'il faut faire des draps de toutes les couleurs, bleus, noirs, écarlates. » Bientôt en effet, l'eau de la Serpe ne fut plus reconnaissable ; ce mélange de couleurs la troublait. La fête de Pont-Abbé se faisait ordinairement sur le bord de la rivière ; on dansait le long des saules et sur le gazon ; mais à présent le pré qu'on appelait pré de la Serpe était rempli des laines que l'on y faisait sécher, et sans doute on n'y pourrait plus danser ; l'herbe était morte, les saules avaient perdu leurs feuilles.

Marceline surtout regrettait que l'eau de la rivière fût perdue par la teinture ; elle aimait tant à s'y mirer et à se promener sur sa rive ! C'était là aussi qu'elle rencontrait les plus beaux garçons du pays, ceux qui, trop fiers ou trop paresseux pour travailler à la draperie, passaient leur temps à pêcher dans la Serpe et à cueillir du cresson. C'était à qui la cajolerait, lui parlerait, lui conterait fleurettes. Justin Fauvel ne partageait point encore dans ce temps-là les idées que les gens du pays attachaient à la rivière ; et s'il rencontrait quelqu'un qui lui dît : « Prends-garde, tu offenses la Serpe, ta femme la vengera ; » il riait, haussait les épaules, et retournait à son foulon, où il faisait à lui seul plus d'ouvrage que deux ouvriers, sans s'inquiéter si en travaillant ainsi, il offensait ou n'offensait pas la Serpe.

Le chef des ennemis de la draperie était un nommé Simon Blondeau, qui était bien le plus mauvais garçon de tout le pays. On ne pouvait pas dire de lui qu'il offensait la Serpe; car il restait quelquefois une semaine entière sans paraître à la draperie. Comment vivait-il ? C'est ce qu'on eût été bien embarrassé de dire. Il affectait de mépriser les bons sujets, et passait son temps à pêcher ou à hanter les cabarets, on craignait que, d'un moment à l'autre, il ne fît quelque mauvais coup ; car la paresse engendre le mal. Simon avait sur le visage et dans le maintien quelque chose de délibéré, qui annonçait la hardiesse, et plaisait aux gens qui ne le connaissaient pas à fond. Deux yeux pétillants comme le feu, une paire de sourcils noirs rabattus sur ses yeux, un teint basané, des cheveux crépus, de larges épaules bien carrées ; voilà son portrait. Il aimait les querelles, parce que sa grande taille et ses poignets vigoureux lui donnaient l'avantage sur tout le monde. Ensuite, comme il ne

travaillait que rarement à la draperie, ses mains n'étaient point couvertes de teinture comme celles des autres garçons. D'ailleurs Simon était beau danseur; il était d'une adresse sans égale à pêcher des anguilles; tout cela devait flatter une jeune fille coquette et jolie, telle que Marceline Grandin.

Depuis quelque temps, on remarquait que Simon et Marceline se promenaient souvent ensemble sur le bord de la Serpe; ils s'aimaient; on le disait du moins, la rivière était d'ailleurs très-turbulente, très-capricieuse; ses eaux annonçaient bien le trouble où l'amour de Simon avait mis le cœur de Marceline. Justin se désespérait. « Aimer Simon Blondeau ! s'écriait-il, le plus mauvais ouvrier de la draperie ! Encore si elle eût choisi Louis Durand, le colleur, ou Thomas, l'ourdisseur. » Le pauvre garçon eût, hélas! tout aussi bien détesté Louis Durand ou Thomas; car, dès que le cœur est en jeu, il n'y a pas de milieu, il faut qu'il déteste tous ceux qu'il craint, il n'y a point de choix à faire entre des rivaux.

La fête de Pont-Abbé approchait, et c'était un grand jour pour le pays. Le matin, M. Coutard avait l'habitude de rassembler chez lui les ouvriers de la draperie et de leur adresser, en présence les uns des autres, des éloges ou des remontrances suivant la conduite qu'ils avaient tenue. Il remettait à ceux dont il était content de petits présents qu'il accompagnait de quelques bonnes paroles. Ce jour-là, il fit cadeau à Justin Fauvel d'une montre en or. Les autres ouvriers ouvrirent de grands yeux et envièrent le sort de Justin, tout en reconnaissant pourtant qu'il avait bien mérité ce présent. Simon Blondeau éprouva plus de jalousie que personne, car il fut un de ceux qui se virent réprimander vertement. M. Coutard lui prédit que s'il ne changeait pas de conduite, il serait perdu avant peu de temps; la draperie lui serait fermée et les honnêtes gens du pays ne voudraient même plus le regarder.

Simon fit peu d'attention aux remontrances de M. Coutard; il ne pensait qu'à la montre en or que Justin venait de recevoir, et au lieu de chercher à en mériter une pareille, il ne songeait qu'au moyen de se venger de celui qu'il regardait comme son plus grand ennemi. A partir de ce jour, la perte du pauvre foulonnier fut arrêtée dans le cœur de Simon, qui jura en lui-même de lui faire tout le mal qu'il pourrait.

Justin avait entendu dire que les jeunes filles de la fabrique, et particulièrement Marceline, regrettaient beaucoup de ne pouvoir danser le jour de la fête le long de la rivière, près des saules, dans cet endroit où l'herbe était si belle et où les violons résonnaient si bien. Il obtint donc de M. Coutard qu'on danserait le soir de la fête près de la Serpe, mais ce serait la dernière année. Comme la fabrique augmentait tous les jours, le pré serait rempli tout entier l'année suivante par les ouvriers employés à préparer les draps ; il ne serait même plus permis d'approcher de la rivière.

Cette nouvelle fit beaucoup de peine à tous les gens du pays, à ceux qui dansaient comme à ceux qui ne dansaient pas. Mais puisqu'on n'aurait bientôt plus le droit de jouir de la rivière ni de ses bords, on résolut de profiter de ce dernier jour et de s'en donner à cœur joie, le soir, à la danse. Justin, qui commençait à comprendre apparemment qu'il ne fallait pas toujours offenser la Serpe, se chargea de débarrasser le pré des lavées qui y étaient étendues. Aidé par deux ou trois vigoureux gars, il enleva même les machines qu'il avait fait établir sur la rivière et qui dérangeaient son cours, de façon que la Serpe devint aussi claire que s'il n'y eût jamais eu de draperie dans son voisinage; comme on n'avait point travaillé ce jour-là, ses eaux n'étaient plus teintes que de ces belles couleurs or et bleu de ciel qui sont les couleurs du temps et du soleil.

Marceline était bien belle aussi et bien avenante à la fête. Ah ! la jolie fille, et comme elle souriait d'un air de contentement en passant devant la rivière ; comme elle balançait la tête d'un petit air de fierté, en répondant aux agaceries des garçons qui se pressaient autour du saule où elle était assise et voulaient danser avec elle tous à la fois ! Simon commença par danser avec Marceline une fois, deux fois, trois fois de suite. Les autres garçons qui l'avaient engagée aussi à danser se présentaient pour prendre sa main, mais Simon les repoussait avec une bourrade en leur disant : « Ce n'est pas votre tour. » Ils se retiraient sans répliquer, car ils savaient qu'il ne faisait point bon se frotter à Simon Blondeau.

Justin avait aussi engagé Marceline, et même bien avant que la danse eût commencé. Or, la conduite de Simon commençait à l'impatienter. Il le laissa danser avec elle encore une ou deux

fois, puis il se dit en lui-même que son tour devait être venu. Il s'avança donc vers Marceline aussitôt que les violons eurent recommencé à jouer et voulut lui prendre la main; Simon se plaça devant lui et fit mine de lui barrer le passage, en redressant la tête d'un air qui semblait dire : « Voyons un peu si tu oseras avancer. »

Mais Justin n'avait pas peur de Simon; il lui fit remarquer qu'il dansait avec Marceline depuis le commencement de la fête et qu'il était juste de céder sa danseuse aux autres garçons qui l'avaient invitée aussi. Tout cela fut dit du ton d'un homme qui ne veut point engager de querelle, mais qui saura fort bien soutenir ce qu'il a dit. Simon n'était point fait pour se rendre à de bonnes paroles. Il répondit à Justin en des termes si grossiers et si durs que ce dernier sentit aussitôt le sang lui monter au visage. Il devint presque en même temps rouge comme du feu, puis blanc comme un linge; tout son corps tremblait. On sait que ce sont ces caractères doux et tranquilles, lorsqu'on les pousse à bout. Si Marceline n'eut pas été là, Justin eût méprisé peut-être les injures de Simon; mais se voir injurier devant celle qu'on aime, quel homme résisterait à cela? Justin n'attendit donc pas que Simon ajoutât de nouvelles paroles à ce qu'il avait déjà dit; il s'avança vers lui, et l'engagea d'un ton ferme à se retirer sur-le-champ. Simon ne l'écouta pas et ne fit que rire de cette menace; il voulut même le repousser du coude comme il avait fait des autres. Alors Justin ne se posséda plus il leva le bras et appliqua un coup de poing de toute sa force au beau milieu du visage de Simon.

Celui-ci entra dans une épouvantable colère. Il se précipita sur Justin, espérant venir aisément à bout de lui; mais Justin était brave et résolu, d'ailleurs la présence de Marceline le soutenait. Une lutte s'engagea, et il fut impossible de séparer les deux combattants, car ils se tenaient serrés l'un contre l'autre et semblaient ne faire qu'un même homme. Au bout de quelques instants, on s'aperçut que Simon faiblissait, ses jambes commençaient à fléchir, on entendait le bruit de sa respiration; enfin Justin finit par le renverser sur le gazon, et les assistants ne purent s'empêcher d'applaudir, car ils ne s'expliquaient pas comment un garçon d'une si petite taille avait pu venir à bout d'un homme plus grand que lui de toute la tête et qui était la

terreur de la draperie : c'est qu'ils ne savaient pas que l'amour donne des forces et du courage,

Simon dit en se relevant : « Justin, souviens-toi bien de ce qui s'est passé aujourd'hui; avant peu de temps tu auras de mes nouvelles. » Il s'éloigna, parce qu'il sentait qu'ayant eu le dessous dans une querelle dont il était l'auteur, il ne pouvait plus prétendre empêcher les autres garçons de danser avec la fille de la Serpe. Justin, tout fier de sa victoire, ne s'inquiéta point de ses menaces; il courut à la rivière, car bien qu'il eût eu l'avantage, il ne laissait pas d'avoir reçu quelques bons coups, et avait même un peu de sang au visage. Tout en se lavant il se dit que la Serpe était bien limpide et bien belle. On voyait les cailloux du fond quoiqu'elle fût profonde en cet endroit; et comme il faisait clair de lune, il y avait à sa surface des lueurs qui tremblottaient, semblables à des lames d'argent. Il ne put s'empêcher de soupirer en pensant que le lendemain l'eau de la rivière serait de nouveau troublée par les teintures et les savons de la fabrique, et qu'il serait impossible de s'y laver et de s'y mirer; il pensa qu'après tout il aimait encore mieux la Serpe que la draperie.

Il revint à la danse et s'aperçut que Marceline lui souriait d'un air de contentement et qu'elle avait mis dans ses yeux quelque chose de tendre qu'il n'y avait jamais vu. Il lui demanda d'un air timide si elle voulait danser avec lui : « Volontiers, Justin, » lui répondit-elle, avec une voix douce, et en montrant ses deux belles rangées de dents blanches. Justin était bien ému. De son côté, Marceline remarqua que la figure du foulonnier, ordinairement un peu sombre, avait, lorsqu'on la regardait de près, un air de bonté que n'avait assurément point celle de Simon. Elle se dit que la femme que Justin épouserait serait sans doute bien heureuse; elle aurait pour mari sinon le plus beau, au moins le plus aimable garçon du pays; il n'aimerait qu'elle au monde et ferait toutes ses volontés; elle pensait en même temps à la querelle dont elle venait d'être témoin, et, comme elle avait le caractère un peu glorieux, son cœur ne pouvait manquer de pencher vers celui qui avait eu l'avantage dans une querelle à laquelle tous les gens du pays avaient assisté.

Tout en dansant, Justin lui expliqua la peine qu'il avait eue à enlever les lavées étendues dans le pré et les machines établies

sur la rivière; il était sur pied depuis le petit jour, et avait travaillé toute la journée. C'était pour elle qu'il s'était donné tant de mal; il savait qu'elle aimerait à danser sur le bord de la Serpe. Marceline, attendrie par ce qu'elle apprenait, ne savait comment le remercier de ce qu'il avait fait pour lui plaire; elle avait pris longtemps Justin pour un de ces lourdauds d'ouvriers, comme il s'en trouve dans les fabriques, qui pensent à leur ouvrage du matin au soir et ne savent jamais dire un mot galant aux jeunes filles. Elle commençait à reconnaître qu'elle s'était bien trompée! Justin était mieux que galant, il avait le cœur aimable et sensible, et s'il travaillait avec ardeur, il était capable d'aimer de même. Marceline sentait cela et se disait que tous ces soins pour la faire danser le long de la rivière annonçaient beaucoup d'attachement, et ne seraient jamais venus peut-être à la pensée d'un autre que Justin.

Après la fête, Marceline lui permit de la reconduire chez elle. En marchant, ils causèrent avec amitié, et se firent même quelques confidences; quelquefois ils allaient à petits pas, pour parler plus à leur aise. Justin osait à peine respirer. Comme son cœur battait en sentant Marceline s'appuyer sur son bras! comme sa figure exprimait bien le bonheur qu'il éprouvait! Lorsqu'il rentra à la maison, où sa mère l'attendait, il fut quelque temps sans pouvoir parler; il disait, sans le penser, qu'il était encore bien malheureux et bien à plaindre; il songeait en même temps que Marceline l'aimait: il en avait la preuve, il avait su toucher ce cœur qui avait été si longtemps à deviner ce qui se passait dans le sien! Il ne voulait encore confier son bonheur à personne, car il osait à peine y croire; mais son bonheur, sa joie; se révélaient malgré lui. De temps en temps, il pressait la main de sa mère; l'assurance d'être aimé de Marceline, ses paroles, ses réponses, le départ de Simon, les airs que jouaient les violons lorsqu'il dansait avec Marceline, tout cela se confondait dans son esprit. Il se sentait heureux, fier, et consolé de tout, ses inquiétudes et ses grands chagrins, tout avait disparu; sa tête était bouleversée; il pleurait de joie.

Et le lendemain, lorsqu'il revint à la draperie, comme il avait le cœur content et léger! Il croyait n'être entouré que de gens tout pleins, comme lui, de leur bonheur. On l'eût pris pour un enfant, tant il avait de peine à se modérer. Il était devenu tout

à coup confiant, communicatif avec tout le monde. Il se mit à l'ouvrage avec plus d'ardeur que jamais, car il ne pouvait s'empêcher de penser que la place qu'il occupait dans la fabrique et les éloges que M. Coutard ne cessait de lui donner, lui avaient enfin attiré l'amitié de Marceline. Il est si naturel de se croire aimé à cause du bien qu'on a fait! Que lui importait maintenant d'avoir offensé la Serpe? Il était aimé de Marceline, rien au monde ne l'inquiétait plus. Il se promettait bien de se moquer à l'avenir des gens du village qui viendraient encore lui dire qu'il ne serait jamais aimé de Marceline, parce qu'il avait offensé la rivière. Il fit replacer les machines et étendre les lavées dans la prairie. On construisit, d'après les ordres de M. Coutard, une palissade autour du pré, de façon qu'il ne fût plus possible d'approcher de la rivière. Ce fut un grand chagrin pour les paresseux du village, qui y pêchaient et se promenaient le long des saules.

Huit jours s'étaient déjà passés depuis la fête de Pont-Abbé, et Justin n'avait pas cessé de voir Marceline, souvent même deux ou trois fois dans la journée. Il l'aimait tant, qu'à moins d'avoir le cœur plus dur qu'une roche, il fallait bien qu'elle l'aimât aussi à son tour. Enfin, après bien des prières, des entretiens et des serments de toutes sortes, il obtint d'elle la promesse de l'épouser. La tendresse de Justin l'avait emporté sur sa coquetterie. Bientôt la mère Fauvel se chargea d'aller demander, au nom de son fils, la main de Marceline. Le père et la mère Grandin étaient de pauvres gens, infirmes, et réduits presque à mendier. Vous comprenez donc que l'idée de voir leur fille devenir la femme du premier foulonnier de la draperie devait les combler de joie; ils donnèrent leur consentement avec une sorte de reconnaissance, et on convint aussitôt du jour des noces.

Mais quand tout cela fut fait, Justin comprit qu'il ne pouvait se marier sans aller consulter au moins M. Coutard, qui le regardait comme un fils, et lui avait toujours montré tant d'amitié. D'ailleurs, il est d'usage parmi les ouvriers de la fabrique de prendre, en pareil cas, conseil du chef. Justin se rendit donc chez M. Coutard, le dimanche suivant, pour lui faire part de son projet. Il faisait cette visite par convenance seulement, se croyant sûr d'obtenir son consentement; son maître l'aimait,

et ne pouvait vouloir que son bonheur. Mais M. Coutard, après l'avoir écouté avec attention, lui répondit qu'il ne lui conseillait pas d'épouser la fille de la Serpe, qui était beaucoup trop coquette pour faire le bonheur d'un brave et honnête garçon tel que lui. Justin parut alors bien affligé. Il répondit qu'il mourrait, s'il devait renoncer à l'espoir d'épouser Marceline ; c'était un projet qui lui tenait au cœur depuis bien longtemps. S'il avait travaillé plus que personne, s'il avait cherché à effacer tous ses camarades par sa bonne conduite, et à se faire appeler le premier foulonnier de la draperie, ce n'était que dans l'idée de plaire à Marceline, et de se voir préférer aux autres garçons du pays.

— Eh bien ! lui dit M. Coutard, attends au moins pour cela une année ou deux, car ta future n'a rien et tu es presque aussi pauvre qu'elle. Que feriez-vous, s'il vous arrivait un grand nombre d'enfants?... Un peu de patience, et tout cela s'arrangera. J'ai toujours eu l'intention de te donner la place de contremaître, car personne ne s'entend comme toi à surveiller les nappeuses et à diriger la cuve. Mais pour cela, il faut au moins que tu connaisses un peu le commerce de la draperie en gros. Un des marchands drapiers que je fournis, M. Dublanc, me demande de lui procurer un garçon probe, intelligent, laborieux, qui puisse faire ses recettes, porter les ballots, vendre au besoin, être en un mot son garçon de caisse. J'ai pensé à toi : va passer un an chez M. Dublanc, tu auras de bons appointements, tu apprendras le commerce, et quand tu reviendras, tu seras capable de diriger la draperie ; je te nommerai alors mon contre-maître, nous reparlerons de ton mariage, et tu verras toi-même si tu es encore disposé à épouser la fille de la Serpe.

Justin ne répondit pas à tout ce que M. Coutard lui dit, parce qu'il vit bien qu'il n'y avait rien à répondre à de si bons conseils. En le quittant, il avait les larmes aux yeux; il passa devant la Serpe, et crut s'apercevoir que son cours était encore plus troublé que d'habitude. « Va, dit-il en la regardant et en essuyant ses yeux, coule à ton aise à présent, ce n'est pas moi du moins qui désormais t'offenserai. » Il avait tant de chagrin, qu'il lui prenait envie par moment de se jeter dans la rivière; puis il rougissait de sa faiblesse, car au fond, il se disait que M. Coutard avait eu bien raison de lui parler comme il avait fait. Épouser une fille qui dépensait tout ce qu'elle gagnait en

chiffons, en bonnets et en rubans, c'était vouloir faire son malheur et peut-être même celui de Marceline.

Il rentra chez sa mère et lui rendit compte de ce qui venait de se passer. Il lui fit connaître la promesse que M. Coutard lui avait faite. Contre-maître de la fabrique ! quelle nouvelle ! quel bonheur ! Un pauvre ouvrier qui avait commencé par être simple dévideur, arriver à commander dans la fabrique ! La mère Fauvel sauta au cou de Justin, et ne put cacher sa joie ; elle ne savait pas que cette idée serait peut-être la perte de son fils. Justin vit bien qu'il fallait partir pour Paris, qu'il n'y avait pas à balancer ; les conseils de M. Coutard, le repos de sa mère qui commençait à se faire vieille, l'existence même de Marceline, tout le lui commandait.

Il sortit de la maison et se rendit chez les Grandin pour dire adieu à sa prétendue. Il lui raconta ce qui se passait, lui rapporta tout ce que M. Coutard lui avait dit, lui expliqua qu'il était nécessaire qu'il passât quelque temps à Paris. Mais, aussi, dans un an, ils seraient bien récompensés d'avoir attendu ; il serait presque le directeur de la draperie et elle deviendrait la femme d'un contre-maître. Le départ de Justin parut causer à Marceline un grand chagrin, car bien qu'elle fût un peu légère, elle n'avait point le cœur insensible.

— Adieu, Justin, adieu, lui dit-elle, tu me retrouveras telle que tu m'as laissée ; je n'aimerai jamais d'autre garçon que toi, je t'aimerai comme si tu étais au pays...

Justin la crut ; le moyen de ne pas croire celle qu'on aime, quand elle pleure avec vous et promet de n'être jamais qu'à vous seul. Ah ! j'aurais bien juré en ce moment que Marceline était sincère et devait tenir sa promesse ! Elle prit la main de Justin, s'approcha de lui doucement et l'embrassa sur le front, comme s'il eût été son frère. Elle l'appelait son meilleur ami ; en prononçant ces mots d'amitié, elle paraissait cent fois plus belle. Les Grandin et moi nous gardions le silence, nous étions attendris ; nous fûmes cependant obligés de les séparer, car l'heure de partir était venue. Justin mit alors au doigt de Marceline un petit anneau d'argent, en la priant de ne jamais le quitter ; Marceline lui promit de le porter toujours, et ce fut la dernière parole qu'elle lui dit.

Avant de quitter le pays, Justin alla visiter la draperie et in-

diquer aux autres ouvriers la manière de se servir des machines qu'il avait fait placer sur la Serpe. Ses camarades le reconduisirent jusqu'à plus de quatre lieues du village. Ils ne pensaient plus en ce moment à la jalousie que l'avancement de Justin leur avait autrefois causée; ils l'aimaient au fond du cœur et rendaient justice à ses bonnes qualités; plusieurs d'entre eux avaient les larmes aux yeux en le reconduisant; Justin, en leur serrant la main, eut aussi bien de la peine à retenir ses larmes.

Mais à peine eut-il quitté le village, qu'il sembla qu'un mauvais sort fût jeté sur la draperie. Les eaux de la Serpe devenaient de jour en jour plus basses, les machines avaient cessé de marcher, et les ouvriers ne se rendaient plus à la fabrique que de loin en loin; les meilleurs travailleurs allèrent même chercher de l'ouvrage dans les fabriques des autres pays. M. Coutard était désespéré et comprit qu'il avait eu tort de laisser partir son premier foulonnier. Tout allait bien quand Justin était là, mais on eût dit qu'en partant il avait emporté avec lui la fortune de la draperie.

Cependant M. Dublanc écrivait souvent à M. Coutard, et le remerciait dans toutes ses lettres de lui avoir envoyé Justin Fauvel, dont il ne cessait de vanter le zèle et la bonne conduite. Justin écrivait aussi à sa mère et toujours pour lui demander des nouvelles de Marceline : « Que fait-elle? Que devient-elle? Pense-t-elle encore à moi?... » La mère Fauvel ne lui répondait pas, car elle n'osait pas lui avouer que tout était bien changé depuis son départ. Comment lui faire savoir que Marceline était à jamais perdue pour lui; que Simon Blondeau, ce vaurien qui s'était fait chasser de la draperie, avait fini par s'emparer d'elle et par la pousser au mal en lui donnant de mauvais conseils? Le père et la mère Grandin étaient morts, et leur fille s'était trouvée isolée, sans appui, sans ressources. Alors comme elle n'avait jamais été bonne travailleuse, elle avait quitté la draperie pour vivre avec ce Simon qui ne l'aimait plus, la maltraitait, la battait même quelquefois...

Si Justin eût connu d'avance ces tristes nouvelles, je crois que jamais il ne serait revenu à Pont-Abbé. Mais il ne savait rien de tout cela, et lorsque M. Coutard lui eut écrit au bout d'un an qu'il était temps de revenir à la draperie pour y remplir la place de contre-maître, il partit aussitôt, ne songeant plus aux inquiétudes ni aux peines que lui avaient causées le silence

de Marceline et celui de sa mère. Il partit et fit la route de Paris à Pont-Abbé sans presque se donner le temps de s'arrêter pour manger ni se reposer ; il revenait plus amoureux que jamais.

Cependant, lorsqu'il fut sur le point d'entrer dans le village, il eut comme un pressentiment du malheur qui l'attendait. Tous ceux qu'il rencontrait lui serraient la main d'un air triste, puis s'éloignaient ; personne ne lui parlait de Marceline, il n'osait point non plus parler d'elle, de peur d'éclaircir un doute affreux qui venait de s'élever en lui. En traversant le pont de pierre qui se trouve sur la Serpe, il ne put retenir un soupir; il remarqua que cette rivière qu'il avait vue autrefois si nette et si claire n'était plus maintenant qu'un petit ruisseau tout bourbeux, coulant sur du limon. La draperie l'avait épuisée et il pouvait s'accuser pour sa part d'avoir beaucoup contribué à son dessèchement en doublant les produits de la fabrique, à force de travaux et d'inventions nouvelles. Tout ce qu'il rencontrait l'attristait, la draperie, la rivière, les saules de la prairie qui étaient maintenant presque tous morts ; il se souvint de la fête de Pont-Abbé, c'était sur ce gazon et près de ces saules qu'il avait dansé avec Marceline... Le beau jour! et comme la Serpe était changée depuis ce temps-là!

Il monta la côte et alla trouver sa mère. En entrant, il jeta sur une table un ballot qu'il portait sur l'épaule attaché au bout d'un bâton. La mère Fauvel ne croyait pas que son fils dût revenir si tôt; quand elle le vit, elle le serra tendrement dans ses bras, puis se mit à pleurer et détourna la tête comme si elle eût craint de le voir.

—Où est Marceline? Qu'est-elle devenue? Tels furent les premiers mots de Justin. — Perdue, perdue pour toujours, lui dit sa mère en sanglottant.

Elle lui tendit les bras, il s'y précipita. Ils restèrent ainsi quelques instants serrés l'un contre l'autre, mais sans pouvoir se parler. Justin ne savait pas encore ce qui s'était passé, pourtant il le devinait, son cœur le lui avait dit d'avance. Lorsqu'il eut appris toute l'histoire de Marceline depuis son départ, sa trahison, la méchanceté de Simon, il baissa la tête et se souvint de la querelle qu'il avait eue avec lui l'année précédente, le jour de la fête de Pont-Abbé; Simon lui avait juré ce jour-là de se venger. Il avait tenu parole.

La mère Fauvel continuait de pleurer, Justin ne pleurait plus; il restait debout, immobile, les bras croisés sur sa poitrine, il jetait de temps en temps les yeux sur le ballot qu'il avait mis sur la table; des gouttes de sueur couvraient son visage. Enfin, égaré par la douleur, il tira de sa poche un couteau, et l'ouvrant précipitamment, il allait se l'enfoncer dans la poitrine; mais sa mère, qui suivait des yeux tous ses mouvements, se précipita dans ses bras en poussant un cri et en le conjurant de la tuer la première. Alors, Justin jeta son couteau par terre, en faisant un geste d'horreur et comme s'il eût eu honte de cette action. Il cacha sa tête entre ses mains, puis il embrassa sa mère à plusieurs reprises en tâchant de la consoler, comme s'il n'eût pas eu lui-même besoin d'être consolé. Il s'écriait tantôt qu'il saurait se séparer de celle qui l'avait trahi, qu'il se vengerait d'elle, tantôt qu'il lui pardonnerait, qu'il trouverait enfin une autre femme, mais que cette femme le rendrait, hélas! bien malheureux.... Ses paroles n'avaient plus ni suite ni liaison; sa tête s'égarait, il s'arrachait les cheveux, se frappait le front, et disait que tôt ou tard il mourrait de chagrin.

Cependant, comme il faut que même les plus grandes peines aient un peu de relâche, il parut un moment près de se calmer. Il se laissa tomber sur une chaise, baissa la tête, et versa d'abondantes larmes, ce qui le soulagea un peu. En ce moment, la mère Fauvel aperçut une femme qui venait d'entrer dans la maison, et qui se dirigeait vers la chambre où se trouvait Justin; elle reconnut Marceline. Elle courut à sa rencontre pour lui ordonner de s'éloigner. Il semblait qu'après avoir accablé Justin, Marceline voulût encore le braver. Mais Marceline n'écouta rien, et s'élança dans la chambre où elle avait aperçu Justin; elle se précipita à ses genoux en s'écriant : « Écoute-moi, je veux tout te dire... »

Elle ne put continuer, car Justin, qui l'avait reconnue, se leva, ne pouvant supporter sa vue. Il voulait quitter la chambre, mais elle s'attacha à Justin, qui, après avoir fait quelques pas, ne put s'empêcher de se retourner et de se demander si c'était bien la fille de la Serpe, si fière autrefois, qu'il voyait se traîner à ses pieds, tout échevelée, abattue, les vêtements en désordre. Hélas! elle était bien changée, et n'avait guère conservé que ses longs cheveux de sa beauté d'autrefois; le reste était perdu, son teint

était jaune, ses couleurs effacées. Qui donc eût dit alors qu'elle était encore si jeune?

Justin l'aimait tant, qu'il ne fit pas attention à tout cela, et ne put refuser de l'entendre. Alors elle lui raconta que Simon avait été le principal auteur de ses peines. Il avait tout fait pour la perdre dans l'opinion des gens du pays; il avait fait courir tant de mauvais bruits sur son compte, qu'elle n'avait eu bientôt plus d'autre ressource que de s'abandonner à lui. Simon avait promis de l'épouser; mais il n'avait pas encore tenu sa parole, et sans doute il ne la tiendrait pas. Il ne cessait de lui dire qu'il ne consentirait à se marier avec elle qu'à Paris, où il voulait la mener : il fallait bien qu'elle se décidât à le suivre, car Simon avait pris sur elle tant d'empire, qu'elle n'osait point résister à ses volontés; d'ailleurs elle était déshonorée dans le pays.

Quand Marceline eut achevé son récit, Justin leva les mains vers le ciel en s'écriant : — Ah! Simon, Simon! tu t'es bien vengé. — En même temps il se mit à regarder Marceline, qui, tout en pleurs, se trouvait encore à ses pieds. Il comprit combien elle avait dû souffrir, et pensa aussi aux peines nouvelles que sans doute le sort lui réservait. Il n'eut plus la force de la maudire, et oublia même qu'elle l'avait trahi. Elle lui prit la main, il la lui laissa, et ne songea pas à la retirer. Enfin il se leva, et se mit tout à coup à défaire le ballot qu'il avait apporté sur son épaule et jeté en entrant sur la table. Ce ballot contenait des dentelles, plusieurs aunes de belle percale, puis des rubans, quelques bijoux en or; enfin, un voile, un chapeau de mariée. Quand tout cela fut étalé, il cacha, en sanglotant pendant quelques minutes, sa tête dans ses mains. Il revint près de la table, et s'empara du voile, des rubans, du bouquet, et se mit à tout embrasser avec une sorte d'égarement mêlé d'amour. Alors Marceline ne put s'empêcher de pousser un cri; elle comprit combien le cœur de Justin était bon et indulgent. L'émotion que la vue de ces objets lui causait, puis ce mariage projeté, ces parures, ces regrets, la conduite de Justin après le mal qu'elle lui avait fait, tout cela se pressait dans sa pensée, et elle alla se cacher dans un coin, où elle mit comme lui sa tête dans ses mains, en appuyant son front contre la muraille. Alors Justin s'approcha d'elle, et lui prit le bras, mais sans qu'elle détournât la tête; il lui parla presque avec autant de douceur qu'autrefois.

— Oui, tout cela était pour toi, s'écria-t-il; tout..... et j'espérais encore te retrouver...

Elle s'écria :

— Ah ! ne me parlez pas ainsi.

Il fit semblant de ne pas l'avoir entendue, et la pria seulement d'essayer le voile, le bouquet, les boucles d'oreilles, qui se trouvaient sur la table. Elle s'y prêta de bonne grâce; elle lui eût accordé en ce moment tout ce qu'il eût voulu. Elle attacha les anneaux à ses oreilles, mit le voile sur sa tête, le bouquet de fleurs d'oranger à son côté; elle releva un peu ses cheveux, qui tombaient en désordre sur ses épaules. Ah ! qu'elle était belle encore avec ce voile qui lui couvrait les épaules et ces larmes qui lui roulaient dans les yeux ! On eût dit, en vérité, que ses couleurs étaient revenues, que sont teint avait repris sa fraîcheur, qu'elle avait enfin retrouvé sa beauté. Elle n'était plus coquette, comme autrefois; mais la modestie la rendait plus belle.

Justin n'y tint plus, et, cédant à son émotion, il se précipita à ses pieds en s'écriant :

— J'oublie tout, Marceline ! tu es à moi ! Dis un mot, et j'oublie que tu m'as trompé, et je n'ai plus même le droit de te haïr !

A ces mots, Marceline fit un geste de repentir. Plus il lui témoignait d'amour, plus elle éprouvait de honte et de chagrin de se sentir séparer de lui, et indigne d'un tel dévouement. Elle jeta de côté le voile, le bouquet, les bijoux, et sortit de la maison en suppliant Justin de lui pardonner, de ne point trop la maudire, et d'oublier qu'il l'avait aimée. Cette brusque séparation était le seul gage d'amitié que Marceline pût encore donner à Justin. Elle quitta le village ce jour même, et le bruit se répandit qu'elle était partie pour Paris avec Simon Blondeau.

Cependant M. Coutard, qui ne pouvait plus, à cause de son grand âge, surveiller les ouvriers de la fabrique, se hâta de confier la direction de la draperie à son nouveau contre-maître. Il ne doutait pas que, grâce à lui, les choses ne fussent bientôt remises sur le pied où elles étaient du temps où Justin n'était encore que simple foulonnier.

Mais le nouveau contre-maître fut à peine entré en fonctions qu'il s'aperçut que la manufacture était bien déchue de son ancienne prospérité. Autrefois la Serpe fournissait beaucoup

d'eau et était d'un grand secours pour les travaux ; à présent, chétive, languissante, elle semblait avoir pris la draperie en aversion et vouloir porter toutes ses eaux aux fabriques des autres pays. Justin avait tout perdu ; rien ne l'attachait plus au monde ; tout l'affligeait ; il ne pouvait voir les épinceuses travailler sans avoir envie de pleurer. Il comprit alors que le travail, le désir d'avancer, n'était rien pour lui ; il n'y avait plus de draperie sans Marceline. Il avait fini par devenir superstitieux comme les autres ouvriers et se disait quelquefois : « En améliorant la draperie, j'ai en même temps offensé la Serpe, et c'est de là que viennent toutes mes peines. »

Bientôt la vue seule de la fabrique lui causa tant de déplaisir qu'il n'y allait plus qu'à contre-cœur. M. Coutard avait espéré qu'il ramènerait l'activité parmi les ouvriers ; mais pouvait-on compter sur un pauvre garçon qui pleurait du matin au soir, maigrissait à vue d'œil et ne cessait de maudire le jour où il avait eu l'idée d'aller travailler à la manufacture ? En effet, s'il eût été jardinier, vigneron ou pêcheur comme Simon, Justin n'eût jamais quitté le pays pour se rendre à Paris ; il n'eût point inventé ces machines qui avaient offensé la Serpe, et Marceline l'eût aimé peut-être comme elle avait aimé Simon Blondeau.

Enfin, comme son chagrin augmentait de jour en jour, il cessa tout à fait de se rendre à la draperie ; il lui semblait que sa raison s'y perdait, qu'il n'avait plus la force de commander aux autres ouvriers. Il passait la plus grande partie de son temps assis devant la porte de sa maison, les bras croisés, ayant l'air de contempler fixement la côte, les arbres, les gens qui passaient ; mais, au fond, ne pensant qu'à son chagrin et espérant toujours que Marceline reviendrait.

M. Coutard, ayant appris dans quel abattement Justin était tombé, se décida un jour à monter la côte et à venir le trouver, pour tâcher de le consoler et de le ramener à la draperie.

—Qu'est-ce donc ? lui dit-il quand il fut près de lui, un garçon de cœur, un brave ouvrier tel que toi devrait-il se laisser abattre ainsi et renoncer à ses devoirs pour une amourette, une petite fille que tous les gens du pays méprisent aujourd'hui ?....

— Ah ! monsieur Coutard, s'écria Justin, ne me blâmez pas, car vous ne savez pas tout ce qui se passe en moi. Je veux revoir

Marceline, je ne peux plus vivre sans elle et suis décidé à partir aujourd'hui même pour la retrouver...

— La retrouver ! reprit M. Coutard en saisissant brusquement la main de Justin. C'est impossible !

Justin, frappé de l'accent avec lequel. M. Coutard avait prononcé ces paroles, tressaillit et le regarda comme pour le prier de s'expliquer. Mais M. Coutard ne voulut point en dire davantage, de peur de l'accabler. Il reprit d'un ton d'amitié :

— Marie Terreau est une bonne fille, Justin, et qui fera le bonheur de celui qui l'épousera. Elle n'est point coquette, elle ne pense pas sans cesse à la danse et au plaisir de s'habiller ; elle sera bien dotée, et c'est la fille la mieux élevée du pays ; voici la femme qui te conviendrait ; et si tu m'en croyais, tu l'épouserais et tu reviendrais à la draperie qui ne peut plus se passer de toi...

— Hélas ! dit Justin d'un ton accablé, la fabrique a été la cause de la perte de Marceline et de la mienne ; c'est pour faire prospérer la draperie que j'ai offensé la Serpe, et tous mes chagrins viennent de là...

— Offenser la Serpe ! Eh quoi ! un homme raisonnable tel que toi pourrait croire à ces choses-là ! Ne vois-tu pas que ce sont les paresseux du village, les garçons qui ne s'occupent qu'à danser, à se promener, ou à courtiser les filles, qui prennent le prétexte de ne point offenser la Serpe pour ne pas venir travailler à la draperie ?...,

M. Coutard ajouta encore à cela beaucoup d'autres choses très-justes et très-sensées, pour tâcher de consoler Justin et de le ramener à la raison ; mais à tout ce qu'il disait, ce dernier répondait que tout était fini pour lui, qu'il aimait Marceline plus que sa vie, et que rien au monde ne pourrait le détacher d'elle. Il était même décidé à se rendre à Paris, afin de la chercher, de la revoir, et de vivre avec elle ; car il se tuerait plutôt que de continuer à vivre comme il faisait. Alors M. Coutard, qui voulait à tout prix lui ôter du cœur ce maudit amour, comprit qu'il fallait frapper un grand coup et ne rien ménager pour l'éclairer.

— Eh bien ! reprit-il, puisque tu persistes à vouloir t'occuper de Marceline, apprends donc ce que j'espérais pouvoir te cacher : c'est qu'en voyant que tu n'avais point cessé de l'aimer,

j'ai fait prendre des renseignements sur son compte, et j'ai appris qu'une fois à Paris, Marceline avait été tout à fait abandonnée par Simon, qu'elle n'avait suivi que parce qu'elle y était presque forcée. Alors, n'ayant plus de ressources, n'osant plus revenir au pays, où elle savait qu'on la méprisait, elle a achevé de se perdre.

M. Coutard s'arrêta pour voir l'effet que cette nouvelle produirait sur l'esprit de Justin et attendre sa réponse ; mais Justin, qui avait jusqu'à ce moment cherché à résister à son chagrin, se sentit ébranlé par ce dernier coup. Il pâlit et perdit connaissance ; il fallut le transporter dans la maison, où il fut pris d'affreuses convulsions qui durèrent jusqu'au soir.

Le lendemain, il parut calmé ; et regardant sa mère qui se tenait près de son lit, le visage baigné de larmes, il lui prit la main et s'attendrit aussi. Il voulut se lever, bien qu'il fût encore très-faible, et déclara qu'il était enfin venu à bout de surmonter son chagrin. A l'avenir, il ne s'occuperait plus, disait-il, de Marceline, et allait retourner ce jour même à la draperie pour faire ce que M. Coutard exigerait de lui.

Pendant quelque temps, tout alla bien ; Justin ne parlait plus de Marceline ; il était redevenu à peu près ce qu'il était avant son voyage à Paris. Il parlait peu, il est vrai, mais sa tête paraissait calme.

Un jour, il était assis sur le devant de la maison, s'entretenant tranquillement avec sa mère. Il aperçut de loin une espèce de mendiant qui gravissait la côte et s'approchait de lui pour lui demander l'aumône. Justin reconnut alors Simon Blondeau ; il voulait se précipiter sur lui ; il se préparait à le frapper ; mais Simon était pâle, un peu voûté, il paraissait faible et malade, et n'était guère dans le cas de se défendre. Justin s'en aperçut, et cela suffit pour l'arrêter.

— Que t'avais-je fait, lui dit-il, Simon, et pourquoi m'avoir enlevé celle que j'aimais?....

— Je voulais me venger de toi, lui dit Simon ; tu avais offensé la Serpe....

— Eh bien ! quand même j'aurais offensé la Serpe, pourquoi t'es-tu chargé de prendre la défense de la rivière contre la draperie?....

— Tu en parles bien à ton aise, reprit Simon : oublies-tu

donc que, lorsque la rivière était claire et profonde, je pouvais y pêcher des carpes, des anguilles, ou de petites truites que j'allais vendre à la ville? Ma pêche me faisait vivre commodément. Mais quand la Serpe a commencé à se troubler et à s'épuiser, alors, adieu la pêche ; le poisson s'est enfui, la draperie a ruiné mon commerce. Bientôt je n'ai eu d'autre ressource que d'entrer dans la fabrique, où j'ai éprouvé toutes sortes d'avanies. D'excellent pêcheur que j'étais, je suis devenu mauvais foulonnier ; plus tard, M. Coutard se lassa de moi, et me chassa... J'ai juré de me venger de toi, et j'ai tenu parole ; tu connais le reste... Adieu...

Simon, après avoir ainsi parlé, se mit à regarder Justin d'un air de raillerie. Justin fit un geste de colère et lui ordonna de s'éloigner au plus vite, car il ne répondait plus de sa patience. Il pensait que si la Serpe n'eût pas été troublée, ce maudit Simon eût continué à y pêcher ; Marceline n'aurait jamais quitté les bords de la rivière qu'elle aimait tant, Simon n'eût pas songé à se venger des foulons, enfin Marceline serait aujourd'hui sa femme.

Justin était bien attristé ; mais au fond, comme il avait plus de jugement et d'esprit que beaucoup d'autres, il ne pouvait s'empêcher de penser quelquefois que c'était une grande faiblesse, après tout, d'accorder tant de pouvoir à une chose qui n'avait ni sentiment, ni volonté, à une rivière enfin. Comme il voulait pousser les choses jusqu'au bout, il se dirigea vers la draperie, rassembla ses forces, et se décida à aller annoncer à M. Coutard qu'il était prêt à épouser Marie Terreau, et qu'il le priait de vouloir bien la demander en mariage pour lui, attendu qu'il était tout à fait guéri de son amour pour Marceline. — Nous verrons bien, dit-il en lui-même, si la Serpe me porte encore malheur pour une autre femme.

Il trouva M. Coutard couché, et déjà atteint d'une maladie très-dangereuse qui venait de se déclarer, Justin, en voyant combien huit jours de maladie avaient suffi pour le rendre blême et abattu, oublia tout à coup son chagrin pour ne plus songer qu'à son patron. Il lui prit la main, l'embrassa vivement à plusieurs reprises, et ne lui dit pas un mot de ce qui l'avait amené près de lui. M. Coutard sentait bien que sa mort approchait, car la fièvre ne le quittait plus. Il avoua que sa maladie

était en partie causée par la peine qui lui avait faite l'état d'abandon où la draperie était tombée depuis quelque temps; ce dépérissement devait être attribué à un hasard, à un événement que personne n'avait pu prévoir, enfin au subit dessèchement de la Serpe, qui était la vie de la fabrique. Il avait fallu porter les laines à deux lieues plus loin, les machines ne marchaient plus, les ouvriers s'étaient dispersés, et il avait fallu presque renoncer à travailler.

— J'aimais la draperie pour ainsi dire comme mon enfant, dit M. Coutard en regardant Justin, c'était moi qui l'avais établie, formée. Je n'étais qu'un pauvre ouvrier du pays lorsque je commençai; je ne vivais que par elle.... Mais un fait qui m'a toujours surpris et auquel je pensais encore cette nuit, c'est que la maudite rivière a cessé de nous fournir de l'eau précisément le jour où cette petite épinceuse qu'on avait surnommée *la fille de la Serpe* a quitté le pays...

Cette réflexion augmenta l'émotion de Justin, et il fut sur le point de dire à M. Coutard que le meilleur moyen de rendre la rivière claire et abondante comme autrefois était peut-être de rappeler Marceline pour qu'elle vînt danser encore sur ses bords. Mais il n'osa pas communiquer cette pensée à son maître, qui l'eût sans doute rejetée comme un prétexte inventé par lui pour s'occuper encore de Marceline.

— Je ne vois qu'un homme, Justin, reprit M. Coutard, qui puisse ressusciter ma pauvre manufacture et lui rendre son ancienne prospérité, et cet homme c'est toi-même : mes héritiers n'entendent rien à la fabrication des draps, et la pensée que la draperie pourrait tomber entre leurs mains suffit pour rendre mes derniers moments bien malheureux.... Je leur ordonnerai dans mon testament de te donner la direction de la manufacture : promets-moi seulement que tu t'appliqueras comme autrefois à faire prospérer la draperie, que tu la rendras belle; cela adoucira un peu ma mort.... La Serpe ne donne pas d'eau à présent, mais elle peut en fournir dans quelque temps; tu sais mieux que moi combien elle est capricieuse. D'ailleurs, même avec le peu d'eau qu'elle fournit aujourd'hui; tu es bien assez habile pour....

M. Coutard fut ici obligé de s'interrompre, car la voix lui manquait. L'effort qu'il venait de faire pour parler à Justin

l'avait tout à fait épuisé ; sa respiration était pénible : on devinait qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre. Justin, désolé de perdre celui qu'il regardait comme son bienfaiteur et son meilleur ami, se précipita à genoux devant son lit et promit de rentrer à la fabrique. Mais M. Coutard ne l'entendait déjà plus. Ses yeux étaient fermés, et le pauvre homme ne devait plus les rouvrir. Justin sortit de sa chambre en sanglotant; ce fut lui qui annonça le premier la mort de M. Coutard. Tout le monde se désola, chacun se dit que le pays venait de faire une grande perte. M. Coutard, qui n'était pas riche, faisait cependant beaucoup de bien. Ensuite, il était l'âme de la fabrique et on savait que s'il n'était plus là pour la conduire, les choses n'iraient probablement plus comme autrefois. Bien qu'on eût toujours eu dans le pays une certaine haine pour la manufacture, à cause du dessèchement de la Serpe, on eût été pourtant bien fâché de la voir se fermer. Où donc eût-on envoyé travailler les garçons et les jeunes filles? Les fabriques des environs avaient déjà trop d'ouvriers; la draperie de M. Coutard faisait la fortune du canton.

Justin annonça aux ouvriers qu'il allait se mettre à la tête de la draperie pour obéir aux dernières volontés du maître. Cette nouvelle adoucit un peu les regrets causés par la mort du fabricant; car, de l'avis de tout le monde, il n'y avait que Justin Fauvel capable de remplacer M. Coutard et de faire marcher la manufacture. Justin paraissait ne plus songer à Marceline Grandin, il n'en parlait plus du moins, et la mort subite du fabricant semblait avoir opéré en lui comme une révolution et l'avoir rendu raisonnable. Il était, il est vrai, fort triste, mais personne ne s'en inquiétait, car on ne l'avait jamais vu ni bien gai, ni bien communicatif, même du temps où il se croyait aimé de Marceline. Il ne quittait presque pas la draperie et y passait quelquefois une partie des nuits.

Enfin, Justin, voulant obéir en tous points à M. Coutard, se décida à demander la main de Marie Terreau qu'il avait fini par aimer un peu à cause de ses bonnes qualités. Marie n'était pas, si vous voulez, belle comme Marceline, mais elle avait dans les yeux et dans le parler quelque chose de tendre qui vous saisissait le cœur. Elle était toujours vêtue fort simplement, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir aussi sa coquetterie, mais ce n'était

point une envie démesurée de plaire, et certes s'il y avait au monde un bon petit cœur fait par sa grâce et sa gentillesse pour s'accommoder avec celui de Justin, c'était bien le cœur de Marie.

Son père, qui est un des plus gros cultivateurs du pays, se fit d'abord un peu prier pour consentir à ce que sa fille devînt la femme de Justin Fauvel. Il connaissait les amours de Marceline et du foulonnier qui avaient fait tant de bruit dans le pays, et il craignait que Justin ne fût pas encore bien guéri de cet attachement. Mais, d'un autre côté, l'idée d'avoir pour gendre celui qui était maintenant le maître de la draperie était bien faite pour le flatter. Il finit donc par donner son consentement, et Justin arrêta avec lui le jour des noces.

La nouvelle de ce mariage fut, je vous assure, un bien doux moment pour la mère Fauvel qui avait tant pleuré depuis quelque temps. Elle se dit qu'elle ne devait pas encore renoncer tout à fait à l'idée de voir son fils heureux, puisqu'il allait prendre pour femme Marie Terreau, le modèle des jeunes filles du pays. D'ailleurs, tout le monde faisait l'éloge de Justin. Jamais la draperie n'avait été dans un meilleur état, tous les ouvriers y étaient occupés, on l'aimait, on le respectait même; tout en remplissant les devoirs de maître, il n'oubliait pas qu'il avait commencé par être foulonnier.

Il faut dire aussi que la Serpe semblait depuis quelque temps entièrement réconciliée avec la draperie. Ses eaux s'élevaient tous les jours; on eût dit qu'elle voulait réparer le tort qu'elle avait fait. Dans certains endroits elle avait même plus de huit pieds de profondeur. Mais en même temps, pendant que la Serpe grossissait, il courait dans le pays un singulier bruit : quelques gens prétendaient avoir vu rôder, un soir, autour du village et dans le pré où l'on étendait les lavées, une femme qui ressemblait tout à fait à Marceline Grandin. C'était sa démarche, sa taille, et si elle n'eût pas eu les joues si creuses, et le teint si jaune, on n'aurait pu douter que ce ne fût Marceline.

Justin fut bien étonné en apprenant cette nouvelle. Était-il croyable que Marceline vînt se promener sur le bord de la Serpe, elle qui, depuis plus d'une année, n'avait point paru dans le village? Marceline menait, hélas! maintenant, une vie à laquelle on ne renonce guère. Justin essaya de chasser les pen-

sées que cette nouvelle avait fait naître en lui; car il s'était bien promis de ne plus même prononcer le nom de Marceline : il devait se marier dans la huitaine, et comme rien n'égalait son honnêteté, il eût cru commettre un vol vis-à-vis de Marie Terreau, s'il eût accordé même un souvenir à celle qui avait été autrefois sa prétendue.

Un soir, il n'était guère que six heures de l'après-midi, le soleil se couchait sur la Serpe qui, de loin, ressemblait à un miroir rempli d'or et de feu. On ne pouvait la regarder sans tristesse; une fauvette, perchée dans un des saules, faisait entendre un petit cri si doux et si plaintif, qu'on avait le cœur serré malgré soi. Quelqu'un dit : « Les saules vont reprendre leurs feuilles, car voici la fauvette qui se remet à chanter. »

Le père Terreau, la mère Fauvel, Justin, Marie et quelques autres gens du pays, étaient assis sur cette éminence de gazon que vous pouvez voir d'ici, et qui est placée au commencement du pré. Ils causaient tranquillement; Justin semblait encore plus triste qu'à l'ordinaire. Cependant la petite Marie était près de lui, et le regardait d'un air bien tendre qui semblait dire : « Avant huit jours nous serons mariés. « Justin la regardait aussi, mais d'une façon bien différente. C'était précisément par une soirée pareille à celle-ci, au moment où le soleil se couchait, qu'il avait embrassé Marceline pour la dernière fois avant de partir pour Paris.

Tout à coup quelqu'un s'écrie : « N'apercevez-vous pas quelque chose de blanc qui flotte là sur la Serpe? » Ceux qui se trouvaient là regardèrent attentivement et aperçurent, en effet, quelque chose qui flottait sur la rivière, et ressemblait à un linge emporté par le vent.

« C'est une femme qui se noie, » s'écria Justin en se levant précipitamment et en courant vers la rivière. Les autres le suivirent; mais le pré est très-long à parcourir, et ils craignaient de ne pouvoir arriver à temps. Cette femme s'était placée sans doute derrière les saules, de façon que les gens assis au bout du pré n'avaient pu la voir que lorsqu'elle était déjà au milieu de l'eau. Déjà quelques enfants étaient sortis de la draperie; malheureusement aucun d'entre eux ne savait nager; ils couraient le long du bord, en s'écriant : Au secours, au secours, une femme qui se noie. » Justin se précipita dans la rivière, et après

avoir plongé à l'endroit le plus profond, il reparut tenant dans ses bras une femme qu'il porta sur le pré.

Figurez-vous, s'il se peut, la surprise que les assistants éprouvèrent lorsqu'ils reconnurent que la noyée n'était autre que Marceline Grandin. Elle ne respirait déjà plus et son visage était tout défait; sa tête était légèrement penchée sur son épaule gauche, et on eût dit qu'elle venait seulement de s'endormir. On essaya de lui faire respirer du vinaigre; mais rien ne put la faire revenir. On trouva dans son fichu un billet qui ne contenait que ces mots : Je suis la fille de la Serpe, c'est dans son sein que j'ai voulu mourir. »

Justin avait toujours conservé la même attitude depuis que le corps de Marceline avait été déposé sur le pré, au pied des saules sous lesquels la pauvre petite avait autrefois dansé. Il gardait le silence, souriait d'un air sinistre; ses traits étaient si décomposés, qu'on eût dit qu'il venait aussi d'être retiré de la Serpe. Mais lorsqu'il eut pris connaissance du billet trouvé sur Marceline, il ne put résister à ce dernier coup; il tomba de son haut et resta étendu sur le pré, sans mouvement.

Lorsqu'il revint à lui, on s'aperçut qu'il avait la tête égarée. On essaya de le faire revenir à la raison en lui parlant de M. Coutard, de la draperie et enfin de son mariage avec Marie Terreau, qui devait se faire le dimanche suivant. A tout cela il ne répondait que par une seule phrase qu'il répétait sans cesse en souriant avec tristesse et en secouant la tête : — J'ai offensé la Serpe, et elle s'est vengée. —

Il resta trois jours en état de folie, refusant toute nourriture. Le quatrième cependant il consentit à prendre quelque chose, et déclara qu'il se sentait mieux, mais qu'il voulait respirer un peu le grand air. Le médecin dit qu'on pouvait le mener dans la prairie, parce qu'il était bon que dans l'état où il se trouvait, il ne restât pas toujours enfermé et vît un peu le soleil. Il recommanda seulement qu'on le surveillât de près, de peur qu'il ne s'échappât; mais pouvait-on songer à cela? le pauvre Justin était si abattu, si faible, qu'il avait beaucoup de peine à marcher. Sa mère et le père Terreau furent obligés de le soutenir pour le conduire à la petite éminence de gazon où ils s'étaient déjà assis quelques jours auparavant. Quand il fut dans le pré, la vue de la draperie parut le récréer un peu; il appuya sa main

sur ses yeux comme pour mieux regarder au loin. Puis il s'écria en indiquant la Serpe du doigt : « Remarquez-vous comme ses eaux ont baissé depuis quatre jours ? » En effet, le lendemain même du jour où Marceline s'était noyée, la rivière avait diminué tout à coup sensiblement ; on eût dit qu'elle avait voulu offrir un dernier secours à celle qu'on avait appelée sa fille et qui n'avait plus d'autre vœu à faire, hélas ! dans le triste état où elle était réduite que de mettre fin d'un seul coup à sa honte et à ses malheurs.

L'idée que la Serpe allait peut-être se dessécher tout à fait, maintenant que Marceline n'était plus de ce monde, sembla réveiller toutes les peines de Justin. Il poussa un soupir et se mit à courir dans le pré comme un forcené, sans qu'il fût possible de le rattraper ; car il courait avec une vitesse sans égale. Il eut bientôt atteint la rivière et, lorsqu'il fut sur le bord, il s'écria : « A présent, j'espère, la Serpe sera vengée. » Il se jeta sous les saules et précisément à l'endroit où Marceline avait péri ; mais il avait oublié que la rivière avait baissé depuis ce temps-là. Il n'eut d'eau que jusqu'au cou, et put remonter sur l'autre rive, du côté de la draperie où se trouvaient quelques-uns de ses camarades qui étaient accourus pour le sauver ; mais il trouva le moyen de leur échapper et disparut du côté de la forêt depuis ce temps-là, personne n'a eu de ses nouvelles.

Au moment où Justin sortait de l'eau, un des ouvriers qui se trouvaient sur le bord dit à son camarade : « Tu vois bien qu'il avait offensé la Serpe, puisqu'il n'a pas même pu s'y noyer comme il le voulait...» A partir de ce moment-là, j'ai compris moi-même que ce garçon avait peut-être raison.

Depuis que Justin a quitté le pays, tout le monde est dans le chagrin ; on ne travaille presque plus à la fabrique, et il est probable qu'elle sera bientôt fermée. La serpe est devenue ce que vous la voyez maintenant : ce n'est point une rivière c'est un ruisseau ; les gens du village ne l'appellent déjà plus que *la-Serpette*. On a fait demander Justin dans tous les pays des environs ; des garçons de la draperie ont même été jusqu'à Paris pour tâcher de le découvrir ; mais jusqu'à présent on n'a pas pu le retrouver, et je ne sais pas si jamais je le reverrai...

Ici, la vieille femme qui m'avait raconté cette histoire s'interrompit pour essuyer ses yeux. Je gardai le silence, j'étais

moi-même profondément ému; je lui serrai la main, et j'essayai de la consoler en lui promettant de faire toutes les démarches nécessaires pour retrouver ce Justin Fauvel qu'elle aimait tant et que sans le connaître j'aimais déjà moi-même.

Je payai le cruchon de cidre que je m'étais fait servir et que j'avais bu tout en l'écoutant; je sortis. Quand je fus dehors, je regardai l'enseigne de la maison, et je lus : *Fauvel loge à pied*, etc... Je compris alors pourquoi l'histoire de Justin Fauvel m'avait si vivement touché.

Je descendis la côte, et lorsque je traversai le pont de la Serpe, je ne pus m'empêcher de pleurer aussi...

RNOULD FREMY.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE.

RUY-BLAS,

DRAME DE M. VICTOR HUGO.

Nous ne sommes pas de ceux qui, refusant à l'art dramatique une autre mission que celle de se ployer à la fantaisie du poëte, pensent que celui-ci a fait suffisamment pour la gloire, lorsqu'il a pu intéresser aux jeux de son imagination la curiosité du public. Nous croyons sérieusement que le théâtre est une chaire, et que la voix qui en descend ne saurait être indifférente devant les hommes. M. Hugo, plus que personne, semble pénétré, du moins dans les préfaces de ses œuvres, de l'importance de son sacerdoce, et ce n'est pas sans un sentiment de terreur religieuse, M. Hugo le dit lui-même, qu'il contemple la foule accourue pour recevoir le pain de sa parole. Grande et terrible tâche, en effet, devant laquelle le poëte doit hésiter parfois et pâlir, soit qu'enseignant, au nom de l'histoire, il tire les morts de leur linceul, soit qu'aussi puissant que Dieu même, il anime du feu de son âme l'argile de sa pensée! M. Hugo, dans ses préfaces, ne se dissimule aucune des responsabilités qui pèsent sur le génie, et c'est ce qui fait qu'après avoir écouté *Ruy-Blas*, l'esprit chagrin, le cœur, peu édifié, nous regrettons qu'avec une si haute intelligence de sa magistrature et tant de nobles et belles facultés pour l'exercer, M. Hugo soit demeuré, une fois encore, au-dessous de son rôle.

Bien qu'il ait placé l'action de son nouveau drame à la cour d'Espagne, sous le règne du dernier roi de la maison d'Autriche,

bien qu'il ait pris pour héroïne Marie-Anne de Neubourg, la reine, M. Hugo n'a tenu aucun compte de l'histoire; nous ne nous en préoccuperons pas plus qu'il ne s'en est préoccupé lui-même. Cette fois seulement, au lieu de l'interpréter au gré de sa fantaisie, comme dans ses précédents ouvrages, il s'est contenté de l'omettre, et si n'était une scène, à la fois gracieuse et puérile, où l'étiquette de la cour d'Espagne s'encadre comme un tableau de genre, et quelques vers qui retracent énergiquement la situation de l'empire sous Charles II, l'action inventée par M. Hugo pourrait se nouer et se dénouer indifféremment dans toutes les cours de l'Europe, et Marie de Neubourg garder la même physionomie sous un autre costume et sous un autre nom. Nous pensons que c'est là un tort du poëte, et que toute fable encadrée dans l'histoire ne saurait, si on l'en détache, entrer dans un autre cadre. Il nous semble aussi que lorsque le poëte s'empare de la vie privée d'un personnage historique, il ne devrait le faire qu'avec une grande circonspection et une excessive réserve. Pourquoi le poëte se croirait-il dispensé, vis-à-vis d'une majesté royale, du respect qu'il aurait pour un de ses ancêtres? Marie-Anne de Neubourg, par exemple, était d'assez bonne famille pour qu'on pût avoir, sans craindre de déroger, quelques égards envers sa mémoire. Arracher les morts au sommeil, pour tenter de les réhabiliter, c'est là sans doute une louable entreprise; mais les troubler pour charger leur conscience, les réveiller impitoyablement pour leur révéler sur leur propre compte des crimes ou des faiblesses qu'ils ignorent peut-être, c'est à coup sûr une autre affaire, et nous pensons que mieux vaudrait laisser les morts dormir en paix dans leurs tombeaux, que de les en tirer pour les fouetter de verges et pour leur cracher au visage. S'ils pouvaient élever la voix du fond de leur cercueil, j'imagine que les morts donneraient aux vivants quelque bonne leçon de savoir-vivre. Que si le poëte nous répond qu'il lui faut à tout prix un roi ou une reine, avec de certaines conditions qu'il ne trouve pas dans l'histoire, nous le renverrons à l'ingénieux procédé qu'emploie M. Alfred de Musset dans ses charmantes comédies. M. Alfred de Musset a-t-il besoin d'un roi? Il écrit à la table de ses personnages — le roi — et rien de plus. D'une reine? Il écrit-la reine; et cela se passe partout où il y a des reines et des rois, et de cette façon le poëte

ne compromet ni sa muse à lui, ni celle de l'histoire.

M. Victor Hugo s'est-il préoccupé de la vérité humaine plus qu'il ne l'a fait de la vérité historique? S'il n'a pas tenu compte des enseignements de l'histoire, a-t-il respecté les éternelles lois qui gouvernent le monde moral? Nous n'oserons pas l'affirmer. Plus d'une fois déjà nous avons remarqué la tendance de M. Hugo à s'isoler de l'humanité. Les personnages qu'il crée touchent rarement à la terre; je ne sais quel monde ils habitent, mais ce n'est pas le nôtre. Ce n'est pas notre sang qui bat dans leurs artères, ils vivent d'une vie qui n'est pas notre vie. Jamais cette tendance ne s'était révélée plus nettement que dans *Ruy-Blas*. En voyant, en écoutant ces étranges figures qui agissent et parlent comme on ne parle et comme on n'agit nulle part, le spectateur se trouble et s'inquiète; et s'il arrive parfois que le génie du poëte nous entraîne dans sa création, ce n'est qu'une illusion, rapide comme l'éclair, qui s'éteint presque aussitôt, au moindre souffle de la raison. Ce n'est pas que la vérité absolue nous semble nécessaire au théâtre; l'art dramatique, aussi bien que tous les arts, n'est, à vrai dire, qu'une tricherie continuelle : l'art n'a été inventé que pour escamoter la réalité. Mais il faut que la supercherie s'accomplisse avec tant de dextérité, d'une façon si habile et si ingénieuse que le spectateur ne puisse s'apercevoir qu'on le trompe, et qu'il se dise hardiment à lui-même que c'est bien la vérité, et que les choses se passent de la sorte, et qu'on n'agit pas autrement. Peut-être M. Victor Hugo, dans *Ruy-Blas*, a-t-il manqué de cette dextérité sans laquelle l'art s'expose à être pris pour un imposteur. En présence des personnages qu'il voit et qu'il écoute, le spectateur est sans cesse préoccupé du rouage qui les fait mouvoir; à chaque instant il est tenté de leur crier : « Mais pourquoi faites-vous ceci? » Dans *Hernani* et dans *Marion Delorme*, la réalité est presque toujours étouffée par le lyrisme; dans *Ruy-Blas*, elle n'existe pas. Est-ce à dire qu'il faille condamner *Ruy-Blas* à l'oubli et passer outre, sans plus d'examen? A Dieu ne plaise! Dans ce drame, comme dans toutes les œuvres de M. Hugo, il se révèle une incontestable puissance : de magnifiques éclairs y brillent dans la nuit sombre, et l'auteur de *Ruy-Blas* est un de ces hommes qui peuvent rester haut placés, tout en descendant au-dessous d'eux-mêmes.

Comme tous les précédents ouvrages dramatiques du même auteur, la nouvelle pièce de M. Hugo repose sur une antithèse. Ruy-Blas est un laquais amoureux d'une reine. Toujours donc le même contraste! toujours les infiniments grands aux prises avec les infiniment petits! et toujours l'amour comblant l'abîme, effaçant la distance! On a dit à ce propos, et on a répété, car tout ce qui se dit se répète, que M. Hugo, après avoir réhabilité la courtisane, avait voulu faire l'épopée du valetage, et que *Ruy-Blas* n'était ni plus ni moins que la réhabilitation du laquais; et on s'est ému, et on s'est indigné à l'idée d'un laquais amant d'une reine, et on a crié à l'avilissement de la majesté royale. Tout ce qu'on a dit et répété là-dessus nous semble dénué de raison. M. Hugo n'a pas plus songé à réhabiliter la race des laquais, en faisant d'un laquais un ministre et un grand seigneur, que la révolution de 93 n'y songeait elle-même, quand elle faisait d'un garçon de charrue un général d'armée, un maréchal de France d'un valet d'écurie. Pour gens amis, comme nous le sommes, du principe de l'égalité, voilà bien du bruit pour peu de chose. Mais ce n'est pas un laquais, ce n'est pas Ruy-Blas qu'aime la reine; c'est don César de Bazan, c'est un grand d'Espagne, c'est un ministre intègre. Aussitôt que Ruy-Blas a quitté la livrée et jeté sur ses épaules le manteau ducal, il n'est plus laquais pour personne, pas même pour le public, qui l'a connu laquais; et cela est si vrai que lorsque don Salluste, son ancien maître, vient le rappeler à sa condition première, et que Ruy-Blas le ministre d'Espagne, Ruy-Blas l'amant de la reine, Ruy-Blas qui, à force de génie, a légitimé sa noblesse, courbe le front et s'humilie; il n'est personne dans la salle qui ne lui crie qu'il abaisse la dignité de l'homme, et qu'il ait à relever la tête. Ce n'est donc pas la majesté royale, mais bien la dignité humaine, qui souffre dans cette pièce.

Et d'abord, comment ce Ruy-Blas, ce jeune et beau rêveur, qui jetait sa poésie au vent et qui s'endormait chaque soir en appelant à lui les destinées de Charles-Quint, comment ce jeune homme, ce rêveur, ce poëte, s'est-il mis aux gages d'un grand seigneur? Qu'a-t-il fait de ses ambitions? Comment s'est-il résigné à tailler dans l'étoffe d'un ministre la livrée d'un laquais? Il est allé successivement de la rêverie à l'oisiveté, de l'oisiveté à la misère, de la misère à l'avilissement; c'est la marche na-

turelle et commune. Mais pour les nobles âmes, entre la misère et l'avilissement, il reste toujours un autre refuge que l'antichambre, et, pour notre compte, nous préférons de beaucoup, bien que nous ne le conseillions comme exemple à personne, don César de Bazan, qui, se voyant ruiné, a pris le parti de voyager aux frais des gens qu'il trouve sur sa route. Nous nous intéressons à Hernani; il y a dans cette vie aventureuse quelque chose de grand, de périlleux et de sauvage, qui va droit au cœur, au cœur des femmes surtout, à ces faibles cœurs si follement épris de tout ce qui est danger, aventure et mystère. Mais ce Ruy-Blas n'est décidément digne ni de pitié ni d'intérêt; c'est vainement qu'il se plaint en beaux vers à don César, son ancien compagnon; il n'est ni charmant ni bien poétique, et quoi qu'il dise, il est difficile de voir d'abord en lui autre chose qu'un paresseux qui s'est fait laquais, parce que le métier de fripon coûte, sans doute, trop de peine. Or, c'est cet homme qui aime la reine, la reine d'Espagne, Marie-Anne de Neubourg! Oui, sans doute, l'idée est étrange, mais pas plus étrange, après tout, que celle de ce pauvre diable qui, dans un roman de M. Jules Janin, aime une reine, et quelle reine! la reine de France, la reine Marie-Antoinette! Il faut bien se dire que la critique n'a aucun droit sur l'amour; l'amour échappe à la discussion. On aime, ou on n'aime pas, voilà tout. Et puis, quel mal cela fait-il que ce laquais aime une reine? Il sait que Marie de Neubourg regrette les fleurs de sa chère Allemagne, et chaque jour il fait une lieue pour aller cueillir une petite fleur bleue, une fleur d'Allemagne, un vergiss-mein-nicht sans doute, qu'il va déposer ensuite sur un banc du parc royal, sur le banc où chaque jour la reine vient s'asseoir et rêver. C'est à son ami, don César de Bazan, que Ruy-Blas raconte son martyre, et cependant don Salluste, caché derrière une tapisserie, écoute tout ce que dit son serviteur. Pour avoir séduit une suivante de la reine, une jeune fille de Neubourg, qu'il a refusé d'épouser, don Salluste vient d'être disgracié et condamné à vingt ans d'exil, grâce à l'influence de Marie de Neubourg elle-même. Il a juré de se venger. Mais où? mais comment? En écoutant les confidences de Ruy-Blas, il a trouvé son plan de vengeance. A peine don César de Bazan, son cousin, vient-il de se retirer, que don Salluste le fait arrêter et vendre à des corsaires, pour

être envoyé en Afrique ; puis, arrachant la livrée de Ruy-Blas, et lui jetant sur les épaules un riche manteau de velours, il le fait grand d'Espagne, il le baptise don César de Bazan, et le présente, comme son cousin, aux seigneurs de la cour, après lui avoir fait écrire préalablement deux billets, l'un par lequel il donne un rendez-vous à une femme, et qu'il ne signe pas, l'autre par lequel il s'engage à servir don Salluste en bon domestique, et qu'il signe.

Et que m'ordonnez vous, seigneur, présentement ?

demande Ruy-Blas éperdu.

De plaire à cette femme et d'être son amant,

répond don Salluste en lui montrant la reine qui passe entourée de ses femmes et de ses courtisans.

Toute cette exposition est vive, animée, rapide ; mais, en vérité, toute cette vie, tout ce mouvement, toute cette animation, ne peuvent résister à un instant de saine réflexion. Dans quel monde, à quel degré de longitude les choses arrivent-elles ainsi ? Pourquoi en Espagne plutôt qu'ailleurs ? Pourquoi sous Charles II ? Pourquoi Marie-Anne de Neubourg se trouve-t-elle mêlée à cette bizarre fantaisie ? Et dans quelle cour les grands seigneurs s'improvisent-ils de la sorte ? Dans quel monde un homme de rien prend-il tout d'abord le langage et les façons d'un gentilhomme, et ces belles manières qui ne s'apprennent pas ? Et qui nous dira surtout comment il se fait que Ruy-Blas se prête à cette incroyable mystification ? Comment ne comprend-il pas qu'il ne saurait être qu'un instrument entre les mains de don Salluste, et que, s'il ne joue pas sa vie, il joue du moins ce qui lui reste d'honneur et de dignité ? Comment n'entrevoit-il pas qu'avec l'engagement qu'il a signé, il laisse à don Salluste le droit de le dégrader après l'avoir ennobli ? Et que penser de ce don Salluste lui-même, qui, voulant se venger, fonde l'espoir de sa vengeance sur la chance qu'a son laquais *de plaire à cette femme et d'être son amant ?* Aux hommes à ce point outragés et qui ressentent à ce point leur outrage, il ne faut pas un essai de vengeance, mais une

vengeance et bien sûre et bien prompte. Nous serions tenté d'adresser, dès à présent, à don Salluste, ce que lui dit Ruy-Blas au cinquième acte :

Pour un homme d'esprit, vraiment vous m'étonnez.

Et cependant ses projets réussissent au delà de ce qu'il pouvait raisonnablement espérer. Il semble que Marie de Neubourg attende, pour aimer, que don Salluste lui ait envoyé son laquais. Il est vrai que, dans ses rêves de reine ennuyée, elle caresse depuis longtemps une image qui n'est pas celle de son royal époux. Cette fleur bleue qui lui rend chaque jour le parfum de l'Allemagne, cet enivrant parfum de la patrie, lui apporte en même temps un autre mal que celui du pays. Sa conscience est troublée et son âme inquiète. Une fois elle a trouvé près de la fleur quelques vers où se révèle humblement un amour obscur et caché ; puis un lambeau de dentelle, que cet inconnu mystérieux a laissé avec son sang sur la muraille qu'il escalade tous les jours, au péril de sa vie, pour apporter son offrande à la reine. Elle a gardé les vers et la dentelle déchirée : les vers, elle les relit sans cesse ; la dentelle déchirée et sanglante, elle la tient cachée sur son cœur. La rencontre de la reine et de Ruy-Blas a lieu d'une façon naturelle et touchante. La reine s'ennuie au milieu de sa cour, esclave de l'étiquette, représentée par la camarera-mayor. Tout lui pèse et l'ennuie, et secrètement tout lui parle d'amour. Elle se rappelle sa jeunesse heureuse et libre sous le ciel de la rêveuse Allemagne. Elle rêve, elle souffre, elle attend, et cependant des lavandières chantent sous les fenêtres du palais :

A quoi bon entendre
Les oiseaux des bois ?
L'oiseau le plus tendre
Chante dans ta voix.

Que Dieu montre ou voile
Les astres des cieux,
La plus pure étoile
Brille dans tes yeux.

Qu'avril renouvelle
Ce jardin en fleurs,
La fleur la plus belle
Fleurit dans ton cœur.

Cet oiseau de flamme,
Cet astre du jour,
Cette fleur de l'âme,
S'appelle l'Amour.

C'est en ce moment qu'on annonce une lettre du roi. Le messager qui l'apporte est Ruy-Blas, désormais don César de Bazan, et cette lettre du roi, c'est don César qui l'a écrite. La reine reconnaît cette écriture tant de fois étudiée et baisée tant de fois. Elle reconnaît au pourpoint du jeune homme la dentelle dont elle a conservé un lambeau : cet amant mystérieux qu'elle n'avait encore vu que dans ses songes, il est devant elle; c'est lui, c'est don César. Nous trouvons tout simple que la reine reconnaisse la dentelle du pourpoint; mais ce qui nous semble plus étonnant, c'est qu'en changeant de qualité, Ruy-Blas n'ait changé ni de pourpoint, ni de dentelle.

Ce mépris du luxe et de l'élégance ne l'empêche pas de faire à la cour un rapide chemin. Au troisième acte, nous retrouvons Ruy-Blas premier ministre de l'Espagne. Comment ce grand génie politique s'est-il tout à coup révélé? Il n'est que l'amour pour accomplir de semblables miracles. L'apostrophe aux ministres se disputant les sueurs de la nation est d'une rare énergie, d'une mâle et noble éloquence. C'est toujours la tirade obligée qui se trouve nécessairement dans chaque pièce de M. Hugo; mais aussi, c'est toujours une grande et belle poésie, et il serait fâcheux que M. Hugo s'en abstînt. Lorsque M. Hugo trouve dans son sujet une veine lyrique, il l'exploite avec une merveilleuse puissance, il en tire l'or le plus brillant et le plus pur.

Charles-Quint! dans ces temps d'opprobre et de terreur,
Que fais-tu dans ta tombe, ô puissant empereur!
Oh! lève-toi, viens voir! les bons font place aux pires.
Ce royaume effrayant, fait d'un amas d'empires,
Penche... il nous faut ton bras! Au secours, Charles-Quint!

Car l'Espagne se meurt, car l'Espagne s'éteint !
Ton globe qui brillait dans ta droite profonde,
Soleil éblouissant qui faisait croire au monde
Que le jour désormais se levait à Madrid,
Maintenant, astre mort, dans l'ombre s'amoindrit,
Lune aux trois quarts rongée, et qui décroît encore,
Et que d'un autre peuple effacera l'aurore!
Hélas! ton héritage est en proie aux vendeurs!
Tes rayons, ils en font des piastres! Tes splendeurs
On les souille! O géant, se peut-il que tu dormes ?
Ton nom meurt. Et voilà qu'un tas de nains difformes,
Sur ta dépouille auguste, accroupis sans effroi,
Se taillent des pourpoints dans ton manteau de roi !

M. Hugo n'est pas et ne sera jamais le poëte de la réalité. Son génie ne sait ni marcher ni parler ; mais il chante et il a des ailes.

Cachée derrière une tapisserie, la reine a tout entendu. C'est là que chaque jour elle vient en secret épier son amant, s'enivrer de sa voix et de sa présence. Quand les ministres se sont retirés humiliés et confus, Marie se présente à Ruy-Blas, et là éclate une de ces scènes d'amour qui se retrouvent dans toutes les pièces de M. Hugo, mais toutes resplendissantes d'une grâce éternelle et d'une éternelle fraîcheur. Don César de Bazan touche au bonheur, enfin! il aime, il est aimé! Dans tous les drames de M. Hugo, c'est le moment funeste, c'est l'heure où le cor résonne, où le poignard luit dans l'ombre, où la coupe se remplit de poison, où la hache du bourreau se lève, enfin où la fatalité se dresse, implacable et terrible. Cette fois, la fatalité se présente sous le vêtement d'un valet. C'est don Salluste qui vient rappeler à César de Bazan qu'il n'est que Ruy-Blas, au ministre qu'il n'est qu'un laquais. Et César de Bazan reprend son premier nom, le ministre son premier titre. — Fermez la fenêtre, dit don Salluste ; et Ruy-Blas ferme la fenêtre. — Ramassez mon mouchoir, dit don Salluste ; et Ruy-Blas ramasse le mouchoir. En présence d'une pareille humilité, il faut bien le dire, il n'est point de sang qui ne s'allume, point d'âme qui ne se révolte, point de raison qui ne se sente découragée. Mais, dites-vous, il a signé l'engagement de servir don Salluste en bon domestique. Nous déclarons

de pareils engagements nuls, vis-à-vis même de la conscience la plus pure et la plus timorée. Mais, ajoutez-vous, don Salluste peut le dévoiler, le trahir et le perdre! Eh! que ne tue-t-il don Salluste? que ne fait-il qu'on s'empare de lui? Il est amant de la reine, il est tout-puissant! Votre Ruy-Blas, qui s'est fait laquais par paresse, et qui, d'amant d'une reine, consent à redevenir laquais, avait décidément, quoi que vous puissiez dire, un côté de l'âme d'un laquais. Quoi qu'il en soit, don Salluste lui ordonne d'aller l'attendre le lendemain dans son ancienne maison retirée, et César de Bazan se résigne. Nous croyons fermement que M. Hugo a failli dans cet acte, non-seulement à la raison, mais encore à la religion de l'amour, à cette religion qu'il porte si haut dans son cœur de poëte. L'homme qui aime et qui se sent aimé, et pour cela il n'est pas besoin de l'amour d'une reine, n'a pas le droit de s'humilier, car l'amour d'une femme est une couronne qui veut être portée le front levé.

Que dirons-nous du quatrième acte? Qu'il est inutile, et c'est, à notre sens, le plus grand éloge que nous puissions en faire. Ce don César de Bazan, le vrai, l'authentique César, est d'ailleurs un assez plaisant drôle, qui relève directement du poëte râpé de Regnier, et il y a bien par-ci par-là, au milieu de ses extravagances, un comique franc et brutal. Mais il est regrettable que M. Hugo ait prêté son esprit, son temps et son style, à de pareilles pasquinades.

Le cinquième acte, sans contredit le meilleur de la pièce, est, à notre avis, un des plus beaux qu'ait jamais écrits M. Hugo. Oublions un instant que tous ces personnages sont impossibles, mettons-nous au point de vue de l'auteur, acceptons tout ce qui s'est fait jusqu'ici, admettons les prémisses, la conclusion est belle et magnifique.

Il est nuit. Ruy-Blas est dans la maison retirée où son maître lui a ordonné de l'attendre. Enveloppé d'un manteau sous lequel il tâche de se cacher à lui-même, il est accoudé sur une table, et il pleure son rêve évanoui. Il a fait dire à la reine de ne point sortir de trois jours, car il craint tout de don Salluste. Il croit la reine prévenue; il est calme; il veut mourir. Mais la reine a reçu ce billet, souvenez-vous de ce billet, que don Salluste fit écrire à Ruy-Blas le jour où le laquais se transforma en grand d'Espagne. A l'instant où Ruy-Blas se console en pensant

que la reine est sauvée, la reine entre, et Ruy-Blas se lève épouvanté. Il se jette aux pieds de la reine; il la supplie de fuir; mais don Salluste apparaît une fois encore, comme la fatalité. Ne me demandez pas comment cette reine, qui ne peut ni goûter ni sortir sans la permission de la camarera-mayor, a pu s'évader de son palais, traverser les rues de Madrid et arriver dans cette chambre. Je n'en sais rien. Mais voyez quelle terreur et quelle péripétie! La reine est là, devant cet homme qu'elle a mortellement offensé, et elle pressent déjà dans sa destinée quelque chose d'horrible et d'irréparable. Don Salluste déclare à la reine qu'elle n'est plus reine d'Espagne, et qu'il ne lui reste plus qu'à fuir avec son amant. Quelle autre alternative, en effet? Surprise, à minuit, dans la chambre de son amant, ce fait, étant public, suffit pour annuler l'hymen royal. Égarée, éperdue, l'infortunée va consentir, heureuse peut-être, dans le mystère de son cœur, d'échanger un trône contre l'amour.

Il est duc d'Olmédo, Bazan et grand d'Espagne,

ajoute en insistant don Salluste.

Et c'est alors que le faux Bazan se lève :

Je m'appelle Ruy-Blas et je suis un laquais.
Ne signez pas, madame....

Et voilà don Salluste qui éclate comme la foudre sur cette reine attérée, immobile, changée en pierre! Il lui rend outrage pour outrage, il lui étale sa vengeance, il triomphe, à son tour il est roi. Mais tandis qu'il parle, Ruy-Blas va pousser le verrou de la porte; il s'approche de don Salluste, et lui arrachant son épée :

Je crois que vous venez d'insulter votre reine!

s'écrie-t-il d'une voix tonnante, et il le tue; et après l'avoir tué, il demande grâce à Marie. La reine refuse ce pardon; mais encore un instant, et l'amante va pardonner, car elle aime vraiment, cette femme, et la passion la justifie. Que son orgueil commence par s'indigner, elle est reine; mais on sent sous cet

orgueil un amou plus grand et plus fort. Oui, encore un instant, et son cœur se fondra d'amour et de tendresse : mais il n'est plus temps; Ruy-Blas s'est empoisonné, et le pardon de la reine tombe avec un baiser sur le front glacé d'un mourant.

Le style de *Ruy-Blas*, moins épique et moins entravé de lyrisme que le style de *Marion Delorme* et d'*Hernani*, est toujours ce style ferme, nerveux, éclatant, tourmenté, où la pensée du poëte s'emboîte presque toujours d'une merveilleuse façon. La pièce a été jouée avec beaucoup de talent et d'ensemble ; M. Frédérick a créé le principal rôle avec une admirable puissance et une incontestable supériorité. Le succès de la première représentation n'a pas été un seul instant douteux, et la foule s'est retirée émue, mais surprise de son émotion, se demandant ce que l'esprit et le cœur gagnent à de pareils spectacles, si l'esprit en revient plus riche et le cœur plus content ; regrettant que M. Hugo n'assigne pas à ses facultés une tâche plus digne et plus sévère, déplorant que cette noble intelligence s'use à tourner dans un cercle inflexible ; pleine d'admiration d'ailleurs pour les beautés qu'elle venait d'entendre, mais se promettant d'aller le lendemain se rafraîchir aux sources plus pures de Corneille et de Racine.

JULES SANDEAU.

Critique littéraire.

LETTRES SUR L'ESPAGNE,

PAR M. GUÉROULT (1).

Le sol de l'Espagne nourrit une population à laquelle on ne contestera certainement pas l'énergie, et pourtant voici le phénomène singulier qu'elle présente. Seule entre toutes les nations de l'Europe, elle a une guerre civile, et néanmoins, de toutes les nations de l'Europe, elle est la plus engourdie, la plus effacée, la plus étouffée dans l'apathie, l'insouciance et l'inertie. Affligée de cette incurable léthargie où elle s'hébète, elle a néanmoins une guerre civile. La guerre civile ne la tire pas de sa torpeur; sa torpeur n'empêche pas la guerre. Rongée à la fois par ces deux maladies, qui sembleraient devoir s'exclure, elle ne succombe pas; on ne la voit pas rapidement dépérir et s'acheminer au dernier terme de son déclin. Elle est aujourd'hui ce qu'elle était hier, elle sera demain ce qu'elle est aujourd'hui, ou du moins, s'il existe pour elle quelque issue à cette anomalie, on ne saurait l'indiquer d'avance; car par quel moyen en finir avec cette interminable guerre qui résiste à l'assoupissement général, et par quel moyen en finir avec cet assoupissement qui résiste à la guerre civile? Si les misères qui dévorent l'Espagne ne suffisent pas pour réveiller en elle un sentiment de dignité et un désir de bien-être, quand le pourront-elles, ou qui le pourra ? Ne sont-elles pas à leur comble ? Y a-t-il au monde un stimulant qu'on puisse se flatter de voir réussir quand celui-là a échoué? Qu'a-t-elle encore qu'on puisse lui faire perdre ? Quelle humiliation nouvelle pourrait-on inventer pour elle ? Et quand on y parviendrait, ne resterait-

(1) 1 vol. in-18, Société typographique Belge.

il pas encore à inventer le plus difficile, c'est-à-dire un moyen de l'y rendre sensible ! Voici ce qui frappe l'œil tout d'abord en Espagne : un peuple paresseux et habitué à vivre d'aumônes, qui vit sans pain, sans habits, sans aumônes et sans travail; un gouvernement sans force, sans argent, sans crédit, et qui vit sans crédit, sans argent et sans force. A côté de ce fantôme de gouvernement, un fantôme de révolution, qui lève la tête tous les six mois, et, après quelques convulsions, tombe abattu sans avoir su attaquer un gouvernement qui ne sait pas se défendre. Le pouvoir actuel en Espagne jouit, il faut le croire, sans trop pouvoir l'expliquer, de la même propriété que les petites tiges de sureau que les enfants coiffent d'un chapeau de plomb. Un souffle le renverse; mais aussitôt il se redresse sans le vouloir, et se retrouve debout en vertu de je ne sais quelle loi de gravité occulte qui n'est connue d'aucun autre État politique en Europe, et qui le dispense du soin de veiller lui-même à assurer son équilibre. Pour soutenir le gouvernement, des impôts qui ne rentrent pas, une administration qu'on ne paye pas, mais qui, en revanche, n'administre nulle part et pille partout; une justice vénale, des armées sans soldats, qui manœuvrent, combattent et triomphent sur le papier, ou des soldats sans généraux, qui ne manœuvrent ni ne combattent en aucune manière. En face de ces armées, un ennemi facétieux, qui s'amuse parfois à leur jouer de vilains tours, mais dont les victoires sont des fuites, et qui n'est jamais plus insaisissable que dans ses expéditions les plus audacieuses. Puis enfin, brochant sur le tout, des spéculateurs, qui, sous prétexte d'alliance, s'assurent un pied dans le pays, achèvent de lui soutirer, par la contrebande, le peu de substance qui lui reste, et des douaniers qui, ne trouvant pas à vivre de l'autel, vivent résolument de l'abomination, et pour une piécette épargnent à leurs alliés la peine d'introduire Mammon dans le sanctuaire, sans prendre eux-mêmes celle de retourner leur habit. Voilà ce que l'on trouve en Espagne; et, pour empêcher que cela ait une fin, l'indifférence la plus complète dans les masses de la population et la résignation la plus évangélique. L'Espagne d'aujourd'hui vit de ce qui lui manque, comme les autres nations vivent de ce qu'elles possèdent. « Nos mendiants semblent souffrir de la misère et de la saleté, dit M. Guéroult; ceux-là en vivent. »

Et ce qui est vrai, quant à cette sorte de misère, pour le mendiant catalan ou aragonais, est vrai quant à toutes les autres espèces de misères pour le reste de la nation, sous quelque aspect qu'on l'envisage.

Depuis que la ferveur religieuse s'est attiédie dans la Péninsule, faute de contradiction, le lien social s'est relâché. L'Espagne était plutôt un vaste couvent de missionnaires armés qu'un corps de société politique. La susceptibilité religieuse s'y est éveillée avant la susceptibilité nationale, et tout bon hidalgo était plus fier de son titre de chrétien que de son titre d'Espagnol. Dès l'origine de son histoire, avant que les diverses populations barbares qui l'avaient envahie eussent eu le temps de s'amalgamer entre elles, ou avec celles qu'elles avaient trouvées en possession du sol, l'invasion sarrasine arrive. Les ennemis qu'elle rencontre sont des peuples de race, de langues et de noms divers, arrivés la veille de l'autre bout de l'Europe, et qui, ne trouvant plus de terres à envahir, ni d'ennemis à combattre, dans cette extrémité du monde où ils sont acculés, se combattent les uns les autres. Ce n'est pas au nom de la communauté d'origine, au nom de traditions communes, au nom d'un passé commun et glorieux à maintenir et d'un avenir commun à assurer, qu'on pourra les rallier contre cet ennemi nouveau qui se présente. Tout ce qui menace ces intérêts chez l'un, les sert chez son rival. Il n'y a qu'une chose commune entre eux : c'est la religion; et, par ce côté, ils sont tous également menacés. La religion, voilà donc la première idée qui éveille, dans ce pêle-mêle de races qui s'étaient partagé la péninsule ibérique, le sentiment de l'unité. Pendant plus de cinq siècles, ce grand mobile, entretenu par la présence de l'infidèle, s'emparant de toute leur activité, ne leur laisse ni le loisir ni le besoin de s'en créer un autre. Au moment où les Maures, une dernière fois vaincus, ont complétement disparu de l'Espagne, l'inquisition vient d'être établie. Ce sont encore les dangers et les combats de la foi catholique qui viennent se substituer à tout autre intérêt, et offrir un aliment aux passions générales. Pendant toute la durée de l'histoire moderne, tout se combine pour rappeler sans cesse à l'Aragonais, au Castillan, à l'Andaloux, au Portugais, au Valencien, qu'il est chrétien ; rien n'arrive pour lui apprendre qu'il est Espagnol. C'est toujours dans sa religion qu'il se voit menacé, jamais dans sa

nationalité. Et toute cette partie des sentiments de l'homme, qui, la dette payée au foyer domestique et au clocher, appartiennent à la chose publique, toutes ces forces vouées au service des intérêts généraux ne trouvant jamais à servir sous ce titre que les intérêts de la religion, il arrive que peu à peu la foi religieuse a seule cimenté, sans les amalgamer ni les confondre, tous ces éléments hétérogènes de société, et que, substituée au lien et à la notion d'une fraternité et d'une solidarité purement nationale, elle ne permet à l'Espagnol de se supposer d'autre patrie que l'Église. C'est ce que l'on a vu. L'unité politique n'a jamais été que factice en Espagne; le pays l'a tolérée, il ne l'a jamais invoquée. Le représentant nécessaire de cette unité, c'est le roi, et voyez ce que sont les rois en Espagne. Ce sont des dynasties étrangères qui remplacent des dynasties étrangères, et la fierté espagnole le souffre sans en paraître révoltée, parce qu'aussi bien, que le roi vienne d'Autriche ou de France, ou qu'il vienne d'Aragon ou de Castille, il ne sera jamais qu'un étranger pour les trois quarts au moins de l'Espagne. Quand le roi vient d'au delà des Pyrénées, ces trois quarts, qui, dans tous les cas, n'auraient dû avoir pour roi qu'un étranger, se composent de l'Espagne entière, et voilà tout. Comparez cette indifférence avec la susceptibilité des Anglais, par exemple, qui, aujourd'hui même, ne paraissent pas disposés à permettre que leur jeune reine se choisisse un mari hors des trois royaumes, et compromette ainsi la pureté du sang des rois futurs de la Grande-Bretagne. Il est vrai qu'ils ont autrefois accepté Guillaume de Hollande; mais c'était après les agitations d'une longue guerre civile, qui avait suscité, chez les uns, des ressentiments et des préjugés implacables, chez les autres, la fatigue et la hâte d'en finir. C'était après les excès d'une révolution, après les platitudes et les trahisons d'une restauration, qui, non contente de dévorer dans de folles prodigalités les ressources du présent et de l'avenir, outrageait encore les peuples dans leur honneur, qu'elle vendait à l'étranger, et dans leur religion, contre laquelle elle conspirait. Il n'en faut pas tant pour que l'Espagne accepte un roi du dehors. On y fait bon marché de la nationalité, mais on y est fort exigeant sur la catholicité. L'établissement des maisons d'Autriche et de Bourbon y passe presque sans résistance, au moins de la part des instincts ou des intérêts purement indigènes; mais celui des

Bonaparte y soulève une guerre d'extermination, dont la durée, l'acharnement et les épouvantables vicissitudes ne se retrouvent peut-être dans aucun exemple de l'histoire de tous les temps et de tous les peuples. Joseph Bonaparte n'était cependant pas plus Français que Philippe V, ni plus Allemand que Charles Ier ; mais il était porté par une nation de mécréants qui avaient dépouillé et fermé les églises, massacré les prêtres, encensé la déesse Raison, et voté un Être suprême au scrutin. L'Espagne, qui entendait parler pour la première fois d'abominations pareilles, se résolut à périr tout entière plutôt que de pactiser avec ceux qui les avaient commises. Les Espagnols eussent laissé faire cette fois comme les autres, ou n'eussent opposé qu'une résistance tiède et facile à vaincre ; les chrétiens préférèrent le martyre, et ce fut dans toute l'Espagne, non-seulement cette *guerre au couteau* que Palafox, plutôt que de se rendre, dénonçait du haut des décombres de Saragosse, déjà à demi-ruinée, mais encore une guerre au poison, une guerre à toutes les armes imaginables, même l'amour, tant le fanatisme avait donné aux consciences de sécurité résolue et aux courages de sauvage férocité ! Mais aussi cet embrasement épuisa tout ce qui restait au fond du sang espagnol de cette vieille ardeur chrétienne qui avait, pendant cinq siècles, entretenu une guerre toujours flagrante autour des minarets de Grenade ou de Cordoue, et qui, pendant cinq autres siècles, aviva les bûchers de l'inquisition.

Et maintenant que les descendants du Cid ont osé regarder un moine en face et sans se signer le front, maintenant qu'ils ont osé frapper à la porte des couvents, non plus, comme autrefois, pour tendre la main aux aumônes, mais pour chasser du toit hospitalier ceux qui leur remplissaient la main ; maintenant que le foyer du sentiment religieux est éteint, et que le foyer du sentiment national ne s'est pas allumé, la nation espagnole est un corps en dissolution, un assemblage disloqué de parties qui ne tiennent plus ensemble par aucun lien, et où chacun ne répond plus que pour soi. Les passions de la vie générale ont disparu, parce que cette vie générale ne se concentre et ne se formule plus elle-même dans un intérêt commun à tous et compris par tous, parce qu'elle n'a plus de foyer pour rallier et pour échauffer les sentiments des masses, de symbole pour les résumer. Il s'est passé pour la nation espagnole tout entière, affran-

chie du joug de ses anciennes croyances, la même chose que pour ses moines, dont on a rompu la chaîne en les expulsant de leur couvent. Maintenant ils errent un à un, tristes, désorientés, traînant encore quelque reste dépareillé du costume de la communauté, parlant encore sa langue, cherchant encore une direction et une volonté dans le son de cette cloche qui ne sonne plus, et qui, aux diverses heures du jour, mettant toutes leurs âmes à l'unisson, et les appelant à des exercices communs, leur dictait le sentiment dont ils devaient se pénétrer, la volonté qu'ils devaient mettre en action. Maintenant, plus d'unisson, plus de discipline, plus de chants ou de prières en commun, plus de cloche régulatrice de l'âme, plus de volonté fraternelle et commune, plus de ferveurs qui s'exaltent, se tempèrent et se soutiennent les unes les autres, plus d'âmes appareillées, empruntant et rapportant leur force au faisceau ; mais le vide intérieur, l'ennui, l'isolement de l'âme et du corps, le poids du jour qu'il faut porter à soi seul, l'incertitude et les fluctuations de la pensée livrée à elle-même, l'impuissance de la volonté qui n'a plus de point d'appui, la méfiance de soi-même et des autres, voilà où en sont maintenant les Espagnols. Ils n'ont plus de foi, plus de volonté, plus de vie commune, plus de signes communs. C'est en vain que la *constitucion* a essayé de relever et de remuer cette cloche, qui, dans les mains de la foi religieuse, avait pendant tant de siècles sonné l'enthousiasme et le dévouement, et donné un signal auquel obéissaient simultanément des millions d'hommes de mœurs et de langues différentes. La cloche de la constitution a eu beau s'emplir de bruit et d'emphase, elle a parlé un langage que personne n'a compris. Bien loin de rallier une nation, à grand' peine peut-on dire qu'elle ait rallié un parti. Ainsi, quand toutes les cloches des couvents d'Espagne sonneraient aujourd'hui, leurs voix ébranleraient en vain la solitude des corridors pour rassembler la communauté. Tout au plus quelques moines errants, disséminés sur les chemins du voisinage, entendant ce signal qui n'a plus pour eux le sens ni le son accoutumés, s'arrêteraient-ils au seuil de la chapelle déserte et muette pour voir ce que cela signifie et à qui cela s'adresse, et, après avoir adressé au ciel chacun sa prière solitaire, se dissémineraient encore sans avoir deviné. Ainsi la *constitucion* a surpris et réuni momentanément quelques gens ; mais ils ont si

peu compris ce qui les rassemblait, que bientôt après chacun s'en retournait de son côté, sans s'inquiéter de ce que devenait ce symbole d'un ralliement sans consistance, qui disparut bientôt, sans laisser de regrets, sous les amendements des cortès. Le premier souffle d'orage emportera le nouveau symbole proclamé par celles-ci sans qu'il en soit parlé davantage. Quel est le but et quelle est l'utilité d'une constitution ? C'est de régler et d'équilibrer les grands intérêts d'une nation. Mais encore faut-il, avant de les régler et de les équilibrer, les avoir créés ou les avoir trouvés existants et assez compris par une masse assez notable de gens pour être devenus des besoins généraux qui savent se formuler nettement. Quels sont aujourd'hui les besoins généralement sentis et formulés en Espagne? L'Espagne elle-même, interrogée sur ce point, n'a su que dire. Par le choix de ses députés, elle a répondu, selon les circonstances, ce qu'on a voulu lui faire répondre. Elle a envoyé à tous les pouvoirs, à toutes les constitutions qui se sont succédé si rapidement, une chambre tout juste assez dévouée pour les soutenir quand on ne les attaquait pas, pour les laisser tomber sous les coups du premier venu qui prenait sur lui d'ordonner de leur destinée. C'est que toutes les constitutions lui sont également bonnes, ou plutôt également mauvaises. Elle laisse faire les faiseurs, parler les parleurs, et, comme dans le moment présent elle n'a plus rien à perdre ni rien à conserver, elle attend qu'il se soit formé quelque chose de nouveau, qui vaille la peine qu'on le défende et qu'on le maintienne. Provisoirement elle se résigne, avec cette impassibilité résolue qu'on lui connaît, à sa décomposition. C'est là sans doute ce qui doit féconder de nouveau cette vieille terre fatiguée où l'esprit des temps antiques a terminé sa moisson, où l'esprit des temps modernes n'a encore rien semé qui ait pu vivre. Combien de temps l'Espagne mettra-t-elle encore à mourir ainsi pour renaître ? C'est ce qu'on ne peut pas encore prévoir. En attendant, rien n'y vit, rien n'y meurt, tout y végète, tout s'y dénature, s'y efface, s'y décolore. Les limites de toutes choses s'y confondent. La guerre y est sans combats, la paix sans repos, l'ordre sans sécurité, le désordre sans énergie. Les passions sans objet s'évaporent en vaines bouffées, et ne brillent par éclairs que pour faire mieux ressortir l'atonie universelle.

C'est surtout dans les actualités et les détails quotidiens de la

vie politique que M. Guéroult en a étudié les symptômes. Correspondant du *Journal des Débats*, il avait moins à justifier des assertions générales par des aperçus historiques que par une appréciation raisonnée de ce qui se passait chaque jour sous ses yeux. Il a su néanmoins, dans le besoin, élever son point de vue et sortir de la nouvelle du jour ou de la semaine, pour remonter à l'origine des faits et les suivre dans l'avenir jusqu'à l'issue probable. Toutefois, c'est surtout à l'examen des questions immédiates que ses lettres sont consacrées. Parti de France au mois de juin 1836, il est arrivé en Espagne précisément à la veille de la révolution de la Granja. C'était un beau moment pour suivre la marche d'une révolution. Mais M. Guéroult n'a pas tardé à s'apercevoir qu'il n'y avait là que sujets de dégoût. Il a vu la lâcheté inepte des uns céder devant la lâcheté féroce des autres, puis, vainqueurs et vaincus, tomber d'épuisement les uns sur les autres avant d'en être venus aux mains, et ce formidable ébranlement aboutir à un assassinat. La révolution mise hors de cause, et le voile tiré sur ses œuvres, restait à examiner l'état du pays. M. Guéroult a porté ses investigations dans tous les éléments essentiels qui le constituent, en commençant par la propriété, qui revêt en Espagne certains caractères particuliers que nous ne lui connaissons pas en France, et qu'on ne retrouverait probablement guère en d'autres États de l'Europe. Ils servent merveilleusement à expliquer, pour leur part, le peu d'intérêt qu'aurait le gros de la nation, et surtout la population des campagnes, à une révolution, et par suite l'attitude calme et dédaigneuse qu'on leur voit prendre en présence des événements. Viennent ensuite les différents corps ou les différentes branches de l'administration de l'État : la noblesse, le clergé, la bourgeoisie constitutionnelle, la situation financière, les biens nationaux, la dîme, la justice, toutes choses qui apportent leur part de concours ou d'empêchement à l'établissement d'un ordre régulier et doué de vie. M. Guéroult a démêlé les détails du mécanisme de cette machine en désarroi avec une grande sagacité; il enchaîne et il en fait saisir les effets avec une remarquable netteté de logique. C'est avec une vive satisfaction d'esprit que nous avons suivi le développement de ses idées, qu'il expose d'une manière un peu rapide et nue peut-être, mais après tout, encore bonne, en cela qu'elles n'en sont

que plus distinctes. De tout ce qu'il a vu, raconté et expliqué, M. Guéroult conclut à l'intervention en Espagne. Cette question a deux faces : l'intérêt espagnol et l'intérêt français. Quant à l'intérêt français, il y a du pour et du contre. M. Guéroult nous a paru convaincant sur certains points ; sur certains autres notre conviction résiste encore. et ce n'est pas ici le lieu de la débattre. Pour ce qui est de l'intérêt espagnol, c'est peut-être espérer beaucoup de l'Espagne que de croire qu'on puisse faire quelque chose pour elle en ce moment. C'est avant tout à ses propres éléments d'avenir à se dégager, à se reconnaître, à s'unir. C'est aux principes de force qu'elle possède encore à se révéler là où ils sont. Quand ils se seront montrés, on pourra leur venir en aide. Mais cent mille Français ne pourront jamais donner à l'Espagne la vie intérieure, la vie *espagnole* qui lui manque, et leurs efforts pour rendre le mouvement à ce corps, dont tous les ressorts sont brisés, n'aboutiraient qu'à rendre nécessaires des efforts ultérieurs qui, en définitive, n'auraient d'autres résultats que de prêter des apparences de vie à un cadavre. Ce n'est pas tout que de chasser don Carlos, si cet obstacle extérieur supprimé, mille autres obstacles plus profonds subsistent encore. Ce qu'il faudrait donner à l'Espagne, c'est le vouloir et le pouvoir de faire. L'énergie du caractère privé ne manque pas aux Espagnols, mais l'énergie publique est complétement éteinte chez eux. C'est pourtant là le levier qu'il faut remettre debout et dont il faut s'emparer. Mais qui y est moins propre que des étrangers?

A. B.

LE COLONEL RICHMOND,

PAR M. J. DE SAINT-FÉLIX (1).

L'imagination qui a produit *la Reine d'Égypte* et *les Nuits de Rome*, est, sans contredit, une imagination délicate et gracieuse, mais une imagination plus apte à rêver qu'à produire, à sentir qu'à exprimer. Cette opinion sévère, qu'autorisaient les

(1) 2 vol. in-18, Société typographique Belge.

premiers ouvrages de M. de Saint-Félix, se trouve malheureusement confirmée de tout point par *le Colonel Richmond*. Écrivain ardent mais inhabile, M. de Saint-Félix, au lieu de se rapprocher de la perfection par un nouvel essai, vient de produire un livre inférieur, et par l'invention et par la forme, aux ouvrages que nous venons de nommer. A cause de ses défauts mêmes, ce livre mérite d'être examiné avec quelque attention. La lutte de la volonté ambitieuse avec la pensée impuissante éclate à chaque page du *Colonel Richmond*, et cette lutte affligeante se reproduit trop souvent de nos jours pour que la critique consente à l'observer avec indifférence.

Qui voudrait le nier? Il y a dans l'art des natures élevées, mais ingrates, que l'inspiration visite rarement, mais que l'enthousiasme habite toujours; il y a des poëtes toujours prêts à chanter, et qui de vingt ouvrages improvisés avec exaltation, ne légueront à l'avenir que quelques feuillets. Si ces poëtes s'aperçoivent un jour de leur stérilité, si l'ivresse de l'imagination fait place, en eux, à la clairvoyance, doivent-ils désespérer d'eux-mêmes et renoncer à l'ambition d'écrire une œuvre durable? Non, sans doute. Mais plus calmes et plus patients, ils feront bien d'attendre cette inspiration qui se prodigue si peu; ils s'efforceront de racheter l'absence de la fécondité par la perfection des œuvres, par l'habileté des efforts. C'est là, nous le croyons, le conseil qu'il faut donner à M. de Saint-Félix. La cause de la médiocrité du *Colonel Richmond* vient d'être indiquée. M. de Saint-Félix a méconnu la portée de son imagination, et s'est imposé une tâche que ses forces lui interdisaient de remplir. Nul ne voudra contester la grâce, la distinction de son talent, mais ce talent manque essentiellement de fécondité. Les moments où une inspiration sérieuse l'appelle à produire sont rares et de courte durée. Dans l'intervalle de ces moments, l'enthousiasme stérile habite seul l'esprit du poëte, et celui-ci, impatient de chanter, prend l'enthousiasme pour une muse et le trouble de sa rêverie pour une ivresse féconde. Si M. de Saint-Félix ambitionne sérieusement la renommée d'un habile improvisateur, s'il se résigne au silence dédaigneux de la critique, rien de mieux; mais il est à croire que M. de Saint-Félix ne voit pas dans l'art une distraction puérile, et ne méprise pas, comme une chétive récompense, l'approbation des lecteurs éclairés. Il

doit dès lors changer de route, ou se résoudre à acheter chèrement la réputation d'un écrivain abondant et facile : entre l'improvisation et le travail, entre l'ébauche et la poésie, il doit choisir.

Si nos conseils étaient insuffisants, nous citerions à M. de Saint-Félix l'exemple d'un poëte qu'à coup sûr il comprend et qu'il aime. Assurément l'auteur d'*Eloa* aurait droit plus qu'un autre de manquer de patience et de ne pas savoir attendre. Pourtant, nul mieux que M. de Vigny ne montre de sage réserve, de noble timidité, quand il s'agit de produire; nul ne rend à la muse un culte plus respectueux et plus délicat. Il pourrait, qui en doute? multiplier les moissons dans le champ qu'il cultive, et les moissons ne cesseraient pas d'être belles; le nombre des gerbes mûres et touffues ne diminuerait pas. Mais il connaît le prix de l'attente; il sait qu'une gloire plus durable, une joie plus pure, est le salaire d'un travail plus sévère et d'une ardeur mieux contenue. Sa muse ne prodigue pas, comme une vile rosée, les trésors de sa mélancolie, et ses belles larmes, si rares, ne manquent jamais de se transformer en de durables et de précieux diamants.

L'idée que développe M. de Saint-Félix dans son nouvel ouvrage, est exprimée ainsi dans l'épigraphe : *Dans l'ordre élevé, la vie de l'homme est la gloire, la vie de la femme est l'amour.* Le contraste de l'ambition et du dévouement, de l'activité inquiète et de l'abnégation, est sans doute une donnée intéressante ; mais pourquoi présenter cette idée sous la forme prétentieuse d'une sentence? M. de Saint-Félix, nous le savons, n'a fait que suivre en cela l'exemple de la plupart des romanciers actuels. Mais ceux qui ne se préoccupent que de donner de leur œuvre une explication ingénieuse, d'encadrer leur poëme ou leur récit dans un ambitieux commentaire, sont précisément des penseurs frivoles et n'ont jamais été des artistes sérieux. Gœthe a-t-il songé à transformer en maxime le contraste charmant de d'Egmont et de Claire? Est-ce le mérite d'une dissertation subtile que nous cherchons dans *Manfred* et dans *Lara?* On croit peut-être sauver par la richesse du thème la pauvreté de l'œuvre; on croit donner à ses rêveries, avec l'apparence d'une démonstration savante, une importance qu'elles n'avaient pas; mais on se trompe : un pareil artifice n'a jamais séduit que

les lecteurs crédules et ne saurait obtenir qu'un succès de courte durée.

Trois personnages ont été tracés par M. de Saint-Félix avec une attention particulière. Il a personnifié, dans le colonel Richmond, le culte ardent de l'honneur et de la gloire, l'activité généreuse, le courage enthousiaste. Il a choisi Thérèse de Walstein pour représenter l'amour de l'âme arrivé à son expression la plus pure, transformé en une sorte de rêverie mystique, dégagé de toute préoccupation terrestre et plutôt *lumière que flamme*, pour nous servir d'une expression de l'auteur. Enfin il a montré, dans Éléonore Belvidero, l'amour moins pur, mais aussi plus ardent, qui se propose le bonheur de cette vie comme but suprême, et qui néglige volontiers le ciel pour la terre, les joies de l'esprit pour les joies du cœur, la rêverie pour le dévouement.

L'invention de ces trois caractères fournissait sans contredit tous les éléments d'un drame noble et pathétique. Il suffisait de respecter la vraisemblance ; les scènes se groupaient d'elles-mêmes ; le marbre était trouvé; il n'attendait qu'une main patiente. La douloureuse hésitation du colonel, amoureux à la fois de l'Allemande Thérèse et de l'Italienne Éléonore, n'était pas à coup sûr une donnée ingrate et ne méritait pas le dédain du poëte. L'amour d'Éléonore, resté chaste dans sa fougue, aurait empêché l'action de se ralentir et de s'absorber dans la mélancolie de Richmond et dans le mysticisme de Thérèse. La nécessité aurait bientôt contraint le colonel à prendre une décision héroïque. Placé entre son double amour et le culte qu'il a voué depuis l'enfance à la gloire militaire, il aurait écouté sa conscience plutôt que son cœur ; il se serait éloigné de Thérèse et d'Éléonore ; il aurait parcouru les champs de bataille pour obéir à l'appel impérieux de l'honneur, peut-être aussi pour chercher à ses tourments un noble remède. L'action, arrivée à ce point, se dénouait sans qu'il en coûtât au romancier un seul effort ; car le départ de Richmond devait frapper Éléonore d'un coup mortel, et Thérèse, puisant dans sa piété les forces nécessaires, aurait survécu à Richmond, à Éléonore, pour offrir à Dieu sa douleur et supporter l'isolement avec résignation.

On retrouve bien, dans le dénouement du *Colonel Richmond*,

quelques traces de la donnée que nous venons d'esquisser ; mais il serait injuste de vanter, à ce propos, la prévoyance de l'écrivain. Ce n'est qu'après des tâtonnements infinis que M. de Saint-Félix a découvert les richesses promises à sa patience. Il n'est arrivé à la bonne route qu'après des excursions multipliées qui ont épuisé ses forces. Il a perdu son temps à moissonner l'ivraie, à le lier en gerbes, et, quand le blé mûr s'est trouvé sous sa main, il n'a pas eu le courage de s'avouer son erreur; il a préféré la récolte accomplie à la récolte qui restait à faire. La fatigue a donné raison à l'aveuglement contre la clairvoyance.

L'exposition du *Colonel Richmond* est, sans contredit, une des meilleures parties du livre. Le roman s'ouvre dans l'automne de l'année 1812. Deux officiers français visitent le pont du Gard; l'un est le colonel Richmond, l'autre le capitaine l'Espérance. Il est facile de reconnaître au premier abord un lien de parenté entre Richmond, l'Espérance, et ces officiers modestes et vaillants, dont M. de Vigny trace les portraits avec tant de complaisance dans *Servitude et Grandeur militaire*. La ressemblance, on le pense bien, n'est que dans l'intention. C'est bien, chez les uns et chez les autres, la même bravoure, le même enthousiasme uni à la même abnégation. Mais M. de Saint-Félix n'a pas su élever les caractères de Richmond et de l'Espérance au rang de créations durables. Il y a entre eux et les personnages exécutés par l'auteur de *Stello,* toute la distance qui sépare l'ébauche de l'interprétation poétique.

La rencontre des deux officiers et de la famille du comte Belvidero, devant le pont du Gard, est expliquée naturellement. En général, la conception de ce prologue est heureuse; mais on n'en pourrait dire autant de l'exécution. Il y a vers la fin du premier chapitre deux ou trois pages de dialogue où la prétention s'allie à la banalité. Pour peu que le romancier eût usé de sévérité envers lui-même, il aurait dû le retrancher sans hésitation.

Le régiment du colonel Richmond quitte Nîmes pour se rendre en Espagne. La scène est transportée à la maison de campagne du comte Belvidero. Dans la personne de ce vieillard, M. de Saint-Félix s'est proposé de célébrer l'amour paternel. Le comte partage sa tendresse entre deux êtres angéliques, sa fille

Éléonore et sa nièce Thérèse. On ne saurait contester la noblesse des sentiments que l'auteur prête au comte Belvidero ; mais il n'a pas traduit ces élans généreux dans une forme poétique. Pour qu'on excusât l'idée ambitieuse de faire du comte Belvidero le type des vertus paternelles. M. de Saint-Félix devait apporter à la réalisation de cette idée toute la patience, tout le zèle convenable. Si le comte Belvidero n'avait dû jouer dans le roman qu'un rôle secondaire, nous blâmerions moins sévèrement l'insignifiance de ce personnage. Mais l'importance de la tâche que M. de Saint-Félix s'était proposé d'accomplir nous donne le droit de nous montrer exigeant. Nous ne pouvons, sans manquer de justice, en appréciant les efforts de l'écrivain, les isoler du but qui leur est désigné.

La rencontre du pont du Gard a laissé de profondes traces dans le cœur d'Éléonore Belvidero. La noble figure de Richmond n'est pas effacée de la mémoire de Thérèse. Dans leurs entretiens, les deux jeunes filles sont amenées involontairement à se révéler leur chaste inquiétude. La rencontre de Nîmes a précédé le départ du régiment pour l'Espagne, et cette idée les laisse pensives. Elles essayent de se dissimuler l'une à l'autre leur préoccupation ; mais leurs efforts sont vains, et un trouble caché se révèle à travers la vive gaieté d'Éléonore et la douce mélancolie de Thérèse.

Richmond, depuis la rencontre du pont du Gard, a essayé en vain de chasser de son esprit le souvenir de cette apparition ravissante. Son cœur est partagé entre Éléonore et Thérèse ; il lutte contre ce double amour. La plaie est profonde et résiste à ses efforts. Il rougit de lui-même, il essaye de se persuader que sa passion n'est qu'une fantaisie absurde ; mais il part pour l'Espagne sans être guéri.

Des troubles ayant éclaté à Marseille, plusieurs compagnies de cavalerie, des départements voisins sont dirigées sur cette ville. Une de ces compagnies est commandée par le capitaine l'Espérance, et l'ami de Richmond. Elle s'arrête dans une commune voisine du château de M. Belvidero. L'Espérance est logé chez le comte. Ainsi, le hasard semble vouloir continuer l'œuvre qu'il a commencée. Le chaste amour des deux jeunes filles trouve un aliment dans les récits du capitaine, dont la vaillance de Richmond fournit presque constamment le sujet. Ce paisible

bonheur est troublé tout à coup. Les journaux apportent à la famille Belvidero la nouvelle de la mort du colonel Richmond, frappé en Espagne à la tête de son régiment. L'amour qu'Éléonore a longtemps essayé de comprimer se révèle alors par le plus affreux désespoir. Thérèse reçoit dans ses bras en frémissant le corps inanimé de sa compagne qui ne revient à la vie que pour de nouvelles souffrances, car sa raison s'est perdue. Éprise d'une passion insensée, c'est le nom de Napoléon qui remplace dans son cœur le nom du colonel. C'est à l'empereur, dont l'image revient sans cesse dans ses rêves comme une idée fixe, qu'elle veut désormais rendre un culte sans partage et consacrer sa vie.

La rencontre de Richmond et de la famille Belvidero, le départ du colonel pour l'Espagne, l'amour naissant des deux filles du comte, la mort de Richmond, la folie d'Éléonore, voilà sans doute une action commencée, soutenue et dénouée. Le roman est loin d'être terminé pourtant, et une nouvelle action s'offre à l'analyse. Le comte Belvidero est venu habiter une maison de campagne à deux lieues de Cagliari. La folie d'Éléonore a résisté à tous les remèdes. Un bénédictin, hôte de M. Belvidero, le père della Rocca, parvient par un entretien habillement calculé, à provoquer une crise salutaire. Le jour suivant, arrive à la villa un ancien amant d'Éléonore Belvidero, le capitaine lord Edgar Mawbray. Éléonore a recouvré entièrement la raison et répond avec calme aux discours empressés de lord Edgar. Nous avons cherché vainement à découvrir l'utilité de ce nouveau personnage; n'est-il placé près d'Éléonore que pour répandre sur le caractère de la jeune Italienne une plus vive lumière? L'amour qu'Éléonore éprouve pour Richmond doit-il, pour mieux ressortir, contraster avec l'indifférence qu'elle témoigne à lord Mawbray? Si telle a été l'idée du romancier, nous ne pouvons que blâmer la création de Mawbray. L'œuvre de M. de Saint-Félix, loin d'acquérir plus de clarté par l'invention de ce personnage, est devenue plus obscure et plus confuse. Il est fâcheux qu'on ne puisse supprimer le rôle de lord Mawbray, sans sacrifier la plus grande partie du premier volume.

La famille Belvidero visite lord Mawbray sur la frégate qu'il commande. Pour célébrer ce jour, une petite fête est donnée à l'équipage. On laisse aux prisonniers français enfermés dans la

cale, la liberté de se promener sur le gaillard d'avant. Parmi ces prisonniers se trouve le colonel Richmond, qui, laissé pour mort, après un combat, sur le champ de bataille, a été recueilli dans une ambulance espagnole, et porté depuis, avec d'autres Français, sur une escadre anglaise. Exaspérés par les mauvais traitements, les prisonniers préfèrent tous la mort à la captivité; mais ils veulent que leur mort soit utile à la France. Un complot se forme, et le soir même, il est décidé que le feu sera mis à la soute aux poudres. Un seul prisonnier a combattu cette résolution, c'est Richmond; mais ses paroles ne sont pas entendues, et pour ne pas se voir accusé de lâcheté, Richmond doit renoncer à combattre le projet de ses camarades. Déjà les prisonniers sont rentrés dans la soute; le colonel seul, profitant de la permission qui lui est accordée, se promène encore sur le pont. Le hasard veut qu'il se dirige vers le gaillard d'arrière où sont assises Éléonore et Thérèse. Avant que la terreur des deux jeunes filles se soit dissipée, Richmond s'est éloigné rapidement; il rencontre le comte Belvidero; le comte est seul, et Richmond a le temps de l'avertir du danger qu'il court, s'il reste plus longtemps sur le navire. Presqu'au même instant, des cris retentissent; l'incendie règne dans la soute aux voiles. Un canot a déjà reçu Éléonore et Belvidero; Richmond les suit, emportant Thérèse évanouie. Mais, au moment où l'embarcation gagne le large, Mawbray, d'une voix tonnante, somme Richmond, sur son honneur, de revenir à bord, comme prisonnier, dès que la famille Belvidero sera en lieu de sûreté. Richmond invoque le droit de la guerre pour justifier sa conduite, et Mawbray, exaspéré, fait feu sur Richmond sans l'atteindre. Celui-ci contracte en ce moment une dette avec Mawbray, et en s'éloignant il promet solennellement de l'acquitter.

Si la tâche de M. de Saint-Félix s'était bornée à divertir les oisifs d'un théâtre de second ordre, nous ne serions pas embarrassé de trouver le motif de cette complication de ressorts puérils. Nous laisserions au public le soin d'apprécier l'effet pittoresque de la fête troublée par l'incendie, et nous ne ferions pas intervenir les lois de la beauté, de la simplicité, là où elles n'ont que faire. Mais dans un livre dont le but est sérieux, dans l'œuvre d'un écrivain qui ne s'est jamais proposé le divertissement des goûts vulgaires, nous ne pouvons trouver aucune excuse à

de pareilles inventions. Le défaut que nous blâmons ici, le sacrifice de la clarté, de la vraisemblance, au mouvement mélodramatique, se reproduit malheureusement dans le cours du livre. L'analyse des sentiments, des caractères, n'est pas subordonnée seulement cette fois à de frivoles exigences. Ce qui a été dit plus haut de la stérilité unie à l'enthousiasme trouve dans ces efforts impuissants du romancier une éclatante application. M. de Saint-Félix s'est trop confié dans son talent; doué d'une de ces natures qui ont besoin, pour livrer leurs richesses, d'être fortifiées par la méditation et le travail, il a écrit comme si des poëmes sans défaut ne demandaient qu'à sortir de ses mains fécondes. Qu'est-il arrivé? Les forces de l'écrivain n'ont pas répondu à sa confiance; dans sa précipitation, il a demandé à l'accumulation des événements les ressources que l'interprétation fidèle de la donnée de son choix tardait trop à lui offrir. En un mot, la terre ingrate pouvait, grâce au travail, devenir fertile; mais faute de temps et d'efforts, elle n'a porté que des épis arides et grêles, au lieu d'une opulente moisson.

Richmond passe quelques jours d'un bonheur sans mélange, après qu'il a été recueilli chez le comte Belvidero. Cependant la révolte des prisonniers a été comprimée par les Anglais; l'incendie a été promptement éteint; lord Mawbray s'est dirigé vers Palerme. Dès qu'il aura accompli sa mission dans cette ville, il doit venir réclamer son prisonnier; mais Richmond, dont l'amour est plus fort que la prudence, prolonge son séjour chez le père d'Éléonore.

Un soir, lord Mawbray reparaît chez le comte, il salue Richmond avec une exquise politesse; il jure de respecter la liberté du colonel et l'hospitalité qu'on lui accorde; mais le colonel, dit-il, fera de sa personne ce que l'honneur lui dira de faire. A voix basse, il rappelle à Richmond la dette que celui-ci a promis d'acquitter; le lieu, l'heure du duel, sont arrêtés, pendant qu'on échange, en apparence, des paroles amicales et des serrements de mains. Cet entretien mystérieux n'a point échappé à Thérèse de Walstein. Le lendemain, au moment où Richmond et Mawbray vont vider leur querelle, Thérèse accourt, se précipite entre les combattants, et réussit à les séparer. Une parole de Thérèse de Walstein enlève à lord Mawbray l'espoir de se voir jamais aimé d'Éléonore Belvidero. Le gentilhomme anglais de-

clare aussitôt, avec une franchise impétueuse, qu'il renonce à lutter contre son heureux rival ; l'acte suit de près la promesse, et à peine Thérèse a-t-elle accordé son approbation à la conduite de Mawbray, qu'il s'est éloigné pour ne plus reparaître.

Si le roman se continue après le départ de Mawbray, c'est pur caprice. Le retour de Richmond, sa rivalité avec Mawbray, l'issue heureuse de cette lutte, voilà un drame bien complet, qui a eu son exposition, ses péripéties et son dénouement.

Cependant, à cette action terminée une nouvelle action succède. Le colonel n'ignore plus qu'il est aimé d'Éléonore Belvidero. Mais il n'est pas seulement épris de la vive Italienne, il éprouve aussi un amour tendre et chaste pour la pieuse Thérèse. La beauté sensuelle et la beauté mystique se disputent le cœur de Richmond. Sa conscience lui défend de prétendre à la main d'Éléonore tant que durera cette lutte douloureuse. Un ordre de se rendre à Florence est remis à Richmond ; cet ordre le décide : il va faire ses adieux au comte Belvidero; mais au moment où le colonel lui annonce son départ, le vieillard, douloureusement ému, le supplie de rester ; il lui offre la main d'Éléonore dont la vie serait compromise par cette séparation. Pour un moment la résistance du colonel est vaincue : il serre la main du comte, il jure de consacrer sa vie à Éléonore, de ne plus la quitter. A peine a-t-il fait cette promesse qu'il rencontre Éléonore, qui, svelte et légère, applaudit aux bonds de sa levrette favorite avec une joie enfantine. Jamais la belle Italienne n'a paru plus ravissante. Richmond croit à cette vue que c'est Éléonore seule qu'il a toujours aimée, lorsque près d'elle il aperçoit Thérèse, dont la noble mélancolie contraste avec la pétulance d'Éléonore. et Richmond est livré de nouveau à son incertitude. Dans la nuit qui succède à cette journée. un orage terrible éclate sur la villa, et Richmond, éveillé par le bruit de la foudre, s'élance hors de sa chambre. Il se dirige vers l'oratoire où il a cru voir tomber la foudre, et trouve devant l'autel Thérèse de Walstein agenouillée. La grâce pudique de Thérèse, embellie par sa frayeur, produit sur l'âme de Richmond l'effet d'une vision céleste. Il croit enfin qu'une voix divine lui a parlé; il se prosterne devant Thérèse et lui jure qu'il n'a aimé, qu'il n'aimera jamais qu'elle. A cet aveu, Thérèse verse des larmes et supplie Richmond de s'éloigner. Le colonel obéit; mais cette

entrevue a mis un terme à ses doutes. Sa conscience lui défend d'espérer le bonheur dans l'amour; il n'a plus qu'à mourir, mais il mourra réconcilié avec lui-même. Il reprendra la carrière de dangers et de gloire qu'il a interrompue; il partira cette nuit même, et, en effet, le jour suivant on remet au comte Belvidero une lettre du colonel, qui est sur la route de Cagliari.

Les chapitres que nous venons d'analyser terminent le premier volume, L'interprétation fidèle de la donnée, indiquée en tête du livre, en a fourni tous les matériaux. Il est juste de dire que M. de Saint-Félix, en acceptant dans cette partie du livre le rôle d'interprétateur patient et zélé, a révélé, dans l'accomplissement de cette tâche, une finesse, une sensibilité dignes d'éloge. Il s'est borné sans doute à indiquer les scènes; il eût pu tirer de la situation du colonel des développements plus riches et plus variés qu'il ne l'a fait; mais les intentions gracieuses, les sentiments délicats abondent dans ce simple programme. Nulle part les figures d'Éléonore et de Thérèse ne sont dessinées avec plus de suavité; nulle part on n'est plus disposé à tolérer l'afféterie de ce joli groupe. On ne saurait excuser les défauts de l'écrivain; mais, à certains moments, on les oublie volontiers.

Malheureusement les tableaux simples et calmes n'occupent, dans *le Colonel Richmond,* qu'une place secondaire. Il faut renoncer à rendre compte de l'insignifiant récit qui succède aux chapitres gracieux dont nous avons parlé. Nous avons compté trois actions différentes dans le premier volume du *Colonel Richmond;* mais en vérité, dans le second volume, le calcul devient embarrassant. Quelle raison peut alléguer M. de Saint-Félix en faveur de ce déploiement inusité d'imagination? Aucune autre que son caprice sans doute. Nous aimons du moins à croire que l'envie de distraire les oisifs n'est pour rien dans cette complication d'aventures étranges, dont l'étude la plus opiniâtre ne saurait découvrir la signification.

Il faut distinguer le dénouement du *Colonel Richmond* de tous les incidents superflus qui remplissent le second volume. Richmond, sacrifiant son douloureux amour à l'honneur militaire, rejoint ses drapeaux et cherche à étourdir sa mélancolie dans l'enivrement des batailles. Éléonore, à la faveur d'un dé-

guisement, parvient à le rejoindre. Le jour où elle revoit Richmond, après une longue absence, est la veille de Waterloo; elle est décidée à mourir près de son amant, et Richmond, après avoir longtemps combattu ce projet, partage la généreuse exaltation d'Éléonore. Cette lutte serait dramatique si, dans les dernières pages du livre, l'ode n'avait pris la place du roman. Tel qu'il est pourtant, ce dénouement est une des meilleures parties du livre. La bataille de Waterloo, qui sert de cadre à la mort héroïque de Richmond et d'Éléonore, est décrite dans des pages où éclate un sincère enthousiasme. Les paroles s'y pressent dans un récit tumultueux, et semblent invoquer la rime et la mesure. L'enivrement lyrique se soutient jusqu'à la fin du livre, et la conclusion de ce dithyrambe est fournie par les funérailles de Richmond et d'Éléonore auxquelles préside la pieuse Thérèse, courbée avec résignation sous le poids de cette double perte.

Mais il ne suffit pas d'avoir montré, dans quelques pages d'un livre, qu'on eût pu, avec de la patience, avec du zèle, ne laisser perdre aucune des richesses de la donnée qu'on avait choisie. Que dans l'exposition, dans les parties calmes et dans le dénouement du *Colonel Richmond*, se révèle une imagination délicate, une vive sensibilité, ce n'est pas assez pour que la critique applaudisse à l'ambition du romancier et proclame le succès de ses efforts. L'éloge donné à quelques pages gracieuses ne doit que rendre plus sévère le blâme exprimé sur l'ensemble. Il est évident qu'en se défiant plus de ses forces, en s'aidant plus de l'étude, en gouvernant mieux son enthousiasme, M. de Saint-Félix aurait pu écrire une œuvre intéressante, ou la pureté de la forme se serait alliée à l'élévation du sentiment. S'il a produit un livre médiocre, c'est qu'il a manqué de courage. Or, l'impuissance volontaire ne mérite aucune indulgence et ne saurait invoquer aucune excuse.

Il nous semble voir, dans *le Colonel Richmond*, comme dans la plupart des livres actuels, une lutte de la nature et de la volonté. M. de Saint-Félix veut non-seulement être romancier, mais encore il aspire à être un romancier fécond. Pourtant si la nature était consultée, si le caprice ne remplaçait pas la vocation, l'ode ou l'élégie serait le but vers lequel M. de Saint-Félix concentrerait ses efforts, il changerait de route et ménagerait ses forces. Au

lieu de multiplier des improvisations sans valeur, il chercherait à donner à son enthousiasme une plus noble issue, à ses inspirations une forme plus durable. Il n'accumulerait pas devant ses mains téméraires des plans qu'elles n'auront jamais la force d'élever au rang d'œuvres sérieuses; il attendrait avec patience que la pensée réclamât sa forme, et jamais, nous le croyons, la récompense ne manquerait à son attente. Les larmes, dont le flot déborderait, ne seraient plus alors indignes d'être recueillies; les accents d'enthousiasme se traduiraient dans des pages dignes d'éloges. Mais dissiper en une suite de romans médiocres les ressources qui auraient défrayé, à de longs intervalles, une ode animée ou une touchante élégie, c'est appeler l'épuisement de bonne grâce, et l'épuisement n'est alors qu'une juste punition de l'imprévoyance et de la prodigalité.

Nous n'avons riendit du syle de M. de Saint-Félix. Évidemment M. de Saint-Félix a écrit sans jamais s'inquiéter de la correction ni de la pureté. Une révision minutieuse aurait encore raison des oublis de la grammaire; mais la roideur et l'afféterie qui règnent dans le récit et surtout dans le dialogue, sont des défauts inhérents à l'ouvrage et qui exigeraient une refonte complète. Dans plusieurs endroits on s'aperçoit que la prose est maniée par un poëte; on rendrait à l'expression sa simplicité en l'assujettissant aux lois du rhythme et de la rime.

Si M. de Saint-Félix veut écrire une œuvre proportionnée à ses forces, s'il renonce à rivaliser avec les improvisateurs, s'il consent à traiter la langue avec le respect qu'elle mérite, il obtiendra certainement des succès légitimes. Il cessera de méconnaître la nature de son talent, il produira peu; il évitera de confondre la rêverie stérile avec l'inspiration féconde, et l'approbation des lecteurs sérieux le dédommagera de la perte des suffrages vulgaires. Mais en pratiquant cette méthode, en attendant pour produire l'heure où la poésie débordée récompensera sa patience, il ne devra point borner sa tâche à écrire ce que lui dictera son enthousiasme. L'inspiration, il doit s'en souvenir, ne dispense jamais de la révision sévère. Sans doute les heures d'inspiration apportent des rêves magnifiques et ouvrent d'ardents horizons; mais après ces heures divines, le poëte ne doit pas regarder son œuvre comme accomplie. L'inspiration lui a donné le bloc qu'il faut équarrir; les efforts patients

du ciseau doueront seuls le marbre d'une beauté durable. Le poëte de Weimar avait raison de n'entreprendre qu'avec un esprit calme l'exécution de ses poëmes. Et pourtant qui plus que Gœthe avait droit de mépriser la patience et la réflexion !

LE BAL

DU VICE-LÉGAT.

I.

Au temps où le Comtat Venaissin faisait partie des États du saint-siége, un vice-légat représentait à Avignon l'autorité papale. Ses pouvoirs étaient fort étendus et ses prérogatives presque souveraines : la ville avait cependant d'assez beaux priviléges; elle pouvait en appeler en cour de Rome des rescrits qui attaquaient ses franchises, et les consuls qu'elle nommait chaque année soutenaient vigoureusement les intérêts publics. Mais dans ce conflit d'autorités, il n'y avait pas grande sécurité pour les intérêt privés, et souvent le despotisme des vice-légats pesa fort sur la noblesse et la bourgeoisie du pays. Pour ce qui est du menu peuple, il n'y prenait pas garde, et pourvu qu'on ne lui vendît pas le pain trop cher, pourvu qu'il eût souvent de belles processions, il se tenait tranquille et criait volontiers devant la porte du palais : Vive monseigneur!

Au commencement du seizième siècle, c'était un noble Milanais nommé Orlando de Carreto qui gouvernait l'État venaissin : il était entré jeune dans les ordres; mais il n'avait que le diaconat, et il disait que pour se faire prêtre il attendait qu'il fût cardinal. En ce temps-là, les mœurs du clergé n'étaient pas exemplaires; c'étaient les gens d'Église qui causaient les plus grands scandales. La jeunesse d'Orlando de Carreto avait été fort dissolue; mais il avait racheté cela plus tard par quelques semblants de dévotion, et les iniquités de sa vie passée ne nuisirent pas à son élévation. Il était vieux déjà quand il arriva à

Avignon, et il ne se souciait plus des péchés auxquels il s'était jadis adonné; mais bien que ses habitudes fussent régulières, il était au fond de l'âme ce qu'il avait toujours été, un homme sans foi ni loi, ne croyant ni à Dieu ni au diable. Il n'aimait personne en ce monde que lui-même et Giovani de Carreto, son neveu, le dernier de sa race, le seul héritier de son nom : c'était lui qui l'avait élevé avec une affection jalouse, sans souffrir jamais que père ni mère eussent quelque autorité sur son enfant adoptif. Il l'avait amené d'Italie dans le Comtat Venaissin, et d'avance il songeait à lui faire faire quelque grand mariage; mais les avantages qu'il ambitionnait n'étaient pas faciles à rencontrer, et en attendant, le jeune cavalier menant une vie de grand seigneur, libre et dissipée.

Don Giovani était parfaitement beau de visage; son esprit vif et hardi ne manquait pas de culture; mais il avait une âme égoïste, des passions effrénées, un caractère fourbe et inconstant. Sa haute position, ses amours avec quelques grandes dames, son orgueil, ses bravades, ses vaniteuses indiscrétions, lui suscitèrent de mortels ennemis dont il ne se souciait guère, car il était brave, et l'épée à la main il ne craignait personne. Le vice-légat feignait d'ignorer tous ces scandales, et quiconque eût osé lui en porter quelque plainte aurait été fort mal venu.

Après avoir aimé, séduit et trompé beaucoup de belles dames dont quelques-unes allèrent au couvent faire pénitence de leur faiblesse, Giovani conçut une passion qui devint d'autant plus violente qu'il était moins aisé de la satisfaire. Vanina de Donis était une belle jeune femme qu'on ne rencontrait guère qu'à l'église, et deux ou trois fois l'année, aux fêtes somptueuses que donnait le vice-légat, et auxquelles toute la noblesse d'Avignon ne pouvait se dispenser de paraître. Elle était gardée par l'amour jaloux d'un de ces vieux maris qui conservaient les bonnes traditions italiennes sur la manière de surveiller la vertu des femmes. Le marquis de Donis avait mis près de la sienne une vieille duègne alerte et défiante, qui la suivait comme son ombre; la jeune dame ne parlait sans témoin qu'à son confesseur et ne sortait qu'accompagnée de son mari.

On ferait un livre des ruses qu'inventa don Giovani pour parvenir jusqu'à Vanina et des manœuvres qu'il employa pour éloigner le marquis de Donis; il ne fallut pas moins que lui susciter

certaines affaires qu'il fut forcé d'aller arranger en cour de Rome. Sa femme, restée seule à Avignon sous la garde de la duègne qui était déjà gagnée, se laissa bientôt séduire par Giovani.

En ce temps-là, les femmes n'étaient pas émancipées comme aujourd'hui : elles gouvernaient leurs maris, souvent elles les trompaient ; mais c'était avec des apparences de respect et de soumission dont elles n'eussent pas osé s'écarter ; elles ne paraissaient dans le monde qu'en certaines occasions solennelles, et le reste du temps elles vivaient renfermées chez elles sans autre distraction que le gouvernement de leur famille. Celles d'un haut rang avaient des demoiselles qui les servaient et leur faisaient compagnie ; aucun homme n'était admis familièrement dans leur intérieur, et si quelque jeune cavalier leur faisait la cour, c'était d'une façon toute réservée et secrète. Les relations de Mme de Donis avec don Giovani étaient ignorées de toute sa maison; elle passait comme à l'ordinaire sa vie à faire de la tapisserie avec ses suivantes, ne recevant d'autre visite que celle d'un vieux trinitaire, son confesseur, mais chaque nuit la porte du jardin s'ouvrait sans bruit, et souvent la duègne veillait jusqu'au jour sur ces mystérieux rendez-vous.

L'hôtel du marquis de Donis était un grand édifice qui cependant n'avait pour façade qu'une belle porte sculptée et un balcon. Un étroit vestibule servait d'entrée à la cour d'honneur au fond de laquelle s'élevait le corps de logis principal, flanqué de minces tourelles et couronné de hauts pignons ; derrière cette noble demeure, il y avait un vaste jardin planté d'ormes touffus et de sycomores. Don Giovani et sa belle maîtresse se promenaient sous ses sombres bosquets pendant les nuits d'été douces et sereines, tandis que le rossignol chantait dans le feuillage et que la blanche lune veillait au ciel. Souvent le jour les surprit encore ensemble, et son premier rayon fit frissonner la jeune femme. Elle aimait avec l'ivresse et l'abandon d'une âme ignorante, pleine de dévouement et de foi ; jamais elle n'avait soupçonné le cœur de don Giovani, elle ne savait rien de son inconstance, de sa perfidie ni de ses autres amours. Jamais aucun de ces scandaleux récits n'était arrivé jusqu'à elle, tant on l'avait bien gardée de tout contact avec le monde. Pourtant elle avait parfois des remords, des terreurs secrètes : elle pleurait en di-

sant des prières et en se souvenant de son mari; mais la présence de don Giovani séchait ces larmes et calmait ces frayeurs. Vanina oubliait alors le reste du monde, et pour quelques heures de ce bonheur, elle eût donné toutes les autres joies d'ici-bas et toutes les béatitudes de l'éternité.

Une nuit, les deux amants marchaient au fond des bosquets, tandis que la duègne assise aux degrés du perron sommeillait et faisait de mauvais rêves. Le temps était sombre, un vent d'orage courbait les rameaux et tourmentait les hautes girouettes de l'hôtel. Parfois la cloche de quelque couvent qui sonnait l'office dominait ces bruits confus à travers lesquels résonnaient des paroles d'amour. Vanina, appuyée au bras de son amant, écoutait l'orage qui passait sur leur tête, tandis qu'autour d'eux de grands arbres élevaient leurs troncs immobiles. Tout à coup la jeune femme s'arrêta : il lui semblait qu'une ombre avait passé près d'elle.

— Viens, dit-elle en serrant le bras qui la soutenait, viens, rentrons; cette nuit est lugubre, il fait froid ici. Jésus! quel temps! Dieu garde les pauvres voyageurs!

Une sourde exclamation sembla répondre à ces paroles.

— Giovani! s'écria la jeune femme, qu'est-ce, que me dis-tu?

— Rien, répondit-il en l'entourant de son bras. Oui, viens, rentrons.

Ils marchèrent rapidement vers la maison. En ce moment, de rapides éclairs déchirèrent les nuages, et le tonnerre gronda. La duègne se leva épouvantée et se précipita dans la maison; Giovani et Vanina la suivirent.

— Sainte Vierge! dit la jeune femme en s'inclinant dévotement devant une belle madone placée à son chevet; sainte Vierge, gardez-nous!

Puis elle s'assit, et Giovani se mit sur un coussin à ses genoux. La duègne prit son rosaire et redescendit pour aller fermer les portes.

Vanina n'entendait plus l'orage qui ruisselait le long des vitrières; d'une main, elle retenait les deux mains de don Giovani; de l'autre, elle caressait la brune chevelure de son amant. La lampe, suspendue au plafond, jetait sur eux de molles clartés; le silence de cette grande chambre, toute pleine de parfums,

n'était troublé que par ce doux entretien d'amour où le regard disait encore plus que les paroles. Une fois, Vanina se pencha, et ses lèvres effleurèrent le front de son amant; puis, comme elle se relevait, ses yeux s'arrêtèrent sur les rideaux baissés devant la porte, et aussitôt une mortelle pâleur se répandit sur son front. Sans bouger, sans détourner la vue, elle dit à voix basse et en laissant aller les mains qu'elle retenait :

— Giovani, tire ta dague !

— Ah ! murmura-t-il en mettant la main à sa ceinture et sans tourner la tête, nous ne sommes pas seuls ici ?

— Non. Mais tu vas te défendre.

A ces mots elle se leva. Au même instant les deux rideaux écartés se refermèrent.

— M. de Donis est là, dit Vanina avec une sombre résolution, il nous à vus. S'il t'attaque, défends ta vie; s'il veut me tuer, laisse-le faire ; c'est son droit.

— M. de Donis ! s'écria Giovani avec plus de colère et d'étonnement que de frayeur.

— Oui, il est là. Je viens de le voir, j'ai vu ses yeux luire dans l'ombre... Oh ! Giovani, il nous regardait... Mon Dieu ! miséricorde !

Ils écoutèrent; mais aucun bruit ne se faisait entendre, hors celui de l'orage qui s'apaisait.

— Ne tremble pas ainsi; je ne le crains pas, dit Giovani avec une hautaine arrogance; et toi-même, tu es en sûreté, tant que je serai là.

Il y eut un moment de silence; puis des pas pressés résonnèrent dans l'escalier, et la duègne entra tout éperdue.

— Monseigneur est de retour ! monseigneur est ici ! dit-elle, il est entré secrètement, sa clef ouvre toutes les portes, il est monté... j'étais derrière lui... Il est venu là... puis, il s'est retiré sans me voir.... Gérard, son écuyer, l'accompagnait, un flambeau à la main....

— Et où est-il allé ? interrompit froidement don Giovani.

— Il est redescendu dans la salle basse.

— Ah ! il a été prudent ! dit le jeune cavalier en serrant sa dague.

— Pars, sauve-toi, dit impétueusement Vanina; tu peux sortir d'ici sans risque; va-t'en, Giovani...

— Et quand je n'y serai plus, sais-tu ce qui peut arriver ?

— Ce que Dieu voudra ! je mets mon espoir en sa miséricorde.

— Monseigneur vous aime, dit la duègne en pleurant, il vous pardonnera, et c'est moi qui subirai le châtiment de tout ceci. Avec quelques soumissions et quelques paroles de repentir, les jeunes femmes savent bien obtenir grâce...

— Non, non, point de repentir, point de soumission ! s'écria don Giovani ; crois-tu que je te laisserai ici à la merci de ce vieux tyran ?

— Giovani, j'ai mérité mon sort, j'ai failli... Je ne demanderai point de grâce.... Que le marquis se venge et que Dieu me fasse miséricorde !...

Giovani savait que le marquis était un homme jaloux, incommode, mais qu'il était incapable de ces terribles vengeances dont quelques maris ont frappé leurs femmes infidèles ; ce n'était pas le danger de Vanina qui le préoccupait, c'était un sentiment égoïste et jaloux. Sa passion n'avait pas eu le temps de s'assouvir. Il lui en coûtait d'abandonner sitôt ses droits sur cette belle jeune femme ; il ne pouvait souffrir qu'elle lui fût ainsi ravie. Pour lui, il n'y avait qu'une manière de se séparer de ses maîtresses, c'était de les abandonner quand il en était las. Il calcula rapidement les moyens qui lui restaient, et son parti fut pris aussitôt.

— Vanina, dit-il, je ne sortirai pas d'ici sans toi ; tu vas me suivre...

— Va-t'en ! s'écria-t-elle épouvantée.

— Tu n'oses ! Mais ne m'as-tu pas dit que tu me sacrifierais mille fois ton honneur et ton salut !... A présent, si je te quitte, ce sera pour toujours..... Tu ne me reverras jamais, Vanina. Tu ne pourras plus échapper à ton mari : il ne se fiera plus à personne pour te garder ; il t'enfermera, il sera ton geôlier....

— Dieu aura pitié de moi ! interrompit Vanina éplorée, je mourrai....

— Seigneur don Giovani, au nom de tous les saints, dit la duègne pâle de frayeur, sortez d'ici.... Ne voyez-vous pas en quel péril nous sommes ?... Fuyez, tandis que le passage est libre.... Si monseigneur fermait la porte du jardin....

Giovani s'assit. Les deux femmes se jetèrent à ses genoux, tremblantes, éperdues ; mais il persista dans sa résolution.

— Non, s'écria-t-il, je ne te laisserai pas à la merci de ton mari... Et toi, Benigna, ma pauvre vieille, tu veux aussi rester. Le marquis te tuera, ou pour le moins il te fera mettre au couvent du Bon-Pasteur pour le reste de tes jours, avec les femmes de mauvaise vie.

Alors la duègne supplia sa maîtresse de fuir, d'échapper à la vengeance de son mari. Giovani recommença ses protestations.

— Eh bien ! allons ! dit Vanina, vaincue par cet hypocrite dévouement, égarée par l'effroi de cette situation ; allons, et que Dieu me pardonne !

Il l'entraîna.

— Tiens-toi derrière moi, reprit-elle avec résolution, je veux marcher la première.

Il descendirent. L'escalier était sombre, on n'entendait aucun bruit ; la porte du jardin était encore entr'ouverte.

— Où me mènes-tu ? demanda Vanina d'une voix défaillante.

— Je n'en sais rien, répondit tranquillement don Giovani.

Quand ils furent dans la rue, ils aperçurent devant la porte de l'hôtel les deux chevaux qui avaient amené le marquis et son vieil écuyer.

— En selle ! dit don Giovani, ravi d'un tel hasard et d'une si belle aventure ; comme au temps de Pierre de Provence et de la belle Maguelone, nous allons courir les grands chemins.

— Sainte Vierge ! s'écria la duègne, et moi, où irai-je ?

— Où tu voudras, lui répondit don Giovani en prenant Vanina en croupe. Si tu veux nous suivre, monte l'autre cheval.

Il partit au grand trot, et la duègne, suffoquée de colère et de frayeur, s'écria :

— Que le diable, qui t'a servi de parrain, reprenne ton âme ! Va, monseigneur te retrouvera, infâme ravisseur !...

Tandis que ceci se passait, le marquis de Donis, debout derrière la porte de la salle basse, disait à son vieux serviteur :

— Gérard, je crois que cet homme est descendu. Point de scandale, refermons les portes. Par les clefs de Saint-Pierre ! elles ne s'ouvriront plus ! Allons là-haut, maintenant.

Mais en sortant il se heurta à la duègne, qui rentrait, et qui

se jeta à ses pieds. Le ressentiment l'emporta sur la frayeur; elle retournait pour déclarer au marquis tout ce qui venait d'arriver.

II.

Don Giovani était un de ces hommes qui ne calculent jamais que l'intérêt du moment et la satisfaction de leurs passions. Il avait cette audace qui naît d'un égoïsme profond; rien ne l'arrêtait ni ne l'embarrassait pour parvenir à son but; il y allait, dût-il écraser tout qui ce lui faisait obstacle, et il n'avait nulle prévoyance pour les résultats de ses folies. Ce fut ainsi que cette nuit-là il emmena Mme de Donis sans savoir ce qu'il en ferait le lendemain. Il eut l'idée de la conduire d'abord chez le comte de Passandi, un jeune noble d'assez mauvais renom, dont il était l'ami, et qui vivait sur ses terres à quelques lieues d'Avignon. Mais à moitié chemin, Vanina se trouva si mal, qu'il fallut s'arrêter. Le temps, un moment rasséréné, redevenait sombre, et la pluie recommençait à tomber. On ne voyait rien à deux pas devant soi, et don Giovani, ne sachant que faire, reniait Dieu en italien et en français. Heureusement il avisa sur la route une petite maison à laquelle une branche de pin, suspendue devant la porte, servait d'enseigne, et il parvint, non sans peine, à se faire ouvrir ce misérable logis.

— Jésus! dit l'hôtesse en s'apercevant au costume de ces étrangers qu'ils étaient gens de distinction, quel jour de bénédiction! Encore des voyageurs! Ma maison est pleine; n'importe, monseigneur! je vous donnerai mon propre lit, et cette belle jeune dame ne s'y trouvera pas mal couchée. Vous faut-il quelque chose? un peu d'eau de coing ou du vin à la sauge? Cela réconfortepar le mauvais temps qu'il fait, et sèche les humidités du corps.

En parlant ainsi, elle regardait curieusement Mme de Donis, dont la toilette annonçait assez la fuite précipitée. Elle n'avait ni surcot ni chaperon, et ses longs cheveux blonds retombaient, dénoués et mouillés de pluie... Elle était pâle, défaillante, et elle se traînait à peine en s'appuyant sur don Giovani.

— Ma bonne femme, répondit-elle, il ne me faut rien, rien qu'un peu de repos dans quelque chambre où je sois seule. Conduisez-nous où vous avez dit.

L'hôtesse ouvrit le taudis où elle dormait. C'était une chambrette à laquelle on montait par un petit escalier de bois ; il n'y avait qu'un lit, un escabeau boiteux, et la pluie tombait à travers les barreaux de la fenêtre. La noble dame s'assit sans regarder autour d'elle ; mais toute cette pauvreté fit mal au cœur à Giovani, et il resta debout devant Vanina, d'un air déjà froid et mécontent. Elle pleurait, et il ne lui disait rien.

— Pardonne, pardonne, Giovani, dit-elle en essuyant ses larmes, je sais qu'à présent il ne faut pas pleurer ainsi... Nous ne nous quitterons plus.... mon Giovani, ensemble pour la vie!.... Eh! que m'importe le reste du monde? Non, je ne regrette rien de ce que je viens de laisser... Tu m'emmèneras bien loin d'ici en quelque lieu où je ne puisse jamais entendre parler de mon pays, de ma famille.... A présent, je suis morte pour tous les miens. Où vas-tu me conduire, Giovani?

— Où tu voudras, répondit-il tranquillement.

— Eh bien! nous irons nous cacher au fond de l'Italie, dans ce château dont tu m'as parlé si souvent.

— C'est comme un nid d'aigle suspendu à la cime d'un rocher, dit Giovani.

— Qu'importe! nous serons bien partout où nous serons ensemble.

Elle lui parla encore longtemps avec exaltation de ses projets, et lui l'écoutait distrait et la regardant, préoccupé seulement de la grâce passionnée de sa physionomie.

— Tu es belle, et je t'aime! interrompit-il brusquement Vanina, je ne veux te dire autre chose jusqu'à demain.

Le lendemain matin Vanina dormait d'un sommeil pénible, et pourtant profond ; Giovani la quitta pour respirer un moment hors de cette chambre dont la nudité lui faisait horreur. Il descendit dans le jardinet clos d'aubépines qui s'étendait derrière la maison. Le soleil venait de se lever, et ses tièdes rayons plongeaient dans le feuillage reverdi par la pluie. Les fleurs secouaient leurs pétales pleins de parfums et de rosée; tout faisait encore silence comme pendant la nuit, et le chant des moissonneurs n'éveillait pas encore la campagne déserte. Quelqu'un avait pourtant devancé Giovani dans le petit jardin, une jeune fille était assise sur le banc de pierre qui régnait tout le long de la maison. A son aspect, Giovani fut saisi du plus vif

sentiment d'admiration et de convoitise, qu'il eût ressenti de sa vie. Elle était grande, et ses formes, encore un peu frêles, annonçaient une extrême jeunesse ; mais la beauté de son visage était déjà parfaite. Ses traits d'une régularité pure avaient cette expression fière et calme qu'on trouve au front de la Vierge. Ses cheveux étaient de cette rare nuance noire dont les reflets bleuâtres ont un si doux éclat ; la ligne presque horizontale de ses sourcils formait deux fines arètes, dont la courbe insensible couronnait des yeux sereins, comme ceux des anges. Il y avait autour de cette divine figure comme une auréole d'innocence et de pureté.

Giovani s'approcha sans bruit ; la jeune fille ne le voyait pas, elle arrangeait un gros bouquet de liserons roses épars sur ses genoux. Sa robe de sergette noire, sa gorgerette blanche et modestement serrée au cou, n'annonçaient pas une demoiselle de grande condition ; cependant la délicatesse et la blancheur de ses petites mains prouvaient qu'elle ne travaillait point pour gagner sa vie ; une capette à grand collet, un chaperon d'étoffe commune étaient posés près d'elle avec un léger bâton de voyage.

— Belle pèlerine, d'ou venez-vous ainsi toute seulette ? dit Giovani en se montrant tout à coup.

La jeune fille se leva avec un geste de frayeur, et répondit d'une voix tremblante :

— Seigneur, je ne suis point seule, et je ne reviens d'aucun pèlerinage.

— En effet, vous n'avez ni rochet ni bourdon. Allez-vous loin, belle enfant ?

— Je vais à Avignon.

— Ah ! vous êtes d'Avignon ? Et quel bon hasard vous a amenée ici ?

— Je revenais de l'Ile où demeure un de nos parents ; hier soir le mauvais temps s'est levé, et il a fallu s'arrêter. Maintenant je vais repartir. Dieu vous garde seigneur !

Elle allait s'éloigner, Giovani la retint.

— Un moment, un seul moment, dit-il : je voudrais savoir qui vous êtes ; ne me direz-vous pas votre nom ?

— Je m'appelle Aleli, répondit-elle avec un embarras plein de confusion.

— Aleli ! ce nom n'est pas dans le calendrier romain; qui vous l'a donnée, mon doux ange ?

— C'est le nom espagnol d'une fleur; je suis née en Espagne....

— Quel emblême charmant! Oui, vous deviez avoir une fleur pour patronne. Votre visage est frais, suave, comme les plus belles fleurs du printemps.

La jeune fille ne paraissait pas du tout touchée de ces fades compliments. Elle fit une humble révérence à don Giovani et voulut s'éloigner.

— Vous ne daignez pas me répondre, dit-il en la retenant; pour qui me prenez-vous donc ? Voyons, ai-je l'air d'un soudard, d'un aventurier, ou bien d'un de ces minces cadets de famille, qui sont toujours en chemin pour la maison de quelque parent plus riche qu'eux. J'en connais de ces gens, n'ayant que la cape et l'épée, qui font métier de conter fleurette à toutes les jeunes filles. Mais moi, je ne vaux pas si peu; je suis le plus grand seigneur du Comtat Venaissin; je suis don Giovani de Carreto, le neveu du vice-légat.

—Monseigneur, s'écria la jeune fille saisie d'étonnement et de crainte, pardonnez, je sais le respect que je vous dois.

— Bien, bien, interrompit-il, asseyez-vous là; près de moi, belle enfant. Vous tremblez; eh ! que craignez-vous ? Pourquoi ne voulez-vous pas m'écouter, me parler encore? Moi, je passerais volontiers ma vie dans ce doux entretien....

Elle s'assit tremblante, effarouchée, à quelque distance de don Giovani, et il la contempla en silence pendant un moment; puis il reprit :

— Vous êtes belle, et je vous aime, Aleli, je vous aime d'amour !

— Vous ralliez, monseigneur, s'écria-t-elle.

— Non! non, je jure sur mon honneur de gentilhomme que je dis vrai....

— Mais vous ne me connaissez pas ? interrompit-elle avec un grand étonnement.

— Je vous connais, je vous ai rencontrée déjà et je vous cherchais; depuis la première fois que je vous ai vue, je vous cherche toujours.....

— Ceci est impossible, interrompit-elle encore.

— Impossible ! Comment? C'est dans les rues, à l'église, que je vous ai plusieurs fois aperçue.

Elle sourit et fit un petit geste négatif, comme quelqu'un auquel on vient de faire un mensonge flagrant.

— Oui, reprit le jeune cavalier en s'animant, je vous aime et je vous reverrai, je le jure; dès ce moment, je m'attache à vos pas....

A ces mots, il avança la main pour prendre les mains mignonnes, que la jeune fille tenait modestement croisées; à ce geste, elle se leva, ses grands yeux timides s'animèrent d'une indicible expression de fierté; Giovani comprit avec une jalouse satisfaction qu'il était le premier homme qui eût osé lui parler ainsi. Sa convoitise, la rage d'amour, qui commençait à le prendre, s'en augmentèrent.

— Monseigneur, dit la jeune fille après un moment de silence, voici qu'il se fait tard. Dieu vous garde, il faut que je parte; on m'attend.

En effet, sa monture était déjà sur le chemin; c'était un gros âne gris à crins noirs, comme celui de la crèche; un vieux valet tenait la bride, et une robuste servante venait derrière.

Giovani prit un air suppliant.

— Ne me repoussez pas, dit-il d'une voix douce et passionnée; voyez, je suis humble, soumis.... je donnerais ma vie et mon salut pour être aimé de vous,

Comme il disait ces mots, le visage pâle de Vanina parut aux barreaux de la fenêtre, au-dessus du banc, et elle dit : Quelle trahison, don Giovani!...

Il leva la tête, un moment interdit, et la jeune fille lui échappa avec la légèreté d'un oiseau qui s'envole. Vanina restait le front appuyé aux barreaux, en face de don Giovani; ils ne se dirent rien, mais il y eut entre ces deux êtres, qui se séparaient violemment, une communication plus rapide que la parole; Vanina vit d'un regard jusques au fond du cœur de don Giovani. Alors, avec la grandeur d'une femme touchée à mort dans sa renommée, dans son honneur, dans sa fierté, dans son amour, elle leva la main avec un geste de reproche, de pitié, d'adieu, et disparut.

Giovani haussa les épaules, réfléchit un moment, et alla faire seller son cheval. Quelques minutes après, il avait repris

le chemin d'Avignon. On l'avait à peine perdu de vue, lorsque le marquis de Donis arriva, suivi de son écuyer et de la duègne. Le vieux noble avait repris l'épée qu'il portait au temps des grandes guerres d'Italie ; sa longue moustache grise, sa taille haute et droite, lui donnaient une apparence tout à la fois hardie et vénérable. Sa vigoureuse vieillesse pouvait encore se mesurer avec avantage contre la jeunesse efféminée de Giovani de Carreto. Depuis le milieu de la nuit, il était à la recherche du ravisseur de sa femme, et un heureux hasard lui avait fait prendre le bon chemin.

— Commère, demanda la duègne, ne pourriez-vous me dire si un jeune homme vêtu de drap vert et menant une dame en croupe n'a pas passé par ici ?

A cette question, l'hôtesse quitta le seuil de la porte et répondit mystérieusement : Le jeune homme s'est arrêté ici cette nuit ; il vient de partir après avoir payé sa dépense, preuve qu'il ne reviendra pas. La dame est là-haut.

— Jésus-Dieu, fit la duègne stupéfaite ; il l'a déjà laissée ! Ce n'était pas la peine de l'emmener.

Le marquis de Donis mit pied à terre, et commandant à son écuyer et à la duègne de l'attendre, il monta seul dans la chambre ou était sa femme. Vanina était à genoux, le front baissé sur l'escabelle, les bras pendants, les cheveux épars ; elle était effrayante ainsi ; on eut dit un condamnée attendant le coup de hache du bourreau. La malheureuse était tombée là après avoir vu partir don Giovani ; elle ne pleurait pas ; ses lèvres remuaient sans articuler aucun son ; mais au fond du cœur, elle priait Dieu, son seul espoir, son seul refuge en cette horrible détresse. Le marquis la considéra un moment d'un œil fixe ; puis il dit : Vanina !

A cette voix, un cri sourd s'échappa de sa bouche, elle essaya de se lever ; mais elle retomba sur ses genoux et resta muette, anéantie aux pieds de son mari.

Le marquis de Donis aimait sa femme, et il était capable de dévouement et de générosité. L'état où il la retrouvait lui causa une douloureuse pitié, et toute la colère qu'il avait au cœur s'évanouit.

— Vanina, dit-il doucement ; allons, relevez-vous.

Elle obéit ; il y eut un silence. Le marquis songeait à ce qu'il

allait faire. La jeune femme attendait son arrêt avec la morne tranquillité d'une âme tombée dans les derniers abîmes du désespoir.

— Madame, reprit le marquis, vous m'avez offensé, j'ai droit de me faire justice; mais je suis peut-être déjà assez vengé : votre amant vous a abandonnée, c'est un lâche ! J'aurais dû le tuer cette nuit; je l'eusse tué, si je n'avais craint votre public déshonneur, si je n'avais l'âme trop haute pour assassiner mon ennemi chez moi, sans défense. Je l'ai laissé aller. Aujourd'hui, je le cherchais pour me battre avec lui jusqu'à ce que mort s'en suivît pour l'un deux. Je n'ai trouvé que vous...

— Seigneur, mon sort est en vos mains, interrompit-elle d'une voix mourante; prononcez, et je subirai mon châtiment sans murmure contre votre justice.

Le marquis fut entièrement gagné par cette soumission.

— Je vous laisse la maîtresse de votre sort, dit-il; où voulez-vous aller?

— Dans un couvent, seigneur; dans le couvent le plus austère et le plus pauvre. Rien ne me paraîtra trop rigoureux pour racheter de si grandes fautes. J'achèverai ma vie dans la pénitence, et au jour de ma mort, peut-être vous me pardonnerez, seigneur, peut-être j'aurai mérité que Dieu me reçoive.

—Je vous pardonne, Vanina, répondit M. de Donis; vous allez revenir avec moi, dans votre maison.

— Seigneur, interrompit-elle en pleurant, soyez mille fois béni pour tant de miséricorde et de bonté; mais comment reparaître ainsi déshonorée ! Non, non, il faut m'aller cacher en quelque lieu où le monde puisse m'oublier !

— Le monde ignorera tout ceci, répondit le marquis; nous allons rentrer ensemble à Avignon; je dirai que vous étiez venue à ma rencontre par mon ordre, et si l'on en doutait, personne du moins n'oserait vous le dire en face. Il se peut que l'indiscrétion de cet homme fasse courir de méchants propos, mais le monde n'y prendra pas trop garde quand je n'aurai pas l'air d'y croire; d'ailleurs, nous vivrons de manière à manifester notre bonne amitié. Je veux que vous ayez désormais les plus riches joyaux, les plus beaux habits; je veux donner des fêtes où vous serez la plus belle. Venez, Vanina, venez.

Elle lui baisa les mains avec un élan de reconnaissance ; il put croire que sa générosité l'avait consolée, que tout était réparé ; mais Vanina retournait au monde le cœur navré, mort à toute espérance de bonheur ; elle n'aspirait plus qu'à la vie pénitente, à la solitude du cloître.

III.

Environ quinze jours plus tard, Giovani assistait un soir au coucher de son oncle dans une vaste chambre ornée comme une chapelle, et qu'éclairait doucement un faisceau de bougies caché sous une gaze transparente. L'aumônier, agenouillé dans la ruelle du lit, récitait tout haut les prières que le vice-légat suivait avec distraction. Giovani, debout devant une glace de Venise grande comme la main et encadrée dans une magnifique marquetrie, rajustait son collet parfumé, et passait une pendeloque faite d'une seule émeraude à son oreille droite.

— Giovani, dit le vice-légat en jetant un coup d'œil sur la toilette de son neveu, où vas-tu donc ce soir ?

— En un lieu où je serais mortellement fâché de ne pas paraître avec avantage.

— Y aura-t-il compagnie nombreuse ?

— Personne, j'espère.

Il y eut un silence ; puis le vice-légat reprit d'un ton moitié gai, moitié sérieux : Giovani, prends garde qu'il t'arrive malheur ; je ne dis pas quelque jour, mais quelque nuit. Tu ne vas pas seul ?

— Je vais seul absolument, mon oncle.

— Quelque grande aventure ! murmura le vieux Carreto ; quand on est jeune, quand on est beau cavalier, aimé des dames, cela arrive tous les jours. Quand on est vieux...

Il soupira et reprit, en se tournant vers son neveu : Viens là, Giovani, que je te parle,

Le jeune cavalier s'assit près de son oncle, les valets se mirent à l'écart, et l'aumônier continua ses oraisons.

— Giovani, dit le vice-légat à demi-voix, je crains pour toi ces visites nocturnes ? Dans quel quartier vas-tu ce soir ? Vas-tu chez Mme de Donis ?

— La blonde Vanina ! je ne l'ai pas vue depuis tantôt deux se-

maines. L'objet de mes vœux est une belle aux yeux noirs, aux longs cheveux d'ébène.

— Et tu ne me dis pas son nom?

— En vérité, je ne saurais, répondit Giovani d'un air mystérieux.

— Et si je le devine?

Le jeune cavalier secoua la tête avec un sourire.

— Voyons, la dame est-elle noble?

— Noble! s'écria Giovani; sachez que nulle famille de France ou d'Italie ne peut se vanter d'être de plus antique race.

— C'est une de ces noblesses qui font remonter leurs parchemins au déluge; il y en a tant que je ne saurais la reconnaître. Et cette grande dame habite un palais?

— Je n'ai pas encore vu sa demeure, répondit Giovani en riant, et pour y entrer, il m'a fallu séduire la garde qui veille à sa porte.

— Sa garde! c'est donc une princesse de sang royal, ou tout au moins la femme de quelque seigneur souverain faisant battre monnaie dans ses États? Il n'y en a plus guère de ceux-là en France depuis le roi Louis XI, d'heureuse mémoire. La tête vous tourne, mon neveu! Giovani, sois prudent et regarde bien où tu passes. As-tu tout ce qu'il te faut?

Il sortit à demi une dague cachée dans sa ceinture, et fit sonner son escarcelle.

— Bien! continua le vice-légat en lui donnant un léger coup sur l'épaule; va, et Dieu te garde, mon enfant!

Puis, le suivant d'un regard satisfait, il murmura : C'est bien mon sang, mon propre enfant, l'image vivante de ma jeunesse! je n'ai plus de joie qu'en lui; tout le reste m'est ennui et dégoût maintenant.

Il regarda dans le miroir sa face jaune, ridée, et accompagnée de quelques mèches de cheveux gris, et il ajouta avec un soupir : Voilà pourtant ce que nous devenons! Lui aussi sera vieux quelque jour!

Minuit venait de sonner à Notre-Dame-des-Doms, lorsque Giovani sortit du palais, enveloppé d'une légère cape et son toquet rabattu sur les yeux. La nuit était fort noire, et à cette heure avancée nul bruit ne s'élevait de la ville endormie. A travers cette masse d'ombres, quelques lueurs apparaissaient de loin en

loin comme des phares, c'étaient celles des lampes que les veilleurs entretenaient derrière le vitrail de leur logette dans le clocher des églises. Les rues étaient absolument désertes, et il n'était pas aisé de trouver son chemin dans cet obscur labyrinthe. Giovani en connaissait bien les détours, car il allait vite et sans hésiter. Arrivé au centre de la ville, il s'arrêta devant une lourde porte clouée en fer qui fermait l'entrée d'une ruelle noire, étroite, puante comme un égout de l'enfer. Au léger coup qu'il frappa, le guichet s'ouvrit sans bruit et se referma aussitôt sur l'aventureux cavalier.

— Me voici donc dans la juiverie ! dit-il en regardant autour de lui sans rien voir ; quelle obscurité ! on ne distinguerait pas, à côté de soi, sa maîtresse d'un vieux moine ! Il faut que tu me conduises Laurent.

— Monseigneur, répondit le guichetier, me voici, j'ai exécuté vos ordres, l'échelle est droite contre la lucarne. Par tous les saints ! que votre seigneurie songe cependant à ce qu'elle va faire ! depuis vingt ans je ferme tous les soirs cette porte à l'heure du couvre-feu pour ne la rouvrir que quand on sonne le premier angelus. Je connais bien la race d'Abraham : jamais juive n'a donné un rendez-vous à un chrétien sans méchante intention....

— Au diable l'avis ! interrompit Giovani ; si elle m'avait donné un rendez-vous, je ne serais pas obligé d'entrer chez elle par escalade ; elle m'aurait ouvert la porte. Marche.

Le guichetier obéit. Au fond de la ruelle il y avait une maison de chétive apparence, et dont la façade, percée de lucarnes irrégulières, s'élevait à une grande hauteur. Une échelle, dressée contre le mur, touchait à l'une de ces ouvertures qu'on avait négligé de défendre avec un grillage, parce qu'elle était à trente pieds au-dessus du sol. Giovani monta lestement, pourtant il ne pouvait se défendre d'une certaine émotion, tant cette situation était étrange et nouvelle pour lui. Pour la première fois, il allait tenter un acte de violence ; jusque-là il avait autrement vaincu les obstacles, et nulle résistance inexorable ne l'avait réduit à un si misérable rôle. Il n'en avait aucun scrupule ; l'honneur d'une femme, d'une juive surtout, était chose de si peu de considération pour lui ! mais il éprouvait une sorte de dépit, d'humiliation profonde d'avoir échoué dans ses tentatives de séduc-

tion et d'être obligé d'agir comme un forban pour venir à bout de son dessein.

Giovani passa hardiment à travers la lucarne, et il se trouva dans un escalier tournant, qu'il descendit à pas de loup. Il avait calculé les chances de cette tentative ; il savait qu'à cette heure de la nuit toute la famille juive, réunie dans le jardin, célébrait la fête des tabernacles, et il se mit à parcourir librement la maison. Après avoir passé par plusieurs pièces qu'il parcourut à tâtons, il entra dans une chambre dont un rideau de soie fermait l'entrée. Une faible clarté venait de la fenêtre ouverte et devant laquelle des plantes grimpantes étendaient leurs rameaux. Giovani sentit sous ses pieds une fine natte ; un vague parfum de sandal flottait dans l'air, des vêtements étaient épars sur les siéges, et un petit miroir chatoyait dans cette demi-obscurité. A côté de cette chambre il y avait un réduit tout embaumé par les fleurs qui garnissaient le balcon, abrité, selon la mode espagnole, par une sorte de tendelet. Le jeune cavalier s'arrêta là ; il avait un certain battement de cœur. Des voix psalmodiaient sous le balcon, et la lumière rougeâtre des flambeaux vacillait dans les branches de jasmin derrière lesquelles se cachait Giovani. Il regarda en bas, et un moment l'étonnement et la curiosité dominèrent ses autres impresions. Sous les murs de cette maison enfumée et d'un si misérable aspect du côté de la rue, s'étendait un petit jardin planté de grenadiers et d'arbres de Judée. Sur la terrasse pavée de marbre jaillissait une fontaine entourée de fleurs rares ; on eût dit le vestibule d'un de ces palais arabes dont l'Espagne possède encore quelques magnifiques ruines. Pour célébrer la fête des tabernacles, on avait élevé sur la terrasse une cabane de feuillage ; la table était dressée sous ce dais de verdure ; les vases de cristal et d'argent reluisaient à ce somptueux couvert ; jamais Giovani n'avait vu, même dans le palais du vice-légat un tel luxe d'orfévrerie.

Le juif Ben-Jacob, debout devant la table, récitait en hébreu les prières d'usage pour cette solennité. Il avait à la main une palme, symbole de l'Orient, la patrie de son peuple, le berceau de sa religion. Sa fille et un jeune homme vêtu à la manière des juifs d'Arménie étaient à ses côtés. Au bas bout de la table se tenaient un vieillard et quelques femmes ; c'étaient les serviteurs de la famille. Giovani fut étrangement surpris en voyant parée

de joyaux qui eussent fait envie à une princesse la jeune fille qu'il avait retrouvée dans les rues d'Avignon pauvrement vêtue et coiffée d'un bonnet jaune, marque distinctive que les juifs étaient obligés de porter dans la capitale du Comtat Venaissin. Aleli était divinement belle sous ces habits de fête, dont les larges plis, bordés de franges d'or, traînaient sur ses pieds, chaussés de légères babouches.

Le jeune cavalier s'assit sur le balcon, et, caché par le feuillage, il écouta et regarda ce qui se passait en bas. La famille juive prit son repas debout et en silence; puis les servantes jetèrent quelques carreaux de soie sur le pavé de marbre, et Ben-Jacob vint s'asseoir entre sa fille et le juif arménien.

Les eaux de la fontaine fuyaient avec un doux murmure, les flambeaux, caché sous le feuillage, répandaient de molles lueurs, et le parfun ravissant des citronniers en fleurs embaumait l'air. C'était comme une veillée des *Mille et une Nuits*. Ben-Jacob jeta autour de lui un triste regard, puis il dit avec un soupir:

—Nous ne célébrerons plus ici la fête des tabernacles; il faut encore une fois plier nos tentes. Que maudit soit le jour où ce Nazaréen a vu mon enfant!

— Mon père, interrompit vivement Aleli, nous retournerons en Espagne; souvent je vous ai entendu regretter Grenade, où je suis née.

— Que le dieu d'Abraham nous protége! Tout est changé! Au temps des rois maures nous vivions libres et honorés dans cette belle ville de Grenade; mais les rois catholiques y ont planté la croix, et la persécution s'est élevée contre nous. Il faut aller plus loin. Siméon, ajouta-t-il en se tournant vers le jeune homme, quand je t'ai fait venir de si loin pour te donner ma fille, je croyais que nous demeurerions ici en paix jusqu'à la fin de notre vie. Dieu veut que nous reprenions nos sandales et notre bâton de voyage, et que nous nous en retournions avec toi; que sa volonté soit faite!

—Mon père, répondit le jeune homme, Israël n'a point de patrie! que pouvez-vous regretter ici?

Le vieux juif hocha la tête.

—Mon fils, dit-il, c'est un bon pays pour les gens de notre nation, et j'y ai amassé plus de richesses que la reine de Sabba

n'en porta au roi Salomon. Le peuple n'y est pas méchant pour nous, il nous croit pauvres, et il est depuis longtemps habitué à voir nos bonnets jaunes. Avec quelque circonspection il est aisé d'éviter ses avanies. Les nobles ont toujours besoin de nous; ils ont de belles terres qu'ils ne peuvent vendre; s'ils se trouvent avoir besoin d'argent, ils fondent leur vaisselle après nous l'avoir donnée en gage, et tout cela se fait par nos mains. Les uns se ruinent à faire belle figure à la guerre; pour ceux-là, nous faisons venir des armures d'Italie, des genets d'Espagne qu'ils ne payent jamais comptant; les autres nous demandent les parfums, les riches étoffes que nous tirons d'Orient. J'ai vu passer ainsi dans mes coffres le revenu de plus d'une baronnie. A ce propos, mon fils, et pour ton instruction, je dois te donner quelques avis. Si tu veux travailler en toute sûreté, ne prête jamais à ceux qui ont tout pouvoir, quelque avantage qu'ils t'offrent. Le vice-légat me donnerait en gage le palais pour une misérable somme de cent florins, que je lui répondrais que je n'ai point d'argent.

— Vieux Judas, pensa Giovani, demain je t'en emprunterai mille, et il faudra que tu les trouves !

Ben-Jacob continuait d'expliquer ses théories commerciales et financières avec la sagacité méticuleuse des gens de sa nation. C'était un véritable enfant d'Israël, tel que la persécution les avait faits, rapace, vindicatif, défiant, humble jusqu'à la lâcheté dans ses relations avec les chrétiens; mais une longue habitude de soumission n'avait point éteint en lui toute énergie; son dévouement à ses croyances religieuses pouvait aller jusqu'au martyre, et il n'hésitait point à sacrifier, s'il le fallait, une partie de sa fortune, à s'en aller mourir dans quelque contrée éloignée pour sauver l'honneur de sa fille et la soustraire pour toujours aux poursuites de don Giovani. Depuis longtemps, la belle Aleli était promise à Siméon, de la tribu de Lévi, et le jeune homme avait quitté le Levant où sa famille faisait un grand négoce pour venir épouser la fille de Ben-Jacob. Il était arrivé à Avignon depuis deux jours seulement, et il consentait avec joie à repartir, pourvu qu'il emmenât sa fiancée. Son regard amoureux ne la quittait pas, tandis que le vieux juif poursuivait ses discours prudents et pleins de sentences. Aleli rêvait, le front appuyé sur sa main, et ses yeux distraits suivaient le vol des papillons nocturnes, dont les grandes ailes sombres battaient autour des flam-

beaux. C'était encore une enfant fière et timide qui ne comprenait pas l'amour qu'elle inspirait, et dont le cœur tranquille n'avait jamais palpité.

Giovani contemplait cette scène avec une rage impatiente et jalouse. La nuit s'écoulait, il avait peur que le temps lui manquât; nulle autre frayeur, nulle autre inquiétude ne le troublait dans cette étrange et difficile situation.

Enfin la famille se retira; les flambeaux s'éteignirent subitement, et les lourdes portes se refermèrent les unes après les autres dans l'intérieur de la maison. Giovani avait un sang-froid et une audace peu communes; pourtant le cœur lui battit quand il entendit des pas légers traverser la chambre. Le rideau étendu devant la porte du cabinet le cachait à tous les regards; il était là debout, immobile, retenant son souffle, et une main sur sa dague. Aleli passa devant lui, il l'entendit commander à ses servantes d'allumer la lampe de nuit et de se retirer. La jeune fille s'assit sur l'espèce de divan qu'il y avait tout autour de la chambre. Elle n'avait point quitté sa robe de laine blanche ni le voile roulé en turban autour de sa tête. Les bras croisés, la tête inclinée, elle semblait plongée dans une paresseuse rêverie.

— Par le corps du Christ! que fait-elle donc là! pensa Giovani. Ceci est quelque veille obligée, quelque pratique de sa religion.

Il attendit encore. Un silence profond régnait dans la maison; tout semblait tranquille, endormi autour de la jeune fille. Elle-même était là calme, immobile, et les yeux à demi-fermés. Enfin elle parut s'assoupir. Alors Giovani souleva le rideau et s'approcha sans bruit, sa barrette rabattue jusqu'au milieu du visage et sa dague luisante à la main; en ce moment il avait plutôt l'air d'un bandit que d'un amant introduit furtivement chez sa maîtresse. Avant qu'il l'eût touchée, la jeune fille rouvrit les yeux et se rejeta violemment en arrière avec un cri étouffé.

— Aleli, dit-il résolument et à voix basse, c'est moi, n'aie pas peur... tais-toi! tais-toi surtout!

En effet, elle se tut; en joignant les mains avec une expression de terreur profonde, elle supplia don Giovani d'un regard éperdu. Il s'assit en souriant à ses côtés.

— Ma douce colombe, dit-il ne tremble pas ainsi... Que crains-tu de moi, me voici soumis à tes genoux. Tu vois si je

t'aime; moi don Giovani de Carreto, je suis entré ici comme un voleur dans l'espoir de te parler un moment... Je suis ici chez toi...

— Chez une juive! interrompit-elle.

— Oui, c'est un péché; mais j'ai des protections en cour de Rome, j'obtiendrai l'absolution du saint-père. D'ailleurs, ma religion, mon Dieu, c'est toi!

La jeune fille frémit; ces paroles d'amour étaient pour elle un blasphème. Giovani lui faisait horreur, quoiqu'elle ne comprît pas entièrement l'infâme dessein qui l'amenait et le péril où elle était.

— Mon doux ange, reprit-il, j'ai été réduit à cette extrémité par tes refus. Pourquoi t'ai-je trouvée si farouche? Pensais-tu que je me laisserais rebuter par aucun obstacle? Non, non; il faut que tu m'aimes et que tu sois à moi. Voyons, parle, demande, que faut-il faire pour te plaire, chère enfant?

— Il faut, seigneur, vous en aller d'ici sur l'heure, répondit-elle résolument.

— Non, par le ciel! répliqua Giovani avec un sombre dépit; tu auras d'autres preuves de mon amour. Je ne m'en irai pas avant l'aube. Je ne crains rien, vois-tu! Qui pourrait me faire sortir d'ici? Si quelqu'un de ta famille osait mettre la main sur moi, don Giovani de Carreto, il serait le lendemain pendu entre deux chiens, on jetterait son corps à la voirie, sa maison serait rasée et on en labourerait la place. Mais nous sommes seuls et personne ne viendra. N'est-ce que tu veux m'aimer, belle Aleli?

— Vous aimer, seigneur! Eh! quel bonheur m'en reviendrait-il? demanda-t-elle avec la noble ingénuité d'une jeune fille et l'instinct défiant des gens de sa nation.

— Tout le bonheur que tu peux espérer en ce monde. Je te donnerais tout ce qui pourrait te plaire. des habits, des joyaux magnifiques. Tu aurais une maison hors de la juiverie, tu aurais des serviteurs, des demoiselles, des pages pour te servir; tu ferais envie à toutes les jeunes filles d'Avignon, tu serais ma maîtresse.

A ce mot la juive se redressa; un sentiment de honte et d'indignation fit remonter le sang à ses joues pâles; l'antique fierté, la sauvage énergie de sa race, venaient de se réveiller en elle.

Les grands exemples donnés par le peuple de Dieu se retracèrent à sa mémoire, elle se souvint des femmes fortes dont parle l'Écriture, de Judith près du lit d'Holopherne, et son regard étincelant s'éleva vers le ciel.

— N'est-ce pas un beau sort que celui-là, mon amour? reprit Giovani en passant son bras au cou de la jeune fille.

Elle lui échappa en glissant sur ses genoux, et saisissant, par un mouvement instinctif, la dague que Giovani avait laissé aller, sans dire un mot, elle le frappa dans la poitrine; il jeta un cri sourd et tomba en arrière, agité d'un mouvement convulsif; puis il se roidit et resta immobile, les yeux ouverts, la tête renversée; le fer l'avait touché au cœur; il était mort.

La jeune fille le considéra un moment d'un œil égaré, stupéfait; ensuite elle s'enfuit hors de la chambre et appela au secours. Ben-Jacob et tous les gens de la maison accoururent à ses cris. On la trouva au seuil de sa chambre, pâle et les mains couvertes de sang. Le vieux juif se précipita au-devant de sa fille avec un gémissement de douleur et d'effroi.

— Qui t'a blessée? s'écria-t-il.

— Mon père, je n'ai aucun mal, répondit-elle; mais don Giovani de Carreto... le neveu du vice-légat... il est là... Peut-être il est mort, et c'est moi qui l'ai tué.

Alors elle raconta ce qui venait d'arriver.

— Enfant, s'écria Ben-Jacob en embrassant sa fille, c'est le Dieu d'Israël qui a donné sa force à ton bras! C'est lui qui a frappé l'impie, le blasphémateur; que son nom soit béni! Tu n'as pas démenti le sang dont tu sors, tu es bien la descendante des glorieux Machabées!

Mais après ce premier mouvement plein d'énergie, de courage et de fierté. Ben-Jacob redescendit brusquement à sa prudence ordinaire; et frappé de l'imminence du péril, il dit en laissant aller Aleli de ses bras :

— Maintenant qu'allons-nous faire?

— Ah! mon père, nous sommes perdus! s'écria la jeune fille en pleurs; le sang de cet homme retombera sur vous!... Pour échapper à ses outrages, c'est moi que je devais frapper et non pas lui! Que deviendrons-nous?

— Il faut fuir, interrompit Siméon, il faut partir sur-le-champ. Nous trouverons une barque pour descendre le Rhône

jusqu'à la mer, et de là... Qu'importe que vous abandonniez tout ce que vous possédez? Je suis riche, et votre fille est ma fiancée. Partons, partons, vous dis-je...

— Non, mon fils, répondit Ben-Jacob, tous les Israélites du Comtat subiraient une horrible persécution, et plusieurs mourraient à notre place ; il faut trouver un autre moyen de salut.

Ils entrèrent alors dans la chambre, et du premier coup d'œil ils virent que tout était fini, que Giovani était bien mort.

— Il faut mettre hors d'ici ce cadavre, dit Ben-Jacob avec ce sang-froid et cette décision qu'on trouve dans les périls extrêmes; il faut le porter loin de la juiverie. Nous avons encore deux heures de nuit.

— Et qui nous ouvrira la porte?

— Le gardien; c'est un homme pauvre, je lui donnerai en or le poids de ses verroux et de ses clefs.

— Et si don Giovani a parlé avant de venir ici, s'il a dit à quelqu'un ses infâmes desseins?

— On viendra ici; mais quelle preuve, quelle trace restera-t-il de ce qui s'est passé cette nuit? Allons, te dis-je, les minutes valent des heures maintenant. Arrange ce corps; Jonas t'aidera; hâtons-nous!

Siméon et le vieux serviteur roulèrent don Giovani dans sa cape et le lièrent comme un fardeau. Aleli et ses servantes étaient toujours hors de la chambre et priaient Dieu le front contre terre.

Le vieux juif puisa sans compter dans son coffre-fort et sortit le premier de la maison, son escarcelle pleine d'or sous le bras et une lame de damas à la main. Il trouva Laurent le gardien devant la porte. Tous deux se parlèrent à voix basse un quart d'heure environ; puis Ben-Jacob rentra chez lui.

— Allons, dit-il, le chemin est libre.

Siméon et Jonas chargèrent le corps sur leurs épaules; le vieux juif marcha le premier.

— Mon père, dit Aleli en se précipitant devant lui; je ne resterai pas seule ici, je veux vous suivre... Si nous sommes découverts, nous mourrons ensemble...

Ils sortirent en silence de la juiverie. La nuit était fort noire, une pluie d'automne tombait en larges ondées qui se ralentissaient par moments. Les rues paraissaient absolument désertes.

— Où allons-nous? demanda Siméon.

Comme il disait ces mots, des pas retentirent au carrefour de la juiverie, et des voix avinées entonnèrent un refrain de cabaret.

— Voici du monde, murmura Ben-Jacob épouvanté; marchons, marchons !...

Ils se hâtèrent, mais toujours ils entendaient derrière eux ce bruit de pas et de voix confuses. Ils allaient au hasard dans les rues tortueuses où par cette sombre nuit il était impossible de reconnaître son chemin, et ils arrivèrent ainsi jusque sur la place du palais ; alors ils n'entendirent plus rien.

— Ici ! dit Ben-Jacob en s'arrêtant près du parapet qui bordait les fossés.

Ils déposèrent par terre le corps de don Giovani, et ils s'enfuirent.

Quant il fit jour, quelques dévotes qui allaient à la première messe, et les ouvriers qui se rendait à leur travail s'arrêtèrent en passant devant ce corps immobile recouvert d'une longue cape dont le capuchon rabattu lui cachait entièrement le visage. Chacun pensa que c'était un homme mort ; on n'osa pas le toucher, et tous le regardaient d'un air curieux en faisant des signes de croix et en récitant des patenôtres pour le repos de son âme. Enfin, quelqu'un s'avisa d'aller dire ce qui se passait au corps de garde du palais. Il y avait là une demi-douzaine de soudards, vrais soldats du pape, dormant toute la nuit sur le lit de camp. Celui qui les commandait répondit tranquillement :

— Il y a un homme mort ! cela ne me regarde pas, cela regarde monsieur le prévôt.

Alors un pauvre père capucin qui montait à Notre-Dame-des-Doms s'arrêta touché de compassion, et pensant que cet homme avait peut-être encore un souffle de vie, il s'agenouilla par terre près du corps et releva le capuchon rabattus jusque sur la barbe. A l'aspect de ce visage livide, un long cri s'éleva, et le nom de don Giovani retentit jusque sous les voûtes du palais. Il y a dans la promptitude avec laquelle se répand le bruit de certains événements quelque chose qui tient du prodige ; en une minute, la fatale nouvelle parvint jusque dans la chambre du vice-légat. Au moment où l'on transportait le corps dans le palais, Orlando de Carreto parut en haut du grand escalier à peine vêtu et la tête découverte ; ses cheveux gris se dressaient sur

son front, ses yeux étincelants laissaient tomber de grosses larmes ; il était effrayant de désespoir et de fureur. D'un signe il ordonna qu'on déposât le corps de son neveu devant lui ; et, s'agenouillant sur les dalles, il considéra d'un regard fixe ces traits livides dont la mort même n'avait pu détruire la beauté ; il passa ses mains tremblantes sur le front, sur la bouche de don Giovani ; et il s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots : Tu étais hier plein de vie et de joie, je t'ai dit adieu d'un cœur content avec l'espoir de te revoir à mon réveil, et voilà comment tu m'es rendu !... Giovani ! mon enfant ! mon cher Giovani.

Puis, se tournant vers la foule consternée de ses officiers et de ses domestiques, il reprit d'un accent bref :

— Quelqu'un ici sait-il où don Giovani est allé cette nuit?

Tous répondirent négativement : les valets attachés au service du jeune cavalier l'avaient vu sortir un peu avant minuit ; mais ils ignoraient qui lui avait donné ce fatal rendez-vous. Alors le vice-légat essaya de se rappeler son dernier entretien avec don Giovani ; mais il ne ressortait aucun indice des réponses ambiguës que le jeune cavalier avait faites aux questions de son oncle.

Orlando de Carreto commanda à l'aumônier de l'aider, et soulevant lui-même le corps de don Giovani, il chercha s'il ne se trouverait pas sur lui quelque indice qui révélât le meurtrier. L'escarcelle suspendue à la ceinture par une chaînette d'argent contenait encore quelques écus et une vingtaine de florins, la boucle d'oreille d'émeraudes reluisait entre les cheveux : il était évident dès lors que le jeune cavalier n'avait point été tué par des voleurs. Dans la pochette du justaucorps on trouva aussi des tablettes de vélin ; elles étaient pleines d'un bout à l'autre de vers italiens et de prose française ; il y avait des chansons, d'amoureux sonnets ; mais celle à qui toute cette poésie s'adressait n'était point nommée. Le vice-légat rejeta avec désespoir ces inutiles témoignages, et poursuivit avec une horrible persévérance ses investigations. Il chercha la blessure profonde que Giovani avait au cœur, et il frissonna en sentant sous sa main la garde d'un poignard.

— L'arme fera reconnaître le meurtrier, s'écria-t-il en retirant le fer tout sanglant ; mais il rejeta aussitôt le poignard et dit avec un profond gémissement :

— C'était le sien !...

Chacun tremblait devant cette douleur terrible et menaçante. Les avenues du palais étaient remplies par la foule que le bruit de ce funeste événement avait attirée. Le vice-légat se releva, et s'avançant vers cette multitude, il dit d'une voix forte :

— Je promets dix mille florins à quiconque découvrira et me livrera le meurtrier de don Giovani !

Puis il fit emporter dans la chapelle du palais le corps de son neveu. Il passa deux jours et deux nuits près de ce cadavre. D'heure en heure il attendait quelque découverte, quelque révélation; mais personne ne vint livrer le meurtrier, et les recherches les plus actives n'amenèrent aucune révélation.

La mort de don Giovani produisit une grande sensation dans la ville d'Avignon ; ses ennemis en eurent une grande joie. Le coup qui l'avait frappé vengeait l'honneur de vingt familles. Toute la noblesse assista pourtant au service solennel qu'on fit à Notre-Dame-des-Doms ; mais Orlando de Carreto put voir que son deuil et sa profonde douleur n'éveillaient aucune sympathie. Tandis que cette nombreuse assemblée, agenouillée dans le chœur, chantait le *Requiem* autour du cercueil, le vice-légat, caché dans une tribune, regardait en bas d'un œil ardent et fixe : il pensait que là, sans doute, était l'assassin de son neveu.

Le corps de don Giovani fut mis dans un cercueil de plomb ; le vice-légat ne voulut pas qu'il fût enterré à Avignon. On transporta ces tristes dépouilles en Italie, et le dernier descendant des Carreto alla dormir à Milan dans la chapelle sépulcrale que ses ancêtres avaient fondée au couvent des franciscains.

IV.

Les témoignages publics que le vice-légat donna de sa douleur cessèrent promptement. Bientôt il parut même avoir oublié son malheur. Chacun s'étonna de le voir si vite consolé ; on eût dit que don Giovani n'avait jamais existé pour lui, tant il mettait de soin à éviter tout ce qui rappelait ce souvenir. Les uns disaient que c'était une grande soumission aux volontés de Dieu, les autres une monstrueuse insensibilité; ceux qui le connais-

saient mieux pensaient que ce calme, cette apparente résignation, cachaient quelque sourde trame.

Une seule personne au monde avait partagé la douleur du vice-légat, et pleuré la mort de don Giovani avec de profonds regrets ; c'était Mme de Donis. Ni l'infidélité de celui auquel elle avait tout sacrifié, ni son infâme trahison n'avaient pu la guérir. C'était une de ces âmes tendres et profondes dont les affections ne périssent jamais. Elle se mourait d'un long désespoir, d'une de ces douleurs terribles qui rongent incessamment le cœur, tandis que la bouche doit sourire et le front rester serein aux yeux du monde. Mme de Donis passait maintenant pour une femme fort heureuse. Le marquis avait tout à coup renoncé à ses jalouses précautions, à ses habitudes retirées. I avait appelé chez lui toute la belle compagnie du pays, il environnait sa femme de distractions et de plaisirs, il la comblait de tous les dons qui peuvent satisfaire les désirs et la vanité d'un cœur de vingt ans ; c'était de sa part un calcul plein de dignité et de prudence, il voulait ainsi démentir les bruits qui avaient vaguement couru. Vanina se prêtait à ces procédés généreux avec reconnaissance ; mais, dans le fond de son âme, elle les acceptait comme un cruel châtiment de sa faute. Toutes ces joies lui faisaient horreur ; au milieu des fêtes où elle marchait belle et parée comme une reine, elle se souvenait de ses amours, elle voyait la figure sanglante de don Giovani, elle songeait à cette sombre chapelle pavée de tombeaux où il dormait maintenant pour l'éternité. Elle eut cependant la force de dissimuler cette peine ardente, cette affreuse préoccupation; elle ne pleurait que devant Dieu, dans la solitude de son oratoire. et si quelquefois le marquis de Donis, inquiet de sa pâleur, lui disait avec sollicitude : Vanina, qu'avez-vous ? je vous trouve un visage triste, est-ce que vous souffrez, mon amour? elle lui répondait : Non, monseigneur, vous êtes bon ! je suis heureuse.

Un jour, le marquis entra chez sa femme, l'air soucieux et préoccupé ; et comme il gardait le silence, elle lui dit en essayant de sourire : Quelles nouvelles, monseigneur?

— Une nouvelle étrange : monseigneur le vice-légat donne, dimanche prochain, une fête magnifique ; il y aura danse et musique jusqu'au matin. Son majordome, suivi de deux pages, fait aujourd'hui le tour de la ville et remet les lettres d'invita-

tation. Pourtant, six mois sont à peine écoulés depuis la mort de don Giovani, et le deuil n'est pas fini.

Vanina avait laissé tomber son front sur sa main froide et tremblante. Pour la première fois depuis le jour où la générosité de son mari l'avait sauvée d'un public déshonneur, il lui parlait de don Giovani.

— Toute la noblesse du pays est invitée, reprit le marquis, il nous faudra aussi paraître à cette fête; j'ai plus d'un motif pour m'y montrer des premiers avec vous. Me comprenez-vous Vanina?

— Oui, monseigneur, nous y serons, répondit-elle d'une voix défaillante.

Le marquis baisa les mains de sa femme; et comme il s'aperçut qu'elle avait des larmes dans les yeux, il lui dit avec un accent de fierté, de tendresse et de reproche : Pourquoi pleurez-vous, madame? votre honneur, votre repos, mon amour, tout vous a été conservé, et la mort de cet homme vous a vengée!

— Monseigneur, murmura-t-elle en tombant éplorée aux genoux du marquis, vous avez été trop miséricordieux pour moi! Il fallait m'envoyer dans un couvent faire pénitence de ma faute... je me serais soumise avec joie aux plus terribles châtiments.

M. de Donis, tout ému de pitié, la releva et l'embrassa tendrement. — Ma chère femme, dit-il, ne parlez pas ainsi. J'ai tout oublié, je veux que vous soyez heureuse. Nous allons faire venir les marchands, et vous choisirez votre habit pour le bal de dimanche. Le juif Ben-Jacob a des velours de Gênes et des pierreries nouvelles, montées à Venise, je l'ai mandé.

Un peu après, le vieux juif arriva effectivement chargé d'un énorme ballot et suivi de deux femmes qui portaient de larges coffres pleins de marchandises. Tandis qu'on déployait les riches étoffes et que Vanina bouleversait d'une main distraite les bijoux renfermés dans une cassette de sandal, le marquis dit à Ben-Jacob : As-tu déjà beaucoup vendu de robes et de joyaux pour la fête qui se prépare?

— Oui, monseigneur; il a bien fallu recourir à moi pour les velours incarnadins qui sont fort de mode cette année; j'ai vidé mes coffres.

— Oui, pour mettre à place de beaux écus d'or.

— Nenni, monseigneur, interrompit le juif; qui est-ce qui paye comptant ici? personne, si ce n'est vous, mais je sais que j'ai affaire à de bons gentilshommes qui ont de bonnes terres, et je leur fais crédit; autrement il n'y aurait pas moyen de gagner avec eux ma pauvre vie.

— On dit que tu es riche.

— Ah! monseigneur, les gens qui disent cela m'en veulent. Je suis véritablement fort gêné quand il me faut attendre le payement d'une grosse fourniture. Aujourd'hui même il me faut recourir à des emprunts pour payer le satin cramoisi dont on va tapisser la grande salle du palais.

— Ah? monseigneur le vice-légat t'a donné sa pratique?

— C'est la première fois, répondit Ben-Jacob avec une certaine gêne. Je dois cela à un Italien auquel j'ai rendu jadis quelques services dans cette bonne ville de Milan, où l'argent roule plus que partout ailleurs.

— Et tu n'as fourni que des tapisseries? demanda le marquis.

— Rien que des tapisseries, répondit Ben-Jacob d'un ton fort naturel, après avoir regardé un moment M. de Donis en dessous.

Vanina venait de se retirer dans son oratoire, après avoir choisi, sans la regarder, sa riche parure.

— Monseigneur n'a plus rien à m'ordonner? dit Ben-Jacob en refermant ses coffres.

— Rien. Voilà ton argent. Tu dis qu'on fait de beaux préparatifs pour cette fête?

— Elle sera magnifique, monseigneur.

— Allons, il n'y a pas moyen de l'éviter! dit le marquis avec une sourde et railleuse indignation; si monseigneur le vice-légat te consulte pour les ornements de la salle de bal, tu devrais lui conseiller de mettre un drap noir semé d'ossements; cela irait à la circonstance et rappellerait du moins la mort de don Giovani.

A ce mot Ben-Jacob devint pâle et balbutia : Personne n'a regretté cette mort.

— Non, sans doute, et les *de Profundis*, qu'on a dits pour lui ne le tireront pas du purgatoire; mais son oncle, monseigneur Orlando, qui l'avait tant et si aveuglément aimé durant

sa vie, ne devait pas nous faire ainsi danser sur son cercueil.

Le dimanche suivant, vers la tombée de la nuit, Ben-Jacob était, avec sa fille et son gendre, dans leur petite maison de la juiverie. Quelques mois avaient suffi pour opérer un grand changement dans l'extérieur d'Aleli ; ce n'était plus cette enfant frêle et craintive, dont la timide beauté avait séduit don Giovani, c'était une femme dans toute la splendeur de sa jeunesse, dans tout l'éclat d'une nature forte et passionnée. Ses facultés s'étaient tout à coup développées après cet acte instinctif de courage qui l'avait sauvée des outrages de don Giovani. Le souvenir de cet homme, mort de sa main, lui avait ôté, pour toujours, la gaieté, l'heureuse insouciance de son âge ; elle était sans remords, mais elle sentait que désormais tout était grave et sérieux pour elle dans la vie. Elle comprit mieux et plus tôt son amour pour son mari, son dévouement pour son père ; il y avait dans ses sentiments une plénitude, une exaltation qui, communément, n'appartiennent qu'à un autre âge. Ses craintes pour ceux qu'elle aimait étaient continuelles et excessives ; elle tremblait toujours que quelque délation, quelque funeste hasard découvrît ce qui s'était passé dans la juiverie, la nuit de la fête des tabernacles.

— Ma fille, dit tout à coup Ben-Jacob, qui, depuis un quart d'heure debout à la fenêtre, voyait venir la nuit dans une morne anxiété, mon âme est pleine de crainte et de mauvais pressentiments : je ne tremble pas pour moi, je tremble pour tant de gens innocents dont la vie est peut-être menacée. Certainement on a tramé quelque chose au palais... J'ai des soupçons terribles !... je me reproche de ne les avoir pas éclaircis... je le pouvais peut-être...

— Seigneur, mon Dieu ! s'écria Aleli d'une voix plaintive, que craignez-vous donc, mon père ?

— Quelque vengeance infernale du vice-légat. Ma fille, il faut que j'aille ce soir au palais ; on ne me laissera pas entrer, mais je resterai devant la porte, je verrai, j'entendrai quelque chose peut-être...

— Ben-Jacob, interrompit Siméon, vous allez ne donner vos instructions, et j'irai à votre place...

— Non, dit Aleli en se levant, aucun de nous ne doit rester ici. Vous rappellez-vous cette nuit funeste ?... Nous étions en-

semble ; le péril n'était pas moins grand. Allons, Siméon! allons mon père! si la porte est fermée, Laurent nous l'ouvrira; nous pouvons lui dire pourquoi ; n'a-t-il pas été notre complice.

Il faisait un temps noir et rigoureux, cependant la foule se tenait aux avenues du palais pour voir arriver les conviés. Ce sombre édifice dont les immenses murailles, percées de rares fenêtres, ont été vainement assiégées par des troupes formidables, cette porte étroite et défendue comme celle d'une forteresse, étaient, ce soir-là, illuminés jusqu'au faîte. Une multitude de valets en grande livrée, de pages blasonnés des pieds à la tête, se tenaient dans la grande cour sur laquelle s'ouvraient les fenêtres de la salle de bal, et il ne fut pas difficile à la famille juive de pénétrer jusque-là, parce que Ben-Jacob eut soin de dire qu'il venait sur un ordre du majordome.

Toute la noblesse d'Avignon s'était rendue à l'invitation du vice-légat ; mais un sentiment de frayeur, de morne tristesse, pesait sur cette belle assemblée. Chacun avait remarqué, avec étonnement, que la salle était décorée comme un an auparavant pour le bal que donna Orlando de Carreto, le jour de la naissance de son neveu. Partout éclatait le chiffre de don Giovani, partout les devises qu'il avait composées ; il semblait que cette fête aussi était en son honneur, et qu'il allait apparaître dans ce salon resplendissant où il manquait seul. Orlando de Carreto se tenait près de la porte avec une contenance affable et souriante ; mais chacun se sentait glacé de ses empressements. En vain, la musique recommençait ses joyeux refrains, en vain les femmes, belles et brillantes, se balançaient au bras de leurs cavaliers, une vague impression de terreur planait sur l'assemblée, le joyeux bourdonnement du bal ne se réveillait pas, et à travers ce morne silence on entendait les pas des danseurs craquer sur le parquet de chêne.

Mme de Donis était arrivée pour l'ouverture du bal ; jamais elle n'avait paru si éclatante de jeunesse, de parure et de beauté. Le léger fard dont elle avait couvert la pâleur de ses joues animait ses yeux d'un bleu mourant ; un bandeau de pierreries étincelait à son front ; les reflets doux et brillants de sa robe de velours jetaient sur ses bras, sur ses épaules, une nuance rosée, et cette riante parure ne laissait pas soupçonner le deuil d'une âme désolée. La jeune femme sentit la peine qui

la rongeait se raviver à l'aspect de ces lieux où tout lui retraçait le souvenir de don Giovani. Elle eut horreur de cette fête qui en rappelait une autre où elle l'avait vu naguère si plein d'amour, de bonheur et d'avenir. Mais elle sut dissimuler cette effroyable douleur et retenir ses larmes ; on la vit calme et souriante traverser la foule, sa main appuyée au bras de son mari, et prendre tranquillement sa place sur l'estrade où se tenaient les dames.

On dansait toujours ; mais nulle joie n'animait la fête, une crainte vague glaçait tout le monde; au milieu de cette préoccupation générale, les joueurs de lansquenet seuls poursuivaient intrépidement leur partie. Vers minuit, le vice-légat et les Italiens de sa suite se retirèrent sans qu'on y prît garde.

— Ben-Jacob était toujours dans la grande cour ; Aleli s'appuyait à son bras, et tenait la main de Siméon.

— Que fais-tu là? Va-t'en, dit brusquement quelqu'un en passant près d'eux.

— C'est moi, seigneur don Pietro, répondit Ben-Jacob.

— Par Notre-Dame, va-t'en ! interrompit l'Italien avec une sorte de violence pleine d'inquiétude et d'autorité ; va-t'en, si tu n'es pas las de vivre.

— Seigneur, dit Ben-Jacob, en osant le saisir au bras, que dites-vous? Quel péril? Que se passe-t-il ici?

L'Italien ne répondit qu'un mot, et se dégageant brusquement, il s'enfuit hors du palais. Un moment après, le galop de plusieurs chevaux battit le pavé, et les portes se refermèrent.

Le vieux juif remit sa fille tremblante à Siméon, et il s'élança dans le grand escalier, sans se soucier des gens qui se mirent à sa poursuite. Les cheveux hérissés, les mains étendues, il cria au seuil de la salle du bal. Fuyez! fuyez! le parquet est miné, la salle va sauter !

A ces mots, qui retentirent comme un coup de tonnerre, l'assemblée tout entière se précipita dehors et roula comme une avalanche au bas de l'escalier. La salle demeura déserte et encore toute pleine de parfum, de lumière, et de cette molle chaleur qu'exhale le bal. Une femme seule n'avait point suivi le mouvement impétueux de la foule ; c'était Mme de Donis; elle regagnait le haut de la salle en appelant son mari, qui un mo-

ment auparavant jouait au lansquenet dans l'embrasure d'une fenêtre. Sa contenance était calme, et elle marchait en faisant le signe de la croix.

— Vanina ! ma femme ! cria le marquis de Donis que la foule avait entraîné ; ma femme ! elle est là-haut.

Ben-Jacob remontait courageusement l'escalier lorsque la terre trembla, et qu'une épouvantable explosion jeta tout le monde la face contre terre. Il y eut un moment de silence et d'horrible stupeur ; le parquet et le plafond de la salle de bal avaient sauté ; et à la place venait de s'ouvrir un vaste gouffre, dans lequel brûlaient les meubles, les tentures, dont quelques lambeaux pendaient encore aux murailles. Vanina avait disparu au milieu de ces tourbillons de flamme. Personne autre ne périt. On ouvrit les portes du palais que le vice-légat avait fait fermer en montant à cheval pour s'enfuir ; la foule épouvantée se retira. Le marquis de Donis et quelques-uns de ses parents restèrent : vers le matin on retira des décombres, encore fumants, le corps à demi consumé de Vanina.

Le lendemain, on raconta dans la ville comment le dévouement d'un vieux juif avait sauvé la vie à tant de chrétiens. Ben-Jacob déclara qu'il avait eu soupçon de cette catastrophe, parce que le vice-légat s'était servi de lui en secret pour acheter une certaine quantité de barillets pleins de poudre.

L'incendie ne dévora que l'appartement qu'habitait le vice-légat ; les formidables murailles du palais existent encore aujourd'hui. Avant qu'on eût fait une caserne de cette noble forteresse où régna la cour la plus polie et la plus éclairée du moyen âge, où fut emprisonné Rienzi, où Jeanne de Naples, accusée de meurtre et d'adultère, vint plaider elle-même sa cause ; avant, dis-je qu'on eût mis garnison dans ces lieux qu'habitèrent la beauté, le génie et le souverain pouvoir, on y voyait encore quelques traces de la catastrophe que nous venons de raconter. L'histoire de don Giovani était une tradition qui avait passé de bouche en bouche ; on se rappelait la terrible vengeance d'Orlando de Carreto et la mort funeste de Mme de Donis. Il n'y a pas cent ans que les vieilles gens qui en avaient entendu parler à leurs pères, montraient à leurs enfants ces pierres noircies par le feu et leur racontaient le bal du vice-légat.

Mme CHARLES REYBAUD.

DES

PREMIÈRES RELATIONS

ENTRE L'AMÉRIQUE ET L'EUROPE,

D'APRÈS LES RECHERCHES DE M. A. DE HUMBOLDT.

I.

C'est à M. le baron de Humboldt que nous empruntons tous les faits rassemblés dans cet article; ils nous sont fournis par les quatre volumes qui forment la première moitié de son ouvrage intitulé : *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent et des progrès de l'astronomie nautique au quinzième et seizième siècles* (1). A l'expérience des voyages les mieux faits, à toutes les connaissances locales du climat, des mœurs, des idiomes, des monuments, des traditions, à la science du cosmographe, à la sagacité de l'érudit, M. de Humboldt a joint la mise en œuvre des précieux documents que l'Espagne, le Portugal et l'Italie ont livrés, dans ces dernières années, à la publicité sur la personne et l'entreprise de Christophe Colomb. Déjà, au commencement du siècle, don Juan Batista Munoz, à Madrid, en éclairant de ses conseils le jeune voyager qui allait conquérir une si belle renommée, lui avait communiqué les matériaux précieux, recueillis par ordre de Charles IV dans les archives de Simancas, de Séville et de Torre do Tombo. Le savant historiographe espagnol n'a pas pu faire

(1) In-8o, Paris, chez Gide, rue de Seine-Saint-Germain, 6.

paraître, comme il en avait l'intention, ces importantes pièces justificatives de son *Historia del Nuovo Mundo*. Mais en 1825, on a dû à don Martin Fernandez de Navarrete un ample dédommagement de cette privation par la publication des trois volumes intitulés *Colleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los Espagnoles desde fines del siglo XV*. Quelques-unes de ces pièces étaient déjà connues par une publication italienne qui avait précédé la leur de peu de temps, le *Codice Colombo Americano*, publié en 1825 aux frais des décurions de Gênes. En compulsant ces précieuses archives, M. de Humboldt voulut les éclairer de tout point par l'étude approfondie de la cosmographie du XVe siècle. Mais il n'arrêta pas là le point du départ du travail qu'il méditait. —A toutes les époques de la vie des peuples, dit-il, ce qui tient au progrès de la raison, au perfectionnement de l'intelligence, a ses racines dans les siècles antérieurs ; et cette division des âges, consacrée par les historiens modernes, tend à séparer ce qui est lié par un enchaînement mutuel. Souvent au milieu d'une inertie apparente, de grandes idées ont germé dans quelques esprits supérieurs ; et pendant le cours d'un développement intellectuel non interrompu, mais limité, pour ainsi dire, dans un petit espace, de mémorables découvertes ont été dues à des impulsions lointaines et presque inaperçues (1).

Remonter à des opinions renfermant le germe de celles qui dominent aujourd'hui, et parcourir cette longue suite de tentatives hasardeuses faites dans le but d'étendre l'horizon géographique, tel est l'objet des recherches sur les temps antérieurs à Christophe Colomb. Pour l'une et l'autre de ces investigations, l'état de notre civilisation européenne nous ramène involontairement vers la Grèce, comme point de départ.

(1) Nous avons introduit aussi souvent que nous l'avons pu, dans cette analyse historique, les propres expressions de M. Humboldt. A lui devra donc être rapporté non-seulement l'intérêt du sujet que nous traitons ici, mais ce qu'on pourra distinguer d'heureux dans la forme. Si nous n'avons pas indiqué ces nombreux emprunts par des guillemets, c'est que la nécessité de présenter en quelques pages la substance de quatre volumes in-8o nous a souvent obligé de morceler les citations.

Dès l'enfance de la Cosmographie, où ne régnaient que des idées confuses, fruit des mille conceptions bizarres d'une imagination que n'étayait pas la science, on voit se manifester la disposition à naviguer vers l'ouest pour y chercher des pays inconnus. Il est probable que les Phéniciens, peuple essentiellement commerçant et navigateur, avaient, depuis assez longtemps, porté leur navigation au delà des colonnes d'Hercule, lorsque, vers le milieu du VIIe siècle avant notre ère, Coléus de Samos, se rendant de l'île de Platée en Égypte, fut emporté par les vents d'est au delà de ce détroit jusqu'aux bouches du Bétis (le Guadalquivir). Peu après, sous le règne du roi Nécho, les Égyptiens, en partant du golfe Arabique, doublèrent le cap de Bonne-Espérance et firent le tour complet de l'Afrique, fait qui n'avait pas été entouré d'assez de preuves avant celles qu'a rassemblées M. E. Quatremère dans un Mémoire lu publiquement à l'Institut en juillet 1834 (1).

Lorsque Pithagore, ou Philolaüs de Crotone, son disciple, eut reconnu la sphéricité de la terre au VIe siècle avant Jésus-Christ, ont crut apercevoir la possibilité d'une navigation, de l'extrémité occidentale de l'Europe et de l'Afrique aux côtes orientales de l'Asie. C'est ce qu'exprime formellement Aristote, à la fin du second livre de son traité *du Ciel*, opinion qui, répétée après lui jusqu'au XVe siècle, a déterminé la découverte de l'Amérique.

(2) Ce Mémoire ne pouvait, par conséquent, être connu de M. de Humboldt lors de la publication de ses deux premiers volumes, où il traite ces questions, et dont la préface est datée de novembre 1833.

Le périple de l'Afrique, ainsi prouvé, expliquerait encore mieux que les hardies excursions des Phéniciens le sentiment des géographes qui ont regardé l'Atlantide de Solon et de Platon comme ayant certainement existé sur la côte occidentale de l'Afrique, vers les îles Canaries, et qui motivent sa disparition par quelque grand bouleversement volcanique, tel que la chaîne de l'Atlas en offre à cet endroit de nombreuses traces, qui se prolongent même dans les anfractuosités de la vallée sous-marine. L'existence de cette île, dont la description détaillée est due sans doute à la poétique imagination de Platon et de Solon, passait pour être parvenue à la connaissance de celui-ci par les prêtres égyptiens. Or, ces prêtres ont pu connaître une île située à un point aussi avancé pour la navigation du temps par le rapport des navigateurs, qui, d'après M. Quatremère, exécutèrent justement dans le siècle de Solon le périple complet de l'Afrique.

Le traité intitulé : *Du Monde*, ordinairement attribué à Aristote, mais qui, d'après les dernières discussions de la critique, paraît devoir être restitué au célèbre stoïcien, Chrysippe, lequel vivait dans le IIIe siècle avant Jésus-Christ, a pu émettre sur la cosmographie des idées plus avancées que celles d'Aristote. Un passage de cet ouvrage important offre ce que, pour cette époque, on pourrait appeler une seconde vue du génie : « Il est probable que loin de notre terre se trouvent à l'opposite beaucoup d'autres terres qui en sont séparées par la mer ; les unes plus grandes, les autres plus petites ; mais celle-ci est la seule qui nous soit connue. Or, ce que sont nos îles pour la mer intérieure, notre terre est la même chose pour l'océan Atlantique, et ces autres terres le sont de même pour la grande mer universelle. »

M. de Humboldt a rassemblé les passages des anciens dont les citations, rapprochées du succès de Colomb, frappèrent le plus les esprits, à une époque, qui, comme il le remarque, n'avait foi dans ses découvertes qu'autant qu'elle en croyait trouver des indices dans l'antiquité. — Et vraiment quelques-uns de ces passages semblent de véritables prédictions. Nous ne parlerons pas de celles que semblent offrir les doubles Éthiopiens de Cratès, la moitié desquels habitent au sud du bras de mer équatorial, ou l'autre hémisphère de Pomponius Mela, véritable terre australe ; ou les deux zones habitables de Cicéron, dont l'une est celle de nos antipodes insulaires ; ou la *Terra quadrifida*, les quatre masses de terre séparées les unes des autres, de Macrobe : mais nous devons citer pour l'étonnante précision de leurs termes prophétiques, deux passages, l'un de Strabon, l'autre de Sénèque le tragique. Celui-ci fait dire au chœur dans la tragédie de *Médée ;* « Viendra, au bout d'une suite de siècles, un temps où l'Océan relâchera les liens qui nous arrêtent ; la Terre paraîtra dans sa vaste étendue ; Téthys dévoilera de nouvelles terres, et Thulé ne sera plus l'extrémité du monde. »

Venient annis sæcula seris
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat Tellus,
Tethysque novas detegat orbes
Nec sit terris ultima Thule.

On se figure aisément l'effet presque merveilleux produit par ces vers d'un poëte du second siècle, lorsque le génie de Colomb leur donna l'autorité d'un oracle accompli. Si formelle qu'en soit l'énonciation, M. de Humboldt, avec cet esprit positif qu'on puise dans la pratique des sciences d'observation, met, encore au-dessus de ce passage celui de Strabon, dont le raisonnement fait tous les frais, et où rien ne peut-être revendiqué par l'essor d'une imagination poétique. « Nous appelons terre habitée, dit ce géographe, la contrée que nous habitons; mais dans la même zone tempérée, surtout aux environs du parallèle qui passe par Thinœ et traverse la mer Atlantique, il peut exister deux terres habitées et même plus de deux. » C'est l'annonce de l'Amérique et des îles de la mer du sud.

Telles sont les vues qui, dues seulement à des inductions sur la sphéricité de la terre, firent supposer aux anciens l'existence d'un autre continent. Mais trop de notions précises leur manquaient pour qu'ils pussent fortifier ces inductions en les rapprochant des communications fortuites que l'impétuosité des courants et des tempêtes dut amener plusieurs fois, entre les deux continents, alors comme au moyen âge, bien qu'un seul passage de la littérature ancienne nous ait conservé le souvenir d'un fait semblable. C'est un passage de Cornelius Nepos, dont le texte ne nous est pas parvenu, mais qui est rappelé par Pline et par Pomponius Mela. Ce dernier, qui vivait à une époque assez rapprochée du temps de Cornelius Nepos, raconte, et Pline répète que Météllus Céler, tandis qu'il était proconsul dans les Gaules, avait reçu en cadeau, d'un roi des *Boii* (Pline le nomme roi des Suèves), quelques Indiens qui, chassés des mers de l'Inde par les tempêtes, avaient abordé sur les côtes de la Germanie. Par la liaison des idées qui conduisent Mela à citer le fait comme certain, il est clair, dit M. de Humboldt, que l'on croyait alors à Rome que ces hommes basanés, envoyés de la Germanie dans les Gaules, étaient venus par l'Océan qui baigne l'est et le nord de l'Asie, en faisant le tour du continent au delà du nord de la mer Caspienne. Une telle supposition était entièrement conforme aux fausses idées que, depuis l'expédition d'Alexandre, on se formait sur la communication de la mer Caspienne avec l'Océan septentrional.

Le but essentiel de toute interprétation philologique étant

d'établir l'opinion que l'auteur a voulu énoncer, on ne peut douter, après les preuves rassemblées par M. de Humboldt sur les idées géographiques de cette époque, que Pomponius Mela n'ait cru que les Indiens étaient arrivés sur les côtes nord-est de l'Allemagne, par la circumnavigation de l'Asie orientale et boréale. Or, comme il est reconnu que, malgré le grand perfectionnement de la navigation moderne, l'accumulation des glaces s'oppose à toute navigation par le détroit de Behring, le long des îles de la Nouvelle-Zemble, on a souvent élevé la question de savoir de quelle race peuvent avoir été les hommes de couleur que le proconsul Métellus a pris pour des Indiens. La supposition que ces hommes étaient des pêcheurs Esquimaux du Lambrador, jetés par les vents du nord-ouest sur les côtes britanniques, bien que l'idée primitive en ait été faussement attribuée à Malte-Brun et à d'autres géographes modernes, remonte à la première moitié du XVIe siècle. M. de Humboldt, qui a vérifié la source de cette opinion, l'a, de plus, consolidée par une démonstration dont les motifs sont fondés sur les plus intéressantes considérations de la géographie physique, sur les observations dont ce voyageur a enrichi cette science, et sur le rapprochement d'une suite de faits semblables, postérieurs à notre ère. Ainsi les grands phénomènes naturels de ce globe, sur lequel se succèdent rapidement nos générations, offre à la philosophie de la science un lien commun qui coordonne les faits séparés par les plus longs intervalles, en montrant comment les mouvements de l'Océan et de l'atmosphère ont pu, dès les époques les plus reculées, contribuer à répandre les différentes races d'homme sur la surface du globe.

Ici nous quittons l'antiquité proprement dite, pour soumettre aux observations de la science moderne les exemples de ces communications que le moyen âge ou les derniers siècles nous ont conservés.

II.

Au Xe siècle de notre ère, du temps des empereurs Othons, un vaisseau *indien* et des commerçants *indiens* furent pris sur une des côtes de l'Allemagne, *Indicam naven et negotiatores Indos in Germanico littore fuisse deprehensos*. Ce sont les

propres expressions du savant pape Æneas Sylvius, dans son grand ouvrage historique et géographique.

En 1160, un navire de Lubeck prit, sur les côtes d'Europe, des *Indiens,* qui étaient très-probablement des Esquimaux.

En 1504, on reconnaît avec certitude des individus de cette race dans la description très-détaillée que le cardinal Bembo, en son *Histoire de Venise,* à l'année 1508, donne des sept hommes que portait un bateau trouvé par un navire français près de l'Angleterre. Ils étaient de petite taille, avaient le teint foncé, un visage large et aplati, marqué d'un tatouage violet, portaient pour habit des peaux de poissons, mangeaient de la viande crue, tenaient un langage inintelligible. Six moururent, et le survivant, qui était dans l'adolescence, fut amené à François Ier, alors à Evreux.

C'est entre ces deux époques que des pêcheurs de la Bretagne furent accidentellement jetés sur les côtes du Canada. Si les anciennes relations avec l'Amérique septentrionale, dont nous parlerons ci-après, n'avaient pas été renouées d'une manière définitive par la découverte qu'en fit en 1497 et 1498 Sébastien Cabot, le sort de ces pêcheurs serait resté à jamais ignoré, comme l'a été celui des autres victimes des courants et des tempêtes, qui ont pu être jetés vivantes sur les côtes de l'Amérique avant sa découverte. Il est donc impossible de faire remonter plus loin que cette époque les traces de pareils transports violents et fortuits de l'ancien dans le nouveau continent; tandis que, du nouveau à l'ancien, nous avons pu, grâce à l'histoire, en apercevoir déjà une trace dès le siècle d'Auguste. Pourtant, même en Amérique, à défaut de monuments historiques antérieurs à la découverte, on pourrait apercevoir une trace de quelque événement semblable dans la tradition des indigènes américains sur l'existence d'hommes à visages pâles, tradition qu'ils se rappelèrent sur plusieurs points lors de l'arrivée successive des conquérants à la fin du xve siècle.

Depuis cette époque, les exemples d'embarcations plus ou moins frêles, transportées avec une irrésistible violence, mais sans la perte de leurs hommes, de l'un à l'autre continent, appelèrent nécessairement l'attention. Les observations de ce genre, recueillies depuis lors, suffisent pour prouver que les mêmes phénomènes ont dû amener, dans une égale proportion,

les mêmes accidents dès les temps les plus reculés, dès que de légers canots s'aventurèrent sur l'Océan de l'un ou de l'autre hémisphère. Mais on y manquait alors des notions géographiques nécessaires pour rattacher utilement ces faits à l'existence d'un autre continent; ils ne causaient donc que l'étonnement extrême, mais passager, d'un phénomène inexplicable.

Il fallait être préoccupé, comme Colomb, du grand projet d'explorer, à l'occident, des mers inconnues, pour donner, ainsi qu'il le fit, une attention réfléchie aux divers faits de ce genre dont il eut connaissance aux îles Açores : par exemple, ces deux cadavres à large face, rejetés sur la plage de l'île de Florès, et *qui ne ressemblaient pas à des chrétiens;* ce récit des habitants du cap de la Verga (aux Açores) qui avaient aperçu des *almadias* ou barques couvertes, remplies d'une espèce d'hommes qu'ils n'avaient pas encore vue; les pins d'une espèce étrangère, les cannes énormes qui, d'un nœud à l'autre, pouvaient contenir neuf *garaffas* de vin; et autres objets jetés sur les côtes occidentales de ces îles.

Il n'a pas été difficile, quand toutes les côtes de l'Amérique ont été relevées, de reconnaître des pêcheurs groenlandais dans le bateau que les Orcadiens virent en 1682 à la pointe de l'île d'Eda; dans celui qui reparut, deux ans plus tard, auprès de l'île Westram, etc. En 1731, un bateau, chargé de vins et de peu de vivres, destiné seulement à aller de Ténériffe à la Gomera, lutta pendant plusieurs jours contre les vents contraires, et, abandonné aux courants, arriva avec six hommes d'équipage à l'île de la Trinité, vis-à-vis la côte de Paria. — Vers la même époque, un petit bâtiment chargé de blé, et se rendant également d'une des Canaries à une autre, fut surpris par une tempête, livré au courant équinoxial, et emporté assez loin pour être rencontré, à deux journées seulement de distance de la côte de Caracas, par un navire anglais, qui secourut ceux des marins canariens qui avaient survécu, et les amena au port de la Guayra.

Fernand Colomb, en parlant des objets étranges qui, jetés sur les côtes occidentales des Açores, avaient appelé la réflexion de son père, attribue ces phénomènes à l'action des vents d'ouest. Mais, d'après les autres exemples que nous venons de citer, il est évident que cette explication est insuffisante, puisque

ces accidents se remarquent également de l'Europe aux côtes orientales de l'Amérique. D'ailleurs, cette explication, dit M. de Humboldt, n'est pas fondée sur des faits bien observés ; car la véritable cause du transport est d'abord le grand courant d'eau chaude connu sous le nom de *Gulf* ou *Florida-Stream*, qui commence au cap Hatteras de la Caroline du Nord. Les vents d'ouest et de nord-ouest ne font qu'augmenter la vitesse moyenne de ce fleuve pélagique, prolonger son action vers l'est, jusqu'au golfe de Biscaye, et mêler les eaux du *Gulf-Stream* à celles des courants du détroit de Davis et de l'Afrique septentrionale. Le même mouvement océanique qui portait dans le xve siècle les bamboux et les pins sur le littoral des Açores, dépose annuellement en Irlande, aux Hébrides et en Norwége, des graines de plantes tropicales, quelquefois même des tonneaux bien conservés remplis de vins de France, reste du chargement de navires qui ont fait naufrage dans la mer des Antilles. Les débris du vaisseau de guerre *the Tilbury*, incendié près de la Jamaïque, sont parvenus par le *Gulf-Stream* aux rivages d'Écosse. Il y a plus encore : des barils remplis d'huile de palmier, faisant partie d'une cargaison de navires anglais naufragés au cap Lopez, sur les côtes d'Afrique, ont été jetés sur ces mêmes rivages, après avoir traversé deux fois l'Atlantique, une fois de l'est à l'ouest entre les 2° et 12° de latitude, à la faveur du courant équatorial; une autre fois de l'ouest à l'est, au moyen du *Gulf-Stream*, par les 45° et 55° de latitude. Dans les temps calmes, ce dernier courant se termine un peu à l'ouest de Corvo ; mais dès que les vents d'ouest commencent à dominer, ou que, par d'autres causes météorologiques, le courant élève le niveau des eaux dans le golfe du Mexique ou dans le canal de Bahama, les îles Corvo et Florès se trouvent enveloppées par le *Gulf-Stream*, qui se partage alors en deux branches, dont l'une se porte vers le nord-ouest et l'autre vers le sud et le sud-est.

Peu de temps avant mon voyage à Ténériffe, continue M. de Humboldt, la mer avait déposé sur la rade de Sainte-Croix un tronc de cedrela odorata, couvert d'écorces et de lichens. Cet arbre américain ne peut être confondu avec aucun autre bois. Il avait sans doute été arraché de la côte de Paria, ou de celle d'Honduras, et avait suivi le grand *vortex* du golfe mexicain et du canal de Bahama. Dans l'état moyen des mouvements de

l'Atlantique, les fleuves pélagiques, que nous distinguons sous les noms un peu vagues de *Gulf-Stream,* de courant équinoxial, de courant du golfe de Guinée, des côtes du Brésil et de l'Afrique méridionale, sont séparés par des eaux tranquilles ou stagnantes, qui n'obéissent qu'à l'impulsion locale des vents ; mais, par la réunion fortuite de causes météorologiques, quelquefois très-éloignées, les fleuves pélagiques s'élargissent ou se prolongent en inondant, pour ainsi dire, des espaces de mer dépourvus de mouvement de translation propre. Alors les courants de différentes dénominations communiquent temporairement entre eux et produisent des phénomènes qui ont dû paraître surprenants, à une époque où la géographie physique du bassin de l'Atlantique était moins avancée.

Une seconde question à la solution de laquelle sont moins nécessaires les observations d'une science transcendante, question qui présente pourtant un intérêt plus philosophique et lié directement à l'histoire, c'est la recherche des relations suivies qui ont pu exister entre les deux continents, avant l'éclatante découverte de Colomb, par suite de laquelle les deux mondes se sont révélés en entier l'un à l'autre. Avant lui cependant, des relations suivies avaient longtemps existé entre les deux hémisphères sur un point dont les limites sont assez bien connues de part et d'autre.

Ce qui est bien fait pour étonner, à ce sujet, c'est qu'on ne trouve pas traces d'une ancienne communication établie entre les deux rives du détroit de Behring, distantes seulement de dix-sept lieues marines et demie, point le plus rapproché des deux continents, ou bien par la longue chaîne arquée des îles Aléoutiennes, qui joint presque la péninsule orientale asiatique du Kamtchatcha à la pointe occidentale de la péninsule américaine d'Alaska ; tandis que, malgré les énormes distances qui semblent isoler l'Amérique méridionale des divers points de notre continent, tout y rend indubitable l'influence de la civilisation asiatique : comparaison des monuments, des divisions du temps, des cosmogonies et de plusieurs mythes du Mexique, du Guatimala et du Pérou.—Ces analogies frappantes avec les idées de l'Asie orientale, dit M. de Humboldt, annoncent d'anciennes communications, et ne sont pas le simple résultat d'une identité de position dans laquelle se trouvent les peuples à l'aurore de la civilisation.

Par quelles voies? L'auteur avoue l'obscurité qui entoure encore cette question (1). Il pense que si l'on peut espérer de la voir résolue un jour, cette solution sera trouvée dans l'Amérique espagnole, comme c'est en Danemark et en Norwége, par l'étude des antiques sagas, qu'ont été vérifiées d'une manière certaine les communications des anciens Scandinaves avec le Groenland.

Ici, en effet, nous entrons dans la voie directe de l'histoire, avec son cortége de noms, de dates, d'événements principaux. Dans la seconde moitié du xe siècle, Éric Rauda passe de l'Islande au Groenland. Son fils, Leif Éricson, étend ses découvertes, au commencement du siècle suivant, en 1001 ou 1005. Il passe même sur le véritable continent américain, et la côte où il aborde reçoit le nom de Vinland, de l'explication œnolique donnée à ces Normands, à la vue du raisin, par l'Allemand Turker qui les accompagnait. Cette vague dénomination de Vinland paraît s'être appliquée à la côte qui s'étend de New-Yorck à Terre-Neuve, pays où croissent, en effet, cinq espèces de *vitis*. La principale station qu'y firent ces navigateurs intrépides paraît avoir été alors à l'embouchure du Saint-Laurent.

Le dernier voyage, dont une tradition certaine s'est conservée, est celui de l'évêque groenlandais Éric, qui se rendit dans le Vinland pour y prêcher l'Évangile. Les établissements du Groenland occidental, très-florissants jusque dans la moitié du xive siècle, furent ruinés progressivement par des monopoles destructeurs du commerce, par l'invasion des Esquimaux, en 1349 ou 1379, par la peste noire qui ravagea le Nord, de 1347 à 1351, et par l'attaque d'une flotte ennemie dont on ignore le point de départ.

Il est bien remarquable que cette colonisation du Groenland,

(1) C'est en vain que Deguignes le père prétendait expliquer les traces évidentes de la civilisation asiatique dans l'Amérique méridionale, en trouvant cette moitié du Nouveau-Monde dans le Fousang des anciens religieux bouddhistes, qui y firent une mission au Ve siècle. Feu M. Klaproth a démontré que le Fousang est le même pays que Cipango, cette île fameuse des auteurs du moyen âge ; et ces deux noms désignent le Japon, dont les voyageurs occidentaux étaient parvenus à connaître l'existence en s'avançant par la voie de terre jusqu'à cette hauteur de l'Asie.

par les Normands, ait laissé des traces historiques jusqu'au commencement de ce XVe siècle, que Colomb devait terminer par l'éclatante découverte du *nouveau* monde. La série des évêques groenlandais va jusqu'à l'année 1406, et le pape Eugène IV en avait désigné un en 1433. Aussi un voyage que Colomb fit en Islande et aux îles Féroë, une vingtaine d'années avant son premier voyage aux Antilles, avait fait supposer à Malte-Brun, qu'il avait eu connaissance des anciennes communications de l'Islande avec le Groenland. On a même induit d'un passage d'une de ses lettres, que lui-même avait touché cette terre lointaine, et était déjà allé en Amérique sans s'en apercevoir. Mais M. de Humboldt réfute ces assertions.

Les notions sur la colonisation normande du Groenland sont dues aux recherches d'une érudition postérieure au temps de Colomb, et elles ont précisément tiré leur intérêt de sa grande découverte. Le premier écrivain qui ait reconnu, dans le Groenland des anciens Scandinaves, une partie de l'Amérique, est le géographe Ortélius, en 1570; et encore n'eut-il pas connaissance des excursions faites par ces hardis aventuriers sur le véritable continent américain. A plus forte raison, l'immortel Génois n'a pas connu le voyage des frères vénitiens Nicolo et Antonio Zeni, dans les mêmes contrées, de 1388 à 1404, voyage dont notre auteur ne suspecte pas, avec quelques autres, l'authenticité, mais qui, ainsi que l'a démontré, M. Walckenaer, n'est pas arrivé à la publicité avant 1558.

Au contraire, Colomb reçut une grande impulsion des inductions de plus en plus précises par lesquelles les philosophes du moyen âge s'avançaient dans les voies qui avaient été ouvertes à la cosmographie depuis Pythagore et Aristote. « L'hémisphère inférieur, antipode au nôtre, dit Albert le Grand, n'est pas tout à fait aquatique; il est en grande partie habité : et si les hommes de ces régions éloignées ne parviennent pas jusqu'à nous, c'est à cause des vastes mers interposées. » Des aperçus analogues sur les parties de la terre qui sont habitables, et sur la possibilité de se rendre aux Indes par la voie de l'ouest, se trouvent dans Roger Bacon. Le cardinal Pierre d'Ailly, dans le grand ouvrage qu'il composa, au milieu du XVIe siècle, sous le titre de *Imago mundi*, consacre son chapitre *De quantitate terræ habitabilis* au résumé de ces vues de la philosophie

du XIIIe siècle. Cette compilation eut une grande importance, en faisant connaître à Christophe Colomb les considérations cosmographiques transmises de l'antiquité au moyen âge, sources auxquelles il aurait pu ne pas aller puiser. Ainsi, l'exécution de son vaste dessein aurait été privée du plus puissant aiguillon : le respect presque religieux qu'on avait alors pour l'autorité des anciens.

Du dépouillement que M. de Humboldt a opéré des traces de communications fournies par l'histoire, la tradition, les monuments de tout genre, il résulte qu'aucun Européen, avant Christophe Colomb, n'avait abordé les côtes orientales de l'Amérique (ou du moins n'en était revenu, après y avoir été fortuitement porté par les courants). Or, cette voie, par l'ouest, a seule ouvert un accès direct et permanent à la civilisation européenne. Non-seulement Colomb fut le premier qui l'ouvrit, mais ce fut chez lui le résultat d'un plan longtemps médité, et suivi avec persévérance. Il mérita ainsi que des chances heureuses fissent contribuer ses faux calculs au succès de son entreprise.

III.

Tout ce qui se rattache de près ou de loin à l'immortel auteur de cette grande découverte acquiert de l'importance aux yeux de M. de Humboldt. Chacun des points que nous allons établir ici a été pour lui l'objet d'une discussion approfondie, où souvent les recherches les plus laborieuses se trouvaient nécessaires pour sortir du vague et des contradictions qu'on rencontre dans tout le cours de cet examen. Ces contradictions n'ont rien d'étonnant, si l'on réfléchit à l'obscurité dans laquelle Colomb vécut, pendant la plus grande partie de sa carrière, ensuite à ce choc d'intérêts si puissants, de passions si vives, qu'amena sa découverte, dernière période où lui-même, homme d'enthousiasme, sous l'empire d'illusions qu'il voulait faire partager à ses souverains et à son siècle, contribuait à entretenir des erreurs que le respect filial de Fernand Colomb n'a pas cherché à dissiper en écrivant la vie de son père. Ainsi, pour cette biographie, les deux témoignages les plus authentiques sont ceux qui offrent le plus de lacunes. On n'y trouve pas précisément le genre de renseignements qu'il est naturel d'aller leur deman-

der, par exemple l'indication des dattes et des lieux, qui sont les premiers éléments de la biographie.

Fernand Colomb a mis une intention évidente dans ses réticences sur l'origine de son père, réticences qui favorisaient les prétentions nobiliaires de leur illustration nouvelle et les hautes alliances de son frère. Toutefois, dans son respect filial si constamment exprimé, il n'est pas allé jusqu'à déplacer la véritable gloire de leur origine. Sur le point de l'éclaircir, il s'arrête, et dit avec dignité : « Je pense qu'il y a plus de gloire pour nous à descendre de l'amiral, que de scruter si le père de celui-ci était boutiquier ou homme sans aveu. » Il va ainsi au-devant des insinuations les plus dénigrantes, sans pourtant y donner prise en s'expliquant davantage. Aussi l'incertitude sur ce point était restée telle, que l'on différait de vingt-cinq ans sur l'époque de la naissance de Christophe Colomb, et que plus de dix endroits se sont disputé la gloire de l'avoir vu naître. Mais voici ce qui résulte, avec une probabilité qui équivaut presque à l'évidence, des patientes recherches par lesquelles notre illustre auteur a confirmé presque tout ce qu'a avancé M. Washington Irving, dans sa *Vie de Christophe Colomb* (1).

Ce grand homme naquit en 1436, à Gênes, de Dominique Colomb, fabricant de draps, et de sa femme, Suzanne Fontanarossa. Dominique vivait encore deux ans après la découverte du Nouveau-Monde, comme le prouve sa signature, suivie des mots *olim textor pannorum*, apposée au bas d'un acte en date de 1494. Il avait deux habitations, l'une *extra muros* dans la *contrada di Porta San-Andrea*, et l'autre dans le *vicolo di Mulcento*. Il est probable que l'amiral naquit dans cette dernière, et il y a des indices qu'il fut baptisé à San-Stefano. Son père transporta, en 1469, son atelier et son commerce de lainage de Gênes à Savone; et il paraît avoir acquis alors quelques biens ruraux près du bourg de Quinto, voisin de cette ville, au village de Terrarossa. De là, Dominique fut quelquefois désigné, de son temps, sous le nom de *Colombo di Quinto*, et son

(1) M. de Humboldt regarde cette biographie comme un ouvrage du premier ordre. Il serait à désirer qu'une traduction française fît connaître ici le mérite de M. Washington Irving sous cette face nouvelle.

fils Christophe, avant les titres éminents qu'il reçut des monarques espagnols, signait *Columbus de Terrarubra.* Dominique eut, outre Christophe, deux autres fils plus jeunes, Barthélemy et Jacques, appelé en Espagne Diego, lesquels jouent un grand et beau rôle dans la découverte de l'Amérique, et une fille mariée au charcutier Jacques Bavarello.

Christophe Colomb quitta, à l'âge de quatorze ans, les études académiques qu'il avait commencées à Pavie, et il navigua pendant vingt ans. Il prit part à quatre expéditions, savoir : à Tunis, à l'Archipel, en Islande et à la côte de Guinée. En 1470, il vint à Lisbonne, où il épousa dona Felipa Muniz Perestrello, dont il eut don Diego Colomb, son seul fils légitime, lequel naquit vers 1474, à Porto-Santo, où demeurait sa mère, fille de Bartholomé Muniz Perestrello, gouverneur héréditaire de cette île (du groupe de Madère), qu'on regardait alors comme placée aux confins du monde connu. Par une notable coïncidence, le fameux cosmographe Martin Behain se trouvait quelque temps après, au même titre de gendre du gouverneur, à Fayal, une des Açores ; mais il n'arriva à Fayal qu'en 1486, et il ne put se rencontrer avec Colomb qu'à Lisbonne, qu'ils habitèrent tous deux de 1482 à 1484. Il est impossible qu'ils n'y aient pas été mis en relations assez suivies par les deux médecins du roi Jean II, desquels l'un et l'autre étaient particulièrement connus. Colomb, qui avait eu ces médecins pour examinateurs de son grand projet, ne put parvenir à le faire agréer, par leur intermédiaire, au gouvernement portugais. En continuant à solliciter de divers gouvernements cet appui nécessaire, il tomba dans un tel dénûment, qu'en 1484 il fut obligé d'aller chercher en Espagne des moyens d'existence pour lui et son jeune fils, alors âgé de dix ans. Il le conduisit, à pied, au couvent de la Rabida, près de Palos, où il demanda pour lui un peu de pain et de l'eau. Cette circonstance fit connaître le grand marin au père Juan Perez, gardien du couvent, dont l'oreille fut frappée de l'accent étranger du voyageur. Ce même gardien des Franciscains procura à Colomb une modique somme pour se vêtir décemment et acheter une petite monture, et il garda même le jeune Diego, qui reçut dans ce couvent sa première éducation.

Cependant le père trouva un asile dans la maison du duc de Médina Céli, au Puerto de Santa-Maria, et il gagnait sa vie à

dessiner des cartes marines. Dès le commencement de l'année 1486, il était au service des monarques catholiques Ferdinand et Isabelle ; mais le peu d'accueil que rencontra d'abord l'exposé de ses grands projets allait lui faire accepter les offres qu'il reçut enfin du roi de Portugal, dans une lettre du 20 mars 1488, s'il n'eût été retenu par la grossesse avancée d'une belle dame de Cordoue, dona Beatrix Enriquez, mère de don Fernando Colomb, leur fils naturel, né le 15 août 1488. C'est ce fils qui a écrit la vie de son père.

A la grossesse de dona Beatrix se joignirent, pour retenir Colomb, les instances affectueuses de l'évêque de Valencia, don Diego de Deza, qui, avec le franciscain Juan Perez, avait seul continué à l'encourager lorsqu'on répondit à l'exposé de ses projets *que tout cela n'était que du vent.* Colomb se souvint de leur amitié au moment de son plus brillant succès : « Quand j'étais la risée de tous, écrivit-il alors, deux moines seuls restèrent constants dans leur affection pour moi. » Il faut joindre à ces deux personnages le médecin Garcia Hernandez, de Palos, qui assista aux premières conférences où fut débattu, dans le couvent de la Rabida, le mérite des grands desseins de Colomb.

Pendant son séjour en Portugal, de 1470 à 1484, âgé de trente-quatre à quarante-huit ans, il avait refait, pour ainsi dire, ses études. Il est probable que, pendant son séjour à Lisbonne, il se fit aider par les savants du lieu, et, quand il fut en Espagne, par ceux de Séville.

S'il dut à ces études persévérantes l'érudition qui jusque-là manquait à son expérience, si plus tard il dut à l'influence éclairée des religieux dont nous l'avons vu se louer, et au grand caractère de la reine Isabelle, le bonheur d'avoir pu mettre à exécution son vaste projet, ce fut le suffrage de Paolo Toscanelli, de Florence, qui, par ses encouragements et ses instructions, lui donna le plus d'assurance. Toscanelli, déjà fort âgé (il mourut en 1482, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans), se distinguait, parmi tous les astronomes de son temps, par l'attention qu'il n'avait cessé de porter aux découvertes nautiques. Il mettait un grand soin à comparer la géographie avec les résultats des découvertes modernes, et il voulait en tirer la direction d'une route qui conduisît au pays des épices par la navigation vers l'ouest. En effet, des communications qui paraissaient im-

possibles aux temps d'Aristote et de Strabon, se montraient, chaque jour, plus particables au xve siècle, par les progrès de la navigation, de l'astronomie nautique, par la connaissance de la boussole, et enfin par l'invention de l'astrolabe, que venait d'imaginer Martin Behain, et dont Colomb fut des premiers à se servir.

Comme Génois, il contractait aisément des relations avec les autres Italiens qu'il rencontrait dans la péninsule hispanique. A Lisbonne, il s'était lié avec le Florentin Lorenzo Giraldi, comme à Séville il vivait dans des relations intimes avec un autre Florentin, Juanoto Berardi, chef d'une maison de commerce à laquelle était attaché Amerigo Vespucci. Par ces relations et d'autres semblables, Colomb sut qu'Alphonse V, roi de Portugal, avait fait demander à Toscanelli, par le chanoine Fernando Martinez, une instruction détaillée sur le chemin de l'Inde par la voie de l'ouest. Cette nouvelle devait inquiéter l'homme ardent qui depuis si longtemps nourrissait le même projet. La haute réputation dont jouissait l'astronome de Florence fit naître l'espoir à Colomb de profiter des lumières du savant Italien pour consolider son entreprise. Lorenzo Giraldi se chargea des lettres de Colomb adressées à Toscanelli; nous ne connaissons que les réponses de ce dernier, sans date et au nombre de deux. « Je vois, dit la première, que vous avez le grand et noble désir de passer dans le pays où viennent les épices, et en réponse à votre lettre, je vous envoie la copie que j'adressai, il y a quelques jours, à un ami attaché au service du sérénissime roi de Portugal. » Comme la lettre au chanoine de Lisbonne est datée de Florence, le 25 juin 1474, on peut croire, à cause des mots *algunos dias ha,* que Colomb avait consulté Toscanelli dans la première partie de cette même année. Toscanelli avait alors soixante-dix-sept ans; et il résulte de sa lettre, que, nourrissant de longue main cette idée, il avait déjà conseillé au gouvernement portugais la route que Colomb a suivie. Il paraît naturel que la même idée se soit présentée alors à plusieurs hommes instruits et ardemment occupés à étendre la sphère des découvertes, tels qu'était aussi Martin Behain. Tous croyaient l'Asie excessivement prolongée vers l'Orient, d'après l'erreur de calcul de Ptolémée, erreur conforme aux opinions antiques. Toscanelli et Colomb distinguent dans leurs écrits le but principal de l'entreprise, trouver un passage plus court vers l'Inde, d'avec le but

secondaire, la découverte de quelques îles. Même la note historique que Colomb a placée lui-même en tête de son journal de navigation ne donne pour motif du voyage, que « le désir des monarques catholiques de faire scruter les dispositions d'un puissant prince de l'Inde, le grand khan, en faveur de la religion chrétienne, en envoyant une expédition, non par l'est et par terre, mais par l'océan Atlantique, c'est-à-dire par une route que nous ne savons pas avec certitude avoir été parcourue jusqu'ici. » M. de Humboldt fait remarquer toute la modestie des mots *no sabemos por cierta fé* dans cette rédaction terminée le 15 mars 1493, après le succès éclatant qui avait couronné tant d'efforts.

Cette idée d'arriver dans le royaume du grand khan préoccupa Colomb longtemps avant sa découverte, qu'il n'a jamais su être celle d'un continent distinct de l'Asie. Il n'est pas étonnant que ces erreurs aient été profondément enracinées dans l'esprit de cet homme qui, à la fois par elles et malgré elles, avait obtenu un si magnifique résultat. J'ajoute : *malgré elles*, car lorsqu'on examine la carte de Toscanelli, sur la foi de laquelle Colomb devait arriver à la pointe de l'Asie, et qu'on se rappelle sa confiance dans ce document, on ne voit pas sans une sorte d'effroi toutes ces indications erronées, dont plusieurs semblaient devoir lui être plus funestes que l'aveugle hasard.

IV.

On sait toute la supériorité, la patience, le courage, les ressources multipliées de persuasion dont le grand homme fit preuve, dans ce voyage mémorable qu'il put enfin exécuter avec une faible flotille de trois vaisseaux. Ce voyage a pu être décrit avec certitude par les bons historiens qui en avaient les matériaux dans la vie de Christophe Colomb, par son fils Fernand ; dans son journal de navigation, tel que l'a conservé Barthélemy Las Casas ; et dans plusieurs lettres de Colomb, déjà connues avant la grande publication de M. Navarrette. Dans beaucoup d'ouvrages composés d'après des sources moins respectables, le goût du merveilleux a introduit plusieurs traits dus à l'imagination d'écrivains postérieurs. De ce nombre sont les plaintes des équipages, métamorphosées en une insurrection que Colomb ne se-

rait parvenu à apaiser qu'en s'engageant à retourner en Espagne au bout de trois jours, si, dans cet intervalle, on n'avait pas vu la terre, qui, heureusement, fut découverte avant l'expiration du délai (1).

La faveur accordée à ce récit tient à une disposition naturelle des esprits, que signale ainsi M. de Humboldt : Dans les hommes qui se sont illustrés par la réalisation d'un vaste et unique projet, le vulgaire a l'injuste prévention d'attribuer les succès bien plus à l'énergie du caractère qui exécute qu'à la pensée qui a conçu et préparé l'action. Les facultés intellectuelles de Colomb ne méritent pas moins d'admiration que l'énergie de sa volonté... En parcourant une mer inconnue, en demandant la direction de sa route aux astres par l'emploi de l'astrolabe, récemment inventé, il cherchait l'Asie par la voie de l'ouest, d'après un plan arrêté, non en aventurier qui se fie au hasard. Le succès qu'il obtint était une conquête de la réflexion. C'est déjà sous ce point de vue que Colomb se place bien au-dessus des navigateurs qui ont entrepris de doubler l'extrémité de l'Afrique, en suivant pour ainsi dire les contours d'un continent à forme pyramidale, et dont les côtes orientales étaient visitées par les Arabes... C'est un triple caractère d'instruction, d'audace et de longue patience, que nous avons à signaler surtout dans Christophe Colomb.

Ce n'est pas la tâche d'une critique vulgaire que de faire avec justice la part intellectuelle de l'homme éminent d'un siècle dont la science est aujourd'hui si dépassée. C'était à M. de Humboldt de montrer, au milieu des erreurs, des préjugés, de l'incohérence qu'offrent les écrits de Colomb, les traits

(1) Il faut en dire autant de cette anecdote si souvent répétée et qui se rapporte à l'époque où Colomb, de retour en Espagne, se serait vu contester le mérite de sa découverte : il s'agit de l'œuf qu'il aurait proposé de faire tenir debout. Voltaire a eu raison, dit M. de Humboldt, d'avancer que ce conte est rapporté du Brunellesco, qui construisit la coupole de Sainte-Marie-del-Fiore à Florence. Non-seulement l'anecdote est pour le moins d'un demi-siècle plus ancienne que la découverte de l'Amérique, mais on l'a dénaturée en l'ôtant à Brunellesco. Celui-ci, en cassant seulement la pointe de l'œuf pour le faire tenir, répondit par une image sensible aux objections contre la possibilité de cette voûte audacieuse qui a servi de modèle à Saint-Pierre de Rome.

d'un esprits supérieur et d'une nature d'élite. D'après la direction de ses propres études, notre auteur s'est attaché surtout à faire ressortir les grandes vues de géographie physique que ces écrits révélent. Voici les points principaux qu'elles embrassent : 1° l'influence qu'exerce la longitude sur les déclinaisons de l'aiguille ; 2° l'inflexion qu'éprouvent les lignes isothermes en poursuivant le tracé des courbes depuis les côtes occidentales d'Europe jusqu'aux côtes orientales d'Amérique ; 3° la position du grand banc de Sargasso, ou *fucus natans*, dans le bassin de l'Océan atlantique, et les rapports qu'offre cette position avec le climat de la portion de l'atmosphère qui repose sur l'Océan ; 4° la direction du courant général des mers tropicales ; 5° la configuration des îles et les causes géologiques qui paraissent avoir influé sur cette configuration dans la mer des Antilles.

Nous ne suivrons pas M. de Humboldt dans l'examen de ces questions qui deviennent sous sa plume la matière des plus solides enseignements. Placé à la tête des voyageurs modernes, et en même temps l'un des maîtres de la physique et de la cosmographie, il trouvait là une belle et utile application de son expérience et de son savoir. Mais, forcé de nous restreindre au cadre historique que nous nous sommes tracé, nous ne faisons qu'indiquer cette partie de l'*Examen critique*, et celle qui traite de la situation du paradis terrestre ; car l'espoir de trouver l'emplacement du paradis était une des idées mystiques du pieux amiral. L'auteur a cité, à ce sujet, des remarques de M. Letronne sur cette question, qui avait déjà été traitée sous un point de vue différent, et toujours avec une grande richesse d'érudition, par l'illustre Huet, dans sa dissertation intitulée : *De si tu Paradisi terrestris.*

Le premier voyage de Colomb touchait à son glorieux dénouement, lorsqu'il y eut sur la direction définitive un moment d'incertitude. Colomb la leva, en adoptant l'avis de Martin Alonzo Pinzon qui s'écria que *son cœur lui disait* que, pour trouver la terre, il fallait naviguer vers le sud-ouest. Mais un marin de l'expédition déclara plus tard, que cette prétendue inspiration provenait de ce que Pinzon avait vu dans la soirée des perroquets, et il savait que ces oiseaux n'allaient pas sans motif du côté du sud. Jamais vol d'oiseaux, ajoute M. de Humboldt, n'a eu dans les temps modernes des suites plus graves ;

car le changement de rumb effectué le 7 octobre, a décidé de la direction dans laquelle ont été faits les premiers établissements des Espagnols en Amérique.

Après avoir indiqué les suites politiques de la première répartition des colonies de la Péninsule hispanique et de l'Angleterre sur le nouveau continent, M. de Humboldt motive encore, par d'autres considérations, l'intérêt des recherches sur le premier point qui fut découvert. Aussi loin, dit-il, que s'étend la civilisation européenne, les plus doux souvenirs de l'enfance se rattachent aux impressions qu'a produites la première lecture de la découverte de Guanahani. Ces lumières mouvantes que l'amiral montra à Pédro Guttieréz dans l'obscurité de la nuit, cette plage de sables éclairée par la lune, vue par Juan Rodriguez Bermejo, ont frappé notre imagination. On a conservé minutieusement les noms et prénoms des marins qui ont prétendu avoir reconnu les premiers une portion d'un monde nouveau, et nous serions réduits à ne pouvoir lier ces souvenirs à une localité déterminée, à regarder comme vague et incertain le lieu de la scène!

Cette partie de l'*Examen critique* ainsi motivé, l'auteur se livre aux recherches les plus détaillées, relève et discute les moindres circonstances, pour ne pas laisser le plus léger doute sur la véritable situation de Guanahani où se fit le premier attérage, le vendredi 12 octobre 1492. Il ressort de cette discussion une évidence complète en faveur de l'opinion qui reconnaît la Guanahani de Colomb dans San Salvador Grande ou Cat Island, une des îles Bahames. Le principal pivot de cette savante démonstration est la mappemonde dessinée en 1500 par Juan de la Cosa, carte dont l'auteur et M. Walckenaer ont reconnu en 1832 la grande importance.

Entre Guanahani et Cuba, Colomb découvrit trois îles, qu'il nomma Sainte-Marie de la Conception, Fernandina et Isabela, qui sont aujourd'hui la Conception, la Grande Exuma et l'île Longue. Partant de cette dernière, le point de Cuba où Colomb dut prendre terre est Puerto Principe.

Il crut d'abord que cette île était Cipango (le Japon), puis la pointe orientale de l'Asie. Les erreurs du grand homme sont ici l'objet d'un examen qui intéresse la philosophie. M. de Humboldt a suivi non-seulement chacun des pas de sa marche, les

nombreuses vicissitudes de son projet et de sa fortune; mais il a voulu pénétrer dans son âme et s'identifier avec tous ses sentiments, toutes ces pensées. Il faut lire ces extraits de la correspondance de Colomb, qui nous le montrent, ici exprimant son admiration pour les beautés de la nature, là ses vues politiques et commerciales, plus loin ses aperçus judicieux ou ses erreurs géographiques, enfin cette disposition à une dévotion ardente et mystique qui semble toujours dominer ses projets. Pour lui, sa découverte est surtout précieuse comme offrant un puissant moyen de propager la religion chrétienne et fournissant des trésors qui puissent servir à lever une croisade pour la délivrance du saint sépulcre. C'est dans ce sens qu'il écrit au pape, à la reine Isabelle, sa bonne protectrice, dont le caractère paraît en maint endroit de l'ouvrage sous un jour très-favorable.

Depuis les lettres de Cicéron jusqu'à celles de Voltaire, on a souvent envisagé avec raison la correspondance des hommes célèbres comme la source la plus féconde de notions certaines sur leurs personnes et sur leur époque. M. de Humboldt a tiré un grand parti des lettres de Colomb, dont la diction se ressent de son origine étrangère, et a vu même quelquefois dans ce défaut la source de certaines beautés. — Lorsqu'on surprend, dit-il, des hommes supérieurs et d'une forte trempe de caractère, mais peu familiarisés avec les richesses de la langue dont ils se servent, dans un de ces élans passionnés qui par leur violence même s'opposent au libre travail de la pensée, on leur trouve cette teinte poétique du sentiment qui appartient à l'éloquence des premiers âges.

L'admiration de l'auteur pour le grand homme qu'il a si bien étudié ne lui fait rien dissimuler des graves reproches que mérite Colomb pour la violente intolérance qui le fit aller bien au delà des instructions qu'il avait reçues des monarques espagnols et du pape Alexandre VI. Les bulles de ce pontife, au sujet du Nouveau-Monde, sont empreintes d'un caractère d'équité et de sagesse qui contraste avec son abominable mémoire. Mais surtout la reine Isabelle ne cessait de rappeler à son vice-roi les devoirs d'humanité dont il s'écartait trop. Un concours malheureux de circonstances, dit M. de Humboldt, le poussait insensiblement dans une voie d'iniquités et de vexations qu'il prenait

soin de justifier par des motifs religieux. A ses projets de propagande succède le projet formel et vraiment effrayant d'établir ce que nous appelons aujourd'hui la traite des esclaves, en fondant cette traite sur l'échange périodique de diverses denrées contre des créatures humaines. Ces propositions ne furent aucunement goûtées par la reine. « Il faut absolument, écrit-elle, suspendre la vente et ne pas encore accepter le prix des esclaves, pour que nous ayons le temps de nous informer auprès des personnes lettrées, auprès des théologiens et des canonistes, si en bonne conscience il est permis de suivre cette affaire. »

Colomb lui-même, à la fin de sa vie, n'eut pas la conscience très en repos sur cet article, comme on le voit par un passage de son testament, car, malgré les défenses de la reine, il avait eu l'audace d'envoyer à la fois cinq cents esclaves caribes pour être vendus à Séville. Il faut ajouter que c'est sous la fâcheuse impression de ces excès, que les ennemis de l'amiral obtinrent la trop fameuse mission du commandeur Bovadilla. Ainsi les torts de Colomb furent pour quelque chose dans cette grande catastrophe qui renvoya, chargé de chaînes, en Espagne, le conquérant du monde nouveau. Des témoignages contemporains nous apprennent même que le commandeur, à son départ d'Espagne comme à son arrivée aux Antilles, et avant d'en être venu à un tel excès de rigueur, eut un moment de popularité, chèrement payé par l'odieux stigmate imposé à sa mémoire. — Il ne s'agit pas ici, dit M. de Humboldt, d'accuser avec amertume, ou de défendre par de timides détours les hommes qui jouissent d'une illustration méritée; il s'agit de répandre une opinion plus juste sur les circonstances qui ont introduit et maintenu pendant longtemps le servage en Amérique, circonstances qui ont amené, quel que soit le degré de culture intellectuelle des prétendus *conquérants civilisateurs*, un résultat également funeste.

Il y avait dans le caractère de Colomb quelque chose d'inflexible, qui se trahissait, dans certains cas, par les excès de la force, dans d'autres par les expressions d'une altière dignité. Il se caractérise lui-même dans une de ses lettres, comme « âpre et peu aimable en paroles. » Au moment où, chargé de fers, il doit se justifier de la punition de Moxica, Pedro Requeleme, Hernando de Guevara et d'autres rebelles, il dit noblement, dans un écrit

trouvé parmi les archives du duc de Véragua : « Je dois être jugé comme un capitaine qui est venu d'Espagne conquérir les pays vers l'Inde, et non comme un homme qui administre une ville grande ou petite, soumise à un régime régulier, car j'ai eu à placer sous le vasselage de son altesse des peuples sauvages et belliqueux, vivants par monts et forêts. »

M. de Humboldt, après avoir jeté un regard sévère et triste sur les cruautés de la conquête, dans les diverses parties du Nouveau Continent, ajoute : Telle est la complication des destinées humaines, que ces mêmes cruautés qui ont ensanglanté la conquête des deux Amériques, se sont renouvelées sous nos yeux, dans des temps qui, selon nous, se distinguent par un progrès prodigieux des lumières, par un adoucissement général dans les mœurs. Et cependant un même homme, à peine au milieu de sa carrière, à pu voir la *terreur* en France, l'expédition inhumaine de Saint-Domingue, les réactions politiques et les guerres civiles continentales de l'Amérique et de l'Europe, les massacres de Chio et d'Ipsara, les actes de violence qu'ont fait naître tout récemment, dans la partie méridionale des États-Unis, une atroce législation concernant les esclaves et la haine de ceux qui voudraient la réformer. Les passions se sont fait jour avec un effort irrésistible chaque fois que les circonstances ont été les mêmes, au XIXe comme au XVIe siècle.

Pour réfuter le système des écrivains qui ont voulu voir, dans la conquête sanglante de l'Amérique, l'effet d'une impulsion donnée par la chevalerie du moyen âge, l'auteur montre ce qu'avait de très-peu chevaleresque le principal mobile de ces violentes expéditions, savoir l'inextiugnible soif de l'or. Colomb lui-même présenta presque toujours ce motif en première ligne. Toutefois il eut la noblesse de refuser une propriété de cinquante lieues de long sur vingt-cinq de large, que les monarques voulaient lui donner à Haïti avec le titre de marquis ou duc de l'Espagnola. D'autres faits semblables prouvent qu'il n'avait pas la sordide cupidité dont plusieurs de ses contemporains l'ont accusé. Mais il était vivement occupé du rang de sa famille et du lustre qu'il voulait lui donner ; il était forcé de tenir un grand état de maison, en sa triple qualité d'amiral de Castille, de vice-roi et de gouverneur général. Né au sein d'une république où l'on voyait s'élever en peu de temps d'immenses

fortunes par la hardiesse des entreprises maritimes dans le Levant, et où ces mêmes avantages devenaient la base du pouvoir aristocratique dans l'État, Colomb était naturellement porté à chérir les richesses comme un moyen d'influence politique et de grandeur.

A ces réflexions de M. de Humboldt, ajoutons que Colomb atteignit ce but, et, en général, on peut remarquer qu'il vint à bout des plus grands obstacles, surmonta les plus cruelles tribulations, vit même disparaître ses principaux ennemis. Ainsi ce Pinzon, un des compagnons de sa première expédition, qui voulut s'en attribuer la gloire, sollicita en vain, au retour, la faveur d'être admis, avant Colomb, devant les monarques espagnols, et mourut pendant que celui-ci recevait de Ferdinand et d'Isabelle ce royal accueil décrit par tous les historiens. De même Bovadilla ne revit pas l'Espagne et périt victime d'un naufrage, pendant que Colomb, délivré de ses fers, entendait le souverain lui exprimer ses regrets et lui adresser des excuses. Enfin Colomb survit à toutes les souffrances, à toutes les angoisses si cruelles de ses deux derniers voyages, en surmonte les fatigues, les chagrins et les humiliations, revient en Espagne, trouve toujours dans ses frères et dans ses fils des hommes dignes de lui, et meurt à Valadolid, entouré des siens, le 20 mai 1506.

V.

L'union que Colomb recommanda à ses deux fils exista toujours entre eux, cimentée par un respect commun et très-profond pour la mémoire de leur père, qui les avait aimés avec une vive tendresse. Fernand l'avait accompagné, âgé seulement de treize ans, dans son quatrième voyage, et y avait fait preuve d'un courage remarquable. Il finit par embrasser l'état ecclésiastique, vécut d'une manière très-honorable, dans une retraite studieuse sur les bords du Guadalquivir, et mourut vers 1541.

Son frère aîné, Diégo, que plusieurs écrivains modernes se sont plu à dépeindre, sans doute, dit M. de Humboldt, parce qu'il était le fils d'un grand homme, comme dépourvu de talent et de caractère, a été jugé tout différemment par ses contem-

porains. Après avoir fait le second voyage avec l'amiral, il resta en Espagne pour y soigner les affaires litigieuses de sa famille. Après la mort du père, il se mêla pendant vingt ans aux intérêts politiques de Saint-Domingue, de la Jamaïque, de Cuba et de Porto-Rico. Il sut affermir sa position aristocratique en Espagne, en épousant, en 1508, Dona Maria de Toledo, fille du *commendadore mayor* de Léon, grand fauconnier, et nièce du duc d'Albe. Après de longues sollicitations, il fut reconnu par le décret donné à Arevalo, le 9 août 1508, *admirante y governador de las Indias*. Il mourut le 23 février 1526 et laissa trois filles et deux fils, nommés Louis et Christophe. Le premier, Louis, âgé seulement de six ans, fut reconnu dès lors *troisième amiral des Indes*. En 1540, il fit cession à Charles-Quint de ses droits à la vice-royauté, en échange des titres de duc de Véraguas, marquis de la Jamaïque, et d'une rente annuelle de 10,000 doublons d'or. Il mourut sans fils légitime; ses droits et ses titres passèrent à son neveu Diégo fils de Christophe II. Ce Diégo II fut le *quatrième amiral des Indes*. Avec lui finit, en 1578, toute la lignée mâle et légitime du grand Colomb, dont la descendance par les femmes subsiste dans les ducs de Véraguas.

On sait quelle impression profonde avait produite sur Colomb le traitement que lui avait fait subir Bovadilla. Fernand, son fils, attesta avoir vu toujours les fers dont il fut alors chargé suspendus dans son cabinet de travail. Il avait ordonné, comme on sait, que ce monument de l'ingratitude fût enterré avec lui. Or, ses restes furent une première fois transportés du couvent de Saint-François de Valadolid à la chartreuse de Las Cuevas à Séville, en 1513; de là, en 1533, conjointement avec le corps de son fils don Diégo, à la capilla mayor de la cathédrale de Santo-Domingo dans l'île d'Haïti. Puis en 1795, lorsque la partie espagnole de cette île nous fut cédée, le duc de Véraguas fit transporter ces restes à la Havane, où ils furent déposés en grande pompe, le 19 janvier 1769, dans la cathédrale. — Pendant mon séjour à la Havane, dit M. de Humboldt, j'ai souvent demandé à don Gabriel de Aristizabal, qui avait assisté à cette dernière translation, si, en ouvrant la voûte qui renfermait les restes de Colomb, on n'avait point trouvé les fers (*grillos*) qu'il avait ordonné, selon le témoignage du fils, de placer dans sa tombe. L'amiral Aristizabal et d'autres personnes qui avaient suivi l'ex-

humation avec le plus vif intérêt, m'ont assuré que rien n'a été vu qui annonçât la présence de fer oxydé. A-t-on ôté ces fers à la translation de Valadolid à Séville, ou de Séville à Santo-Domingo ? Peut-être n'a-t-on pas obéi à un ordre verbal dont l'exécution pouvait blesser la susceptibilité d'une cour qui prétendait avoir été étrangère aux violences exercées par Bovadilla, et qui exigeait des témoignages d'affection de ceux mêmes qu'elle opprimait secrètement.

Les dernières années de Colomb avaient été attristées par l'abandon où il fut laissé. Cet abandon s'étendit même à sa mémoire pendant la première moitié du XVIe siècle, et, par un des plus singuliers caprices de la fortune, ce fut à une illustration factice que fut accordé l'honneur de nommer le nouveau continent.

M. de Humboldt a soigneusement examiné par quel enchaînement de circonstances le nom d'Amérie Vespuce avait prévalu, et, suivant son usage, il n'a pas abandonné cet examen avant d'avoir remonté à la source première de la dénomination d'Amérique.

On a vu que, lors du séjour de Colomb à Séville, Amérigo Vespucci était commis dans la puissante maison de commerce du Florentin Juanoto Berardi. Plus jeune de quinze ans que Colomb, Vespuce était né à Florence même, d'une très-bonne famille, dont la richesse égalait la considération. M. de Humboldt prouve par de nombreux détails biographiques et littéraires que, non-seulement Vespuce n'a été pour rien dans l'usurpation qui a substitué son nom à celui de Colomb, puisque la dénomination d'Amérique est postérieure à la mort de l'un et de l'autre, mais que même jamais il n'a prétendu s'attribuer la découverte de l'immortel Génois, dont il fut l'ami jusqu'à sa mort. Vespuce, contemporain de Colomb, et vivant en Espagne, n'aurait pu sans démence émettre une telle prétention. La postérité n'a pas reculé toutefois devant le paradoxe à ce sujet. Les uns rabaissent Vespuce outre mesure par une sorte de zèle pour la mémoire de Colomb ; les autres prétendent que le Florentin, s'il n'avait pas découvert les premières terres du Nouveau-Monde, avait du moins touché avant tous ce continent au cap Paria, que Colomb découvrit seulement à son troisième voyage, le 1er août 1498. Mais ce troisième voyage même est antérieur au

plus ancien de Vespuce, qui partit, pour la première fois, le 20 mai 1499, avec Alonzo de Hojéda et Juan de la Cosa, lesquels avaient été du second voyage de Colomb. M. de Humboldt démontre, par des alibi bien établis, que le premier des quatre voyages racontés par Vespuce est imaginaire, et que le premier qu'il ait réellement exécuté est celui dont nous venons de donner la date et qui occupe le second rang dans son récit.

Mais en admettant même un instant le contraire de ce qui est démontré, les prétentions élevées en faveur de Vespuce trouveraient une réfutation dans cette remarque précise de M. de Humboldt : L'Amérique est à celui qui en a vu le premier la plus petite portion de terre. Ajoutons qu'à Christophe Colomb doit être rapporté le mérite de toutes les entreprises qui ont suivi la sienne en se succédant avec une rapidité et une fécondité dues à l'impulsion dont il était l'auteur. Mais il a de plus le mérite certain d'être le premier Européen qui ait découvert les côtes de l'Amérique méridionale. Quant à un point quelconque de l'ensemble du continent américain, en faisant abstraction des expéditions, bien avérées d'ailleurs, des Scandinaves, à la fin du xe et au commencement du xie siècle, la découverte en fut faite par Jean et Sébastien Cabot, le 24 juin 1497, au Labrador, entre les 56° et 58° degrés de latitude. Cette découverte, ainsi placée entre le second et le troisième voyage de Colomb, a précédé, par conséquent, d'une année et six jours celle du continent de l'Amérique méridionale, qu'on ne soupçonnait pas alors former un même continent avec la terre vue au Nord par Cabot. Ainsi l'ordre des découvertes du continent américain, dont l'histoire a conservé le souvenir, est celui-ci : au nord-est, Leif au commencement du xie siècle ; — à la première des Antilles entre les deux Amériques, Christophe Colomb, le 12 octobre 1492 ; — à la côte nord-est, déjà découverte par les Scandinaves, Sébastien Cabot, le 14 juin 1497 ; — à l'Amérique méridionale au cap Paria, Colomb, le 1er août 1498. Dans cette série de communications entre les deux mondes, l'antériorité est à Leif, l'importance et le titre réel sont à Christophe Colomb.

Bien qu'Américc Vespuce ne figure pas parmi ces navigateurs, qu'il n'ait même rien découvert, et qu'il vienne ainsi bien après Cabral, Cortez, Pizarro, on sait que la vogue de son livre lui valut l'exorbitant hommage de nommer le nouveau continent tout

Mais où trouve-t-on les premières traces de cette admiration pour le seigneur Amerigo ? Sur ce point les recherches de notre auteur ont obtenu le plus complet et le plus singulier résultat. D'après ces recherches, le véritable parrain de l'Amérique est un imprimeur de la petite ville de Saint-Dié en Lorraine, d'origine suisse, et nommé Waldseemüller, nom qu'il avait grécisé selon l'usage du temps et transformé en Hylacomylus. Cet Hylacomylus, qui était fort savant comme tous les imprimeurs de son temps, est l'éditeur des quatre voyages de Vespuce. Il en donna la première édition en 1507 à la suite d'un traité cosmographique de lui-même, sous ce titre : *Cosmographiæ introductio cum quibusdam geometriæ ac astronomiæ principiis ad eam rem necessariis. Insuper quatuor Americi Vespucii navigationes.* C'est dans ce livre qu'il propose de désigner le Nouveau-Monde sous le nom d'Américi : *Americi terra vel America.* Cette première insinuation eut donc lieu l'année d'après la mort de Colomb, et cinq ans avant celle d'Américi.

Le livre de l'imprimeur de Saint-Dié eut plusieurs éditions qui répandirent dans toute l'Europe l'admiration d'Hylacomylus pour Américi Vespuce. Il est même certain que l'on doit à Hylacomylus la carte du Nouveau-Monde, jointe à l'édition de Ptolémée de 1522, et où le nom d'*America* est inscrit sur ce continent ; car dans une note de cette édition, Laurent Phrysius, ainsi que l'a remarqué le premier M. Walckenaer, dit formellement que les cartes en ont été dressées par feu Martin Hylacomylus, qui les a réduites d'après le grand in-folio de l'an 1513. C'est donc entre 1513 et 1522 qu'a été dessinée la première carte où se trouve le mot *America;* et l'origine lorraine de cette dénomination explique comment la publication des premières cartes où on la retrouve a été faites dans les provinces occidentales et méridionales de l'Allemagne, pays sur lesquels Vespuce, mort huit ans plus tôt, ne pouvait exercer aucune espèce d'influence personnelle.

Mais comment exerça-t-il de l'influence à Saint-Dié ? Le voici : La Lorraine était alors le centre de travaux géographiques très-importants. Le roi Réné II (1), duc de Lorraine et de Bar, sans

(1) Ce prince, père des deux premiers de ces princes lorrains dont trois générations jouèrent un si grand rôle dans nos troubles du XVIe

posséder les talents graphiques de son aïeul maternel, profitait des loisirs de son règne, depuis la chute de Charles le Téméraire, pour encourager les études géographiques. C'est à sa munificence que l'on doit la célèbre édition de Ptolémée dont nous venons de parler, et qui ne parut que cinq ans après sa mort (Strasbourg, 1513). Vivant à l'époque des grandes découvertes maritimes, il trouvait sans cesse de quoi nourrir son active curiosité. Vespuce était en correspondance avec ce prince, et c'est à lui qu'il dédia le récit de ses *Quatre Navigations*. Il était donc naturel que cet ouvrage fût imprimé par Hylacomylus, qui ayant établi une librairie à Saint-Dié, et professant la géographie au collége de cette ville, qu'il appelle *Gymnasium Vosagense*, réunit alors dans un même volume sa *Cosmographie* et les *Quatre Navigations* d'Amerigo.

La Lorraine était admirablement située pour faire connaître le nom d'Améric Vespuce à la fois en Belgique, en France et dans le midi de l'Allemagne. Son ouvrage fut réimprimé en 1509 à Strasbourg, et cité dans tous les livres géographiques du temps. On en trouve deux réimpressions à Venise, en 1535 et 1554. De la cour du duc de Lorraine et de la petite ville de Saint-Dié partit ainsi cette vogue du nom d'Amerigo, qui, se répandant partout, commença, vers l'époque de sa mort, à faire désigner généralement, sous le nom d'Amérique, le nouveau monde qu'avait découvert Christophe Colomb.

B. de Xivrey.

siècle, outre son titre effectif de duc de Lorraine, portait encore, d'après divers droits de sa mère, les titres de comte de Provence roi de Jérusalem, de Hongrie, d'Aragon, de Naples et de Sicile.

LE

PIED D'ARGILE.

I.

Le Parisien ne se promène guère que pour voir et pour être vu : les lieux où l'on peut marcher sans se coudoyer se trouvent donc frappés d'un dédain presque universel, car la foule, race moutonnière, suit la foule et la mode remplit à son égard le rôle du chien du berger qui harcèle le troupeau pour lui faire serrer les rangs. Parmi les promenades délaissées pour des rivales d'un moindre mérite, il est juste de mettre en premier ordre le Jardin des Plantes. Mélancoliquement épanoui sur la rive gauche de la Seine entre la halle aux vins, l'hôpital de la Pitié et la prison de la garde nationale, c'est vainement qu'il ouvre sa grille chaque matin aux rares passants du pont d'Austerlitz, vainement qu'il dispose dans l'ordre le plus scientifique les merveilles de son horticulture, vainement qu'il apporte une coquetterie raffinée à la toilette de ses lions et de ses panthères. A part les provinciaux curieux de voir la girafe, et quelques familles britanniques pour qui une excursion sur le continent consiste dans une vérification plus minutieuse qu'intelligente des articles contenus dans le *Guide du voyageur;* les habitués de ce royal établissement y paraissent aussi clairsemés que l'étaient sur le gouffre des mers les naufragés dont parle Virgile. Des vieillards ou des convalescents avides de soleil et changeant de banc dès que l'ombre les atteint, des pensions d'aveugles-nées ou de sourdes-muettes, tristes essaims pour qui la vie n'a pas de fleurs, des bonnes d'enfants voyageant un gâteau à la

main du palais des singes à la fosse des ours, quelques ouvriers désœuvrés venant à la ménagerie comme à un spectacle gratis et qui prendraient au besoin place dans ses cages, à condition d'y être nourris sans travailler, tels sont les hôtes accoutumés de ce beau séjour, près duquel la place Royale semble bruyante et le Luxembourg animé.

Si l'abandon auquel se voit livré le Jardin des Plantes en écarte le peuple des promeneurs, il est cependant parmi eux une classe sur qui le sentiment vulgaire reste sans influence ; car, pour elle, loin d'être un sujet d'éloignement, la solitude est un attrait et ses chemins préférés sont ceux où la foule ne passe pas. A cette classe éminemment intéressante et qu'il est superflu de désigner plus amplement appartenaient sans aucun doute un homme d'environ vingt-cinq-ans et une femme plus jeune encore qui, par une fraîche matinée d'avril, en 1828, se dirigeaient vers le belvédère à travers les sinueux sentiers de la vallée suisse. Jamais peut-être les daims et les gazelles, qui dans leurs enclos broutaient l'herbe printannière, n'avaient vu passer un couple mieux assorti. La manière dont le cavalier serrait sous son bras celui de sa compagne et l'abandon qui répondait à cette muette pression annonçaient hautement l'harmonie d'une mutuelle tendresse. Dans le souple accord de leur démarche, dans leurs gestes les plus fugitifs, se trahissait le parfum de l'amour, cette rose qui fleurit dans le cœur; on eût dit de deux nouveaux époux venant savourer loin du monde l'heure la plus douce de la lune de miel, si une remarque inévitable n'eût donné un prompt démenti à cette conjecture : la jeune femme était en deuil, et rien dans les vêtements de l'homme qui l'accompagnait n'annonçait l'uniformité qu'en pareil cas la loi conjugale impose au costume. Si donc le sentiment intime qui liait ces deux êtres l'un à l'autre semblait incontestable, la légitimité en devait paraître équivoque; mais telle était la modestie qui brillait sur les traits de l'inconnue et tel le respect empreint dans le maintien de son ami, qu'avant de porter sur eux un jugement défavorable l'austérité même ou la pruderie eussent hésité.

Les deux amants marchaient avec lenteur, se trompant parfois de sentiers et peut-être volontairement, car d'autres que les écoliers préfèrent le chemin le plus long ; lui, chargé d'une

ombrelle que rendait inutile la discrétion du soleil et dont il se servait pour agacer au passage les rennes ou les moutons groupés curieusement derrière les treillis ; elle suspendue au bras qui la soutenait et cachant sous une feinte lassitude, la légèreté de l'oiseau dont les ailes viennent de se fermer. Malgré les préoccupations de ce sentiment exclusif si justement nommé par Mme de Staël égoïsme à deux, une sorte d'inquiétude se peignait sur la physionomie de la jeune dame, lorsque les détours des allées lui laissaient apercevoir quelques promeneurs. Les femmes qui par leur toilette semblaient appartenir aux classes élevées de la société lui causaient surtout une appréhension visible ; pour les éviter, elle aurait à chaque instant changé de chemin ou battu en retraite, si son compagnon ne lui eût démontré la puérilité d'une semblable conduite.

— En vérité, Adrienne, lui dit-il après une alarme plus vive que les autres, vous me ferez tourner la tête avec vos frayeurs chimériques ! Pensez-vous qu'aucune de vos connaissances de la rue Taranne vienne vous espionner au Jardin des Plantes ? Mais songez donc qu'ici nous sommes aussi loin de Paris que si nous nous trouvions au fond des forêts de l'Amérique. D'ailleurs, que pouvez-vous donc craindre ? N'êtes-vous pas maîtresse de vos actions ? Est-il une seule personne qui ait le droit de les contrôler.

— Pas une seule personne, mais le monde entier, répondit la jeune femme. A votre tour, ignorez-vous qu'une veuve de vingt-trois ans retombe en minorité et devient la pupille de tous, ennemis ou amis ? Dans la société de Mme de Chantevilliers seulement, je possède une demi-douzaine de tutrices officieuses qui, sous prétexte de s'intéresser à moi et de guider mon inexpérience, me feront mourir d'ennui à force de conseils et de leçons. Si l'une de ces bonnes âmes m'apercevait en ce moment seule avec vous, que penserait-elle, mon Dieu ! et surtout que dirait-elle.

— Eh ! quelle importance peuvent avoir les propos de quelques prudes ?

— Permis à vous de les braver, Adolphe ; mais moi je dois m'y soumettre, car ces propos font loi dans les salons. Allons, soyez de bonne foi et avouez qu'en me décidant à sortir ce matin, vous m'avez fait faire une folie, une véritable escapade d'éco-

lier, dont je me repens déjà en attendant que j'en sois punie.

— Mais, enfin, où est le mal, dit Adolphe; ne dois-je pas vous épouser dès que votre deuil sera fini?

— Quand nous serons mariés, tout sera en règle, reprit-elle, et je sortirai seule avec vous tant que vous voudrez; mais peut-être alors ne chercherez-vous plus la solitude comme aujourd'hui?

A cette insinuation où perçait une douce coquetterie, le jeune homme pressa sur son cœur une main qui s'y abandonna sans résistance.

— Oh! seul avec vous dans un désert, s'écria-t-il avec l'emphase naturelle aux amoureux.

Ils ralentirent le pas et marchèrent quelque temps recueillis dans leur bonheur, ne se parlant plus que par l'expressive étreinte de leurs bras enlacés. En ce moment, si un puits s'était rencontré devant eux, ils y seraient tombés selon toute apparence, comme fit l'astrologue de la fable. Heureusement leur distraction n'enfanta pas un dénouement si fatal, mais elle les mena aveuglement sur un vieux monsieur fort distrait de son côté, et qui se tenait immobile devant une nombreuse famille de pintades et de canards pour qui sa main émiettait paternellement un gâteau de Nanterre. Cet ami de la nature, soigné jusqu'à la recherche dans sa toilette, portait par-dessus un vêtement noir une longue redingote couleur de chocolat qui laissait apercevoir à l'une des boutonnières le ruban de la Légion-d'Honneur; en se sentant heurté par le couple rêveur, il se retourna vivement et lui montra une figure aussi sèche que jaune, dont le galbe pointu rappelait à l'esprit le museau d'un chacal ou le trait caractéristique de la physionomie de Robespierre. Ses yeux enfoncés sous des sourcils grisonnants dardèrent un rayon scrutateur, qui après avoir pénétré sans discrétion sous le chapeau de la jeune femme, se fixa sur le visage de l'amant avec une expression de surprise ironique. En reconnaissant les traits de l'homme qu'il avait poussé par mégarde, Adolphe se sentit rougir en dépit de lui-même; il porta la main à son chapeau et prononça quelques paroles d'excuses, sans avoir l'air de l'écouter, le vieillard lui rendit son salut, regarda de nouveau Adrienne avec une attention plus vive que respectueuse, et s'éloigna lentement après avoir lancé sur le couple

interdit un dernier coup d'œil dont la railterie semblait tempérée par une bonhomie indulgente.

— Quel est ce monsieur, et pourquoi rougissez-vous ? dit Adrienne en interrogeant les yeux de son amant.

— Allez-vous encore vous alarmer? répondit celui-ci avec une sorte de dépit. J'ai rougi fort ridiculement et sans savoir pourquoi ; c'est vous qui, avec vos frayeurs continuelles, me faites perdre contenance à mon tour.

— Mais cet homme....

— C'est de tous ceux que nous pouvions rencontrer celui que nous devons craindre le moins. Il aura remarqué ma sotte émotion, et je suis sûr qu'il s'en divertit intérieurement ; car malgré le passe-temps débonnaire au milieu duquel nous l'avons surpris, il est plus fin et plus malicieux à lui seul que tous les singes que nous regardions tout à l'heure. C'est un vieil ami de ma famille, et qui, dans plusieurs circonstances, ces jours derniers encore, m'a donné des preuves réelles d'intérêt ; en un mot c'est ce chef de division du ministère de l'intérieur dont je vous ai parlé plus d'une fois, M. Sabathier.

Celui qui vous a fait avoir votre place?

— Lui-même, et c'est d'autant mieux de sa part, qu'il n'ignore pas que mes opinions ne sont pas de la couleur des siennes, si toutefois il a une opinion ; car un homme en place depuis trente ans et qui se trouve le bras droit de M. de Martignac, après avoir été en faveur sous M. de Villèle....

— Cet homme-là doit avoir une demi-douzaine d'opinions plutôt qu'une, interrompit Adrienne en riant ; perdez donc la mauvaise habitude de médire de tout le monde. D'ailleurs M. Sabathier est votre protecteur, et il vous faut le respecter. Pour moi, je sens que je l'aime beaucoup, malgré sa vieille figure et son regard moqueur ; car enfin cette place que vous lui devez, c'est presque trois mille francs par an, qui feront merveilles dans notre petit budget. Songez, Adolphe, que sans cela nous nous trouverions bien près d'être pauvres. Entre nous deux nous n'avions naguère que l'indispensable; ces trois mille francs seront notre luxe.

— Est-on pauvre quand on s'aime? demanda le sentimental Adolphe.

— L'amour et une chaumière, n'est-ce pas? reprit la jeune

veuve avec un sourire tendrement railleur ; il vous sied bien de parler ainsi, prodigue et dissipateur que vous êtes ! car je sais vos folies : vous vous ruinez dans ce cher petit appartement de la rue de Gaillon, où dans trois mois nous serons ensemble. Des tentures partout, des meubles à incrustations pour ma chambre, des bronzes dans votre cabinet, des porcelaines du Japon, des tableaux ; que sais-je encore ? Voilà ce que vous appelez une chaumière ! Il est bien temps, je crois, que je prenne les rênes du gouvernement, et même j'ai fort envie de ne pas attendre pour cela le grand jour du mariage.

— N'êtes-vous pas ma reine dès aujourd'hui ? Qu'ordonnez-vous ?

— Avant tout, une mesure financière qui va vous faire froncer le sourcil, mais ça m'est égal ; vous voudrez bien ne payer aucun mémoire sans me l'avoir communiqué : je vous connais, vous vous laisseriez égorger sans mot dire ; mais moi, je mettrai ordre à cela.

— Vous voulez donc m'ôter le plaisir de vous surprendre ?

— Surprenez-moi tout de suite en vous montrant raisonnable. Et puisque je suis en train de gronder, écoutez-moi ; on vous a vu dans la rue Vivienne et au Palais-Royal courant les boutiques de bijoutiers. Songez qu'à l'exception de l'anneau de mariage, je ne veux pas une bague, pas un bracelet, pas une boucle d'oreille ; j'ai quelques diamants ; quand nous serons millionnaires, vous m'en donnerez d'autres ; jusque-là, rien. Rappelez-vous qu'en me désobéissant, vous me mécontenteriez sérieusement. Je suis encore assez jeune pour n'avoir besoin que de fleurs.

— Adrienne, je n'avais jamais souhaité la fortune avant de vous connaître, dit le jeune homme d'un air mélancolique.

— Bon, reprit-elle ; vous rêviez chaumière tout à l'heure, et voici maintenant que vous soupirez après un palais !

— Mais n'est-il pas cruel de ne rien posséder qui soit digne de vous ?

— Je croyais que vous aviez un cœur, répondit-elle en le regardant avec amour.

En s'entretenant ainsi de mille choses futiles, qui acquèrent un immense intérêt pour les cœurs réellement épris, ils étaient enfin arrivés au Belvédère. La bise y soufflait avec l'âpreté qui

signale les jours de l'équinoxe, et rendait le pavillon inhabitable. Adrienne, frissonnant sous son châle, reprit presque aussitôt le bras de son futur mari, et l'entraînant avec une vivacité qui rappelait les jeux de l'enfance :

— J'ai froid, dit-elle, courons.

Ils s'élancèrent dans le sentier bordé de lilas qui, semblable à l'escalier de Chambord, descend du pavillon en formant une double hélice. Entraînés peu à peu par une impulsion que l'inclinaison du terrain rendait à chaque instant plus rapide, ils tournoyèrent du haut en bas de cette spirale, accompagnant d'un rire joyeux leur course désordonnée, et sans pouvoir s'arrêter, firent tout à coup irruption au milieu d'une société fort sérieuse, qui s'apprêtait à gravir le monticule. Ce groupe, composé de plusieurs femmes dont la toilette et le maintien avaient un air de province, était escorté par deux innocents de treize à quatorze ans, grands comme des hommes, mais portant encore des vestes rondes; dames et jouvenceaux semblaient reconnaître pour directrice une personne qui contrastait de tous points avec ses compagnes. C'était une femme de trente-huit ans au plus, d'une beauté régulière, mais froide ; grande, et le paraissant davantage par la manière dont elle portait la tête ; sa redingote de satin noir, garnie de chinchilla, faisait ressortir une tournure qui, dans sa noblesse, n'était pas exempte de roideur; et son chapeau de velours épinglé, dont les plumes ondoyaient au gré de la bise, était aussi fièrement posé que pouvait l'être le casque de Minerve sur le front de la déesse. Cette femme dont l'œil ferme et hautain annonçait plus d'estime de soi-même que de sympathie pour les autres, paraissait née pour porter les paniers et les robes à queue d'autrefois. A la regarder si attentive à la dignité de son maintien, si compassée dans ses gestes les moins réfléchis en apparence, on croyait voir d'abord une reine de tragédie ou une grande-prêtresse d'Opéra, conservant à la ville la solennité théâtrale ; mais l'impression rigide, habituellement empreinte sur ses traits, faisait évanouir aussitôt une supposition dont la liberté paraissait une insulte à mesure qu'on étudiait cette sévère physionomie.

En se trouvant inopinément en face et presque dans les bras de cette femme imposante, la jeune veuve s'arrêta sur place, avec la soudaineté nerveuse qui semble être l'attribut exclusif

du coursier arabe ; elle rougit jusqu'aux yeux, quitta le bras d'Adolphe, et faisant un violent effort pour sourire :

— Quel hasard, madame ! dit-elle d'une voix mal assurée.

Pour éviter le choc dont elle était menacée, l'étrangère avait reculé de deux pas en portant les mains en avant. Au lieu de répondre, elle fixa sur Adrienne un regard glacial qui, sans changer d'expression, se porta ensuite sur le jeune homme dont les traits lui étaient inconnus. Fronçant alors imperceptiblement les lèvres et les sourcils comme à la vue d'un objet hideux, elle détourna la tête avec affectation, et continua son chemin ; pantomime et mouvement ponctuellement imités par le groupe qui semblait lui servir de cour.

En voyant s'éloigner cette brigade féminine, Adolphe remit son chapeau.

—Vous avez cru reconnaître une de ces pecques provinciales, demanda-t-il en se penchant vers sa compagne. Mais qu'avez-vous ? comme vous êtes émue et tremblante !

— Venez, Adolphe, venez, les voilà qui se retournent, répondit la jeune veuve, qui se mit à marcher précipitamment, comme pour se dérober à la vue du groupe dont les chuchoteries ironiques arrivaient jusqu'à elle — Oh ! quel regard elle m'a jeté ! avez-vous vu, Adolphe ? Quel regard !

— Cette femme vous connaît donc ? s'écria l'amant avec impétuosité. Et quand vous lui parlez, elle se permet de ne pas répondre ! Elle ne vous rend pas votre salut ! mordieu ! et il n'y a pas un homme avec elle, à qui je puisse demander raison de cette impertinence !

Il se retourna et brandit l'ombrelle qu'il tenait à la main, comme si c'eût été une canne ou une épée ; mais n'apercevant, au milieu d'une demi-douzaine de chapeaux empanachés, que les deux grands enfants en veste ronde sur qui pût tomber sa colère, il haussa les épaules.

— Comment se nomme cette créature ? dit-il d'un air méprisant ; je l'ai vue quelque part, à l'Opéra, je crois, dans les chœurs, ou parmi les comparses de Franconi.

Cette raillerie ne guérit par la blessure d'Adrienne, qui continua de marcher en baissant la tête, muette et rêveuse.

— Mais qu'avez-vous mon ange ? reprit son amant en changeant d'intonation ; vous ne me dites rien. Que vous ai-je fait ?

Suis-je donc coupable de la sottise de cette odieuse femme? Parlez-moi, je vous en supplie.

— Non, je ne vous en veux pas, répondit-elle en lui serrant la main ; mais vous m'avez rendue bien malheureuse.

— Malheureuse !.. moi !

— Oui, vous. Combien j'avais raison ce matin, en refusant de sortir ! Mais le moyen de résister lorsque vous vous êtes mis une folie en tête ! Un pressentiment me disait que cette promenade me porterait malheur, et tout ce que je craignais est arrivé. Grâce à cette rencontre, je vais devenir la fable d'une société moqueuse, intolérante, impitoyable. Une démarche bien innocente, cependant, va se métamorphoser en crime. J'aperçois d'ici les sourires et les regards de toutes ces dames ; vous venez d'en avoir un échantillon ; qu'en dites-vous?

— Quoi! parce qu'une femme vieille et laide se trouve être insolente par-dessus le marché, vous voyez déjà l'univers entier armé contre vous?

— D'abord elle n'est pas vieille, puisqu'elle n'a pas quarante ans, et sa beauté est incontestable. Vous voulez flatter mon dépit, mais vous avez tort, car le dépit même ne saurait me rendre aveugle; et puis, fût-elle affreuse et bisaïeule, son autorité dans le monde n'en subsisterait pas moins.

— Qui est-elle donc? Vous ne parleriez pas autrement de madame la dauphine.

— C'est la comtesse de Chantevilliers, dit Adrienne.

— Je ne suis guère plus avancé, et il faut que vous me disiez maintenant ce que c'est que la comtesse de Chantevilliers?

— Voilà une question qui sent le faubourg Saint-Jacques et l'École de Droit, reprit la jolie veuve ; si vous veniez davantage dans notre monde, je n'aurais pas besoin de vous expliquer la valeur de ce nom que vous prononcez d'un ton si léger. La comtesse de Chantevilliers, mon pauvre Adolphe, c'est la femme sans reproche et sans peur ; c'est l'ange qui n'a jamais failli et qui plane majestueusement au-dessus des faiblesses humaines ; c'est la reine des salons qu'elle veut bien honorer de sa présence; c'est l'arbitre du goût, le juge des réputations et des talents, la dispensatrice des éloges et du blâme. Elle est riche, elle est belle, elle est jeune pour son âge, elle est parfaite, elle est infaillible, elle est souveraine ; en un mot, elle est la vertu à la mode.

— Peut-être parce que la mode est à la vertu, dit Adolphe en souriant.

— Ses ennemis, car qui n'en a pas? la trouvent un peu médisante, un peu dédaigneuse, un peu égoïste; on lui reproche une sévérité pour autrui qui n'est égalée que par sa complaisance pour elle-même. Si elle pouvait se mettre à ses genoux, elle le ferait, dit-on, tant elle est pénétrée de son mérite. Mais ces légères imperfections sont légitimes en quelque sorte : elle est si au-dessus des autres, qu'elle a bien le droit de leur faire sentir sa supériorité; et, il faut être juste, elle ne risque pas de perdre ce droit faute d'exercice. Cela va sans dire qu'elle méprise tous les hommes; mais nous n'avons guère plus à nous louer de son indulgence. Vous avez vu jouer *la Vestale?* Eh bien! qu'une femme commette une imprudence, une faute, c'est Mme de Chantevilliers qui remplit, à son égard, le rôle du grand prêtre en lui jetant sur la tête le voile noir; pour cela il lui suffit d'une phrase, d'un mot; après quoi tout est dit, et la pauvre femme coupable peut-être d'étourderie seulement, se trouve enterrée toute vive comme Julia. Je suis sûre qu'en ce moment elle médite mes funérailles, continua la jeune veuve avec un sourire forcé; notre tête à tête aura fait naître dans son esprit les idées les plus absurdes; mais je n'attendrai pas le coup mortel; j'irai chez elle demain sans plus tarder, et quand je lui aurai expliqué qu'il s'agit de mon mari, car je vous regarde déjà comme mon mari....

— Quoi! vous iriez chez cette femme, après l'impertinence qu'elle vient de se permettre! s'écria le jeune homme avec un emportement involontaire. Vous n'en ferez rien, Adrienne; puisqu'à vos yeux j'ai déjà le caractère d'un mari, permettez-moi d'en invoquer l'autorité. Et quel besoin avez-vous de l'estime ou plutôt de la faveur de Mme la comtesse de Chantevilliers? dans trois mois ne vous appellerez-vous pas madame Dauriac? Et alors quel tort peuvent vous faire les propos d'une prude, d'une bégueule? car votre ange sans tache n'est pas autre chose... Vous me promettez de ne pas aller chez elle, n'est-il pas vrai?

— Je ne vous promets pas cela, répondit Adrienne; vous me permettrez de tenir à ma réputation, et de ne pas m'exposer à des désagréments qu'une explication toute simple peut si facile-

ment prévenir. Cette femme est redoutable, vous dis-je; quel profit trouverais-je à m'en faire une ennemie?

— Mais elle vous a insultée!

— Parce que les apparences l'ont trompée; raison de plus pour la tirer de son erreur. D'ailleurs ne nous prêche-t-on pas le pardon des injures? et puis, elle m'a envoyé l'autre jour une invitation de bal, et quoique mon deuil m'empêche d'en profiter, je lui dois une visite.

Cette discussion se prolongea sans qu'aucun des deux amants voulût renoncer à son opinion; avant qu'elle fût terminée, ils étaient rentrés dans l'appartement qu'occupait encore dans la rue Taranne Mme de Versan (ainsi se nommait la jeune femme). Adolphe Dauriac y passa une partie de l'après-midi, selon son habitude; au moment où il allait enfin se retirer, un domestique étranger fut introduit jusque dans le salon par la femme de chambre.

— Qu'est-ce donc? dit Adrienne qui éprouva une émotion involontaire en reconnaissant la livrée de Mme de Chantevilliers.

— Madame... c'est une lettre, balbutia le laquais assez embarrassé de son rôle, une lettre que j'avais apportée il y a quelques jours... une invitation de bal... Il paraîtrait qu'il y a eu erreur, car Mme la comtesse.... la redemande.... Et si madame voulait me la remettre...

Adrienne se leva, prit une lettre parmi les papiers épars sur son pupitre, et la donna sans mot dire au domestique.

— Eh bien! voulez-vous encore aller chez elle, s'écria Dauriac dès qu'ils furent seuls.

Il se leva par un bond de fureur, fit plusieurs tours dans le salon à pas précipités, et s'arrêtant brusquement devant Adrienne, qui était restée debout et immobile :

— Cette femme a un mari? lui demanda-t-il d'une voix rauque.

— Sans doute, répondit Mme de Versan d'un air distrait.

— Quel âge a-t-il?

— Soixante ans, je crois.

— J'en étais sûr. Un vieillard! Ce matin des enfants; tout à l'heure un laquais! Mais cette femme doit avoir d'autres hommes que ceux-là autour d'elle! Elle a certainement un frère, un amant, un ami, quelqu'un enfin qui accepte la solidarité de

son insolence et à qui je puisse couper la figure, puisqu'elle, cette odieuse créature, se trouve sous la protection de sa coiffe et de ses jupes !

Emporté par la colère, Adolphe leva la main et fouetta l'air par un simulacre de soufflet qui faillit mettre en pièces la pendule de la cheminée.

La chaleur avec laquelle son amant ressentait l'insulte qu'elle venait de subir plut à Mme de Versan, et calma son dépit mieux que ne l'eussent fait les consolations ou le raisonnement.

— Allons, ne vous emportez pas, dit-elle en le forçant de s'asseoir. Le mal est fait, et il n'est pas de ceux qu'on répare l'épée à la main. Notre mariage, voilà la meilleure réponse aux calomnies qui vont sans doute m'assaillir; car je ne dois pas me faire illusion : après un pareil début elle ne s'en tiendra pas là. Mais que lui ai-je fait? C'est en vain que je me cherche un tort envers elle.

— Votre tort, Adrienne; regardez-vous dans cette glace, vous le verrez.

— Un compliment n'est pas une raison. D'ailleurs, elle est certainement mieux que moi et ne l'ignore pas. Non, sa conduite, en cette circonstance, ne vient pas d'un grief particulier; elle n'est que l'application de ses principes. Ces femmes qui font profession de vertu n'ont ni générosité, ni pitié. Agir ainsi sur un soupçon! en croire une apparence trompeuse plutôt que le témoignage de toute ma vie ! me condamner sans m'interroger, sans m'entendre! me traiter avec cette brutalité, et cela gratuitement, car elle sait bien que je suis en deuil, et que je ne serais pas allée à son bal! m'insulter pour le seul plaisir de l'insulte ! me chasser de chez elle, Adolphe, me chasser !

Mme de Versan, qui s'était d'abord penchée vers son amant, détourna subitement la tête pour lui cacher les larmes dont l'indignation venait d'humecter ses paupières; mais Adolphe les aperçut malgré ce mouvement, et, à cette vue, sa fureur ne connut plus de bornes.

— Elle vous a fait pleurer, Adrienne, s'écria-t-il; je vous le jure, à son tour elle pleurera. C'est à moi de vous venger, et vous serez vengée. Vous m'avez dit tout à l'heure qu'elle était mariée, et que son mari était un vieillard. Mais que fait-il? Quelle est sa position dans le monde?

— Que fait sa position?

— Répondez-moi, je vous en prie? Habitent-ils Paris? Chantevilliers! Ce nom ne m'est pas inconnu, mais je ne puis dire où je l'ai vu.

— Dans les journaux, probablement; M. de Chantevilliers est député.

— Député, bien! Il n'est pas de la gauche; car ceux-là je les connais tous.

— Il est du centre, dit la jeune femme en essayant de sourire; tout ce qu'il y a de plus centre, et cela depuis huit ans, je crois. Il a vu passer M. Decazes et M. de Villèle; il verra passer peut-être M. de Martignac; peu lui importe. C'est au ministère qu'il est attaché, et non aux ministres. Enfin, c'est un député modèle, et qui, de sa vie, n'a touché à une boule noire.

— De quel département est-il?

— De Bordeaux, où il est président à la cour royale. Mais il habite presque toujours Paris, et y tient maison ouverte, car il est fort riche.

— De Bordeaux, répéta Dauriac; j'en sais assez. Et maintenant le reste me regarde. Il y a ici quelqu'un qui me donnera tous les renseignements dont j'ai besoin. Dès demain, dès ce soir, je saurai si *cette femme sans reproche et sans peur* est aussi invulnérable que vous voulez bien le dire. En fait d'anges, Adrienne, je ne crois qu'à vous. En y regardant de près, je finirai peut-être par découvrir une tache dans ce prétendu diamant, et alors.... alors je lui ferai connaître le prix de vos larmes.

— Et quel est ce magicien à qui vous allez recourir? demanda Mme de Versan.

— Un de mes amis; un homme de talent, de caractère et de cœur, que vous connaissez sans doute de réputation : Groscassand (de la Gironde).

— Groscassand (de la Gironde)! qu'est-ce que c'est que ça? dit Adrienne en riant.

Légèrement piqué de l'effet que venait de produire le nom de son ami, Adolphe prit un air sérieux.

— Je ne vous dirai pas comme vous l'avez fait ce matin, répondit-il, voilà une question qui sent l'école de droit; mais

j'aurais peut-être le droit de vous dire : voilà une question qui sent la frivolité des femmes. Groscassand, député du département de la Gironde, est un des nouveaux membres de la chambre qui ont le plus d'avenir. Il est destiné peut-être à recueillir l'héritage de Foy et de Manuel ; car il n'est pas du centre, lui ! il est de la gauche, de la gauche pure ; il est...

— Vous savez que je vous ai défendu de me parler politique, dit la jeune veuve ; et puis il est cinq heures.

A ces paroles équivalentes à un congé, Dauriac se leva, et sortit enfin après avoir épuisé les interminables adieux que se font les amants lorsque, séparation cruelle, ils ne doivent se revoir que le lendemain.

Sans perdre de vue un seul instant le projet vindicatif qu'il n'avait qu'ébauché, le futur mari de Mme de Versan dîna à la hâte au café Desmares, et se rendit ensuite à la rue Courty. Ce lieu, dont le nom frappe probablement pour la première fois les yeux de la plupart de nos lecteurs, n'est en réalité qu'une ruelle de fort mesquine apparence dont beaucoup d'étudiants dédaigneraient le séjour, mais où se logent, sans crainte de déroger, un grand nombre de députés de province. Le voisinage du palais Bourbon, et peut-être aussi les modiques loyers de ses hôtels garnis, lui attirent cette préférence parlementaire. C'est là que M. Groscassand (de la Gironde) avait élu domicile pour la session ouverte depuis plus de deux mois. Indépendamment d'un cabinet sans cheminée qui avait la prétention d'être une chambre à coucher, l'appartement de l'honorable député se composait d'une grande pièce servant à la fois de salon de réception, de cabinet de travail et de salle à manger. Un tapis montrant la corde couvrait le carreau jusque devant les pieds des fauteuils et du canapé en vieux velours d'Utrecht, qui en garnissaient à peu près le pourtour ; une table ronde au milieu de la chambre, sur la cheminée une pendule représentant Vénus accroupie, sujet quelque peu anacréontique pour le logis d'un mandataire de la nation, les bustes en plâtre de Voltaire et de Rousseau, qui, du haut de deux socles opposés l'un à l'autre, se souriaient d'un air sournois, telles étaient les pièces principales qui complétaient l'ameublement. Au moment où Adolphe entra dans ce salon à toutes fins, plusieurs personnes s'y trouvaient, attendant le retour du député que retenait à la chambre une séance

prolongée au delà de l'heure accoutumée. Habitué aux mœurs de la maison, le jeune homme s'approcha de la cheminée sans accorder une grande attention à ses voisins, dont les figures lui étaient inconnues ; il ralluma le feu près de s'éteindre, s'assit à la meilleure place près de la lampe, s'empara du *Constitutionnel* qu'il trouva sur la table, et le lut sans y comprendre un mot, car le visage dédaigneux de la comtesse de Chantevilliers s'interposait obstinément entre le journal et lui. Sa rêverie dura longtemps, favorisée par le religieux silence que chacun paraissait se faire une loi d'observer ; mais, à la fin, un bruit de voix et de pas, qui retentit au dehors, y mit un terme ainsi qu'à l'attente générale. A l'exception d'Adolphe, tout le monde se leva même avant que la porte fût ouverte ; elle s'ouvrit enfin, et le maître du logis fit son entrée dans le salon, suivi de deux jeunes gens qui remplissaient auprès de lui le rôle d'écuyers.

M. Groscassand (de la Gironde) était un grand et gros homme de quarante-cinq ans, qui, au premier coup d'œil, semblait né pour les luttes de l'arène et non pour celles de la tribune. La carrure de ses épaules, le large développement de tous ses membres promettaient une vigueur herculéenne et attiraient l'attention plus que ne le faisait d'abord sa physionomie dont le type vulgaire laissait pourtant soupçonner, après quelque examen, une organisation intelligente et une capacité réelle. Ses yeux petits, mais pleins de feu, pétillaient sous des sourcils courts et larges d'une extrême mobilité; sa figure, osseuse et chaude de carnation, était surmontée d'une chevelure brune et crêpue, à laquelle la maturité de l'âge avait enlevé sur le sommet de la tête une couronne aussi nettement découpée que la tonsure d'un moine. Enfin, pour compléter la description de la personne par celle du costume, le membre du côté gauche portait un vêtement complétement noir, habitude contractée dans la pratique du palais, car, et nous ne devons pas négliger de le dire, M. Groscassand (de la Gironde) était avocat.

Le député de Bordeaux traversa son salon d'un air magistral, en saluant de la main, mais sans se découvrir, les personnes qu'il y trouvait réunies ; il entra tout d'un trait dans la chambre à coucher, d'où il ressortit presque aussitôt, tête nue, après avoir changé son habit contre une robe de chambre à carreaux écossais. Ainsi rendu au laisser-aller de la vie privée, il vint se

poser devant la cheminée contre laquelle il s'appuya en croisant ses mains derrière le dos; s'adressant alors à ses hôtes qui s'étaient rangés en demi-cercle devant lui :

— Eh bien ! messieurs, dit-il d'une voix richement timbrée et qui annonçait le tribun, la séance a été chaude. J'ai vu l'instant où l'amendement de Jars passait. Cent quatre-vingt-deux voix pour, cent quatre-vingt-douze contre ; dix voix de majorité, pas une de plus. Si nous en gagnions cinq seulement, le projet Portalis serait à bas; projet *déplorable !* pour me servir du mot que nous avons mis à la mode dans l'adresse. Pour ma part, je ne le cache pas, j'aimerais mieux la loi de Peyronnet, la loi *de justice et d'amour ;* elle avait, du moins, le mérite de la franchise. — Ah ! bon soir, Dauriac; sortez-vous de la chambre? Je vous avais dit hier que je parlerais aujourd'hui, mais j'ai cédé la parole à Casimir Périer ; ce sera pour demain. — Que désirez-vous, monsieur ? continua le député en adressant la parole à un jeune homme tout habillé de noir, qui se tenait à sa droite le cou tendu et la bouche béante.

—Monsieur, répondit celui-ci, en tirant de sa poche une lettre presque aussi large qu'une dépêche ministérielle, c'est de la part de mon père, M. Chaumenu, propriétaire à Bordeaux, un des électeurs qui ont eu l'honneur de vous nommer député.

— Hum ! fit M. Groscassand qui fronça ses larges sourcils et décacheta la lettre avec une lenteur annonçant une parfaite indifférence pour ce qu'elle pouvait contenir. — Hum ! répéta-t-il après l'avoir parcourue du haut en bas d'un seul coup d'œil, — une place ! Monsieur votre père vous adresse à moi pour que je vous fasse avoir une place, et il me rappelle à ce sujet que j'ai eu sa voix aux dernières élections. C'est une marque d'estime qu'il m'a donnée, c'est un insigne honneur qu'il m'a fait, et je vous prie de lui dire que je ne l'oublie pas; mais quant à une place, monsieur, je n'en ai point à donner, et ces messieurs le savent bien. Ce n'est pas sur les bancs du côté gauche qu'il faut chercher les distributeurs de grâces et de faveurs. Si nous renversons le ministère, alors peut-être aurai-je plus de crédit ; et soyez sûr qu'alors le fils de mon honorable concitoyen, monsieur Boismenu...

— Chaumenu, dit le jeune Gascon.

— Le fils, dis-je, de l'honorable M. Chaumenu peut être sûr d'être le premier pour qui je me ferai solliciteur.

Une inclination de tête accompagnée d'un geste expressif annoncèrent à M. Chaumenu fils que son audience était finie; le Bordelais salua profondément le représentant de sa ville natale, et sortit d'un air très-mélancolique.

— Et vous, messieurs, avez-vous aussi des places à me demander? dit alors M. Groscassand (de la Gironde), en parcourant d'un regard assez railleur le cercle formé autour de lui.

— Quant à moi, monsieur, je ne vous importunerai pas longtemps, répondit un petit homme portant perruque. Je suis de Blaye, monsieur, et en cette qualité dépositaire d'une pétition des médecins de cette ville contre les remèdes et médicaments débités par les sœurs de charité.

— Fort bien, je me charge de cela, dit le député en prenant le papier qu'il jeta sur son bureau; mais ne pourriez-vous pas nous avoir aussi quelques pétitions contre les jésuites; il est question d'une charge à fond sur les révérends pères, et une masse de pétitions bien étoffées ferait bon effet.

— Certainement, monsieur, cela est facile, répondit le petit homme, et je vais m'en occuper sur-le-champ.

— Monsieur, dit un troisième personnage en déployant un grand cahier; c'est la souscription aux lettres politiques, religieuses et historiques de M. Cauchois-Lemaire; deux volumes in-octavo, prix quinze francs; très-beau papier. Tous ces messieurs de la chambre ont souscrit, les nôtres bien entendu; M. Lafayette, M. Benjamin Constant, M. Casimir Périer, M...

— Allez-vous nous réciter les litanies du côté gauche? interrompit M. Groscassand avec impatience et en arrachant des mains du commis le cahier de souscription, où il écrivit son nom; — il n'est pas de jour où l'on ne vienne me mettre ainsi le pistolet sous la gorge.

— Deux forts volumes, monsieur, dit le commis; belle édition, Cauchois-Lemaire.

— C'est bon, c'est bon; c'est quinze francs jetés à l'eau, mais mes clients de Bordeaux les repècheront.

En ce moment un domestique de l'hôtel ouvrit la porte et vint placer près de la cheminée une petite table où se trouvait un dîner tout servi, comme cela se pratique au théâtre dans les pièces où l'on mange; seulement les mets étaient bien de chair

et d'os, et non de carton. A la vue de son repas, le député bordelais éprouva une double satisfaction, car il avait faim et ses hôtes l'ennuyaient.

— Mille pardons, messieurs, de la manière sans façon dont je vous reçois, dit-il en se mettant à table ; mais un député de l'opposition n'est pas tenu d'être très-fort sur l'étiquette; d'ailleurs, je suis vilain, comme dit Béranger : mon grand-père était laboureur et je m'en honore ! Je ne dîne pas chez les ministres moi, et mon dîner est trop modeste pour que je vous offre de le partager. Excusez-moi si je ne vous retiens pas; il faut que je me mette au travail aussitôt après mon dîner, car je parlerai demain, et la matière est grave ; il s'agit de savoir si nous aurons oui ou non la liberté de la presse. Vous comprenez que l'intérêt général absorbe mon temps aujourd'hui : au revoir donc, messieurs. Dauriac, ne vous en allez pas, vous savez que nous avons à travailler ensemble.

Les fâcheux étant partis, M. Groscassand (de la Gironde) poussa un soupir de soulagement et avala rapidement le potage.

— Eh bien! *quid novi ?* demanda-t-il en se versant à boire ; j'avais quelque chose à vous dire; ah! m'y voici. Vous vous rappelez que l'an dernier, après le retrait de la loi sur la presse, les étudiants des écoles allèrent en corps chez plusieurs députés, Sébastiani, Royer Collard, Benjamin Constant, etc. Je ne suis point partisan de ces démonstrations processionnelles; c'est une imitation de l'Angleterre, vous savez que je suis girondin; mais cependant si nous culbutons la loi Portalis et que ces visites se renouvellent, il ne serait peut-être pas mal qu'on vint chez moi. Vous comprenez que ce n'est pas une sotte vanité qui me fait penser à cela, mais enfin je suis à la brèche depuis le commencement de la session; demain encore je compte donner un rude coup de collier : on doit me soutenir. Voilà Foy et Manuel qui sont morts, il faut des noms nouveaux pour les remplacer et, entre nous, quand je regarde autour de moi, je ne vois pas de concurrents fort redoutables. Vous avez beaucoup d'amis dans les écoles, vous pourriez donc préparer cela de telle manière qu'à la première occasion la chose allât d'elle-même.

— Comptez sur moi, répondit Adolphe; mais je vous en prie, trêve à la politique pour ce soir; j'ai des renseignements à vous demander sur une chose qui m'intéresse vivement.

— Parlez ; je vous écoute.

— Qu'est au juste la famille de Chantevilliers?

— Chantevilliers? dit le député ; voici son signalement en deux mots ; *ventru* passé, présent et futur ; il est mon compatriote comme vous savez sans doute, et je le connais depuis longtemps; que Dieu lui pardonne les procès qu'il m'a fait perdre! Il est président de chambre là-bas, mais il ne bouge pas de Paris, et notre barreau s'applaudit fort d'en être débarrassé, car c'est un âne bâté ; bon homme au fond.

— Et sa femme? dit Adolphe.

— Sa femme, répéta M. Groscassand en tenant sa fourchette et son couteau suspendus sur son assiette.—Oh! sa femme, c'est autre chose ; c'est une gaillarde celle-là !

— Une gaillarde ! s'écria Dauriac surpris. On m'a parlé d'elle au contraire comme d'une femme supérieure, comme d'une vertu à vingt-quatre carats.

— C'est à peu près cela que j'ai voulu dire, quoique, je me vois obligé d'en convenir, l'expression dont je me suis servi n'ait rien de parlementaire. Mais à quel propos me demandez-vous des renseignements sur Mme de Chantevilliers? Êtes-vous amoureux d'elle, par hasard?

— Supposez que je sois amoureux d'elle, dit Adolphe en se tenant sur la réserve.

— Dans ce cas, je vous dirai ce qu'on chante dans *la Dame Blanche : prenez garde!* d'aussi habiles, d'aussi forts que vous ont brûlé leurs ailes à ce flambeau.

— Vous, peut-être? dit le jeune homme à qui n'avait pas échappé le sourire mystérieux de son interlocuteur.

— Peut-être, reprit M. Groscassand d'un ton sérieux.

— Eh bien alors, au risque d'être indiscret, je dois vous supplier de vous expliquer.

— Mon cher ami, vous me laissez trop lire dans votre jeu, repartit l'avocat député ; vous êtes amoureux de Mme de Chantevilliers. On vous aura dit que je l'avais aimée autrefois, et vous voudriez exploiter mes souvenirs à votre profit ; le coup est bien conçu, mais mal exécuté.

— Ainsi vous l'avez aimée, dit Adolphe.

— Pourquoi vous ferais-je un mystère de ce qui a été connu de tout Bordeaux? il y a douze ans de cela, car c'était en 1816,

elle avait alors vingt-cinq ans au plus et elle était belle! il n'y a pas à la cour des Tuileries une femme plus complétement belle qu'elle ne l'était alors. Elle avait déjà son port de reine avec plus de souplesse et de légèreté; depuis elle a pris de l'embonpoint: du reste, ce n'est pas à moi d'y trouver à redire, car je n'ai pas trop maigri de mon côté, quoiqu'on prétende que l'amour malheureux soit un dessiccatif souverain.

—Votre amour a donc été malheureux? demanda Dauriac qui écoutait avec un intérêt extrême.

—Tout ce qu'il y a de plus infortuné. Vous comprenez qu'au bout de douze ans la blessure est cicatrisée; mais alors je fus pendant quinze mois assez désespéré pour être tenté dix fois par jour de m'aller jeter dans la Gironde; je n'en ai rien fait, ce dont je m'applaudis fort aujourd'hui.

— Elle en préférait donc un autre?

— Un autre? dit M. Groscassand d'une voix où perçait l'orgueil; — personne au monde, mon cher: plusieurs avant moi avaient tenté de lui plaire, plusieurs l'ont essayé après moi; mais il n'en est pas un seul qui puisse se vanter d'avoir obtenu d'elle seulement cela. En disant ces mots, le Bordelais fit claquer l'ongle de son pouce sous sa maîtresse dent.

— Mais c'est donc réellement une femme vertueuse, imprénable? dit Adolphe, assez désappointé en voyant le peu de succès de son enquête.

— Vertueuse, oui; imprenable, vous me permettez de le croire puisque j'ai échoué.

— Ainsi pas un amant, par une intrigue, par un moment d'oubli dans toute sa vie?

— Cœur sans faiblesse, réputation sans tache, dit le député, qui ajouta d'un air sardonique: — Vous voyez, mon cher, que la partie est digne de vous.

— Ces choses-là sont faites pour moi, se dit le vengeur d'Adrienne avec dépit; dans son auréole de perfection et de vertu, cette femme n'est pas une femme, c'est un être de raison; et alors où la frapper?

Le souvenir de ses anciennes amours n'avait porté nulle atteinte à l'appétit de M. Groscassand, qui, ayant achevé son dîner, se leva de table.

— Eh bien! qu'avez-vous résolu? demanda-t-il à son hôte

en changeant subitement de conversation ; — continuez-vous votre stage et débutez-vous au bureau ? ou vous décidez-vous à tenter fortune dans le commerce ? parlerai-je à Laffite ou à Périer ?

— Je vous remercie, répondit Adolphe d'un air distrait ; j'ai une place.

— Une place ! et quelle place ? demanda le député libéral.

— Un emploi au ministère de l'intérieur.

— Une place du gouvernement ! s'écria M. Groscassand (de la Gironde) en faisant tonner sa voix de basse-taille, — une place du gouvernement ! vous, Dauriac ! vous que j'estime et que je nomme mon ami ! c'est impossible ; vous vous moquez de moi.

— Nullement, je vous assure, répondit Adolphe assez surpris de cette sortie imprévue ; vous savez bien que j'ai peu de fortune.

— Travaillez, dit le collègue de Benjamin Constant.

— C'est précisément ponr travailler que j'ai sollicité un emploi.

— Un emploi du gouvernement ! c'est une plaisanterie ! quand je vous dis : travaillez ! j'entends parler d'un travail noble, et non d'un labeur servile. Vous êtes avocat ; que ne plaidez-vous ? le barreau est un état indépendant, honorable, et quand on réussit, on est assuré d'un résultat très-positif ; moi, par exemple, mon cabinet à Bordeaux me rapporte de vingt-cinq à trente mille francs : que serait-ce à Paris ?

— Mais considérez que votre position est faite et que la mienne est à faire. Vous avez du talent, en aurai-je, moi ? Enfin, vous êtes à Bordeaux et je suis à Paris. Avez-vous calculé ce qu'est la concurrence dans ce pays-ci, et sur combien de centaines de mes confrères je devrais marcher pour arriver ?

— Eh bien ! entrez dans le commerce ! je vous ai déjà offert mes services auprès de nos seigneurs de la finance.

— Dépendance pour dépendance, dit Adolphe froidement, j'aime mieux servir mon pays qu'un banquier.

— Votre pays ! c'est ici que je vous tiens, s'écria M. Groscassand aussi chaleureusement que s'il eût été à la tribune ou à l'audience ; — et qu'appelez-vous le pays, je vous prie ? est-ce le gouvernement ou la nation ? le ministère ou trente millions de Français qui n'ont aucune part aux emplois ?

Je sais que beaucoup de gens, qui se prétendent libéraux, ne se font aucun scrupule d'accepter des places du gouvernement ; ils sont même plus acharnés que les autres à les solliciter, témoin ce Boismenu ou Chaumenu, qui a porté jadis le bonnet rouge et qui m'expédie aujourd'hui son imbécile de fils pour que j'en fasse un valet de Charles X. Ce ne sont pas ces hommes-là que vous devez prendre pour modèle, mon jeune ami ; car à cette imitation vous auriez bientôt perdu ce qui est plus précieux que toutes les fortunes de la terre, l'estime des autres et de vous-même. Il faut savoir choisir entre Rome et Carthage. Si vous acceptez une place du gouvernement, devenez le vassal, l'homme-lige, le serf du gouvernement, c'est votre devoir, puisque on vous paye ; mais alors quelle figure ferez-vous dans nos réunions, dans nos clubs où se fait sentir un besoin d'épuration, car il s'y introduit chaque jour de faux frères ? Savez-vous ce que penseront vos amis les plus intimes, ce que diront bien haut vos ennemis ? Ils penseront, ils diront : Voici Dauriac, Dauriac quis'est vendu !

En prononçan ce dernier mot, M. Groscassand (de la Gironde) leva la main droite à la hauteur de l'œil gauche, tira de haut en bas un fendant formidable qui dans sa ligne diagonale n'atteignit heureusement que le vide, et resta sur cette pose, assez content au fond de son éloquence.

— Vendu, jamais ! s'écria Dauriac en levant les deux bras par un geste non moins pathétique.

— On le dira, on le croira, et l'on aura raison, car les apparences vous condamneront ; chacun alors s'éloignera de vous et s'empressera de vous renier. Heureux encore si vous n'entendez par siffler à vos oreilles comme des balles meurtrières les mots d'espion et d'agent provocateur.

— Monsieur, dit Adolphe en pâlissant, celui qui prononcerait un pareil mot le payerait de sa vie, s'il ne me tuait pas.

— Jeune homme, répondit le député de Bordeaux de son accent le plus solennel : j'ai l'habitude de dire la vérité à tout le monde, amis comme ennemis ; je vous vois sur le bord d'un abîme, il est de mon devoir de vous le montrer, puisque vous ne l'apercevez pas.

— Je ne suis pas si intéressé que vous paraissez le croire, reprit le jeune homme avec un amer sourire ; j'ai été pauvre, et

je saurais l'être encore, quoique j'aie maintenant des raisons légitimes pour désirer, je ne dis pas la richesse, mais le bien-être. Si je savais que cette place pût faire élever le moindre doute sur la sincérité de mes opinions, sur l'intégrité de mon honneur, je donnerais ma démission dès demain.

— Je vous conseille de la donner ce soir même ; il ne faut jamais remettre au lendemain une bonne résolution.

— Est-ce sérieusement et consciencieusement que vous parlez ainsi ? songez qu'il ne s'agit pas de moi seul ; je vais me marier.

— Je ne donnerais pas un autre conseil à mon frère, dit le membre du côté gauche.

— Adieu ! répondit Adolphe, je vous quitte, car il est tard; mais je vous prouverai bientôt qu'il y a de l'écho dans mon âme lorsqu'on prononce devant moi les mots d'honneur et de loyauté.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main que M. Groscassand prolongea en manière d'encouragement pathétique, ou de congratulation anticipée. Adolphe sortit ensuite de l'appartement du député et regagna son logis, à pied, en se livrant le long du chemin à des méditations d'une nature peu égayée.

— Voilà une triste journée, se dit-il pour conclusion en rentrant chez lui ; mille écus de rente perdus sans que j'en aie touché une obole ! car mon parti est pris, entre l'honneur et l'intérêt il n'y a pas à hésiter ; ce Groscassand est un homme antique, il aurait dû naître à Sparte : sa franchise est un peu crue; mais quand on est comme lui trempé dans l'acier on a le droit d'être sévère pour les autres. Il paraît que la vertu est inséparable de l'austérité, de l'intolérance même ; car enfin cette comtesse de Chantevilliers que je déteste, c'est par une vertu poussée jusqu'au fanatisme qu'elle a ce matin blessé si cruellement Adrienne. Pourquoi le contact de ces êtres supérieurs est-il parfois si rude et si déplaisant ? et par quelle raillerie faut-il qu'un des jours les plus tristes de ma vie soit précisément celui où je me suis trouvé en face de ces deux phénix ? une femme irréprochable et un homme incorruptible !

Une nuit d'insomnie confirma Dauriac dans la double détermination de conserver au prix de sa place l'estime de son hono-

rable ami le mandataire du peuple, et de châtier l'arrogance de Mme de Chantevilliers, dût-il, pour atteindre ce modèle d'une perfection surhumaine, la poursuivre jusque dans le ciel, comme autrefois Diomède attaquait sans scrupule les divinités de l'Olympe. Le premier de ces projets étant de beaucoup le plus facile à accomplir, l'amant de Mme de Versan résolut de l'exécuter sans retard, avant même d'avoir revu la femme qu'il aimait et dont il redoutait les remontrances. Après déjeuner, il se rendit au ministère de l'intérieur et y pénétra sans difficulté, car sa figure, connue du concierge lui assurait déjà les prérogatives d'un habitué de la maison. Il se dirigea sans hésitation dans le dédale des corridors, et arriva bientôt devant le cabinet de M. Sabathier, dont la porte lui fut ouverte aussitôt par un domestique portant la livrée ministérielle.

Le sanctuaire du chef de division offrait l'aspect froid et guindé, qui semble l'uniforme obligé de la bureaucratie; selon l'usage, des bibliothèques à casiers remplis de cartons verts en garnissaient les parois. Dans le milieu, une grande table couverte d'un tapis, çà et là quelques siéges en acajou, complétaient l'ameublement dont le morceau principal était le buste de Charles X, placé sur un socle inamovible qui avait supporté la tête de Napoléon et attendait celle de Louis-Philippe.

A l'angle de la cheminée, devant un petit bureau surchargé de papiers, M. Sabathier était assis sur un de ces fauteuils dont le dossier très-bas ne permet ni le sommeil ni la rêverie, et que les travailleurs affectionnent en raison même de cette incommodité. Une peau de loup étendue sous la table qu'entourait un paravent, à l'abri duquel l'employé supérieur avait le faux air d'un saint dans sa niche, annonçait seule cette préoccupation du bien-être qui porte l'homme à embellir son gîte habituel; à part cet échantillon, non pas du luxe, mais du confortable, un anachorète eût avoué le mobilier de cette espèce de cellule administrative. Au bruit de la porte, M. Sabathier leva la tête; mais il la baissa aussitôt en reconnaissant Adolphe et continua la lecture d'un mémoire qu'il feuilletait avec une rapidité, fruit de l'habitude, et en lisant cinq ou six lignes à la fois. Accoutumé à ce genre de réception, Dauriac s'approcha de la cheminée et attendit que son protecteur lui adressât la parole. Après avoir achevé sa lecture, celui-ci écrivit une annotation en

marge du mémoire qu'il plaça soigneusement dans un des casiers de son bureau, et, relevant ses lunettes au-dessus de son front chauve, il fixa sur le jeune homme un regard railleur.

— Savez-vous, Dauriac, lui dit-il, que si nous étions encore sous la tutelle du parti prêtre, votre nomination courrait grand risque d'être révoquée? Les promenades en tête-à-tête sont fort agréables, sans doute; mais pour vous les permettre, vous devriez attendre qu'il y eût des feuilles au Jardin des Plantes; en ce moment il est trop difficile d'y éviter les rencontres fâcheuses.

— J'étais bien sûr d'être grondé, répondit Adolphe en souriant.

— C'est envié qu'il faut dire, répliqua gaiement le vieillard; si vous avez peu de raison, du moins vous n'avez pas mauvais goût; ce qui serait pire. Elle est fort bien, cette petite femme.

— Cette femme sera ma femme avant trois mois, dit Dauriac d'un ton sérieux.

— En ce cas, je m'invite à la noce et je prétends y danser avec la mariée. Si j'ai eu d'abord une mauvaise pensée, ne m'en veuillez pas, mon ami; mais avouez que les apparences m'y autorisaient un peu. Entre nous, il n'est pas trop d'usage de se promener ainsi, sans chaperon, avec la personne qu'on veut épouser.

— Je le sais, monsieur; et je me suis déjà repenti de cette imprudence.

— Vous faites bien de vous marier, reprit M. Sabathier, vous savez que je vous en ai donné plus d'une fois le conseil. Une femme et une place, avec ces deux liens il est difficile qu'un homme s'écarte du bon chemin. Quant à votre place, c'est une affaire terminée, et il ne reste qu'à vous y installer. Votre chef de bureau doit venir dans mon cabinet ce matin; ne vous en allez pas, je vous présenterai à lui. C'est un homme de mérite, et avec qui vous serez fort bien.

— Monsieur, répondit le jeune homme avec embarras, je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance pour l'intérêt que vous m'avez témoigné en cette occasion.... Il me serait bien doux de ne devoir ma position qu'à vous, l'ancien ami de mon père.... J'espère que vous n'attribuerez jamais à un sentiment d'ingratitude l'impossibilité où je me trouve de profiter de vos bontés.

— Qu'est-ce à dire? demanda M. Sabathier en enlevant ses lunettes par un geste fort vif; vous ne voulez plus de cette place?

— Je dois la refuser, dit Adolphe.

— Et pour quel motif? En avez-vous obtenu une meilleure?

— Non, monsieur.

— Vous avez hérité?

— Non, monsieur.

— La femme que vous épousez est donc millionnaire?

— Elle n'est pas plus riche que moi.

— Alors vous avez gagné un quaterne à la loterie?

— Rien de tout cela, monsieur; ma position n'est point changée.

— Dans ce cas, ne pouvez-vous ou ne voulez-vous pas m'expliquer ce qui a si subitement changé vos sentiments? demanda le chef de division en regardant le jeune homme en face.

— Monsieur, répondit celui-ci, qui hésitait encore malgré lui, je ne vous ai jamais caché mes opinions; ce sont elles qui m'empêchent d'accepter une faveur d'un pouvoir pour lequel je ne me sens aucune affection.

— Vos opinions! s'écria le vieillard en haussant les épaules; avant-hier elles vous permettaient de servir le gouvernement, et aujourd'hui elles vous le défendent! Que vous est-il donc arrivé depuis vingt-quatre heures? Une pareille détermination ne vient pas de vous seul, j'en suis certain; elle vous a été suggérée par quelque influence étrangère. Écoutez-moi, Dauriac; vous êtes un cerveau brûlé, comme l'était votre père, à qui je n'ai jamais épargné les leçons; je ne serai pas plus indulgent pour vous que je ne l'étais pour lui. Que signifie cette folie? Vous avez pour tout bien quatre mille livres de rente, car je connais votre fortune, et vous refusez un emploi qui doublerait votre revenu en attendant mieux, et cela au moment de vous marier! Allons donc, ça n'a pas le sens commun. Répondez-moi franchement : qui avez-vous vu depuis avant-hier.

— Je n'ai pas besoin d'avertissement pour remplir un devoir, répondit Adolphe d'un ton sentencieux.

— Voilà une phrase digne de Sparte, reprit le chef de division; mais veuillez vous rappeler que nous sommes à Paris. Encore une fois, qui vous a donné ce beau conseil? Ce ne peut

être votre future ; les femmes ont plus de raison que cela.

— En pareille matière, on consulte ses amis politiques avant sa femme.

— Et l'on fait une sottise neuf fois sur dix. Mais sortons des généralités ; n'osez-vous me citer ces amis politiques qui s'opposent à ce que vous gagniez votre vie en servant l'État?

— Et pourquoi ne le ferais-je pas ? dit Adolphe avec viva cité.

— Nommez-les donc, reprit le chef de division toujours impassible.

— Je vous en nommerai un seul, répondit le jeune homme, qui eut été fort embarrassé de doubler la citation. Vous connaissez déjà le nom que je vais prononcer, et vous avouerez, j'espère, que celui qui le porte a le droit d'être écouté lorsqu'il donne un conseil.

— Enfin, quel est ce nom ? Épictète ou Socrate ?

— Groscassand de la Gironde ? répondit Dauriac d'un ton ferme et grave.

— Le député du côté gauche? demanda M. Sabathier qui retint au bord de ses lèvres minces et décolorées un de ces sourires silencieux, dont Cooper a fait une des grâces caractéristiques de Bas-de-Cuir.

— Il n'y a pas à Paris deux hommes qui portent ce nom, dit Adolphe sans se dérider.

Le chef de division se leva, et passa dans une petite pièce attenant à son cabinet ; là, ayant ouvert une armoire, il y prit parmi beaucoup de papiers, un cahier dans lequel il lut une demi-page environ, et qu'il remit ensuite à sa place, puis il referma l'armoire dont il serra la clef dans sa poche, et revint s'asseoir sur son fauteuil.

— Oh ! vous avez beau consulter votre grimoire, lui dit le jeune homme avec un rire affecté ;—Groscassand est un homme antique et incorruptible ; qu'un parti peut offrir à ses ennemis comme à ses amis. C'est un or très-pur, comme dit la Bible, et vous serez bien habile si vous y découvrez le moindre grain d'alliage. Ses preuves sont faites, voyez-vous ; car depuis qu'il est homme politique, les tentations ne lui ont pas été épargnées, et il y a toujours répondu par le dédain qu'elles méritent. Il est notoire qu'il a refusé la croix d'honneur et une place de conseiller à la cour de Bordeaux.

M. Sabathier écouta ses paroles avec une sorte d'indulgence compatissante, en aspirant lentement une prise de tabac.

— Mon cher ami, demanda-t-il ensuite, quel âge avez-vous? vingt-quatre ans, je crois?

— Vingt-cinq passés, répondit Adolphe.

— Alors vous êtes un peu jeune pour votre âge; ce n'est point un malheur assurément; les illusions s'envolent toujours assez vite! Mais cependant vous feriez bien de vous défier de cet engouement irréfléchi que vous apportez souvent dans l'appréciation des choses et des hommes. Celui qui, comme vous, se destine aux affaires, doit se tenir en garde contre l'optimisme. Il y a toujours quelque chose de niais à voir en rose; en ce moment, par exemple, votre admiration pour M. Groscassand vient de vous faire parler comme un enfant serait à peine excusable de le faire. Apprenez d'abord que personne ne refuse la croix d'honneur par la raison qu'on ne l'accorde qu'à ceux qui l'ont sollicité; la prétention de votre honorable ami n'est donc qu'une vanterie.

— Ce n'est pas lui qui m'en a parlé.

— Quant à la place de conseiller à la cour de Bordeaux, il aurait pu l'obtenir, et n'a voulu faire aucune démarche pour cela; le fait est vrai; mais qu'est-ce qu'il prouve? C'est que Grocassand préfère son cabinet d'avocat, qui, bon ou mal an, lui rapporte une trentaine de mille francs, à une place honorable, sans doute, mais dont le traitement n'est que de mille écus. Appelez-vous héroïsme ce calcul d'arithmétique? D'après la manière dont notre homme se pose à la chambre et le soin qu'il a de se mettre en avant à la moindre occasion, il est évident qu'il nourrit des prétentions beaucoup plus élevées que cette retraite d'invalide. L'héritier de Foy et de Manuel (n'est-ce pas là le titre qu'on lui donne?) veut être procureur général ou premier président, et cela dès sa première session; l'an prochain, si le côté gauche va bien, il ne tiendra pas le gouvernement quitte à moins de la simare de garde des sceaux.

— Permettez-moi de vous interrompre, s'écria Dauriac avec chaleur, vous avez contre Groscassand les préventions les plus injustes; il est incapable de se vendre, et je répondrais de son honneur sur ma tête.

— Votre tête est fort bien sur vos épaules, répondit froide-

ment le chef de division, soyez moins prompt à la mettre au jeu.

— Dailleurs, sans parler de ce que lui rapporte son cabinet, Groscassand est riche; l'indépendance de sa fortune égale celle de son caractère, et il n'a, dès à présent, rien à envier. Chef du barreau dans son pays, orateur distingué à la chambre, qu'a-t-il besoin de places ou d'honneurs? Je vous le répète, c'est une âme noble et de forte trempe, à l'abri de l'ambition et au-dessus de la vénalité.

— Reste alors la vanité; et des défauts de la cuirasse ce n'est pas le moins large.

— Oh! vous ne croyez à rien, dit Dauriac avec une vertueuse ironie.

M. Sabathier prit les pincettes, et par un mouvement méthodique, retourna une des bûches qui brûlaient dans la cheminée.

— Que diriez-vous, reprit-il ensuite en regardant fixement son interlocuteur, si avant la fin de la session votre honorable ami se trouvait retourné de gauche à droite, comme vient de l'être ce morceau de bois.

— C'est impossible, s'écria le jeune homme.

— Écoutez, reprit le chef de division, vous pensez bien que nous ne sommes pas embarrassés de cette place que vous avez l'air de dédaigner aujourd'hui; j'ai là dans mes papiers les noms de plus de soixante candidats, qui tous se trouveraient fort heureux de vous y remplacer; mais par considération pour le souvenir de votre père et aussi par amitié pour vous-même, je ne veux pas accepter, en ce moment, votre démission. Je vous donne quinze jours pour réfléchir; d'ici là, qui sait, vous verrez peut-être votre avocat aux mœurs antiques votant avec le ministère?

— Dans ce cas-là, dit Adolphe, nommez-moi votre garçon de bureau; je vous jure d'accepter cet emploi.

— Ça ne ferait pas l'affaire de Jacquart, répondit M. Sabathier en tournant la tête vers le personnage dont il prononçait le nom, et qui venait d'entrer dans le cabinet. — Qu'y a-t-il, Jacquart?

Le garçon de bureau s'avança vers son chef et lui dit à demi-voix quelques paroles qu'Adolphe ne put entendre.

— Ah ! ah ! dit le vieux chef de division, j'aurai parié qu'elle viendrait aujourd'hui. Laissez monter cette dame.

Le domestique sortit, et Dauriac s'apprêtait à l'imiter, mais son protecteur le retint par un signe accompagné d'un mystérieux sourire.

— Je suis sûr, dit le vieillard, qu'en ce moment vous vous vengez de ma mauvaise pensée d'hier ; malheureusement vous avez tort. A mon âge on peut recevoir sans danger les plus séduisantes solliciteuses. Êtes-vous discret ?

— Comme la tombe, répondit l'admirateur de M. Groscassand.

— En ce cas, entrez-là, reprit M. Sabathier en montrant du doigt le cabinet où lui-même avait pénétré un instant auparavant, surtout ne faites pas de bruit.

Dauriac n'eut que le temps d'obéir, car la porte s'ouvrit pour la seconde fois ; du gîte où il s'était réfugié précipitamment il entrevit alors une femme de fort noble apparence, dont la toilette offrait toutes les recherches de simplicité que comporte un négligé du matin, et sa curiosité se changea en une surprise mêlée de quelque émotion, lorsque dans cette belle personne il eut reconnu sa mortelle ennemie, Mme de Chantevilliers.

— Que vient faire ce dragon de vertu dans le terrier de ce vieux renard sans foi ni loi ?

Telle fut la question que s'adressa l'employé démissionnaire, en restant l'oreille collée contre la fente de la porte, en dépit de la discrétion dont il venait de se vanter.

M. Sabathier alla galamment au-devant de la comtesse, qui, avec une familiarité fort étrangère à ses habitudes, s'assit sur la chaise que venait de quitter Adolphe sans vouloir accepter un fauteuil.

— Non, non, dit-elle en forçant le chef de division de se rasseoir à son bureau ; pas de cérémonies avec moi, ou je ne reviendrais plus vous voir. Vous savez que c'est une chose convenue. Je n'ai pas voulu passer devant le ministère sans venir vous gronder !

— Qu'ai-je donc fait madame ? demanda le vieillard d'un air courtois, je vous jure que ma conscience ne me reproche rien.

— N'est-ce rien que de négliger aussi cruellement ses amis

Comment vous savez que je reste chez moi tous les mercredis, et depuis un mois que mon salon est ouvert vous n'y avez pas mis les pieds. Avouez que c'est bien mal.

— Je vais si peu dans le monde...

— Est-ce que nous sommes le monde pour vous ? Vous ne parviendrez pas à vous excuser, je vous en préviens, et la seule manière d'obtenir votre pardon, c'est de me promettre de venir après-demain. J'ai un bal. Vous avez dû recevoir une invitation; mais j'ai voulu vous la réitérer de vive voix pour vous ôter tout prétexte de refus.

— Vous me voyez comblé d'une pareille faveur, répondit le vieillard ; mais depuis trente ans je ne danse plus.

— Qui est-ce qui danse ? Vous verrez, ce sera digne de vous. J'aurai une partie de la pairie et presque toutes les ambassades. Je tiens beaucoup à ce que ma soirée soit irréprochable ; hier encore j'ai fait des épurations.

— Épurations, répéta Dauriac en lui-même ; elle appelle son impertinence envers Adrienne une épuration ! Ah ! vertu que tu es, si jamais tu me donnes barre sur toi !

— On me trouve sévère, exclusive, continua Mme de Chantevilliers ; mais je laisse dire. Une femme ne saurait apporter trop de réserve dans le choix des personnes qu'elle admet, et je n'ai jamais compris la tolérance de certaines maîtresses de maison qui reçoivent le premier venu et transforment leurs salons en hôtelleries. Pour moi, je l'avoue, je ne supporte pas les figures nouvelles.... Du reste, il va sans dire, mon cher chevalier, que, si vous avez parmi vos jeunes gens du ministère quelques danseurs qu'il vous plaise de m'amener, ils sont sûrs d'être bien accueillis.

Le chef de division froissa d'un air insouciant le ruban qui venait de lui attirer une qualification féodale, et fixant sur sa voisine un regard poliment ironique :

— Madame la comtesse, lui dit-il, la fatuité n'est plus de mon âge, et, quel que soit le charme de vos paroles, il m'est impossible de me faire illusion. Non, je ne croirai jamais que vous ayez pris la peine de monter jusqu'à mon réduit dans la seule intention de recruter pour votre bal un danseur de mon espèce; on dit que la pensée des femmes, lorsqu'elles écrivent, se trouve toujours dans le post-scriptum de leur lettre...

— Et vous voulez connaître le post-scriptum de ma visite, interrompit Mme de Chantevilliers avec une amabilité imperturbable; c'est me faire comprendre honnêtement que vous la trouvez déjà longue, et que je vous dérange. Mais, avec vous, je ne me fâche jamais; d'ailleurs, je sais que votre temps est précieux. Eh bien, oui, mon bon monsieur Sabathier, vous m'avez devinée avec votre méchanceté ordinaire. Ma visite n'est pas tout à fait désintéressée; je viens encore vous presser, vous tourmenter, vous persécuter pour notre grande affaire.

— Toujours la même? demanda le vieillard.

— Hélas, oui; mais ne plaisantez pas, car ceci est très-sérieux pour moi. Une création de pairs doit avoir lieu au plus tard à la fin de la session; vous ne convenez pas de cela dans vos régions ministérielles, mais le fait est certain, je le tiens de bonne source. Vous savez que je suis tombée malade après l'ordonnance du 5 novembre, où le nom de M. de Chantevilliers ne se trouvait pas, malgré toutes les promesses qu'on m'avait faites; eh bien, si nous sommes encore déçus cette fois, je ne serai pas malade, mais je mourrai, cela est sûr. Voulez-vous que je meure?

L'impeccable comtesse, dont le trente-huitième printemps avait fleuri, prononça ces derniers mots d'une voix grasseyante et en fermant à demi les paupières, comme eût pu le faire la plus déterminée coquette de vingt-cinq ans.

— Il paraît qu'au besoin les femmes vertueuses jouent de la prunelle tout comme les autres, se dit Dauriac en entr'ouvrant imperceptiblement la porte du cabinet, afin de mieux voir.

— Le roi connaît M. de Chantevilliers, reprit la noble solliciteuse, et je suis sûre qu'il le nommerait avec plaisir; de son côté, M. de Martignac se montre fort bien disposé, et je n'ai qu'à me louer de lui. Mais vous savez quel fonds on doit faire sur la mémoire d'un roi et sur les promesses d'un ministre. Je ne compte que sur vous, mon cher chevalier: car la liste des nominations est déjà sans doute entre vos mains, et vous seul pouvez y maintenir le nom de mon mari.

— Pour l'y maintenir, il faudrait qu'il y fût, observa le chef de division en hochant la tête.

— Il n'y est donc pas! s'écria la comtesse; j'en étais sûre! Il me semble cependant, poursuivit-elle d'un ton plus posé, que si

quelqu'un a des titres pour être élevé à cet honneur, c'est M. de Chantevilliers. Sa famille est une des premières de la Guyenne : je ne parle pas de la mienne; sa fortune est considérable; la place qu'il occupe à la cour royale de Bordeaux, au conseil général, à la chambre, ses principes invariables, son dévouement bien connu, ses longs services le mettent dans une position si exceptionnelle, qu'en aspirant à la pairie, c'est un acte de justice et non une faveur qu'il sollicite.

Durant cette énumération des mérites du candidat, M. Sabathier avait penché la tête d'un air pensif ou distrait; lorsqu'il la releva, un sourire indéfinissable errait sur ses lèvres.

— Madame la comtesse, répondit-il, tout à l'heure vous m'avez accusé de dissimulation ; pour me venger, je vais vous parler avec une entière franchise : il est très-vrai qu'on prépare une nomination de nouveaux pairs; ce ne sera pas une fournée comme celle du 5 novembre; on ne veut pas mécontenter la chambre; le nombre des élus sera donc très-restreint, et, je ne vous le cache pas, on se montre très-difficile à cet égard. Vous le savez, madame, la politique sentimentale s'efface devant l'utilité ; le ministère doit avant tout assurer son existence; dans l'impossibilité où il se trouve de récompenser tous les dévouements, il est naturel qu'il choisisse entre eux, et, dans ce choix, les services actuels l'emporteront, selon toute apparence, sur les services anciens. Ainsi donc, M. de Chantevilliers a tous les droits imaginables pour être élevé à la pairie; de plus il sollicite depuis dix ans, ce qui est aussi un titre, et cependant, je regrette de vous le dire, M. de Chantevilliers ne sera pas nommé.

— Ce que vous me présagez là serait trop odieux, dit la solliciteuse avec un sourire forcé; que l'ingratitude soit à l'ordre du jour, qu'on oublie les services passés, à la rigueur je comprendrais cela; mais la carrière de M. de Chantevilliers est-elle finie pour qu'on le mette ainsi à l'écart? Ne sert-il pas le gouvernement aujourd'hui comme il n'a cessé de le faire depuis 1815? Au moment même où je vous parle, n'est-il pas à la chambre votant avec le ministère? N'est-on pas sûr de son appui et de son dévouement?

— Trop sûr peut-être, répondit M. Sabathier d'un ton incisif.

Mme de Chantevilliers tressaillit, et ses yeux largement ouverts

prirent l'expression que cause la découverte imprévue d'un nouvel horizon.

— Voilà donc le mot de l'énigme, dit-elle avec une émotion concentrée ; est-ce à dire que, pour obtenir la récompense qui lui est due, mon mari doit se jeter dans l'opposition ?

— Le voulût-il, cela lui serait impossible, dit froidement le chef de division.

— Impossible ! répéta la comtesse, dont la physionomie exprima soudain une fierté vindicative; certainement, on a raison de croire à la constance des opinions de M. de Chantevilliers ; mais les procédés dont il est l'objet sont faits pour ébranler la fidélité même; l'injustice finit par combler l'intervalle qui sépare le dévouement de la révolte. Il serait bon que les ministres n'oubliassent pas l'exemple de Coriolan.

— Eh ! madame, que vous a fait M. de Chantevilliers, pour que vous le compariez à ce mauvais sujet de Coriolan? répondit le vieillard avec un sourire goguenard il ne mérite pas cette humiliation, car, j'ose le prédire, vous ne serez jamais obligée de vous jeter à ses pieds pour implorer le salut de la patrie. Pensez-vous qu'il serait possible à M. le comte de rester assis quand les ministres se lèvent pour voter ? L'électricité dont le banc ministériel est le foyer le mettrait debout malgré lui-même. Une boule noire lui brûlerait la main, et jamais il ne parviendrait à l'introduire dans l'urne. M. de Chantevilliers est ministériel quand même; tout le monde sait cela, et personne ne prendrait au sérieux les velléités d'opposition que pourrait lui suggérer sa belle Égérie. Peut-être eût-il mieux fait de mettre dans un dévouement si estimable quelque peu d'art et de retenue. La fidélité la plus inaltérable n'exclut pas une certaine coquetterie propre à tenir en éveil le pouvoir. Pour avoir méconnu cela, M. de Chantevilliers se trouve aujourd'hui dans la position d'une femme qui perd son empire sur son amant après avoir laissé deviner qu'elle l'aime trop. En un mot, et ici je vais dévoiler une page bien noire du métier, en politique, il est prudent de stipuler le prix d'un service avant de le rendre. M. de Chantevilliers s'est donné sans condition, et le gouvernement l'a accepté tel qu'il s'est donné. Exiger des ministres qu'ils changent aujourd'hui les termes de ce contrat, c'est demander le prix d'une chose qu'on ne possède plus. M. de Chantevilliers

est fort bien placé à la chambre des députés, où l'on est sûr de son vote, et vous pouvez m'en croire, madame, s'il ne peut offrir d'autres titres que ses services, il y restera.

La comtesse se leva en silence et resta quelque temps immobile, les yeux baissés d'un air morne.

— *S'il ne peut offrir d'autres titres que ses services,* qu'entendez-vous par là? dit-elle enfin en levant sur M. Sabathier un regard profond.

— Je veux dire, répondit le vieillard avec finesse, que de sa personne M. de Chantevilliers a perdu la bataille, mais que cependant il est encore possible de vaincre pour lui.

La comtesse se rassit et sa physionomie s'éclaira soudainement.

— Et qui pourrait vaincre pour lui? demanda-t-elle avec émotion.

— Vous, madame! répondit M. Sabathier en prenant une prise de tabac.

La femme du député se souleva, prit son siége à deux mains et vint se placer tout contre le fauteuil du vieillard.

— Mais parlez donc, méchant homme que vous êtes! lui dit-elle avec une sorte d'impatience enfantine; moi! dites-vous? eh! que dois-je faire pour cela? Quel service puis-je rendre? Avec la meilleure volonté du monde, il m'est impossible d'aller voter à la chambre.

— Une femme comme vous, madame, n'a pas besoin d'aller à la chambre pour voter. Vous me parliez tout à l'heure de Coriolan à propos de M. de Chantevilliers; permettez-moi, à propos de vous, de rappeler le nom de la duchesse de Longueville. Le rapprochement ne vous semble-t-il pas un peu moins forcé?

— Mais cette duchesse de Longueville était fort légère, dit la comtesse qui se mordit les lèvres en fronçant le sourcil.

— Observez que les mœurs de notre époque ne sont plus celles du temps de la Fronde et que, sans faire tous les frais auxquels était peut-être obligée la sœur du grand Condé, une femme peut acquérir aujourd'hui une véritable importance politique.

— Je vous accorde cela, dit Mme de Chantevilliers; au besoin, les exemples ne manqueraient pas; mais parlons de ce qui m'est personnel. Où voulez-vous en venir!

— Tout droit à la pairie, dont voici le chemin, le seul. A la chambre, le ministère n'est pas sûr de la majorité ; de fait, c'est la coterie Agier qui la forme, en portant ses votes tantôt à droite, tantôt à gauche. Il résulte de là une fluctuation qui, depuis la discussion du projet de loi Portalis, déroute tous les calculs. On est las de cette position précaire et l'on est résolu d'en sortir. Pour cela, il suffirait d'enlever à l'opposition une demi-douzaine de députés dont le déplacement donnerait une différence de douze voix en faveur du gouvernement. Or, il se trouve précisément à la chambre un homme qui, dès son début, a su s'entourer d'une petite pleïade de députés nouveaux comme lui et, par son influence sur eux, dispose réellement des six voix dont on a besoin. Cet homme conquis, ses satellites le suivent ; la majorité se fixe, la coterie est forcée de renoncer à son jeu de bascule désormais sans résultat, et tout rentre dans l'ordre. La conversion de cet homme est d'un grave intérêt, vous le voyez ; l'avenir de la session en dépend peut-être. Une seule personne peut-être est capable d'opérer cette conversion ; cette personne, vous l'avez déjà devinée, c'est vous, madame. Veuillez réussir, vous réussirez ; et M. de Chantevilliers sera pair de France. On prendra l'engagement formel de le nommer.

La comtesse, qui avait écouté son interlocuteur avec une attention profonde, resta quelque temps avant de lui répondre.

— Tous les députés de ma connaissance votent pour le gouvernement, dit-elle enfin ; comment pourrais-je obtenir quelque ascendant sur un homme que je ne vois pas ?

— En le voyant, répondit le chef de division d'un air de bonhomie.

— Mais vous ne m'avez pas même dit le nom de cet important personnage, répondit Mme de Chantevilliers avec une sorte d'insouciance.

M. Sabathier regarda du coin de l'œil la porte derrière laquelle était caché Dauriac dont il entrevit la redingote ; reportant ensuite les yeux sur l'aspirante de pairie :

— C'est un de vos compatriotes, lui dit-il du ton le plus naturel ; il se nomme Groscassand (de la Gironde).

Au même instant la porte du cabinet s'agita sous la main d'Adolphe, et la comtesse fit un mouvement en arrière.

— Monsieur Groscassand ! dit-elle en riant très-haut, tandis

qu'une rougeur presque imperceptible s'étendait sur ses joues ; en vérité, je suis étonnée que vous ne me proposiez pas de convertir le général Lafayette.

— Ceci serait, je crois, un peu plus difficile, répondit le vieillard qui sourit à son tour ; mais cependant si vous vouliez être Armide, le héros des deux mondes lui-même aurait peut-être de la peine à se montrer plus insensible que Renaud.

Mme de Chantevilliers se leva et, par un mouvement assez mondain pour une femme si vertueuse, serra son cachemire autour de sa taille, de manière à faire valoir les majestueux agréments de son port de reine.

— Il n'y a pas moyen de causer ce matin avec vous, dit-elle d'un air boudeur mêlé de mignardise ; vous êtes d'une jeunesse qui finirait par me faire repentir de ma visite. Avec vos Armides et vos duchesses de Longueville, vous avez juré, je le vois, de me scandaliser ; mais, par bonheur pour vous, je suis dans mon jour d'indulgence. Adieu, méchant homme qui ne voulez pas que je sois pairesse !

— Je le désire, au contraire, de toute mon âme, répondit le chef de division ; mais vous savez maintenant que cela dépend de vous et non pas de moi.

— Quelle extravagance ! ne croyez pas que je me paye d'une telle défaite ; après mon bal, je reviendrai, et alors, si vous ne faites pas ce que je veux...

A ces mots, suspendus comme le *quos ego*... de Neptune, Mme de Chantevilliers leva, d'un petit air menaçant, une main dont le gant accusait la forme finement potelée et que le chef de division pressa sur ses lèvres avec une hardiesse cavalière.

— Surtout ne nous oubliez pas mercredi, dit la comtesse sans se courroucer de cette liberté.

Après avoir reconduit, jusqu'aux limites de son empire, la belle solliciteuse qui paraissait oublier en sa faveur sa pruderie habituelle, M. Sabathier rentra dans le cabinet où il trouva Dauriac installé devant la cheminée.

— Homme discret, qui écoutez aux portes, lui dit le vieillard en riant, avez-vous envie de figurer, dans une contredanse, en face de votre ami M. Groscassand, chez la comtesse de Chantevilliers ?

— Vous croyez qu'elle l'invitera ? dit Adolphe.

— Aujourd'hui même.

— Mais lui n'ira pas.

— Il ira.

— Si je vous en priais, vous me mèneriez à ce bal? reprit le jeune homme après un instant de silence.

— Pourquoi pas? répondit M. Sabathier; vous savez que j'ai carte blanche, en dépit des principes exclusifs de la comtesse.

— En ce cas, je vous en prie, dit Adolphe, rendez-moi ce service; il s'agit, pour moi, de plus que d'une partie de plaisir.

— Ah! vous êtes curieux de voir le côté gauche dansant devant le faubourg Saint-Germain, comme David devant l'arche. Eh bien! soit. Venez me prendre mercredi à neuf heures et demie; surtout rappelez-vous votre parole : discret comme la tombe sur ce que vous venez d'entendre.

A ces mots, M. Sabathier congédia son protégé, qui sortit du ministère en ruminant un projet assez machiavélique dont l'inspiration lui était venue tandis qu'il étudiait, du fond de sa cachette, la physionomie et les moindres gestes de la *femme sans reproche et sans peur*.

CHARLES DE BERNARD.

(*La fin au prochain numéro.*)

TABLE DES MATIÈRES.

Mathilde, par Arsène Houssaye 5
La Belgique. — Cinquième lettre. — A M. A. Dauzats ; par A. Dumas. 24
Situation des compagnies de chemins de fer, par Victor Charlier. 53
Arioline ; par Léon Gozlan. 78
Les dévotions politiques de M. Guizot ; par Pirkersghill. 127
Lubeck; par X. Marmier. 144
La Fille de la Serpe; par A. Fremy. 157
Ruy-Blas, drame de V. Hugo; par Jules Sandeau. . . . 186
Critique littéraire. — Lettres sur l'Espagne ; par M. Guéroult. 198
Le Bal du vice-légat; par Mme Charles Reybaud 220
Les premières relations entre l'Amérique et l'Europe, d'après les recherches de M. A. de Humboldt; par B. de Xivrey 254
Le Pied d'Argile ; par M. Charles de Bernard 283